



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

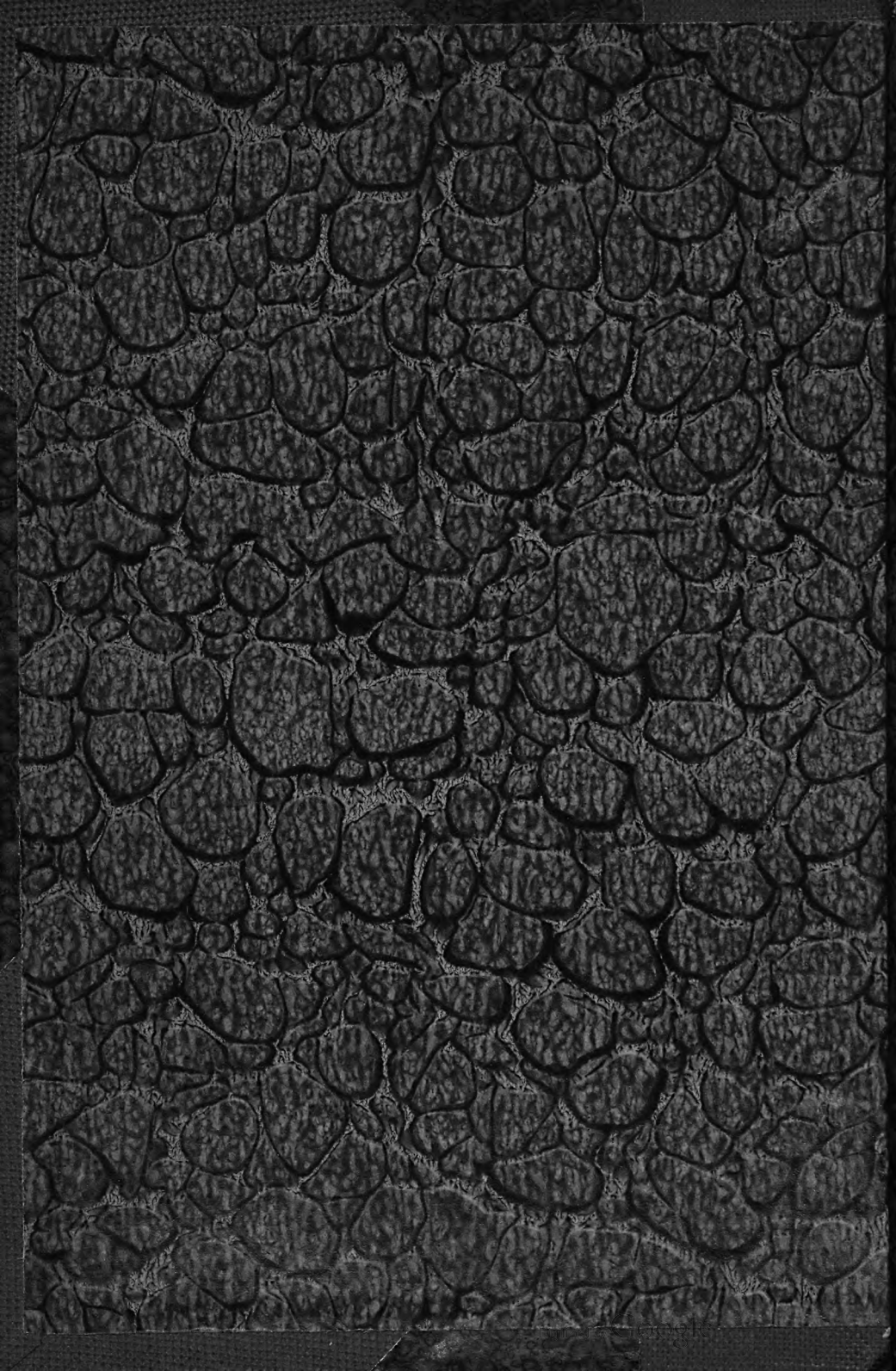
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





LA COMTESSE

MATHILDE DE CANOSSA

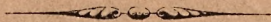
ET

YOLANDE DE GRONINGUE

PAR

le Père Bressiani

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.



BRUXELLES

H. GOEMAERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

LYON

J. B. PÉLAGAUD ET C^{ie}, IMP.-LIB.
Grande rue Mercière, 50.

PARIS

J. B. PÉLAGAUD ET C^{ie}, IMP.-LIB.
Rue des Saints-Pères, 57.





II
1963
A

LA COMTESSE

MATHILDE DE CANOSSA

ET

YOLANDE DE GRONINGUE.

—
PROPRIÉTÉ.
—

E. 1/232.

LA COMTESSE

MATHILDE DE CANOSSA

ET

YOLANDE DE GRONINGUE

PAR

le Père Bresciani

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.



BRUXELLES

H. GOEMAERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, 52.

1859



Bruxelles, imprimerie de H. Goemaere.

A Son Excellence

MONSIEUR LE MARQUIS

OCTAVE DE CANOSSA

PODESTAT DE VÉRONE,

CHAMBELLAN DE S. M. L'EMPEREUR,

CHEVALIER, ETC., ETC.



Je n'ignore pas qu'il existe quelque divergence entre les savants sur la descendance directe de Votre noble maison, de celle d'Azzo, père de la souche de Canossa: les uns Vous prétendent issu du jeune Conrad, frère de Boniface et oncle de la Grande Comtesse d'Italie, tandis que d'autres soutiennent que Vous provenez de Guido, investi par l'empereur Frédéric I, du fief de Canossa, en 1185, avec ses frères Albert et Roland; permettez-moi néanmoins, ILLUSTRE SEIGNEUR, de laisser de côté les conjectures de l'érudition pour m'en tenir aux traditions de Votre famille: de tout temps Vos

aïeux se sont regardés comme les descendants du sang de Mathilde; ils se sont fait gloire de retracer ce souvenir dans leurs palais de Reggio, de Mantoue et de Vérone, ainsi que dans les somptueuses villas qu'ils élevèrent sur leurs vastes propriétés du Mantouan et du Véronais. Cette tradition même est si constante dans Votre maison, que les aînés de l'un et de l'autre sexe y ont presque toujours porté les noms de Boniface et de Mathilde : elle s'est transmise jusqu'à nous qui regrettons encore la marquise Mathilde, Votre Sœur, sainte épouse du Christ, ravie à la fleur de ses années : si un sentiment peut adoucir ce regret, c'est la douce espérance que nous concevons d'un avenir plus heureux pour Votre petite fille Mathilde, qui promet tant de retracer Vos vertus et celles de la Marquise Clélie, Votre digne épouse.

Quand aucune idée plus positive ne nous ferait voir dans la maison actuelle de Canossa, un vigoureux rejeton de la noble souche de Mathilde, ne nous suffirait-il pas pour l'y rattacher de la splendeur, de la noblesse, de la courtoisie, de la magnanimité et de la religion qui ont toujours fleuri parmi Vos ancêtres, et particulièrement chez Votre Père, le marquis Boniface, dont la perte récente a plongé dans le deuil sa famille, Vérone et tous ceux qui furent à même d'apprécier la piété, la sagesse, la libéralité, la grandeur, l'excellence de ce grand et illustre type de l'antique valeur italienne?

A Vous donc, Monsieur le Marquis, qui avez hérité avec la noblesse du sang de la vertu, de la religion et de la grandeur paternelles, je dédie mon

livre de LA COMTESSE MATHILDE, que j'ai publié par fragments dans la *Civiltà Cattolica*, autant pour réveiller dans le cœur de notre jeunesse les fastes de l'ancienne vertu italienne, et l'animer par ce souvenir à de hautes et saintes aspirations, que pour éclairer l'esprit de plusieurs abusés par les sophismes et les mensonges de quelques écrivains, qui semblent avoir pris à tâche de défigurer l'histoire et de calomnier à la fois la plus GRANDE FEMME d'Italie, et l'un des plus saints, des plus intrépides, des plus généreux Pontifes qui prirent jamais le gouvernement de l'Eglise de Dieu.

Faire passer dans une action dramatique des faits si anciens, rendre populaire un sujet que les ennemis du Pontificat Romain se sont ingéniés à dénaturer, à obscurcir, à travestir, par une perfidie industrielle ou par une ignorance effrontée, était une tâche moins aisée et moins simple qu'on pourrait le croire. Si la médiocrité de mon talent n'a pu s'élever à toute la hauteur que réclamait un si grand sujet, j'en suis au moins dédommagé par la conviction d'avoir répandu assez de jour sur la vérité, pour que tout esprit sain se tienne satisfait. A ceux même qui fermeraient les yeux pour ne pas voir le soleil, ma réponse serait bien simple : — Lisez Voigt, qui est protestant et ne croit pas au Pape; si vous n'êtes pas convaincu en le lisant, si vous refusez de vous rendre aux arguments historiques, qu'il appuie des témoignages les plus solennels, avouez *que vous voulez vous montrer plus protestants que lui*.

Accueillez, je Vous prie, Monsieur le Marquis,

cet humble travail, avec la même bienveillance qui Vous rend si cher à mes concitoyens, pénétrés d'admiration pour les nobles qualités qu'ils rencontrent en Vous, pour cette bonté de cœur, cette sagesse dans les conseils, cette habileté dans les affaires, cette fermeté dans la justice, et surtout cet intègre patriotisme dont l'héroïsme ne s'est jamais démenti quand il s'agissait des intérêts de notre Vérone. Si Vous daigniez lui faire quelque accueil, je m'en tiendrais on ne peut plus honoré et ne trouverais point d'expressions assez vives pour Vous peindre ma reconnaissance.

Je prie le Seigneur de Vous tenir en sa sainte garde et j'ai l'honneur de me dire, Monsieur le Marquis,

Votre très-affectionné et très-dévoué serviteur

ANT. BRESCIANI de la C. de J.

Rome 31 juillet 1858.

LA COMTESSE
MATHILDE DE CANOSSA

ET

YOLANDE DE GRONINGUE.

CHAPITRE PREMIER.

LES FAUCONNIERS.

Au milieu d'une belle et vaste plaine du pays de Reggio, entre les rivières de l'Enza et du Crostolo, on eût vu par une belle matinée, quatre hommes assis au pied d'un orme antique et touffu : c'étaient les fauconniers de la comtesse Mathilde qui devait, ce jour là, descendre avec toute sa cour des rochers de Canossa, pour chasser au faucon dans les marécages, qui s'étendaient au XII^e siècle à travers les campagnes lombardes, aujourd'hui si fertiles, mais encore couvertes à cette époque de forêts et de marais entretenus par les eaux stagnantes des rivières débordées. Le plus âgé des fauconniers se nommait Gunzone : il avait été *chef de vol* au service de Boniface, père de Mathilde : après lui venait Marculfe, homme d'un âge mûr et qui paraissait

dépasser la quarantaine; les deux autres Vidbode et Goldast, étaient deux jeunes garçons pleins de vigueur et de feu: Gunzone les avait envoyés de très-grand matin épier sur les bords de l'Enza le passage des grues, des bécasses et des hérons, et ils étaient partis, Goldast tirant vers les gués de Saint-Pol, et Vidbode se tenant au contraire du côté de Ciano: tous deux étaient de retour au soleil levant; ils avaient reconnu sur les berges de l'Enza une foule de grues et de vanneaux, tandis que les bords des étangs étaient peuplés de grandes bandes d'oies sauvages et de canards: en revenant par la lisière du bois ils avaient entendu le cri des perdrix et des faisans; des nuées de tourterelles blanches et de ramiers voltigeaient autour des arbres.

— Bon, bon, disait Gunzone en écoutant leur rapport; nous aurons ce matin de quoi amuser notre maîtresse et récréer la belle Yolande qui aime tant ce noble exercice.

— Parce qu'il t'en revient de bonnes étrennes, hein? fit Marculfe, outre celles que tu reçois de la maîtresse, ce qui fait que dans notre partage tu as toujours un bon tiers de plus qu'aucun de nous.

— Il me semble que c'est bien juste; quand j'avais l'honneur d'être le fauconnier de mon vieux maître, il m'avait chargé d'enseigner le vol à la jeune Comtesse; elle était encore toute petite alors; mais gentille et adroite! une vraie bergeronnette! je commençai à l'exercer avec un autour si bien dressé, qu'au moindre signe, il venait se replacer sur son poing; docile comme un moineau privé! elle le mettait sur son épaule et il lui faisait des caresses comme un petit chien! et une adresse! il fallait voir! La petite comtesse venait souvent avec moi sur les pentes de Rosena: elle le lâchait tantôt sur les merles, tantôt sur les geais, et vous savez si ces oiseaux sont malins et difficiles à

prendre: eh bien, en quatre vols, mon autour les avait agrippés net: les bécassines qui volent si irrégulièrement, en cercle, en crochets, en zigzags, il les attrapait du premier coup, et les foudroyait: et puis, si courageux qu'il allait s'attaquer aux buses et aux gerfauts sauvages, qu'il déchirait de ses serres et qu'il déplumait à coups de bec: c'était en vérité un noble et rare oiseau. Le seigneur nous voyait revenir de loin; il venait à notre rencontre, et caressait sa belle et chère enfant, qui lui montrait toute fière le produit de sa chasse; alors il s'adressait à moi: — Gunzone, tu viendras aujourd'hui à l'office. — Et je n'avais garde d'y manquer: j'étais à mon poste avant la fin du dîner: il aurait fallu voir les plats de reliefs que m'apportait Bertaride, le valet de table! il y avait de tous les biens de Dieu! c'étaient des monceaux de têtes de bécasses et de perdrix, des quartiers entiers de chevreau, des têtes de porc, du veau de lait et des tranches de pain blanc, et par-dessus le marché un grand broc de vin pur; il y avait à manger du dimanche au jeudi, pour moi et ma pauvre Marthe, que Dieu lui fasse paix!

— Je veux bien, interrompit Vidbode, que le marquis Boniface ait eu de bons faucons, mais j'ai peine à croire qu'il en ait eu jamais autant et d'aussi vigoureux que dame Mathilde. Ainsi voyez sur mes barres ces dix laniers et ces huit montagnards; vous ne trouveriez pas de pareils joûteurs à vingt lieues à la ronde; Goldast lui, en a vingt-quatre, dix éperviers, dix gerfauts mouchetés et quatre pélerins qui valent leur pesant d'or: toi, tu en as deux sur chaque poing et ce sont des oiseaux de race, qui iraient dénicher un aigle au-delà des nuages; Marculfe en a vingt de toutes races, sacres, autours, tiercelets, émouchets, tous bien découplés et dressés. Eh bien, voyons çà, l'empereur peut-il se vanter d'en avoir autant, et qui aient plus de

nerf, des serres plus aigües, des becs plus crochus, qui soient surtout plus rapides au vol, et plus adroits à saisir et à rapporter le gibier?

— Je ne vous parle pas de l'empereur; tout ce que je sais c'est que le marquis Boniface en avait plus qu'aucun seigneur d'occident; si je vous disais que ses aires et ses mues couvraient bien un demi mille de terrain? écoutez donc; le magnanime Albert gouvernait pour le prince la ville de Mantoue; le marquis l'ayant envoyé offrir un présent de sa part à l'empereur Henri II, Albert ajouta au présent de son maître cent palefrois de ses propres écuries et deux cents faucons, de toutes plumes, apprivoisés, armés et prenant proie (1).

- (1) Cornipedes centum balios qui jure nitescunt:
Mutatos centum, non mutatos quoque centum
Astures pulchros regi simul obtulit ultro (a).

(DONIZONE 1. c. 12.)

(a) On dressait les *faucons* pour la chasse, et, au moyen âge les seigneurs sont souvent représentés un *faucon* sur le poing: l'art de dresser les *faucons* s'appelait *fauconnerie*: on désignait aussi sous ce nom d'une manière générale, le bâtiment où l'on élevait les oiseaux de proie pour la chasse. On disait *armé et prenant proie*, l'oiseau garni de ses jets, sonnettes et longues, et dressé à prendre perdreaux et cailles. On divisait les oiseaux pour le vol en trois classes: *aigles*, *faucons* et *autours*, mais le *faucon* fut de tous les oiseaux de proie celui dont on se servit le plus souvent pour la chasse, d'où le nom de *fauconnerie* donné à la partie de la Vénérie qui consistait à dresser des oiseaux. On distingua plusieurs espèces de *faucons*: les *laniers* que l'on tirait de Sicile, les *gerfauts*, du nord de l'Europe, les *sacres* du Levant: les traités spéciaux de *fauconnerie* mentionnent encore plusieurs autres espèces de ces oiseaux de proie, particulièrement le *tagarot*, *l'alète* et *l'alfanet*. L'épervier est probablement celui qu'on a employé primitivement pour la chasse: la loi salique en parle sous le nom de *Sparvus* et les écrits des XII^e et XIII^e siècles sous celui de *mouchet* ou *émouchet*, que l'on a conservé au mâle. Les *ducs* servaient surtout à rabattre le gibier, *l'émérillon* était employé pour la chasse aux petits oiseaux, comme les alouettes. On appelait *vol* les officiers chargés de la fauconnerie et les oiseaux qui servaient aux chasses: le mot *voler* s'employait dans le sens d'aller à la chasse au *vol*, qui prenait le nom de *volerie*.

(N. d. T.)

— Puissance du ciel ! s'écrièrent les deux jeunes gens ; deux cents faucons en cadeau ! et il en avait encore gardé en réserve pour lui-même ?

— Assurément. Or si un simple vicomte, feudataire et vassal du marquis pouvait faire présent de tant d'oiseaux, jugez de ce que devait être la fauconnerie de son suzerain ! nous étions bien soixante-quinze, tant fauconniers, que chefs de vols de milans ou d'éperviers, sans compter les chefs de mues, qui emportaient cent oiseaux chaque fois, pour que le marquis put *voler* à son gré. Et jamais il n'allait en plaine sans faire une volerie de cent ou deux cents éperviers à la fois : les valets de chiens, levretteurs et piqueurs étaient plus de cent, et ils avaient tous la même livrée, comme nous, excepté qu'ils portaient des cors en bandoulière, et que leurs toques étaient surmontées d'une queue de lièvre, de martre ou même de renard : leurs pourpoints étaient en peau de daim, tacheté de blanc, et le poil en dessus, tandis que nous les portions comme maintenant en peau de cerf chamoisée, avec les bottes de cuir de Hongrie passé au suif, pour nous garantir de l'humidité dans ces marais et ces fondrières toujours inondées.

— De sorte, observa Goldast, que les chenils devaient s'étendre au moins sur tout le derrière des fauconneries et peut-être même sur la gauche des écuries ?

— Point, reprit Gunzone : les écuries étaient sur le rang des remises et des selleries, où l'on voyait suspendus aux colonnes plus d'un millier d'écus de lances et d'espadons fourbis et luisants, à vous éblouir : dans les écuries il y avait au ratelier jusqu'à trois cents destriers, coursiers, palefrois, genets, gros chevaux de trait et d'attelage, dont tous les caparaçons se trouvaient rangés dans la sellerie ; housses à mailles, à plastrons, de brocard, de velours ; il y en avait par

monceaux ; et puis des selles dont les arçons étaient garnis d'or et d'argent, des chanfreins d'acier, des croupières à franges et à cocardes d'or...

— Diantre ! interrompit Marculfe ; mais c'étaient des équipages d'empereur ! du reste, j'ai souvent entendu mon aïeul répéter que le roi Conrad disait : Boniface, le plus riche des princes chrétiens.

— Est-ce à moi que tu l'apprendras ? je l'ai connu pas plus haut que ça quand j'étais avec mon père à dresser les faucons de Bianello ; mon père, que Dieu ait son âme, était son fauconnier, quand le marquis alla épouser en Lorraine dame Béatrix, qui était fille du duc Frédéric et de Mathilde de Souabe, et qui fut la mère de votre maîtresse : tu l'as encore connue, toi, Marculfe.

— Je crois bien, et elle était bien bonne pour moi ; que c'était une noble dame ! aussi tout le monde l'honorait comme une reine.

— Eh bien ! mes amis, mon père qui avait fait partie de l'escorte du marquis lorsqu'il se rendit en Lorraine me racontait des choses merveilleuses de ce voyage : figurez-vous que les mors des chevaux étaient tous dorés, les frontaux avaient de gros bourrelets de perles et de pierreries ; toutes les boucles étaient d'argent fin, jusqu'à celles des bidets ; les arçons bordés d'or ; les housses toutes brodées et les étriers les uns d'or uni, les autres émaillés ou ciselés : enfin pour passer bien d'autres détails, il me disait que le marquis avait fait ferrer toutes les montures d'argent, et qu'il avait défendu aux maréchaux de river sur le sabot les pointes des clous, du même métal : à tout moment les chevaux les perdaient en route : eh bien ; il était défendu de les relever et on devait en faire mettre de neufs : aussi les paysans qui en ramassaient sur leur passage ne pou-

vaient se ravoïr d'une si grande magnificence (1).

— Voilà des Seigneurs, hein ! Des fers d'argent qu'on ne rivait pas et qu'on ne daignait pas ramasser ! Peste !

— Oh ! ce n'était pas tout : le destrier du marquis était si richement harnaché, que sa housse seule valait une province, tant elle était surchargée de pierreries : elle retombait jusqu'aux jarrets, et les flancs et le poitrail étaient ornés de lames d'or, où étaient enchassés des diamants et d'autres pierres fines : la têtère était d'or pur, et surmontée d'un gros rubis inestimable. Tous ses barons, écuyers, archers et trompettes étaient vêtus avec la même magnificence : le pourpoint de mon père était tellement surchargé d'or et d'argent, qu'on ne voyait plus le fond de chamois.

— Est-ce celui qu'il portait au mariage de la maîtresse avec le duc Godefroy : j'étais tout jeune, mais je me le rappelle ; je n'ai jamais vu depuis de fête plus brillante, dit Marculfe.

— Bah ! reprit Gunzone, mon père, Dieu veuille avoir son âme, me dit alors que les noces de la comtesse avec notre prince, toutes brillantes qu'elles fussent, n'étaient rien en comparaison de celles du sire Boniface, son père avec dame Béatrix. Elles se prolongèrent durant trois mois, dans sa royale ville de Marengo, sur le bord du Minicio, non loin de Mantoue. Je n'ose pas vous en faire le rapport parce que vous me taxeriez d'exagération, tant c'était magnifique et royalement mené ! Les plus nobles seigneurs d'Allemagne, de France et d'Italie s'y trouvèrent réunis, et ils restèrent tout étonnés d'une si su-

(1) *Ornatus magnos secum tulit, atque caballos
Sub pedibus quorum chalybem, non ponere solum
Jusserat, argentum sed ponere, sit quasi ferrum,
Esse repercussum clavum voluit quoque nullum,
Ex hoc ut gentes possent reperire qui esset.*

DONIZ. c. IX.

perbe opulence : ils s'écrièrent tout d'une voix, que dans toute la chrétienté il n'y avait pas de prince plus riche que le marquis.

— Bah ! raconte toujours ; si c'est ton père qui te l'a dit, c'est que c'était la vérité : il était trop homme de bien, pour te raconter des mensonges, et Marculfe l'a bien connu.

— Je vous dirai ni plus ni moins que ce qu'il m'a conté plus de cent fois, au coin du feu, dans les longues veillées d'hiver. Ainsi le palais du marquis resplendissait de toutes parts de riches tentures de soie, de pourpre, de tapisserie, qui ornaient toutes les salles : les parquets étaient de marbres habilement combinés, et les plafonds peints, dorés, ou d'ébène et d'ivoire incrustés ; le mobilier tout chargé de sculptures et d'ornements d'or massif, était de la plus grande somptuosité : les lits étaient couverts de grandes courtepointes de fine laine avec des courtines de brocard et de satin : dans les salles à manger, il y avait constamment des tables toutes prêtes. Les dressoirs étaient rangés avec un ordre admirable ; à l'extérieur les volières, les garennes, les basses-cours, les parcs, les abattoirs, regorgaient de toutes sortes d'animaux.

Si le marquis menait grand train, s'il recevait chacun avec beaucoup d'honneurs, et selon son rang, il ne négligeait rien non plus pour procurer à ses hôtes toutes les récréations possibles. Les tables étaient quelquefois dressées sous des tentes de soie, qu'on élevait au milieu d'une vaste pelouse au pied du château, et qu'ombrageaient tout alentour des rangées d'ormes et de platanes touffus, qui formaient de longues allées au-dessus desquelles s'élançaient dans les airs de hauts trembles et des peupliers dont la brise faisait mollement balancer la tige élégante. Au milieu du pré s'ouvrait un large puits ; au lieu d'eau, on le rem-

plissait d'un vin généreux et délicat, qu'on y puisait dans des seaux d'argent pur, retenus par des chaînes du même métal, et constamment en train de monter et de descendre, pour verser le vin dans des grands vases d'or qu'on portait aux tables des convives (1).

— Eh! mes amis, s'écria Vidbode, voilà une bombance! quel dommage que je n'y étais pas, moi; je vous aurais diantrement caressé ces beaux vases d'or, et pas les vides s'entend: il n'y aurait pas eu besoin de me siffloter comme je fais à mon cheval pour le faire boire! ah! Gunzone, je crains bien que ton pauvre père ne revint quelquefois bien gai et bien gris de ces puits-là! C'était commode tout de même, de boire ainsi au puits! du vin à seaux! si j'en avais seulement un gobelet dans ce moment-ci... et dis un peu, quelle bonne chère ils devaient faire là-dedans!

— Si grande, reprit Gunzone, que des reliefs on nourrissait encore toute la contrée, quand les sujets en avaient eu leur part. Et ne vous figurez pas qu'on apportât les plats comme partout: ah! oui! on les apportait de la cuisine sur des palefrois richement caparaçonnés: à la table de la maîtresse et des nobles dames, on les envoyait sur deux haquenées, blanches comme neige, avec des housses écarlates, brodées d'or et enrichies d'émeraudes, de rubis et de zaphirs, la tête ornée d'un panache de héron, et de houppes d'or et de perles, qui brillaient comme des étoiles: à la table du marquis, les mets arrivaient portés sur des palefrois de toute beauté, couverts de draps de velours, avec poitrail d'or et portant aux coins les armoiries du noble sire dans de grands écussons d'argent ciselé: tout autour pendaient

(1) C. IX. Gurgite de putei potus trahiturque lyœi:

Situla pendebat ex argentove catena.

Cum quibus hauritur, dulcissima potio, vinum.

1.

de larges franges et des festons de soie filée avec de l'or (1). Haquenées et palefrois étaient accompagnés chacun de deux massiers, et suivis des maréchaux, qui soutenaient les larges plats d'argent, remplis de perdrix, de faisans et de paons, qu'ils découpaient ensuite sur la table. On voyait arriver des rôtis de sangliers tout entiers, de daims, de petits porcs, de veaux, tout entourés de basilic, de thym, de nard et de romarin qui répandaient un parfum à vous faire venir l'eau à la bouche! et puis des oies, des canards, des dindes noyés dans de grands bassins de vermicelle et de pâtes délicieuses : venaient ensuite des poissons, où l'on voyait des esturgeons, comme des timons de chariot, des maquereaux, des menues volailles de toutes sortes, des tourtières chargées de pâtisseries, des compotiers à bords dorés, remplis les uns de miel rosat, les autres de poires de coing, d'ambrettes, de calvilles, d'autres de prunes catalanes, de gros muscats et de toutes sortes de fruits délicieux, dont les hautes pyramides offraient les couleurs les plus variées.

— Diable! s'écria Goldast, en voilà des festins! et dire que cela durait trois mois! mais d'où le marquis pouvait-il tirer tout ce gibier et toutes ces charretées de vivres?

— C'est bien ce qui l'embarassait! continua Gunzone : songez donc, que les épices nécessaires à l'assaisonnement étaient en telle quantité, qu'au lieu de les piler dans des mortiers, on les faisait moudre au moulin à épeautre : vous auriez vu là des sacs entiers de noix de muscade, de clous de girofle, de coriandre, de poivre, de canelle, tous ingrédients à vous emporter

(1) *Obbas vel lances ad mensam fert equus, atque
Argento splendent auro quoque vascula mensæ.*

(DONIZ. IX.)

le palais, fût-il pavé de briques (1). Pour les sangliers et l'autre gibier, ses parcs, ses marais et ses bois lui en fournissaient à foison : sa fauconnerie pourvoyait à la volaille ; sa vénerie au menu gibier de poil et de plume : il avait de grands pâturages où l'on engraisait des troupeaux entiers de moutons, de chevreaux, de génisses : le Pô lui fournissait les esturgeons ; les fossés de Mantoue des anguilles ; le reste du poisson était pêché dans la mer à Mesola et à Spina.

— Tête bleue ! dit Marculfe, les terres du marquis s'étendaient jusqu'à la mer?...

— Eh ! donc ! crois-tu que notre maître n'avait pas de terres ? il en possédait tout autant que n'importe quel souverain. Le moine Donizone, qui est à la tête du monastère de Canossa, et qui est un homme si instruit que tous les clercs en sont émerveillés, disait un jour à l'écuyer Adelwald, page de notre maîtresse, que le marquis Boniface était un si puissant seigneur, que du haut du rocher de Canossa, d'où le regard embrasse presque toute la Lombardie, on ne découvrait que le tiers de ses possessions. Ainsi, jugez ! à droite on aperçoit d'ici Reggio, Modène, Ferrare, et de ce côté, là bas, bien loin, le Pô, la Polésine, Adria et Comacchio, jusqu'à l'Adriatique : vous voyez si nous arrivons à la mer ? et si les soles, les plies, les dorades se pêchent sur son terrain. Si du château de Canossa, vous regardez à votre gauche, vous découvrez Parme, Plaisance, Crémone, Mantoue ! presque rien, comme vous voyez : eh bien, ce n'est rien auprès de ce qu'il possède au-delà des monts : au-delà du Frignano et du Garfagnan, il a des terres magnifiques : ce n'est pas encore tout : allez au mont Bardone : montez jusqu'à Ancisa,

(1) Non ibi pigmenta tritantur, sed quasi spelta
Ad cursum lymphæ molendinantur ibidem.

(DONIZ. IX.)

redescendez ensuite vers Macra, et continuez par Pontremoli, Carrare, Massa, jusqu'à la mer : la mer, entendez-vous? Donc le marquis avait deux mers, messire, touchez là. Moi, j'écoutais la bouche béante, les paroles de Donizone ; mais quelque temps après Dame Béatrix m'envoya avec six faucons pèlerins à un de ses barons de Lucques, et alors je vis la mer, de mes propres yeux, du haut d'une colline, près de Viareggio.

— Et il y a du poisson, dans cette mer? demanda Vidbode.

— Quelle question! bien sûr il y en a, et de bon et beaucoup : je m'en régalai à Lucques, au palais du baron ; on m'y montra des céphales, gros comme mon bras. Je restai bien six mois à Lucques, pour enseigner la volerie aux pages du baron, et ils me dirent qu'une grande partie de la Toscane obéit à notre maîtresse : je trouvai même là Welfe de Spolète, qui me conta qu'elle régnait et gouvernait jusques dans l'Ombrie, jusqu'à Camerino et sur une grande partie des marches (1).

— Et tout cela était le patrimoine du marquis? observa Marculfe.

— Sans doute : il faut même y ajouter toutes les villes, terres et châtellenies qu'il tenait de la dot de sa femme, en Lorraine. Vous voyez donc qu'il pouvait mener grand train, et donner occasion aux seigneurs invités à ses noces de dire que — Boniface était grand comme un roi couronné. Ajoutez qu'il fit à tous ses hôtes des cadeaux vraiment princiers : à l'un des chevaux de race tout caparaçonnés de velours et de drap

(1) Muratori dit dans ses annotations sur Donizone : « Dans les antiques annales de Modène, la comtesse Mathilde est aussi appelée duchesse de Toscane et de Lombardie, de la Marche de Spolète, et de la Marche de Camerino. »

d'or, avec des harnais plaqués d'argent : à l'autre des armures d'acier damassées d'or : des casques avec des panaches superbes : des écus d'argent bruni avec des ciselures d'or : des épées dont le pommeau était enrichi de pierres fines, la lame damasquinée, de la meilleure trempe avec des incrustations d'émail et d'or. A d'autres, il donna des faucons de prix : des chiens de chasse, des dogues, des danois, des chiens d'arrêt : il ne fut pas moins généreux envers les dames : elles reçurent toutes qui des diadèmes de pierreries, qui des bracelets, qui des pendants, des colliers, des roses de diamants, des bijoux de corail et de perles fines : joyaux d'un grand prix et d'un travail admirable qu'il avait fait fabriquer par des orfèvres de Bourgogne, ou tirés des riches joailliers de Grenade, de Murcie et de Saragosse, ainsi qu'une foule de petits objets en filigrane et en émail d'un fini merveilleux.

Et ne croyez pas que ces présents terminassent les fêtes : il avait fait venir de grandes troupes de trouvères, de ménestrels et de bouffons, qui les uns chantant ou jouant de divers instruments, les autres se livrant à mille jongleries et à mille jeux plaisants, procuraient aux invités des récréations toutes nouvelles : le marquis leur fit donner à tous des vêtements magnifiques, et vous allez sans doute branler la tête, si je vous assure qu'il distribua plus de six cents pourpoints de drap fin et autant de toques d'or et d'argent, de velours, de brocatelle, de moire, des pelisses de martre, de zibeline, d'hermine, avec des agraffes de rubis, de topaze, de béryl, de spinelles, qui faisaient bien monter le prix de chaque équipement à cinquante et à cent besants d'or (1).

(1) *Tympana cum citharis, pivirusque, lyrisque sonant hic.
Ac dedit insignis dux præmia maxima mimis.* (DONZ. IX.)

— Tu nous la bailles bonne, mon cher, s'écria Goldast : quand même le puits que tu nous disais plein de vin eût été rempli de besants, sur ma parole, il aurait à peine suffi à tant de dépense.

— Mon pauvre Goldast, crois-moi, ne te préoccupe pas de ces calculs ; tu n'as pas une cervelle à les comprendre : le marquis, vois-tu, avait assez d'argent de reste pour nous ensevelir dessous, tous les quatre avec nos faucons, nos bâtons, nos piquets et nos chaperons. L'empereur Henri II (1) étant un jour en campagne avec le marquis et déjeûnant sous la tente de celui-ci, on lui servit un daim rôti avec une salade assaisonnée d'huile de Lucques et de vinaigre âgé d'un siècle, qui filait comme de l'huile et que son aïeul Azzo, fondateur de Canossa, avait encore déposé dans ses caves de Modène ; en goûtant ce vinaigre l'empereur s'écria : — Marquis, c'est du baume cela, ce n'est pas du vinaigre : — le marquis ne répondit pas, mais de retour à Canossa il fit venir d'habiles ouvriers ; il leur fit fabriquer en plaques d'argent, un grand tonneau, où rien ne manquait : on distinguait les douves, les cercles, les fonds, et jusqu'aux clous des cercles et aux étoupes de la bonde : on y ajouta un robinet et une clef d'un travail tout artistique ; enfin on eût dit un vrai foudre, qu'il remplit de son excellent vinaigre : il fit ensuite construire, toujours en argent, un chariot, avec ses ridelles, ses barres, ses essieux, ses traverses, ses roues, avec des rais et des moyeux massifs, un timon, des traits et un joug. Y en avait-il de l'argent ! ce n'était pas tout : il fit encore fabriquer deux bœufs d'un admirable fini ; les queues, les flancs, les cornes, tous les détails en un mot étaient d'un naturel à faire illusion.

— Pour le coup, s'écrièrent-ils d'une voix, c'est trop

(1) C'est Henri III d'Allemagne, ou Henri II en Italie.

fort, Gunzone ! tu nous plantes des carottes un peu trop grosses, et on dirait que plus elles le sont, plus tu t'ingénies à les exagérer ! Voudrais-tu nous faire accroire que tes bœufs d'argent marchaient et tiraient ton chariot ?

— Eh ! non ; ceux d'argent ne marchaient pas, c'est bien sûr : mais on les faisait tirer par deux gros bœufs du Reggio, comme des éléphants, et le marquis envoya le tout par son vicomte Albert, jusqu'à Plaisance, où était alors l'empereur, qui à la vue d'un cadeau si splendide, resta tout émerveillé (1).

— Diable ! en y allant de ce train, le marquis aurait bien pu finir par convertir ses beaux faucons en deniers d'or et d'argent.

— C'est ce qui vous trompe, reprit Gunzone : car à sa mort il en laissa assez à Béatrix et à sa fille Mathilde, pour qu'elles fussent encore les plus riches marquises de la chrétienté, et qu'elles pussent soudoyer des grosses armées contre cet archi-diable d'antipape Cadoläus qui voulait tomber avec toute la ligue des Lombards schismatiques sur le saint pape Alexandre, qui était notre évêque de Lucques, et je vous assure que ces intrépides et vaillantes petites femmes vous rossèrent ce maudit d'importance et de façon à lui ôter l'envie de recommencer. Les Lombards venaient en foule de Pavie, de Milan et de Brescia, flanqués d'une forte colonne allemande, pour forcer le passage et mettre le pied avec leur antipape sur les vastes domaines de Béatrix et de Mathilde, puis marcher ainsi en sûreté sur Rome, pour en arracher le saint Alexandre ; mais ces chiens enragés, en s'avancant serrés et bravaches pour

(1) Doniz. c. XII. *Et quoniam secum laudatum vellet acetum...
Imperat argenti vegetem subito fabricari
Binos atque boves dux carpentumque jugumve...*

traverser le Pô, y trouvèrent à ronger un os où ils se brisèrent bien des dents.

Je revenais un jour avec la jeune comtesse des gués de Varvasone: son autour avait pris une crécerelle sans queue, et comme la friponne faisait mine de résister, il l'avait attrapée de manière qu'elle ne pût lui échapper, et tantôt lui donnait des coups de bec, tantôt la faisait tourner en l'air, tout en la déplumant de telle sorte que les plumes pleuvaient autour de nous comme des flocons de neige, jusqu'à ce que fatigué de se jouer de sa proie, il lui donna le coup de grâce et l'apporta ainsi toute déplumée et meurtrie aux pieds de ma maîtresse. Mathilde la regarda un peu, la ramassa par l'aile et la faisant tourner en l'air, elle la rejeta sur le sol en disant: — Que n'es-tu cet infernal Cadoläus qui a l'audace de déchirer la robe divine de l'Eglise et de vouloir s'installer dans la chaire de Pierre où siège et règne Alexandre, l'Elu de Dieu! je jure de ne pas lui laisser de trêve, jusqu'à ce que je l'aie vu, retomber comme ce misérable oiseau dans la fange d'où il n'est sorti que pour attrister le monde!

Ainsi parla l'héroïque enfant, et tournant vers moi son regard encore tout indigné elle ajouta: — Gunzone, demain tu me verras dans un autre équipage que celui-ci: aie soin de mes faucons, j'espère que nous les déchapperonnerons pour une proie plus noble que ce vil et dégoûtant animal. — Puis mettant la main sur l'épaule de Prando, son palefrenier, elle lui dit: — Tu donneras mon genêt à soigner à Ratald, et tu viendras avec mon cheval maure pommelé: fais qu'il soit sellé et harnaché demain à la pointe du jour. — Prando inclina la tête et répondit: — Votre seigneurie sera obéie.

Il faut savoir que le cheval maure était le cheval de joute de la comtesse: quand nous la voyions caracoler

sur la place d'arme, manier la lame et brandir l'épée, nous ne pouvions nous figurer que ce fût là une jeune fille de quinze ans : elle avait l'embonpoint et la taille d'une femme de vingt, et les nobles demoiselles de la duchesse, sa mère, qui jôtaient contre elle, ne pouvaient la surpasser en élégance, en prestesse et en habileté : elle maniait son cheval comme une levrette et lançait une hache ou un dard avec un poignet de fer : elle frappait de taille et d'estoc, comme le premier archer d'Allemagne. Toute enfant, son bon père la mettait à cheval, et lui faisait suivre la piste, en le conduisant par le bridon : elle secouait la bride de sa petite main, et s'exerçait à faire partir sa monture à l'amble, au trot et même au galop : le marquis jouissait de la voir si adroite à changer de main, à faire des voltes, des demi-temps et des contre-temps, avec des voltes renversées, toujours aidant son cheval de ses petites jambes.

— Mais, dit Marculfe, pourquoi demandait-elle son cheval pommelé ? voulait elle s'amuser à jôter le lendemain ?

— Oui, ce fut une jôte, et une rude, c'est moi qui vous le dis ; une jôte qui désarçonna Cadolaüs et la fleur des chevaliers lombards ! étant revenu le lendemain à Canossa, je trouvai toute la maison en grand mouvement ; les hommes d'armes de la duchesse, tiraient de l'arsenal des écus, des pavois, des masses, des haliebardes, des épées, et des cuirasses et des morions de toutes les formes : comme vous pensez bien, ces apprêts nous intriguaient beaucoup et nous ne savions qu'en penser : tout à coup nous voyons descendre de la grande tour le gonfanon du comte entouré d'une forte escorte qui se dirigeait vers la basilique de Saint-Appollon. Le cortége arrivé à cet endroit, la duchesse et sa fille en tête, le grand connétable planta la

..

hampe du gonfanon en terre, et Mathilde le soutenant de sa main, armée d'un gantelet d'acier, attendit que l'abbé et ses moines sortissent du monastère pour le bénir au nom de Dieu et l'asperger d'eau bénite. Alors la comtesse, levant l'étendard de terre, le montra à la foule des guerriers en s'écriant : — Vive saint Pierre ! Preux chevaliers de Canossa, portez ce glorieux étendard sur les plaines lombardes, et sous son ombre sacrée allez combattre avec courage l'antipape Cadolaüs et ses schismatiques partisans, qui ont pris les armes pour frapper au cœur l'Eglise du Christ ! que votre bras ne fléchisse pas, sauvez la chaire sacrée de la souillure de l'antéchrist ! les portes de l'enfer ne prévaudront pas, et vous aurez la gloire d'être les champions du Dieu des armées ! si vous mourez, à vous la palme des martyrs : si vous triomphez, à vous la couronne des confesseurs ! l'archange Michel vous couvre de son bouclier de feu, saint Pierre vous absout de la culpé et de la peine, Béatrix ma mère, vous mène à la victoire, et moi-même je combattrai avec vous au premier rang ! — à ces ardentes paroles de la jeune héroïne tous les guerriers brandirent l'épée en criant : — Vive saint Pierre ! — Vive Béatrix ! Vive Mathilde ! à mort l'Antéchrist !

Nous étions ravis de voir l'enthousiasme de notre jeune maîtresse : mais quelle fut notre admiration quand le lendemain matin, tous les chevaliers se trouvant déjà rassemblés en armes et à cheval sur la place de Canossa, nous vîmes sortir du palais la duchesse, montée sur son plus magnifique coursier, et Mathilde sur son cheval pommelé, armée de toutes pièces, comme un paladin français ! la royale enfant rayonnait comme un astre, tant elle était ravissante sous son léger heaume à lambrequins, avec un cimier blanc et bleu, qui étaient ses couleurs. Sur sa cotte d'armes

elle portait un haubert d'acier très-fin à mailles d'or, dont le thorax en ronde-bosse portait une tête de saint Pierre sur les clefs croisées, avec de beaux rama-ges tout autour. Cet ornement était aussi d'or bruni et brillant comme un soleil : les brassards, les cuissards et les jambières étaient en petites lames imbriquées comme des écailles de poisson, toutes bordées de riches ciselures. Le baudrier de son épée, était une magnifique tresse d'or, qui retombait de l'épaule droite, sur la hanche gauche avec tant de grâce qu'on ne pouvait se lasser de l'admirer : la jeune fille marchait au milieu de ses écuyers, derrière sa mère, et son cheval qui semblait tout fier de son gentil fardeau, courbait l'encolure, dressait l'oreille, et marchait d'un pas relevé, tout en ayant l'air de se pavaner. Une ample housse de velours bleu, semée d'étoiles d'argent, lui tombait jusqu'au jarret, et se divisait sur le poitrail en quatre draperies superposées à franges d'or : le mors et la gourmette étaient du même métal : le chanfrein d'acier damasquiné surmonté d'un grand panache aux mêmes couleurs que le cimier de Mathilde.

Quand les deux dames apparurent, le grand connétable éleva le gonfanon, et un cri de joie partit de tous les rangs : — Vive saint Pierre ! — tout le cortège s'ébranla ensuite en bon ordre à la suite de Béatrix et de Mathilde, en longeant la rive droite du Pô : ils rencontrèrent bientôt l'avant-garde de l'antipape et engagèrent l'action : le gros de l'armée lombarde ne tarda pas à accourir ; mais les guerriers de Canossa l'attaquèrent avec tant d'impétuosité, et se ruèrent si violemment sur le front et le flanc de la cavalerie ennemie qu'ils l'eurent culbutée en un moment et la mirent en déroute du premier choc. Prando, qui suivait de près la comtesse, m'a raconté d'elle des prodiges d'audace : ainsi, ayant rompu sa première lance sur la poitrine d'un

grand Lombard, elle le désarçonna, et empoignant alors son épée, elle s'élança comme un lionceau au milieu des rangs, frappant d'estoc et de taille, renversant les casques, jusqu'au moment où elle la brisa dans le gorgerin d'un cavalier allemand : elle lui jeta le pommeau à la figure, le fit chanceler et tomber de cheval : puis saisissant sa hache d'armes, suspendu à l'arçon au moyen d'une chaînette, elle se mit à la brandir, frappant de si grand cœur et d'un poing si ferme sur les salades, les bassinets et les heaumes, qu'elle les enfonçait et les brisait comme verre, tout autant qu'il en tombait sous ses coups.

Le misérable Cadolaüs à la vue de cette déroute, s'enfuit lâchement avec la fleur de ses chevaliers, et je vous assure qu'il ne se hasarda plus à se frotter à ceux de Canossa : il était fâcheux qu'il ne se fût pas trouvé à portée de la lance ou de l'épée de Mathilde ; nous ne l'aurions plus vu inquiéter le pape Alexandre ni troubler la paix de la sainte Eglise(1).

Tandis que le bon Gunzone s'échauffait au récit des exploits de sa maîtresse quand elle était jeune, on entendit le cor résonner dans la forêt : nos quatre compagnons se levèrent précipitamment et virent arriver sur eux à bride abattue, un valet, qui les prévint d'être sur leurs gardes, attendu que la comtesse Mathilde, avec la marquise Adelaïde de Suse et les autres seigneurs d'Italie et de France qui étaient à sa cour, allait bientôt paraître : le vieux Gunzone, tout en chaperonnant ses oiseaux, demanda au valet : — Dis donc Silimbert, la belle Yolande est-elle de la société ?

— Sans doute ; qu'est-ce que cela te fait ?

— Oh ! diantre ! beaucoup : car cette jeune fille vole la grue avec tant d'adresse, que je la tiens pour la plus

(1) Fran. M. Fiorentini II. act. Alex. II.

habile fauconnière qui ait jamais paru à cette cour.
— Pendant ce court entretien on entendit le hennissement des chevaux, qui s'approchaient de la lisière du bois.

CHAPITRE II.

LE CHATEAU-FORT DE CANOSSA.

Au midi de la ville de Reggio se dresse sombre et isolé, un immense rocher à pic, dont le flanc presque arrondi surplombe les vallons de l'Apennin : c'est le fort de Canossa. Le site est désert, nu, aride : il s'ouvre du côté du levant sur des éboulements de rocs noirâtres, perdus dans la profondeur d'un précipice épouvantable : là tout est silence, ruines, bouleversement, gouffres sans fond, aspérités sauvages et désolées : à voir ces roches droites et anguleuses dont les faces luisantes s'inclinent à plomb sur l'abîme, on se croirait en présence des sombres bannières de l'armée de la mort : il ne faut pas chercher ici de petits filets d'une onde argentine, retombant en cascade de crevasse en crevasse ; point de ruisseau au gai murmure, point d'herbe fleurie penchée sur l'onde limpide : le gazouillement des oiseaux n'égaie jamais ce morne silence ; les échos de ces rochers n'ont jamais répété le chant du pâtre menant son petit troupeau sur les plateaux verdoyants, ni la voix monotone du laboureur, promenant la herse sur des pentes cultivées : là point d'yeuse touffue ni de chêne au robuste feuillage qui projettent une ombre amie sur ces rocs brûlants et arides.

On se sent dominé par cette masse noire et abrupte, qui semble prendre une voix au milieu de ce silence mortel, pour dire au passant que la gloire de ce monde est un vain fantôme bientôt évanoui, et cette voix muette éveille dans l'âme tout un monde d'émotions : que de souvenirs évoque ce roc désert, qui semble dire : « Contemple de ma cime élevée les cités les plus belles, les plus vastes, les plus fastueuses de l'Italie ! c'est d'ici que prit son essor la civilisation ; ici fut le berceau de la noblesse, de la magnificence, du génie qui rayonnèrent sur le monde ! ici le premier foyer de la civilisation italienne : c'est de ces hauteurs que descendirent sur la plaine les mœurs élégantes, la grâce, l'éclat des arts, du talent, la noblesse et la distinction des manières : ici naquit la bravoure italienne ; ici vinrent se briser la fureur des Lombards et la rage de l'Allemagne (1). » — Le fort de Canossa fut bâti en l'an 900, sur ce vaste rocher, par Azzo de Toscane, qui y accueillit l'impératrice Adélaïde, échappée de la tour de Garda où Bérenger la tenait prisonnière : ce dernier l'assiégea pendant trois ans et demi ; mais la place était si bien pourvue d'armes et de vivres, que Bérenger ne put parvenir à s'y introduire ; ce prince fut battu plus tard et fait prisonnier par Othon le Grand. Albert, son fils et son successeur, étant monté sur le trône Lombard, vint à son tour mettre le siège devant Canossa : mais après deux années et trois mois d'efforts inutiles, il se vit forcé d'abandonner à la fois le siège, le royaume et

(1) Donizone a dit des princes de Canossa :

Horum sic ultra rutilabat curia culta,
Aulas nempe ducum, comitum transcendit et usum ;
Regia dona dedit, docuit bellare, peremit
Quos male conspexit patrare, bonisque pepercit,
Judicio justa, locuplex, habilisque, venusta

(Princip. Lib.)

l'Italie, d'où le chassaient les armées victorieuses de la ligue allemande et du duc Azzo (1).

A cette époque barbare, qui méritait mieux qu'aucune de celles qui l'avaient précédée le nom d'âge de fer, la civilisation, les lettres, les arts étaient étouffés par la force brutale qui usurpait de toutes parts l'empire du droit : la rudesse tenait lieu de la courtoisie : au lieu de la grâce et de l'élégance régnait une farouche fierté : la douceur et la générosité chrétiennes étaient des mots inconnus dans cet incommensurable orgueil de la haine, de la vengeance, de la trahison permanentes : c'est du château de Canossa que partirent les premiers rayons d'une lumière plus digne de l'humanité. Du haut de son aire alpestre qu'il avait transformée en un véritable jardin de noblesse, le duc Azzo voyait s'étendre à ses pieds les vastes régions de la Lombardie et de la Vénétie, toutes couvertes des ombres épaisses de la brutalité et de la barbarie : les villes se ruaient les unes sur les autres, pour s'entredéchirer avec acharnement : elles servaient de repaire à une multitude de petits tyrans féodaux, qui allaient planter sur le sommet des collines, dans les gorges des vallons, à l'embouchure des fleuves, sur les pentes les plus abruptes des monts, sur la pointe de chaque rocher, des citadelles d'où ils inquiétaient leurs voisins ou pillaient les voyageurs.

Ce qu'on dit ici de la Lombardie et de la Vénétie, s'applique avec une bien plus déplorable justesse à tout le restant de l'Italie inférieure où les ardeurs du climat,

(1) Ditescens Atto mea mœnia duxit in altum,
Per me dives erat, sua per me cuncta tenebat;
Ac ideo cuncta, veniebant quæ sibi pulchra,
Loricæ, astas clypeos, enses mihi mandat.

(DONIZ. c. II.)

la contagion des maladies, l'austérité du caractère, la vivacité du sang, les gorges inaccessibles des Apennins, l'âpreté de la guerre, les incendies, le sac des villes, les massacres plus cruels que partout ailleurs, donnaient un caractère plus sauvage et plus féroce à ces populations décimées, toujours exposées les premières aux fureurs des Vandales, des Goths, des Hérules, des Lombards et des Sarrasins. Rome elle-même n'était plus qu'un monceau de décombres : ses environs offraient un désert inculte couvert de broussailles, d'épines et de marais fangeux : ses portes tombaient en ruines ; ses théâtres à demi écroulés, ses monuments dégradés, ses palais abattus, ses temples abandonnés, envahis par l'ordure et le désordre : sa population qui surpassait quatre millions d'âmes au temps de sa puissance, était tellement réduite qu'elle restait bien au-dessous du chiffre d'un bourg ordinaire : et encore ce petit peuple s'était vu réduit par les séditions et les guerres civiles à une telle pénurie de logements, qu'on le voyait se disputer un abri dans les ruines des théâtres, des curies et des monuments publics, où ils nichaient comme des hiboux ou des lézards : sépulcres, mausolées, palais impériaux étaient transformés en forts et en citadelles, où l'on se retranchait pour se livrer de sanglantes batailles : au milieu de ces ruines, on se livrait des assauts féroces ; on achevait de les ébranler à coups de bélier, et parfois vainqueurs et vaincus périssaient écrasés sous un écroulement ou brûlés vifs au milieu des décombres amoncelés ; on égorgeait les papes, on massacrait les consuls, on décapitait les patriciens : aujourd'hui la ville entière tremblait sous la tyrannie d'un duc Lombard : le lendemain il était chassé par un marquis de la Toscane ou un petit comte de Tusculum, et le peuple romain offrant toujours le même mélange de bassesse et de grandeur, de cupidité et de généro-

sité, de fidélité et de rébellion, de magnanimité et de cruauté se donnait sans cesse des maîtres qu'il ne servait pas, des tyrans qu'il faisait trembler, des papes qu'il adorait, qu'il bannissait, qu'il rappelait avec des larmes de repentir et dont il vengeait l'exil par l'extermination et le carnage de ceux qui les avaient bannis, ou affligés, ou méprisés. Telle était la Rome du X^e siècle : on peut juger par ce tableau de l'état du restant de l'Italie!

Toutes ces misères occasionnées par des mœurs grossières et par les inimitiés et les factions meurtrières qui soulevaient constamment les villes et les châteaux les uns contre les autres, s'aggravaient encore de l'absence complète du commerce qui rapproche et fait fraterniser les peuples voisins et éloignés : les grandes routes étaient brisées et effondrées : point de ponts sur les cours d'eau : les campagnes incultes ; les eaux stagnantes, faute d'une irrigation convenable, les transformaient en marais, en étangs, en marécages bourbeux ; de là des disettes, des famines, des épidémies terribles : on voyait les hommes se jeter avidement sur les glands, comme des porceaux, se nourrir de fruits sauvages, de gibier, de poisson pris à la nasse dans les étangs et les fossés : puis, autre fléau, les châtelains opprimant le peuple de la campagne pour lui extorquer des tailles et des aides : le forçant à pourvoir leur table des produits de la chasse et de la pêche ; à charrier leur bois ; à porter des messages éloignés ; à leur fournir des combattants à la guerre ; à maçonner les bastions et les courtines de leurs aires suspendues comme des nids d'aigle au flanc des rochers où les ouvriers ne pouvaient amener la chaux, la pierre et les briques, qu'en les portant à dos d'hommes, comme des bêtes de somme ; payant ainsi à leurs fiers barons leur fief de corps et de coutume.

On comprend qu'au sein d'une existence si agitée et si sauvage, les arts du ciseau et du pinceau ne pussent pas être cultivés, non plus que ceux de l'orfèvrerie, de la tapisserie, de la fonte des métaux et de la statuaire : tout était grossier et d'un travail rustique : on n'avait aucune idée des commodités de la vie civilisée et polie : la vertu, la noblesse et la justice consistaient à posséder un casque solide et un haubert à l'épreuve de la lance, une épée bien émoulue, une masse noueuse, une lance bien affilée, et avec cela un bras nerveux, de larges épaules, une poitrine dégagée et solide. Quant aux lettres et aux sciences, elles étaient tombées si bas dans l'estime publique, que les barons, les rois et les empereurs se faisaient gloire de ne savoir lire ni écrire : ils étaient obligés pour signer leurs décrets, cédules ou ordonnances, de se servir d'une griffe de bois, qu'on noircissait d'encre ou de fumée et qu'ils imprimaient au bas de leurs diplômes : dans chaque cathédrale ou curie, il y avait des tabellions, chargés de rédiger les actes publics et privés ; mais ils s'en acquittaient dans un latin si barbare et si hérissé de solécismes, qu'il est impossible de les lire sans en rire aujourd'hui.

Le clergé séculier ne s'élevait guères au dessus de l'ignorance universelle : la plupart des prêtres étaient à peine en état de lire les livres du chœur et le missel, et ils passaient pour des prodiges de science quand par bonheur ils savaient écrire leur nom ; il suffisait à cette époque, pour recevoir les ordres sacrés de savoir par cœur le symbole dit de saint Athanase ; là se bornait tout leur cours de Théologie. La lumière des sciences et des lettres divines et humaines ne brillait plus que dans quelques monastères de saint Benoît, où l'on allait recruter les papes, les évêques et les prélats de la sainte Eglise : peut-être à l'heure qu'il est, crou-

pirions-nous dans une barbarie plus ignorante et plus sordide, si les moines ne nous avaient conservé la céleste étincelle de la sagesse. Malgré les ténèbres où était alors plongé le monde, une foi vive ne laissait pas que d'éclairer les peuples, et la chrétienté d'Occident ne voyait pas éclore dans son sein, ces hérésies qui déchiraient l'Eglise d'Orient : d'ailleurs une croyance universelle régnait à cette époque, et ne contribuait pas médiocrement à affermir l'esprit religieux : c'est que l'an 1000 devait amener la fin du monde, bouleverser le ciel et la terre et voir apparaître le Juge éternel des vivants et des morts. Cette croyance d'un autre côté ne laissait pas d'étendre une influence fâcheuse sur ces esprits grossiers et ignorants, qu'elle plongeait dans le découragement et l'incurie ; ils ne faisaient aucun effort pour sortir d'une condition si misérable, prête à finir, croyaient-ils et ils ne se donnaient même plus la peine de labourer et d'ensemencer les champs, d'endiguer les cours d'eau, de dessécher les marais infects ni de réparer les églises ou leurs propres demeures.

On croit rêver en lisant ces faits si étranges et si différents de nos idées : quand on pense à cette malheureuse époque, on est tenté de se figurer ce monde plongé dans une nuit matérielle presque aussi sombre que ses ténèbres intellectuelles ; il semble que le soleil ne dût pas luire à cette époque comme de nos jours, ni la lune éclairer l'obscurité, ni les étoiles scintiller au firmament : que les fleuves roulent des flots noirs comme l'encre, que les lacs fussent de sang, les mers troublées et obscures ; les plantes couvertes d'une rouille sombre, les fleurs et les fruits d'une teinte livide et terne : tant l'homme associe volontiers dans son imagination la lumière intérieure de l'esprit, à la lumière externe du jour ; à la pensée des siècles ténébreux du

bas-empire, il est tenté de s'imaginer un monde voilé des ténèbres extérieures, et d'attribuer au soleil de nos jours, dont la lumière éclaire tant de merveilles de la science et de l'art un éclat plus brillant et des feux plus vifs qu'à celui du X^e siècle! Nous sommes, quant à nous, portés à envisager la chose d'une manière tout opposée: nous accordons que l'ignorance dominât cette époque, mais au moins la nature n'avait pas abdiqué tous ses droits, comme de nos jours où les fausses doctrines supplantent partout une ignorance infiniment moins préjudiciable, où l'artifice tient lieu du naturel, corrompt toute simplicité, dénature et couvre de clinquant tout ce qu'il touche. Celui qui veut examiner la nature, ne la trouve vierge et intacte qu'à ces grandes époques : elle s'est retirée de nos jours devant une société toute factice, qui a brisé les lois civiles et domestiques les plus naturelles, et de plus minée par le ver rongeur de l'incrédulité, qui n'est que l'ignorance à sa plus ignoble puissance. Nous nous apercevons que ce peu de lignes nous a entraînés à des réflexions qui fourniraient matière à d'amples volumes : nous aussi nous haïssons les ténèbres et nous aimons la lumière; mais nous voudrions une lumière pure, cette lumière d'en haut qui illumine l'esprit pour le vrai, qui guide le cœur vers le bien, qui est pour la créature raisonnable une source de paix et de bonheur.

Or pour nous remettre du triste spectacle de l'ignorance, que nous avons vue si invétérée à cette époque, nous devons retourner à Canossa, d'où jaillirent les premières étincelles de civilisation qui devaient restaurer la malheureuse Italie. Le duc Azzo avait recueilli dans son château la fleur de la noblesse du temps, et avait pour femme la douce Ildegarde, princesse douée de tous les dons de la grâce et de la vertu, d'un esprit

pieux, cultivé, sage et judicieux (1). C'est à l'instigation d'Ildegarde, qu'Azzo fit construire sur le Pô le vaste monastère de Bressello, qu'il dota de riches revenus, afin qu'on y apprît aux gens du pays à défricher et à déboiser les terres, à dessécher les marais, à contenir ce grand fleuve par des digues puissantes élevées aux coudes, et à donner à la fois plus de développement dans la plaine aux bourgs et aux champs cultivés. Deux fils réjouirent l'union de ces nobles époux : l'un fut Théodald, qui lui succéda dans la principauté, et l'autre le grand Godefroid, évêque de Brescia.

Théodald fut un prince courageux et renommé entre tous ses contemporains; ses exploits accrurent largement l'héritage paternel: les souverains de France et d'Allemagne recherchèrent son alliance; le saint Siége reconnut son dévouement actif, en lui donnant le fief de Ferrare. Alliant une vive piété à sa bravoure et à sa noblesse, il fonda entre le Pô et le Lirone la célèbre abbaye de saint Benoît, où ne tardèrent pas à accourir les personnages les plus doctes et les plus saints, et pour laquelle la comtesse Mathilde eut dans la suite une si tendre prédilection, qu'elle voulut être enterrée dans cette église, où sa dépouille reposa durant près de cinq cents ans, jusqu'à l'époque où le Pape Urbain VIII, la fit transférer en grande pompe au Vatican, où elle a son mausolée au milieu de ceux des souverains Pontifes, à côté de l'autel de saint Pierre, dont elle s'était toujours montrée la dévote servante, l'héroïque champion, et qu'elle dota magnifiquement

(1) Conjugis Attonis non fiat oblivio nobis,
Ildegarda quidem fuit hujus nomen amicæ,
Docta, gubernatrix, prudens, proba, consiliatrix.
Ad meliora virum suadebat sæpius ipsum,
Cum quo Birsellum monachis fabricavit habendum.

(DONIZ. III.)

de tout son patrimoine: son aïeul Théodald avait semé dans le cœur de cette noble princesse, les premiers germes de cet amour profond, qui lui fit consumer toute sa vie au soutien et à la défense du saint Siége.

Théodald eut pour femme la gracieuse Guille (1), qui le rendit père de trois grands princes, dignes d'une telle origine: Théodald, Boniface et Conrad: ce dernier après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Coviolo, près de Reggio, où il défit la ligue des comtes lombards, mourut, fort jeune encore, à Reggio, des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans cette mémorable journée: Boniface et Théodald, ses frères, le pleurèrent amèrement: celui-ci se consacra à Dieu et devint un personnage éminent par ses vertus pastorales et par l'invincible et céleste pureté de son esprit et de sa personne.

On était alors à une époque malheureuse; l'ignorance et la violence du siècle avaient fait prévariquer une grande partie du clergé aux lois de la continence et de la mansuétude: la sainte Eglise s'épuisait en efforts stériles pour ramener ses prêtres à des mœurs plus honnêtes et plus rangées: ceux-ci aimaient mieux porter le haubert que la chape, et maniaient mieux l'épée que la croix: ils ne respectaient même plus cette sainte vertu qui eût dû les rendre si chers à l'agneau sans tache. C'est dans ces circonstances que le chaste et noble Théodald, alors évêque d'Arezzo, fit une maladie très-grave qui mettait ses jours dans un danger immi-

- (1) Uxor Tedaldi fit Guillia dicta ducatrix :
Hæc placuit parvis pietate, placebat et altis ;
Hæc tres personas mundo genuit speciosas,
Urbs Aretinæ Tedaldi præsulis, inde
Atque Ducis Celsi Bonifacii sapientis
Militis, et docti Conradi, ceu leo fortis.

(DONIZ. IV.)

ment : les médecins désespérant de la cure, lui firent entendre qu'il n'y avait qu'un moyen d'en échapper : que le seul remède à son mal, était de sacrifier sa continence et de prendre une femme. A cette proposition aussi impie que grossière, le saint Prélat frémit d'horreur ; mais prenant un air joyeux il dit : — Eh bien ! soit ! faites la venir. — Lorsqu'elle fut entrée, il fit apporter un grand brasier auprès de son lit : en entendant le bruissement de la flamme qui l'effleurait il s'écria : — Hélas ! malheureux que je suis ! je puis à peine supporter l'ardeur de cette petite flamme. Que sera-ce si je m'expose au supplice des feux éternels, aux flammes de l'abîme, aux tortures de l'enfer ! de ce feu terrible allumé et attisé par les foudres immortelles de la colère céleste ! arrière, cette misérable ! la chair de l'oint du Seigneur pourrait-elle s'unir à celle d'une courtisane ? ces mains souillées par un contact infâme, oseraient-elles toucher encore le Verbe de Dieu, qui est la pureté des cieux et la source candide des rayons de la lumière ? Périssent mon corps, pourvu qu'il reste immaculé ! périssent ma chair, pourvu que je reste fidèle à mon vœu ! Périssent cette existence mortelle, pourvu que je vive éternellement enivré des délices du divin amour !

A ces paroles si saintes et si énergiques, les médecins honteux et muets n'osèrent lever les yeux sur le vertueux prélat : en les voyant à cette époque grossière, abuser si perfidement de leur art salutaire, pour en faire un instrument de corruption, nous sommes tentés d'éprouver plus de honte que d'indignation pour quelques-uns de leurs modernes confrères. Car de nos jours, fait extrêmement rare du temps passé, la médecine est entre les mains de bien des hommes, un instrument d'iniquité systématique, qui ne fait que trop de victimes parmi tant de pauvres étourdis, que leur

inexpérience met à la merci de quelques empiriques, qui semblent n'avoir de mission que d'étouffer cette belle et précieuse candeur, céleste joyau des vierges, brillant aux yeux de Dieu, d'un éclat plus vif que l'astre du jour ! ô parents ! vous recherchez pour vos enfants les aliments les plus sains, les remèdes les plus efficaces, les drogues les plus fidèles, et vous ne songez pas à rechercher des médecins qui soient plus hommes de bien ! l'art sans la conscience peut bien guérir le corps, mais peut-être ne sera-ce pas sans verser dans l'âme de ces pauvres innocents un venin mortel ! Prenez-y garde !

Cependant le jeune évêque se rétablit peu à peu : les suaves douceurs de la musique ne contribuèrent pas peu à hâter les progrès de sa convalescence. Cette aimable distraction lui était souvent procurée par son intime ami, Guy, moine de Pomposa, qui avait largement concouru à restaurer l'art de la musique sacrée, par sa découverte des clefs, des toniques et des notes. Théodald, élevé à Canossa par son aïeule Ildegarde et par sa mère Guille, tenait de ces femmes douées d'une éminente piété et d'une haute intelligence, un fond de pureté, d'élévation et de courtoisie, qu'il s'appliqua dans la suite à répandre largement au cœur de la Toscane. Son exemple réagit à son tour sur le vaste esprit de sa jeune nièce, Mathilde, qui se distingua toujours entre toutes les princesses de son temps par la pureté de son cœur non moins que par la magnanimité et l'élévation de son esprit.

Mais Canossa, berceau de l'illustre Boniface, ne fut jamais aussi grand et aussi florissant que sous le règne de ce prince, le plus noble et le plus puissant des ducs italiens : il l'agrandit somptueusement et se plut à faire de ce château, la perle de ses domaines. Mantoue, à cette époque, n'était plus qu'une grande place, resser-

rée entre le lac et le Pô : ses murailles, ses boulevards, ses tours avaient été rasés ; une simple palissade de pieux garnissait la crête de ses fossés (1) ; Canossa, au contraire devenue la métropole et la résidence royale de Boniface, florissait en puissance, et voyait s'étendre au loin sous elle les vastes plaines de l'Italie : de Bologne à Vérone, de Plaisance à Ferrare, toutes les nobles cités de la plaine saluaient avec respect le roc escarpé que dominait la plus forte citadelle du pays. La Toscane entière, une grande partie de la Ligurie, l'Ombrie et le Picentin étaient ses humbles tributaires : son pouvoir redouté s'étendait jusqu'à Viterbe, au pied du mont Ciminus. Bien qu'avant et depuis la mort de Théodald les comtes et les barons de tout le pays reconnussent Boniface pour leur suzerain et lui prêtassent hommage et serment de fidélité, et que des rois et des empereurs, fissent avec lui des traités et le traitassent d'égal à égal, ce grand homme ne voulut jamais prétendre à d'autre titre que celui de marquis, encore porté de nos jours à Vérone par l'illustre famille des Canossa, digne héritière de la piété insigne et de la noble courtoisie de ses ancêtres. Comme son auguste aïeul reçut jadis à la cour de Canossa des empereurs et des rois, le marquis actuel Boniface de Canossa, a reçu les plus grands souverains de l'Europe dans son merveilleux palais de Vérone.

Ce palais, admirable chef-d'œuvre de Samichelli, le plus grand architecte du XVI^e siècle, plonge dans l'Adige, qui en baigne le pied de ses eaux larges et profondes, les arches de ses contreforts, couronnés de délicieuses terrasses d'où le regard embrasse le fleuve

(1) Contra te bella si surgant, quidve, misella
 Tu facies? Duro non es circumdata muro.

(DONIZ. XVI.)

serpentant à travers les campagnes verdoyantes et les jardins fleuris qui égaient les collines de S^t-Léonard toutes peuplées de charmantes villas, au-dessus desquelles on voit s'élever dans un lointain vapoureux les Alpes, dont les cimes bleuâtres se confondent avec l'azur du ciel. De vastes salles, des salons tout resplendissants de dorures, des tableaux des maîtres, des hautes galeries, tout annonce plutôt là une résidence royale que la demeure d'un simple particulier : les trois plus grands empereurs de notre siècle, Napoléon le conquérant, François I d'Autriche et le czar Alexandre II, autocrate de toutes les Russies, ont successivement occupé ce magique séjour : ce dernier y trouvait tant de charmes, qu'il lui arriva, étant à déjeuner de prendre son assiette et d'aller continuer son repas sur la terrasse, pour repaître en même temps son regard du site enchanteur et toujours varié qui se déroule au pied de cette espèce de belvédère. Les trois souverains témoignèrent la plus affectueuse bienveillance au marquis Boniface qui les recevait avec toute la pompe et la courtoisie qu'on peut attendre d'un seigneur de son rang : ces précieux témoignages ne l'ont pas abandonné dans sa verte vieillesse, et le jeune François Joseph, l'empereur d'Autriche actuel, honore encore d'une estime toute amicale, le dernier représentant de l'antique noblesse d'Italie (1).

Mais pour en revenir à l'illustre Boniface, fils de Théodald, il trouva dans la chambre de son père douze grands sacs de peau de cerf, remplis d'or, qu'il consacra

(1) La famille actuelle des marquis de Canossa descend en droite ligne du puissant Azzo, père de Théodald, aïeul de Boniface, et bisaïeul de la célèbre comtesse Mathilde : elle possède aussi de riches et vastes propriétés et des palais dans le Mantouan et le Véronais : on vante surtout sa race de chevaux noirs et de très-haute taille.

cra à embellir, à fortifier le château de Canossa, à faire accueil aux princes qui le visitaient, à agrandir ses palais, ses parcs, ses arsenaux, ses fauconneries, et les villas et les châteaux qu'il possédait aux environs. Il fortifia considérablement et orna en même temps les inexpugnables forts de Bianello, de Rossena, de Nogara qui dominent celui de Vérone, et celui de Sorbara qui couvre Modène. C'était un noble et généreux seigneur, que personne n'égalait en libéralité, à cette époque grossière : il favorisa les arts et les hommes de lettres, qu'il appela à Canossa, pour initier à toutes leurs connaissances sa jeune fille Mathilde, fruit de son union avec Béatrix de France fille de Frédéric duc de Lorraine et petite nièce du roi Hugues Capet.

Ce prince, qui se distinguait de tous les princes chrétiens par sa munificence et sa noblesse, n'eut jamais de rivaux en Italie pour le courage et la valeur : de même qu'il dépassait de toute la tête les guerriers de la plus haute stature, il n'en était aucun qu'il ne surpassât en prouesses et en vaillance dans l'action (1). L'empereur Conrad se trouvant sous les murs de Parme, qui s'était révoltée, livra à cette ville, le 25 décembre 1037, un assaut terrible ; les assiégés l'ayant repoussé dans une vigoureuse sortie, il se vit contraint de solliciter le secours du redoutable Boniface : celui-ci marcha sur les rebelles à la tête de ses troupes, remporta la victoire et poursuivant l'armée ennemie jusqu'au pied de ses retranchements, il déploya tant d'audace et de courage, que les Parmesans, malgré leur

(1) Bonifacius... meruit staturam Saulis.
In cuneis equitans humero Saul eminent ipsi
Hic quoque major erat in cuneis equitans.
Viribus acererat, Goliæ velut ille preceptor.
Qui labiis, manibus, viribus acer erat.

(DONIZ. VIII.)

acharnement, cédèrent sous le choc et se retirèrent en déroute vers les portes de la ville : Boniface y entra sur leurs cadavres et grâce à lui la place fut emportée.

Il entreprit plus tard en Bourgogne un exploit non moins difficile : il s'agissait de soumettre la ville de Morat à l'empereur Conrad : ce prince avait établi son camp sous les murs de ce château presque imprenable : plusieurs fois les deux armées étaient venues aux mains, sans avantage marqué de part ni d'autre, car les Bourguignons résistaient vigoureusement et ne rompaient pas d'une semelle : l'empereur en conçut un si grand dépit qu'il aurait préféré se faire tuer dans la mêlée plutôt que de voir l'ennemi lui tenir tête avec tant d'opiniâtreté : comme il n'osait tenter l'assaut de la ville, il fit prier le marquis d'accourir à son aide avec ses Lombards : Boniface ne tarda pas à arriver, et tenant ses troupes écartées du camp impérial, il dit à l'empereur : — Sire, si vous voulez que je combatte avec succès, croyez-moi : emmenez votre armée d'ici, et vous retirez avec elle sur la rivière de la Sorine : je me charge d'attaquer la ville avec les miens. — Conrad l'écouta et se retira avec ses troupes.

Alors le marquis choisit ses guerriers et les partagea en cohortes, en les animant au combat : les Bourguignons voyant l'empereur lever le camp et s'éloigner des murailles, sortirent à la débandade pour aller fourrager ; mais apprenant que le marquis de Canossa s'approchait avec ses Lombards, ils décidèrent de les cerner et de s'enrichir de leurs dépouilles : ils s'avancèrent donc en se développant de manière à entourer les étrangers. Boniface hâtant le signal de l'action, fit sonner les cors et les trompes, et tout son camp se trouva en un moment sous les armes. Il fondit alors sur les

Bourguignons, pris en tête et en flanc avec tant de vigueur qu'ils ne résistèrent pas au choc et s'arrêtèrent tout interdits : le hardi chevalier frappait dans la mêlée d'estoc et de taille : il brisait les casques, enfonçait les hauberts, écrasait les targes et désarçonnait les plus solides cavaliers : à cette attaque imprévue, les Bourguignons épouvantés à la fois du hennissement des chevaux et de cette grêle de traits et de dards qui les accablait, lâchèrent pied et se replièrent en déroute vers les remparts où ils comptaient se retrancher : mais Boniface et ses lombards les poursuivant pied à talon, franchirent les portes pêle-mêle avec les fuyards ; il planta sur les tours l'étendard de Camera et livra la ville à ses soldats ; cela fait, il en envoya les clefs à Conrad, qui vint en prendre possession, puis il reprit la route d'Italie et rentra dans sa chère Canossa, où il vécut de longues années, passant pour le seigneur le plus riche et le plus puissant de l'occident, et rivalisant de magnificence avec les rois.

Après la mort de Boniface, son épouse Béatrix, femme de grande sagesse et prudente dans les affaires, gouverna les États de sa fille Mathilde, et les éleva à tant de puissance, qu'ils purent soutenir des guerres fort rudes contre l'empereur Henri IV, qui avait pris les armes contre le pape Alexandre et suscité contre lui l'antipape Cadolaüs. Béatrix chevauchait en personne à la tête de son armée, ayant à côté d'elle la jeune Mathilde, armée de toutes pièces et qui dans les rencontres avec les princes lombards, fauteurs de l'antipape combattait vaillamment à la lance et à l'épée et fit mordre la poussière à plus d'un de ses fiers adversaires. Béatrix rentrée à Canossa avec sa fille chérie, la cour reflorissait avec un nouveau lustre : de toutes les parties de l'Italie on y voyait accourir princes et barons qui en rehaussaient l'éclat par leur grande magnificence, tan-

dis que la fleur des prélats de la sainte Église l'ornait de leurs hautes vertus et de la sagesse de leurs conseils. La Duchesse Béatrix mourut enfin à Pise après tant de glorieux exploits, et elle y fut inhumée en grande pompe: elle laissait à Mathilde avec un immense patrimoine, l'héritage plus précieux encore de ses exemples et de ses vertus, de sa valeur, de son dévouement au saint siège, de cet amour élevé de la justice qui fit plus tard de Mathilde la plus illustre héroïne dont s'honore l'Italie.

Il était nécessaire que nous fissions ce préambule pour l'intelligence de notre récit: en résumant en gros la barbarie, l'ignorance et la grossièreté des temps antérieurs à Mathilde, nous avons voulu montrer comment de Canossa, jaillirent sur toute l'Italie de nouveaux germes de civilisation qui, commençant à se développer dès le règne d'Azzo, s'accrurent et portèrent leurs premières fleurs sous la domination de Théodald, plus encore sous celle de Boniface, continuant à grandir sous la sage administration de Béatrix pour atteindre enfin par Mathilde tout leur développement et pour offrir ces fruits admirables du XIII^e siècle, qui acheva de mûrir la grandeur italienne dans le plus merveilleux concours de conseil, de vaillance et de civilisation.

C'est du haut de Canossa que partirent les premiers rayons de la noblesse italienne, qui devait plus tard dissiper comme un soleil brillant les ténèbres de l'occident, et réjouir le monde de cette lumière éclatante qui illumine notre époque. On peut dire sans exagération que Canossa fut l'heureux berceau de la politesse et de l'élégance; le refuge des hommes vertueux bannis par les tyrans de l'Italie le généreux asile des arts qui commençaient à se dégager de leur antique grossièreté; le rendez-vous des princes étrangers qui venaient apprendre

à la cour de Mathilde les nobles usages de la chevalerie, les beaux discours, les nobles disciplines, l'exercice de de la vertu, les études choisies, les manières polies, qui font le charme de l'humanité, de la civilisation, de l'amitié, du commerce de la vie, et qui ornent l'esprit et le cœur en les élevant aux plus nobles et aux plus saintes entreprises. En un mot la cour de Mathilde était un miroir de toutes les vertus, l'arène de la plus héroïque piété, de la constance et de la fermeté chrétiennes à vénérer et à défendre l'Église ravagée, outragée, opprimée par le plus fougueux persécuteur qui eût jamais surgi contre elle.

A l'époque où commence notre récit, le S^t Pape Grégoire VII était parti de Rome pour la Lombardie: il se rendait au delà des Alpes, à Augsbourg où devait se réunir, à la Chandeleur la diète des princes allemands, appelés à discuter en présence de sa Sainteté, à l'audience de tout le royaume représenté dans cette assemblée, la cause de l'empereur Henri IV, rebelle à l'église et tyran de l'Allemagne. Quand les Seigneurs d'Italie apprirent le départ du Pape de Rome, animés d'une noble émulation, ils l'invitèrent à s'arrêter sur son passage dans leurs châteaux: la comtesse Mathilde se signala encore en cette circonstance: elle envoya quantité de ses barons pour le saluer de sa part, lorsqu'il mit le pied en Toscane, avec une forte escorte de ses guerriers qui devaient accompagner le Pontife jusqu'à Canossa.

Dès que le bruit se fut répandu que le pape séjournerait chez la comtesse, quoique la saison fut très-rigoureuse, les passages des Alpes obstrués par la neige et les routes couvertes de glace et presque impraticables on vit accourir à Canossa les plus grands seigneurs de la Bourgogne, de la France et de l'Italie, jaloux de baiser les pieds du S^t Père et de recevoir sa

bénédiction (1). On remarquait entr'autres Azzo d'Este, marquis de Ferrare, Hugues abbé de Cluny et Adelaïde de Suse avec le comte Amédée de Maurienne son fils (2).

La marquise de Suse, rehaussa grandement la cour de Canossa, par sa présence: c'était une des plus illustres princesses d'Italie; c'est à son immense héritage que la maison de Savoie, dut se réunir la Cisalpine à son sceptre: aussi Mathilde s'empressa-t-elle de lui faire le plus splendide accueil, ainsi qu'aux autres Seigneurs qui se rendaient à sa cour pour admirer la noblesse et l'esprit de ces deux femmes si remarquables et si célèbres. La splendeur du palais rivalisait de magnificence avec les pompes royales des plus grands monarques de la Chrétienté, et ceux-ci restaient certainement bien en arrière de cette distinction d'esprit, de cette élégance de mœurs et de cette recherche intellectuelle et artistique qui brillaient à Canossa de tout leur éclat, tandis que le reste de l'occident, et surtout les provinces situées au delà des monts, étaient encore plongées dans une demi-barbarie. Un des délassements les plus agréables de cette société d'élite, était la chasse au faucon, à laquelle les plus nobles dames prenaient part elles-mêmes, chevauchant sur de généreux coursiers, le long des rivières, des étangs et des lacs où se rassemblent d'ordinaire les grues, les oies sauvages, les hérons et autres oiseaux aquatiques.

Ce jour là les bords de l'Enzo fournirent une chasse copieuse, qui valut aux quatre fauconniers Gunzone,

(1) Ac Itali proceres, nec non Galli, proceresque
Ultramontani... adsunt plures. (DONIZ. L. II.)

(2) His proceribus addendi quoque sunt Azzo, marchio Estensis atque
Adheleis marchionissa Susæ, ejusdem Henrici socrus, una cum Amedeo
comite filio. (MURAT. in not. Doniz.)

Marculfe, Vidbode et Goldast des éloges de la part de la comtesse Mathilde, de la marquise Adelaïde et des autres Seigneurs, qui avaient pris infiniment de goût à ce plaisir, et qui venaient déposer leur butin aux pieds des deux princesses, en leur racontant leurs aventures, les prouesses de leurs oiseaux, leurs stratagèmes et leurs ruses pour s'emparer de leur proie. La plus heureuse parce qu'elle était aussi la plus adroite, avait été la belle et modeste Yolande, qui toujours accompagnée du vieux Gunzone, lançait son épervier si à propos, qu'il ne manquait pas une fois de lui rapporter quelqu'oiseau sur l'arçon de sa selle: bref elle avait pris pour sa part dans cette matinée deux hérons, trois faisans, une oie sauvage, une aigrette, un cygne et cinq canards, qu'elle vint déposer en souriant aux pieds de la comtesse. Toute la société prodigua ses louanges à la noble Demoiselle qui fut proclamée la plus habile chasseresse de la journée: tous les Seigneurs cependant se demandaient l'un à l'autre qui était cette ravissante jouvencelle, si timide et si réservée: il y avait surtout parmi eux un grand prince allemand qui ne la quittait pas du regard et qui paraissait soupîrer en l'admirant.

Yolande portait une robe de velours amaranthe à raies d'or, fermée devant par des boutons de perles: elle était coiffée d'une toque de satin incarnat lamé d'argent et surmontée d'une plume blanche d'autruche qui retombait gracieusement sur le côté: au retour de la chasse, elle suivait la comtesse Mathilde; à sa gauche chevauchait le marquis de Ceva, et à sa droite, le jeune allemand dont nous avons parlé plus haut, et qui osait à peine ouvrir la bouche tant il était absorbé dans son admiration.

CHAPITRE III.

YOLANDE DE GRONINGUE.

La nuit de la Sainte Lucie de décembre, la comtesse Mathilde ayant, suivant l'usage du pays, fait de riches et nombreux cadeaux aux chevaliers de sa cour, et aux gentilshommes et seigneurs étrangers, qui s'étaient rendus de France, de Bourgogne, d'Angleterre, de Lombardie et de Toscane, à Canossa, pour y attendre l'arrivée prochaine du souverain Pontife, tous les nobles invités se trouvaient rassemblés dans les grandes salles du palais, et cherchaient dans le jeu et la conversation une aimable distraction à l'ennui de ces longues soirées d'hiver. Les demoiselles des deux princesses Mathilde et Adelaïde s'étaient réunies dans la partie du palais qui donnait sur les cours intérieures, et là elles se délassaient à mille petits jeux et passaient la soirée tour à tour à danser entr'elles, à chanter, à jouer des instruments ou à échanger de joyeux propos. La comtesse Mathilde et la marquise de Suse s'étaient retirées dans un petit appartement plus écarté, s'entretenant de la situation critique où l'empereur s'était réduit par ses perfidies contre l'Eglise et par la dureté qu'il déployait contre les Saxons et les autres provinces de l'empire qu'il opprimait cruellement: en effet, les électeurs et les magnats allemands convoqués à Oppenheim venaient de signifier à Henri, que si dans l'espace d'un

an il n'avait fait sa soumission à l'Eglise et juré de gouverner le pays avec humanité et justice, ils l'auraient déposé et élu un autre empereur à sa place: entretemps ils avaient supplié le Pape de vouloir bien se rendre à Augshourg pour la fête du 2 février, pour entendre en personne plaider la cause du peuple opprimé et prononcer en dernier ressort sur la situation.

Tandis que les deux illustres amies exaltaient entre elles la sainteté et la constance de Grégoire que l'amour du bien n'empêchait pas d'affronter les fatigues d'un si long voyage, malgré la rigueur de la saison et l'état chancelant de sa santé, minée par les inquiétudes et les tourments que lui avaient suscités ses ennemis, une douce mélodie, qui partait d'une chambre voisine, vint frapper leur oreille. L'endroit où elles se trouvaient était le plus reculé du palais, et fort éloigné des salles, où la foule des seigneurs et des courtisans se livraient à leurs joyeux plaisirs: elles suspendirent leur causerie et prêtèrent l'oreille au chant harmonieux, qui éveillait la solitude et le silence: une main légère et délicate effleurait les cordes graves d'une harpe, dont les accords doux et plaintifs se mariaient à un chant d'une suave tristesse: la voix pure, argentine, expressive, descendait aux notes les plus mélancoliques, dans un mode empreint d'une ineffable douleur, dont l'accent touchait les fibres les plus intimes du cœur et répandait dans l'âme une émotion pleine de douceur et de larmes. — Hélas! disait la voix harmonieuse, quel deuil immense a pesé sur les jours du pauvre exilé, depuis son premier vagissement sur la terre, jusqu'à l'heure d'aujourd'hui! L'adversité couvrit mon berceau de ses sombres ailes; elle s'attacha à mon enfance; et les plus beaux jours de ma jeunesse n'ont point fléchi sa cruelle constance! ô forts de Magdebourg, qui mirez vos créneaux altiers dans les flots verts de l'Elbe!

hautes tours de Groningue d'où le regard embrasse les fertiles campagnes de mon père; la fille de Pandolfe ne vous reverra-t-elle jamais? — et les dernières vibrations de la harpe, semblaient répondre avec un sourd murmure: — jamais, jamais!

A ces dernières paroles qui s'éteignaient dans un récitatif où l'on sentait s'exhaler la piété et la résignation d'une âme, qui remet sa douleur et son espérance en Dieu seul, la marquise émue jusqu'aux larmes se tourna précipitamment vers Mathilde: — Mon amie, dit-elle, qui donc chante cet air si doux et si plaintif?

— C'est ma chère Yolande, répondit Mathilde.

— Quoi! cette belle jeune fille que nous avons vue si adroite à la volerie d'avant-hier? elle a donc reçu tous les dons que la nature peut prodiguer à ses élus? et elle offre avec cela tant de bonne grâce et d'élégance en ses manières, que sa modestie en rehausse encore le mérite, en lui donnant une teinte de timidité et de vertueuse réserve pleine de charme: toutes mes demoiselles en sont tombées éprises, et me l'ont citée plusieurs fois comme la demoiselle la plus parfaite de votre cour, où il y en a tant et de si accomplies! quand je suis à la tribune de votre chapelle je ne puis me lasser d'admirer sa piété, son recueillement et sa ferveur: croiriez-vous, mon amie, que l'exemple de cette bonne Yolande m'excite à la dévotion? Le marquis de Saluces et le comte de Raconigi se sont informés plusieurs fois de son origine à l'évêque de Reggio, à celui de Modène et au comte de Parme, mais aucun d'eux n'a pu satisfaire leur curiosité: tout ce qu'ils répondirent, c'est qu'ils l'avaient emmenée de Mantoue, sans dire qui elle était, mais en assurant aux questionneurs qu'ils pouvaient juger à la noblesse et à la distinction de ses manières qu'elle était de haut lignage. Est-elle italienne ou native de vos propriétés en Lorraine?

— Non, ma chère Adelaïde: Yolande est de la haute Allemagne, mais j'ai pour cacher son origine de graves raisons, que je puis vous confier sans danger. La pauvre enfant est d'une haute naissance; son père est le comte de Groningue et sa mère était la fille du Landgrave de Hesse, femme très-courageuse, attachée et fidèle à son époux au delà de toute expression. Le comte Pandolfe, homme prudent et sage gouvernait ses états avec beaucoup de douceur et de justice, et son peuple vivait dans une profonde paix, quand survinrent tout à coup les tristes jours de l'antipape Cadolaüs, suscité par l'enfer, comme un brandon de discorde jeté au cœur de l'église pour la troubler et la bouleverser de fond en comble. Pandolfe en prince vraiment catholique, avait embrassé le parti du droit et de la justice, et soutenait le pape Alexandre II, de sainte mémoire; toute la nation conservait un inaltérable dévouement à la chaire de Pierre tandis que nombre des plus grands barons d'Allemagne s'étaient déclarés pour l'antipape, en vue de se concilier les bonnes grâces du jeune empereur.

Le marquis de Brandebourg, homme de l'empire, signifia au comte qu'il eût à abandonner la cause d'Alexandre et à embrasser le parti de Cadolaüs: le noble Pandolfe n'ayant pas voulu obtempérer à cet ordre, le Brandebourgeois vint l'attaquer avec une grosse troupe de fantassins et de cavaliers. Pandolfe, réunissant toutes ses forces, marcha à sa rencontre, traversa l'Elbe, et vint en diligence jusqu'à Camink, pour engager l'action sur le territoire ennemi. La mêlée fut sanglante: le comte Pandolfe s'élança dans les rangs des cavaliers Brandebourgeois: déjà ceux-ci commençaient à plier et il tenait la victoire, quand tout à coup le comte de Dessau s'élança d'une embuscade imprévue, le prend en flanc et sépare en deux le corps de la cavalerie de

Groningue : Pandolfe cerné par les lances de Brandebourg et de Dessau, voit la retraite coupée : une blessure le jette à bas de cheval, et il est fait prisonnier, tandis que le restant de ses troupes est mis en déroute.

La comtesse Adeltrude, sa femme, faillit mourir de terreur en voyant revenir à Groningue sans drapeau ni bannières, une poignée d'hommes blessés et en désordre, au milieu desquels elle n'apercevait pas son mari : elle interrogea les soldats avec une poignante anxiété, mais personne ne savait ce qu'était devenu le comte : alors cette femme qui l'aimait si tendrement, alla trouver son beau-frère Guinigise, frère cadet du comte et jeune homme rempli de sentiments nobles et généreux : Viens, lui dit-elle, viens ! nous irons nous-mêmes le chercher sur le champ de bataille. — Ils partirent de grand matin, passèrent l'Elbe sur une barque et arrivèrent au coucher du soleil à l'endroit où s'était donnée la bataille. Elle aperçut d'abord l'immense carnage que le comte et ses preux guerriers avaient fait des Brandebourgeois, puis arrivée au lieu de l'embuscade, elle découvrit les cadavres des siens ; elle alla de l'un à l'autre, soulevant toutes les visières, reconnaissant les fidèles champions tombés pour la défense de leur maître, et trouva même à terre le cimier de léopard et les plumes brisées et sanglantes que Pandolfe portait sur son casque : mais de lui pas de traces.

Poussée par la douleur, elle visita toutes les chaumières et les habitations des environs ; elle entra dans les granges, dans les écuries, elle s'informait, elle questionnait les paysans accourus sur la plaine pour dépouiller les morts : rien ; elle poussa secrètement jusqu'au château de Camink, se glissa à l'infirmerie, où gisaient les blessés, les dévisageant l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'étant arrivée au lit d'un jeune cavalier de Groningue qu'elle reconnut, elle lui demanda des nou-

velles du comte. Le jeune homme blessé mortellement d'un coup de lance qui lui avait brisé les côtes, se tourna vers elle et lui dit d'une voix éteinte :— mon noble Seigneur tenait déjà la victoire, mais le traître de Dessau le surprit par derrière, le blessa et le renversa de cheval : on le fit prisonnier, et sans doute, ma noble Dame, on l'a conduit à Brandebourg : mais vous-même, fuyez ces lieux, car si vous étiez reconnue vous seriez victime de votre amour et traînée dans les cachots du cruel ennemi de l'église : je vous en supplie, daignez dire à ma pauvre mère qu'elle se console ; que je meurs en défendant le vicaire du Christ et mon bien-aimé Seigneur Pandolfe.

La comtesse désolée retourna à Groningue, où elle ne tarda pas à apprendre que son mari sévèrement gardé au monastère de Potsdam, s'y guérissait de ses blessures grâce au soin des bons moines qui seuls de nos tristes temps connaissent la pharmacie et la médecine. Adeltrude envoya ses légats pour conclure la paix avec le marquis et lui proposer la rançon du comte : mais le brutal se refusa à tout arrangement, et jura de faire mourir Pandolfe de misère et de faim dans ses donjons s'il ne se résolvait à embrasser la cause de Cadolaüs. Alors Adeltrude inspirée par son noble amour, conçut un magnanime dessein : elle fit venir son beau-frère Guinigise, lui ouvrit son âme et remit à sa sagesse, le soin de son gouvernement : puis ayant coupé sa chevelure et emportant une grande partie de ses bijoux elle sortit de Groningue en habits d'homme, par une nuit obscure et s'achemina vers Potsdam.

Arrivée au monastère elle se présenta à l'abbé, pour assister à l'infirmerie, en se faisant passer pour un jeune garçon d'Altemburg en Autriche, fort entendu à soigner les malades. L'abbé la prenant pour un homme et lui trouvant un air discret et honnête, ne fit pas dif-

ficulté de l'admettre au service des hôpitaux : Adeltrude remplissait ses fonctions avec tant d'humilité et de si bonne grâce que les religieuses et les malades lui portaient une véritable affection : elle avait l'air de ne pas connaître le comte ; elle s'occupait de chaque lit avec une merveilleuse adresse, arrangeant, nettoyant, apportant à chacun les remèdes désignés, toujours en silence, toujours modeste, attentive et affable envers tous : quand elle vit enfin les plaies du comte presque cicatrisées, une nuit, pendant que tout le monde dormait, elle s'approcha du lit de Pandolfe, l'embrassa tendrement, se fit reconnaître et lui déroula tout le plan qu'elle avait imaginé pour le mettre en sûreté.

Dans ses courses et ses travaux par tout le couvent, elle observait subtilement toutes les issues qui eussent pu livrer passage à Pandolfe, d'une manière si cachée que personne n'eût jamais soupçonné par où il s'était évadé. Le monastère est tout entouré de très-hautes murailles, avec des tours et des larges fossés, qui le mettent à l'abri des incursions soudaines : on n'y entre que par un pont-levis, qui se dresse tous les soirs au coucher du soleil et qui ne s'abaisse qu'au jour : en face du cloître cependant s'étend un grand verger, dont tout le fond est masqué par un bois de laryx, qui côtoie la crête d'un rocher fort élevé, dominant la rivière de l'Hawel plus profonde en cet endroit que partout ailleurs : Adeltrude eut soin d'explorer attentivement ce rocher du regard ; mais il n'y avait pas le moindre sentier ni même des aspérités qui permissent de le descendre : il eût fallu des ailes pour s'enfuir de ce côté : toutefois son amour, qui la rendait ingénieuse, lui suggéra un autre moyen.

Elle avait convenu avec Guinigise, d'envoyer au monastère le vieux Frédulfe qui se tiendrait à la porte comme un mendiant en quête d'aumônes : l'ancien et

fidèle serviteur de Pandolfe était donc parti pour Potsdam, et tous les matins, Adeltrude venait apporter sa pitance au pauvre vieillard et lui donner des nouvelles de son mari et d'elle-même. Lui ayant communiqué son projet d'évasion, elle fit mander à Guinigise de lui envoyer une échelle de soie, à nœuds, de cent brasses de hauteur, et de faire en sorte que telle nuit, une barque de pêcheur se trouvât au pied du roc, sous un grand chêne qui en couronnait la cime. Pandolfe était déjà en état de quitter le lit : au jour fixé, Adeltrude, pendant que tout le monde est plongé dans le premier sommeil, sort doucement avec lui, traverse le verger et le bois de laryx : elle tire d'un petit sac l'échelle de soie que lui avait furtivement apportée Frédule, l'attache au tronc du chêne, puis embrassant encore une fois son cher époux elle le fait descendre en lui disant : — Attends-moi à la fontaine de Teltow, où je te rejoindrai à midi. La nacelle répondant au signal convenu s'approcha du rocher : Pandolfe y entra heureusement : puis Adeltrude coupa l'échelle et la jeta en bas, où elle fut recueillie par les fugitifs : en quelques coups d'aviron ils furent sur l'autre rive.

Le matin venu, le pont fut à peine abaissé qu'Adeltrude, sous prétexte d'une commission à faire pour l'abbé, sortit du monastère, et se glissant dans les rues de la ville gagna secrètement la rivière, qu'elle passa : non loin l'attendaient un cheval et un écuyer de Guinigise : Pandolfe avait également trouvé un cheval au bord de la rivière, la nuit précédente. Adeltrude se trouva avant l'heure convenue, à la fontaine où l'attendait son mari : ils renvoyèrent alors les écuyers à Groningue, et s'éloignèrent eux-mêmes en diligence, en prenant les chemins de traverse, pour éviter le danger d'être poursuivis par les cavaliers du marquis de Brandebourg : ils ne firent halte qu'après avoir mis le pied

sur les frontières de la Bohême : ils voulaient s'arrêter à Pilsen ; mais ayant appris que le marquis furieux de leur évasion, avait envoyé dans toutes les directions des émissaires chargés de les arrêter, et ne se croyant pas suffisamment en sûreté en cet endroit, ils délibérèrent de franchir le fleuve du Moldau et de passer en Moravie : arrivés dans cette contrée, comme de pauvres bourgeois de l'Autriche, ils prirent domicile au bourg de Znaim : ils y vécurent obscurément et presque pauvrement pour ne pas attirer l'attention sur eux, en attendant que des jours plus prospères leur permissent de regagner leurs états.

Sur ces entrefaites Adeltrude, qui s'était trouvée enceinte quelques jours avant la bataille de Camink, devint mère de notre Yolande, dont la naissance, comme vous pouvez le penser, apporta un grand adoucissement aux amertumes de leur exil. Cependant le jeune empereur, bien qu'il eût été élevé dans la religion et la piété par Hannon de Cologne, qui l'avait soustrait tout enfant à l'impératrice Agnès, sa mère, tomba dans son adolescence entre les mains d'hommes perfides, qui pour mieux le dominer et réussir dans leurs vues ambitieuses lui laissèrent lâcher tout frein à la licence : cette jeune âme corrompue, commença dès lors à nourrir contre l'Eglise et ses pasteurs des sentiments hostiles : or l'empereur bravant alors plus que jamais le Pape Alexandre, et les princes d'Allemagne, ayant embrassé pour lui plaire, le parti de l'antipape, le comte Pandolfe était loin de pouvoir entamer des négociations pacifiques avec ses puissants ennemis : il se tenait donc prudemment caché en Moravie.

La belle et gracieuse Yolande avait atteint son premier lustre : Pandolfe qui tenait à donner à sa fille une éducation noble et sainte, la mit dans un couvent de pieuses femmes, qui s'élevait sur un coteau riant non

loin de la ville de Brunn : il était dirigé par une abbesse déjà avancée en âge, sœur du Landgrave de Thuringe, et qui jouissait dans toute la Moravie d'une réputation méritée de sainteté et de sagesse : elle gouvernait environ cent religieuses, que sa direction douce et éclairée avait attirées même de la Bohême, de la Hongrie et de la Pologne. Theutberge, c'était son nom, prit en affection toute particulière cette enfant qui devenait tous les jours plus gracieuse, plus aimable, et qui surpassait en progrès et en piété, toutes les jeunes filles élevées avec elle en ce saint lieu à la religion et aux nobles observances du monastère. Pandolfe et Adeltrude, qui ne s'étaient pas ouverts à l'abbesse sur leur véritable condition, venaient comme de simples bourgeois visiter de temps en temps leur chère fille : cependant la distinction et la douceur de leurs manières, la sagesse et l'élevation dont ils assaisonnaient leurs discours, la noblesse et la gravité qui perçaient en toutes leurs actions, firent soupçonner à l'abbesse, que cette humble et honnête apparence devait cacher des personnages de haute importance : elle ne conserva plus aucun doute à cet égard, en remarquant que plus Yolande croissait en âge, plus sa mère l'engageait à profiter des études qui conviennent à une noble Demoiselle : quelquefois un soupir furtif s'échappait de son cœur et pressant sa fille, elle lui disait : — Ma chère Yolande, prends courage ; des jours plus heureux luiront pour nous : Dieu nous éprouve ; mais il est notre Père, et les conseils de sa justice ne lui font jamais oublier les trésors de sa miséricorde : sois bonne, et arme ton cœur de force et d'espérance !

Theutberge remarquait ces paroles et lisait dans les yeux de la mère plus de choses que n'en exprimaient ses lèvres ; elle étudiait la pâleur de son visage, l'oppression de sa poitrine, des mouvements furtifs de

l'âme, qui trahissaient souvent un grand mystère du cœur. Dans une de ses visites, Pandolfe en prenant congé de l'abbesse, lui dit un jour avec respect: **Ma Mère et Madame**, je vous prie malgré que je ne sois qu'un pauvre bourgeois comme vous voyez, de vouloir bien apprendre à Yolande à jouer de la harpe et du luth, à chanter avec méthode, et même à lui enseigner la danse et l'équitation.

— Je ferai selon votre désir, répondit Theutberge, mais je dois vous prévenir que la musique, le chant, la danse et l'équitation, ne conviennent qu'à des filles de Margraves, de Comtes, de grands Vassaux de la couronne: dans votre condition, on se borne à leur faire apprendre à lire les psaumes, et l'histoire de la sainte Vierge et des martyrs: il n'est pas une fille, qui n'ait au moins un baronnage, qui s'élève d'une ligne au dessus de cet enseignement, fort suffisant.

— **Ma révérende Mère**, reprit Pandolfe, vous parlez en femme de sens; mais tout homme a ses projets, et moi, malgré la condition infime où vous me voyez, j'ai vu depuis la naissance de ma fille des pronostics que je ne dois pas négliger: voyageant un jour à travers une sombre forêt, je fus assailli par une tempête terrible; la foudre grondait, des éclairs jaillissaient sans relâche: j'étais aveuglé et une grêle épaisse, chassée par le vent, me fouettait le visage: l'air de plus en plus sombre, l'horreur de la forêt, le vent qui y mugissait avec fracas, déracinant les arbres et brisant les taillis, tout cela me faisait perdre la tête, et j'éperonnais mon cheval sans savoir où j'allais: tout à coup je crois entrevoir une lumière au milieu des arbres serrés: je me dirige vers ce point, et je me trouve dans un vallon tout entouré de rochers escarpés et crevassés, au pied desquels s'ouvrait une caverne d'où partait cette lumière: je mis pied à terre, j'attachai mon cheval à un

tronc d'arbre qui s'élançait d'une crevasse entre les pierres, et je pénétrai dans cet antre, non sans un mouvement d'inquiétude.

La grotte se prolongeait en ligne droite, comme un long corridor de cloître et tout au fond brûlait un grand feu, sans que j'aperçusse âme qui vive dans cet endroit: je m'en approchai et me mis à sécher à la flamme mes vêtements trempés par la pluie: il me semblait que deux allées latérales aboutissaient à ce fond; mais elles étaient si obscures et si basses, qu'après quelques pas le regard se perdait dans les ténèbres. Mon esprit déjà ému par la tempête, éprouvait un nouvel effroi de cette solitude et de ce silence! qui avait allumé ce feu? qui habitait au sein de ces cavernes obscures? l'idée que ce pût être un repaire de malfaiteurs, de faux monnoyeurs, de voleurs de grands chemins, me mettait dans une inquiétude inexprimable, qui redoubla quand j'entendis un bruit de pas lents et pesants: mon regard plongeant dans ces ténèbres crut distinguer comme une ombre humaine qui s'approchait lentement: le cœur me battait; mes jambes vacillaient sous moi, et je n'osais m'assurer de cette vision: — Dieu te garde, Pandolfe, dit une voix rauque et en même temps il sortit de l'angle un vénérable vieillard: il avait un air noble: le visage pâle et amaigri encadré par de longs cheveux, et une barbe touffue d'une blancheur de neige: — Pandolfe, continua le vieillard, rassure-toi: j'ai vu l'orage que tu essayais et j'ai allumé ce feu pour que tu pusses te sécher et réchauffer tes membres engourdis: donne-moi la main.

Tout tremblant encore, je plaçai ma main dans la sienne: ses longs doigts décharnés la pressèrent, et il me tint en me regardant en face sans faire un mouvement. Puis il reprit la parole: — Pandolfe, dit-il, écou-

te-moi, tu es père depuis peu : les yeux de ton Yolande qui sont de lait aujourd'hui deviendront un jour de feu : quatorze fois luiront douze lunes, et trois lunes encore, puis deux lunes et demi, et les yeux d'Yolande blesseront le cœur du marquis Morave : mais les yeux du marquis Morave ne s'y mireront qu'une fois, et jamais plus ensuite : les yeux et bien plus encore le cœur d'Yolande appartiendront au Landgrave. Pandolfe, conserve Yolande à ses destinées futures ! — il dit, me lâcha la main et de la pointe du bâton qui soutenait ses pas, il secoua les charbons qui jaillirent en milliers d'étincelles : — Compte-les, Pandolfe, compte-les si tu peux, cria-t-il d'une voix forte : autant tu as vu jaillir d'étincelles de ce feu, autant ton Yolande essuiera de revers : mais qu'elle ait courage ; Dieu l'en retirera pour son bonheur et sa joie ! — Voilà ce que me dit, ma mère, ce vieillard imposant, que les uns disent être un habile nécromancien, et d'autres avec plus de raison, un saint ermite, enseveli depuis plus de trente ans dans cette caverne. C'est pourquoi je vous supplie, ma révérende mère, de prendre soin de mon Yolande.

L'Abbesse méditait en elle-même les mystérieuses paroles de Pandolfe, qui voulait, tout en cachant sa condition, lui révéler la prophétie du vieil ermite.

— Comment ! interrompit la marquise de Suse, croyez-vous que ce récit fût véridique ? il m'a tout l'air d'une ruse adroite de Pandolfe, pour jeter de la poudre aux yeux de l'abbesse, et pour lui dérober sa vraie condition, tout en faisant sous prétexte de pronostic, élever sa fille en princesse, comme le réclamait sa haute naissance.

— Quant à moi, répondit la comtesse Mathilde, je le crois sincère et fondé : car les événements ont si bien répondu jusqu'ici à la prédiction du saint vieillard, qu'il y a là quelque chose de surnaturel, et qu'il fallait

qu'une lumière céleste lui révélât l'avenir, pour préciser avec tant de ponctualité des faits qui se sont accomplis à la lettre.

— La pauvre Yolande a donc tant souffert? Pauvre enfant, je la plains de tout mon cœur, car elle me paraît digne d'un sort plus heureux! je comprends maintenant la tristesse de son chant. Mais, dites-moi, comtesse, est elle encore aussi malheureuse aujourd'hui? pourrait-elle l'être d'ailleurs sous ce toit hospitalier, près de vous qui l'aimez comme votre fille? Je vois qu'elle est ici, non pas comme vos demoiselles d'honneur, mais sur un pied vraiment royal: j'ai cru remarquer que les plus âgées même de vos dames, lui donnaient la préséance: et vous l'admettez vous-même à l'honneur de votre table avec les princes que vous hébergez.

— Mon amie, ajouta la comtesse, je ne l'aimerai et ne l'honorerai jamais autant que le méritent, non-seulement sa haute naissance, mais la candeur, la grâce, la noblesse de cette âme si élevée et ornée de si éminentes vertus. Quand vous aurez entendu le triste récit des infortunes que son extrême beauté et l'amour désespéré d'un homme ont accumulées sur sa tête, vous mêlerez je suis sûre, un sentiment d'admiration à vos larmes. Car si elle n'eût été visiblement protégée par un amour tout particulier de la sainte Vierge, et si les anges de Dieu ne l'eurent portée dans leurs mains, il était humainement impossible qu'elle sortît de tant d'embarras, qu'elle échappât à tant d'embûches, qu'elle vainquit en tant de combats et quelle restât triomphante de tant de luttes! La constance, le jugement, les pieux artifices de cette noble vierge vous paraîtront un prodige d'autant plus merveilleux, que nous la verrons bien souvent abandonnée de tout conseil et de toute consolation de la part des hommes. Souvent quand je

la vois dans mon palais, jouer du luth ou de la harpe avec un air si serein et si doux, je m'arrête avec un sentiment d'ineffable tendresse à admirer cette belle créature, assaillie de si cruels revers, et nourrissant dans son âme si simple et si pure une si pieuse énergie. Quelquefois le cœur m'entraîne dans un transport que je ne puis contenir : je m'élançai à son cou, je l'embrasse avec effusion, et elle pleure dans mon sein, en m'appelant sa mère et en me donnant les plus douces preuves d'amour.

Adelaïde de Suse émue des paroles de la comtesse, la pria de lui raconter les grands malheurs d'Yolande ; c'est le récit que Mathilde continua dans la même soirée et reprit les jours suivants dans leurs visites du matin, que nous allons reproduire dans les chapitres suivants, tel qu'il se trouve conservé dans les antiques chroniques de Groningue.

CHAPITRE IV.

OTTOGAR DE BRUNN.

L'abbesse Theutberge était femme de trop de sens pour ne pas pénétrer les raisons de Pandolfe, et pour ne pas deviner sous l'habit vulgaire du bourgeois, un personnage important, que sans doute les manœuvres d'ennemis acharnés à sa perte, avaient réduit à cacher son rang et sa puissance: elle prit donc à cœur de procurer à Yolande une éducation telle qu'elle n'eût pas été inférieure à la plus haute position où pût l'appeler la fortune. Du reste les soupçons de la sage abbesse n'étaient pas si dénués de fondements: on se trouvait alors à une époque de violence et de désastres où les guerres civiles fomentées par les colères impériales désolaient non-seulement l'Allemagne, mais toute la chrétienté d'occident: les Seigneurs allemands étaient divisés entr'eux, et s'isolaient encore d'Henri: les uns étaient restés fidèles à l'obéissance d'Alexandre II, et après sa mort à celle de Grégoire VII, véritables et légitimes souverains Pontifes de l'Église Romaine; les autres avaient embrassé le parti, d'abord de Cado-laüs de Parme, et ensuite de Guibert de Ravenne, antipapes, hommes superbes et dissolus qui s'étaient glissés par intrusion dans le bercail du Christ, pour le ravager. Or en ces temps de barbarie où il n'y avait

de raison qu'à la pointe de la lance ou de l'épée, et où ce qu'on ne pouvait emporter par la force, s'obtenait par trahison, il arrivait souvent que des barons opprimés par un plus fort, fussent bannis et chassés de leurs fiefs et réduits à se retirer dans des contrées éloignées sous un déguisement obscur, pour ne pas y être exposés à la cupide perfidie d'un ennemi juré.

Pendant Yolande vivait au Couvent, obéissante envers ses maîtresses, aimée de ses compagnes et se rendant chère à tous ceux qui la connaissaient par son affabilité et sa douceur. Par une belle matinée de la fin de mai, les plus grandes élèves s'étaient rendues sous la conduite de quelques sœurs à une petite chapelle de N. D. Auxiliatrice qui s'élevait au fond d'un grand parc hors de la clôture, dont le séparait un ruisseau limpide sur lequel on avait jeté un pont de bois. La douceur de la saison, la verdure fraîche et tendre, un ciel serein, l'air embaumé de mille senteurs printanières, le chant varié et harmonieux des oiseaux de toutes sortes qu'on voyait voltiger amoureusement de branche en branche, ou construire ensemble leurs petits nids, au milieu des haies déjà couvertes d'un feuillage naissant, tout invitait au plaisir et aux douces jouissances de la nature. Les jeunes filles se promenaient à travers les prairies et sur les collines fleuries qui l'encaissaient tout alentour. Les unes s'amusaient à cueillir des fleurs odorantes dans les parties les plus exposées au soleil, où bourdonnaient des essaims d'abeilles: les autres poursuivaient les papillons aux ailes chatoyantes, diaprées des plus brillantes couleurs: quelques-unes plus vives et plus folâtres s'exerçaient à courir sur la crête fleurie des petits monticules. Pendant ce temps un petit groupe assis à l'ombre des laryx, chantait en chœur, accompagné par la blonde Valdomire, sur un luth dont elle touchait merveilleusement, un touchant cantique à l'honneur de la S^{te}

Vierge: tout autour d'une claire fontaine jaillissant d'un petit rocher, un autre groupe était occupé à cueillir des fleurs et à tresser des guirlandes pour en orner l'autel et la statue de la Madone, au pied de laquelle elles devaient se réunir toutes pour prier ensemble, ce qui était le pieux but de cette excursion.

Yolande qui avait déjà cueilli un beau bouquet de fleurs champêtres, se promenait tout en les disposant en guirlande, avec sœur Walburge, sa maîtresse de dessin: elles allaient le long du ruisseau limpide, causant ensemble et admirant ce site enchanteur; tout en marchant lentement sur la rive tapissée d'une herbe fine et serrée, elles arrivèrent sans s'en apercevoir dans une clairière écartée, au milieu de laquelle les eaux du ruisseau formaient un petit lac, bordé de saules et de noisetiers, dans le feuillage desquels se faisait entendre le chant mélancolique du rossignol: pendant qu'elles étaient arrêtées silencieusement à écouter ce doux concert et à admirer l'onde claire et tranquille du lacelles furent tout à coup tirées de leur rêverie, par le son lointain du cor et des trompes dans la forêt, et par les aboiements pressés des chiens mêlés au hennissements des chevaux: tout effrayées elles tournent la tête du côté d'où vient le bruit et entrevoient à travers la feuillée, des chasseurs lancés au galop: au même instant, un grand cerf, la tête haute et son bois rameux renversé sur le dos s'élançe derrière elles avec la rapidité de la foudre, et aveuglé par la peur, il rase en passant l'épaule d'Yolande, qui tombe sur la berge, roule dans le lac assez profond en cet endroit, et disparaît sous l'eau. A cet vue sœur Walburge jette un cri perçant, et s'élançe pour rattraper Yolande par un bout de sa robe, qu'un peu d'air soutenait sur l'eau: déjà elle était parvenu à la ramener sur le bord et elle s'empressait de dégrafer son corsage, pour lui don-

ner de l'air et la faire revenir de l'évanouissement que lui avait causé sa chute, quand elle vit accourir à toute bride un jeune cavalier, qui poursuivait une javeline à la main le cerf fugitif.

Le chasseur à la vue d'une jeune fille étendue sur l'herbe toute pâle et sans connaissance, s'arrêta court, mit pied à terre et s'empressa d'accourir après avoir attaché son cheval à un tronc d'arbre. Il portait en bandoulière une gourde d'argent pleine d'un vin vieux et généreux, dont il versa quelques gouttes sur les lèvres et dans les mains de la malade et dont il lui bassina légèrement les tempes : la jeune demoiselle eut bientôt repris ses sens, et ouvrit les yeux en regardant autour d'elle avec un soupir. Infortunée! Plût au ciel qu'elle n'eût jamais rouvert ces beaux yeux, dont le regard perça tout à coup comme un trait le cœur désarmé du jeune cavalier, qui frappé d'immobilité, la regarda sans pouvoir dire un mot. S'étant enfin complètement remise, et voyant qu'elle pouvait se soutenir sur ses jambes elle remercia ainsi que sœur Walburge le jeune homme du service signalé qu'il leur avait rendu, et appuyée sur le bras de sa maîtresse, elle s'éloigna lentement pour rejoindre ses compagnes.

Ce chasseur était le jeune Ottokar, fils du puissant marquis de Brunn, vieillard déjà caduc qui avait depuis quelques jours associé le jeune homme au gouvernement de sa Marche: Ottokar était fiancé depuis son adolescence à Gille, fille du duc de Moravie, et l'on n'attendait que la majorité de celle-ci pour les unir définitivement. A la vue d'Yolande, il fut si frappé de la beauté de la jeune fille qui avait alors quatorze ans et quelques mois, qu'il resta tout ébahi et tout stupéfait: en la voyant s'éloigner avec sœur Walburge, il resta cloué sur place et la suivit du regard jusqu'à ce qu'elles eurent disparu dans les arbres: alors il re-

tourna tout pensif près de son cheval, et ce jeune homme tantôt si fougueux et si ardent à la poursuite des ours et des sangliers remonta lentement en selle, en regardant tout autour de lui d'un air morne et sans savoir quel chemin prendre: néanmoins, remis de sa première émotion, il tourna bride vers l'endroit où il avait vu disparaître son angélique vision, et s'engageant dans le sentier, il ne tarda pas à découvrir la clairière où s'étaient réunies les jeunes filles, qui s'étaient déjà empressées de donner d'autres vêtements à Yolande et de mettre les siens sécher au soleil. Ottokar pressa le pas, aborda la société, et demanda avec intérêt des nouvelles d'Yolande: celle-ci leur avait déjà raconté l'événement du lac et l'obligation qu'elles avaient à ce jeune cavalier: toutes les demoiselles entourèrent aussitôt celui-ci et lui firent mille remerciements: Yolande qui avait recouvré ses vermeilles couleurs, s'avança modestement et lui présenta une églantine qu'elle le pria de vouloir garder en souvenir du beau cerf qu'il avait manqué pour la secourir: le jeune homme l'accepta comme si c'eût été un trésor précieux, et la plaça à sa ceinture du côté du cœur: puis saluant la compagnie, il tourna bride et reprit le chemin de la forêt, où il disparut en aiguillonnant sa monture avec une agitation fiévreuse.

Le Morave était âgé d'environ vingt ans: cœur intrépide, contenance martiale, mais les manières rudes et un caractère féroce et cruel. Sa nouvelle passion adoucit tout à coup sa fierté, et le rendit courtois, doux et gracieux: en songeant à l'air serein et tranquille d'Yolande il se sentait comme envahi d'un vague respect et d'un humble et chaste sentiment d'amour pour celle qui lui apparaissait plutôt comme une vision céleste que comme une femme: ayant enfin rejoint les siens, qui avaient saisi et tué le cerf, Ottokar qui d'or-

dinaire faisait grand accueil à ses écuyers et à ses valets quand ils avaient abattu la bête, était aujourd'hui sérieux, pensif, taciturne; cependant les autres chasseurs qui avaient aussi abattu de leur côté un ours et plusieurs daims, renards et sangliers, ramenaient leur proie sur des chariots, et le cortège reprit le chemin de Brunn presque en triomphe à grand bruit de cors, de tymbales et de clochettes: Ottokar marchait à l'écart absorbé dans ses pensées; arrivé au manoir paternel, il descendit brusquement de cheval et se retira dans ses appartements.

Là il ouvrit sa ceinture, prit l'églantine qu'il avait reçue d'Yolande, mais au moment où il allait la baiser, avant de la déposer dans un cercle d'or où l'on mettait une petite éponge à odeur, il s'aperçut que deux pétales étaient tombés de la fleur. Ottokar, fort superstitieux de son naturel, regarda ce petit accident comme un présage funeste et s'en attrista vivement: il fit venir deux astrologues, qu'il entretenait à sa cour, et leur demanda de lui expliquer ce que signifiait la chute de deux feuilles de la rose qu'il leur montrait. Ceux-ci étaient des fins catalans, qui avaient fréquenté les maures de Grenade et appris à l'école d'Avicenne l'art des horoscopes; ils feignirent donc de monter à leur observatoire, de calculer les conjonctions des planètes, et s'en revinrent, au lever du soleil trouver le marquis, en lui disant: — Monseigneur, les étoiles vous sont favorables, et nous avons lu dans l'ascendant de la Vierge les heureuses destinées qui se préparent pour Votre Seigneurie dans les cieux: cette rose a cinq feuilles, qui figurent les cinq pierres qui brillent sur le cercle de la couronne des rois; une personne de sang royal vous est réservée pour épouse et vous apportera en dot cinq villes emmurillées, autant qu'il y a de feuilles à votre fleur.

A cette réponse mensongère Ottokar se sentit l'âme

inondée de joie, et ne songea plus qu'à découvrir qui pouvait être la jeune fille du lac, qui avait fait à son cœur une plaie si soudaine et si profonde: il cherchait en lui-même à deviner son nom et son origine; son extrême beauté, sa grâce, sa dignité, étaient bien d'une reine: il s'imagina que comme les Danois faisaient de fréquentes incursions dans l'île d'Angleterre, son père pût bien être un roi de la Northumbrie, de la Mercie, ou de l'Estanglie, qui vaincu dans une bataille, était venu lever des troupes en Allemagne, pour fondre sur les Danois et reconquérir son royaume. Il résolut donc d'en causer avec l'abbesse du monastère, dont il connaissait la réputation de noblesse et de sagesse, et de savoir d'elle la position de la demoiselle.

Il ordonna donc pour le lendemain une partie de chasse où fut convoquée toute la noblesse du canton, et envoya chez tous les invités des messagers, pour les prier d'amener avec eux leurs meutes de lévriers, de chiens courants et de chiens dogues. Aux premières lueurs du jour, toute la jeunesse du pays, bien montée et munie d'armes et d'engins de chasse de toute espèce, était rassemblée à la tête du pont de Brunn, faisant retentir l'air de joyeuses fanfares et caracolant sur de fougueux coursiers: Ottokar trouva son cheval maure au pied du perron: il mettait le pied dans l'étrier et prenait son élan pour monter quand il aperçut tout à coup les deux feuilles de rose qu'il avait perdues l'avant-veille, et qui s'étaient arrêtées dans une des boucles d'argent de l'arçon. Nous n'essaierons pas de décrire les sentiments de joie qui remuèrent son cœur à cet aspect, qu'il considérait comme un présage heureux pour son amour; il prit les pétales fanés, les baisa avec transport, les plaça délicatement dans son carnier, et montant enfin à cheval, il fit baisser le pont et alla rejoindre ses compagnons.

Quand ils furent arrivés à l'endroit de la forêt où les rivières de la Schwartz et de la Schweiss ont leur confluent, ils descendirent vers les collines et la plaine d'Austerlitz où le Grand-Veneur ayant distribué les postes aux chasseurs et aux valets, on découpla les chiens, qui s'élançèrent dans le taillis pour rabattre le gibier: bientôt toute la forêt retentit des jappements et des aboiements des chiens, du frémissement des chevaux, du bruit des cors, et l'on vit çà et là des biches, des daims et des cerfs relancés de toutes parts traverser les broussailles et le taillis épais, et passer rapides entre les troncs rameux des pins, des laryx et des chênes; alors Ottokar s'esquivant vers la droite pendant que tout le monde s'occupait de la chasse, prit à travers un vallon solitaire et s'orienta vers le petit lac au bord duquel il avait vu Yolande évanouie: il soupira; une larme jaillit de ses yeux, il sentit son cœur palpiter avec force, et il lui semblait voir encore la jeune fille étendue sur le gazon sans mouvement et sans connaissance: il tourna bride et s'éloigna au galop, mais le cher fantôme semblait voltiger toujours devant lui.

Arrivé à la clôture du monastère, il lia son cheval à un grand tilleul qui en ombrageait l'entrée, et pénétrant jusqu'à la première porte, il demanda l'abbesse. La tourière, qui l'avait vu plus d'une fois, quand il venait avec son père, le marquis, faire ses dévotions à l'Eglise, reconnut Ottokar et l'annonça par son nom. L'abbesse était fort intriguée de cette visite impromptue: mais en femme adroite et sensée qu'elle était, elle ne laissa rien paraître de son étonnement et descendit au parloir, où lui faisant un accueil plein de respect et de gracieuseté, elle s'informa du motif qui lui procurait l'honneur d'une visite si inattendue. Ottokar répondit, qu'étant à la chasse et ayant longtemps poursuivi un daim fort agile, il s'était égaré dans la

forêt, et qu'il avait fait un si grand détour pour éviter les précipices et les ravins, qu'il avait fini par se trouver dans les prés qui avoisinent le monastère: que se voyant si près, il avait songé à venir rendre ses hommages à l'abbesse, qu'il avait toujours tenue en grande vénération.

Theutberge le remercia de sa bienveillance et lui fit servir une collation composée en grande partie de pâtisseries et de vins d'Italie, tout en causant de mille choses indifférentes: Ottokar feignant de se rappeler un oubli, lui demanda tout à coup des nouvelles d'Yolande, et si elle était remise de son évanouissement et surtout de la frayeur que lui avait causée sa chute. — Fort bien grâce à Dieu, répondit l'abbesse; elle a d'ailleurs beaucoup de cœur et de courage, et elle ne songe même plus à ce petit accident. — Est-ce une compatriote ou une étrangère? hasarda Ottokar. — Et l'abbesse lui ayant dit qu'elle était étrangère: — qui est son père? ajouta-t-il. — Un bourgeois aisé du pays, fit Theutberge.

Le prince réfléchit un instant, leva les yeux au plafond et resta quelques minutes sans rien dire: puis prenant tout à coup la parole: — Madame, dit-il, vous jouez de moi; cette demoiselle exhale un parfum de reine: tant de grâce, de beauté et de dignité ne peuvent appartenir qu'à une princesse: ce n'est pas une femme de condition vile: où est son père?

L'abbesse s'aperçut bientôt que cette préoccupation et ce changement de ton étaient les indices d'une tempête sourde qui couvait dans ce jeune cœur, et ses premiers soupçons sur la véritable condition de Pandolfe, ne firent que s'affermir: les paroles d'Ottokar firent tomber le voile qui couvrait ses yeux; elle crut qu'il avait découvert par quelque voie détournée la véritable origine de sa protégée: elle répondit donc

franchement : — Je crois que votre seigneurie a touché juste.

— C'est bien, répliqua Ottokar : elle sera ma femme à tout prix : consultez Yolande et dans quelques jours je viendrai chercher sa réponse.

— Mais, seigneur, dit Theutberge, vous êtes fiancé à la belle Gille de Moravie : le duc vous regarde comme son fils et nous attendons avec impatience le jour où nous pourrons vous présenter l'hommage de vos vassaux.

Le jeune comte rougit, regarda la religieuse de côté et lui dit : — Où est le père d'Yolande ? est-ce à Brunn ou à Olmutz ?

— Il habite Znaim, répondit l'abbesse.

— Dieu vous garde, Madame, reprit Ottokar : dans trois jours je viendrai prendre la réponse.

Theutberge se garda bien de laisser transpirer le terrible secret ; comme elle connaissait le caractère superbe et indompté du jeune homme elle trembla en prévoyant les plus graves catastrophes pour elle-même, pour Yolande et pour le monastère. Toutefois comme c'était une femme de grande piété et d'une foi vive, elle espérait que Dieu, protecteur de l'innocence et de la justice, couvrirait de la protection de son bras sa jeune amie et ses chères sœurs. Elle jugea prudent cependant d'informer Pandolfe de ce qui se passait, et la nuit venue elle dépêcha en toute hâte un messenger à Znaim : celui-ci rapporta la réponse de Pandolfe : homme de peu d'importance, pauvre, étranger, il ne pouvait consentir à ce que sa fille élevât si haut ses prétentions : qu'Yolande ne pouvant devenir la femme d'un si grand seigneur, il était inutile que le marquis l'honorât de sa faveur : qu'elle devait continuer sa sainte éducation au couvent : que plus tard, si Dieu ne l'appelait pas à la vocation religieuse, elle ne manquerait

pas de trouver un mari de condition obscure comme ses parents.

L'abbesse pressentit toute la colère que ce refus éveillerait chez le fier marquis: elle fit mille projets pour soustraire la jeune fille et le monastère au ressentiment du tyran, et se détermina à engager Pandolfe à reprendre secrètement sa fille et à la mettre en sûreté au fort de Znaim, qui était hors de la juridiction du marquisat de Brunn. Ottokar de son côté, était assez rusé pour soupçonner qu'après un affront si mortifiant pour lui-même, le père aurait la précaution de retirer sa fille du couvent et de venir la reprendre: il ne doutait pas qu'en appostant ses affidés sur la route, il réussit à enlever la jeune fille et qu'il saurait bien forcer le père à la lui accorder pour échapper à la mort. Cependant il fallait s'assurer si Yolande l'aimait ou du moins si elle pourrait l'aimer: il fit donc venir une de ces marchandes qui parcourent les foires et les fêtes de villages avec des étuis, des aiguilles, des petits miroirs, des ceintures, des colliers, des broches, et lui donna beaucoup d'argent, pour qu'elle se rendit promptement à Vienne, et qu'elle y achetât tout ce qu'elle pourrait trouver de plus riche et de plus élégant dans cette métropole du duché d'Autriche.

Cette femme était une bohémienne morlaque, d'une trentaine d'années, grande, svelte, avec une chevelure très-noire qui lui descendait le long des épaules en deux longues tresses: elle avait pour une bohémienne, de très-beaux traits, un visage ovale, le front large, la peau brunie et des yeux vifs et brillants comme deux charbons ardents, qui lorsqu'ils se fixaient sur quelqu'un le troublaient et le fascinaient comme les yeux du basilic. Au demeurant voleuse de profession, faisant main basse sur tout et si adroite qu'elle vous eût ôté la chemise du dos sans que vous vous en fussiez aperçu:

hypocrite, habile à se composer un visage si dévôt, un regard si modeste, un maintien si humble et des manières si honnêtes qu'on eût dit d'une Sainte-Nitouche : mais au fond méchante et fourbe comme le diable. Avec les paysannes elle faisait la devineresse, et avait un merveilleux talent pour les tromper : tandis que les crédules créatures lui présentaient la main pour se faire dire la bonne aventure et qu'elle lisait dans les plis, les muscles et les phalanges, les signes de leur destinée, elle leur enlevait de la main gauche leurs pendants d'oreilles et leur escroquait si subtilement leurs bagues, que les pauvres dupes cherchaient ensuite ces objets dans la maison, dans la cour, pensant les avoir perdus chez elles. Ils avaient tout bonnement passé dans la poche de la bohémienne qui les revendait aux juifs à beaux deniers comptants. Elle était surtout habile à voler les enfants au berceau ou dans les bras de leurs jeunes sœurs, et comme le milan fait des tourterelles, dès qu'elle en avait empoigné un elle s'esquivait du pays : elle vendait en Transylvanie ceux qu'elle avait dérobés en Hongrie : en Lusace, en Westphalie ou en Franconie, elle allait se défaire de ceux qu'elle avait pris en Bohême ou en Moravie. Que de mères avait plongées dans un deuil éternel cette cruelle tigresse ! Les paysans avaient beau la traquer de toutes parts ; elle glissait entre leurs mains, comme un lézard entre les orties.

Swatiza, c'était le nom de cette maudite sorcière, se rendit donc à la foire de Vienne, et avec l'argent d'Ottokar elle fit emplette de petites bourses de velours ras et rayé, en filet d'or et de soie, à broderies, à fermoirs d'argent, à glands de perles d'acier : de petits flacons d'essences, de petits glands d'émail et d'or : de ceintures bordées de galons d'argent, à boucles en filigrane, ou en nielles, en repoussé, en ciselures ; de ba-

gues à châtons en cheveux, en grenat, en perles d'émeraude, d'onix, de spinelles, de rubis : de pendants en boule, en poire, en amande, en rosace, en cloche : de dés d'argent, d'étuis, d'éventails, d'épingles : de miroirs de Murano ; de colliers de corail poli, à facettes, à grains, à figurines : en somme l'intrigante avait recueilli tout un assortiment de ces colifichets dont les jeunes filles sont si friandes.

De retour à Brunn, elle vint retrouver Ottokar, qui lui recommanda le plus grand secret et lui dit : — Ma bonne Swatiza, il faut que tu me fasses un plaisir, qui te sera fort profitable, si tu veux agir dans mon intérêt.

— Seigneur Ottokar, répondit la bohémienne, votre seigneurie sait que je ne cherche qu'à obliger tout le monde, quand je le puis ; et si je suis si pauvre, comme vous voyez, c'est que je m'épuise à aider mon prochain de mon travail et de mon argent.

— Bien, ma chère Swatiza : connais-tu là bas au monastère de Dame Theutberge une certaine Yolande de Znaim.

— Si je la connais, s'écria-t-elle ; je le crois bien : c'est la plus belle et la plus gracieuse enfant de toutes celles qu'on y élève ; et bonne ! comme le pain ! la meilleure pâte de fille !.. et d'une affabilité ! si vous saviez ! en revenant des foires d'Olmutz, de Brunn, de Hradisch et de Prosnitz, je fais toujours un tour par le couvent avec toutes mes fanfreluches, et il ne faut pas croire qu'on me laisse à la porte ! non, dà ! il y a là sœur Cunégonde, et sœur Eriberte, et sœur Guileswinde qui me voient fort volontiers et dès qu'elles m'entendent arriver — Ah ! Swatiza, par-ci et Swatiza par-là : qu'apportes-tu de beau ? as-tu des Agnus-Dei ? as-tu des cœurs bénits ? montre-nous tout cela — et moi j'étale tous mes objets ; et pour ouvrir mes petites armoires

je me mets à genoux, et je m'enveloppe la main d'un linge, en disant : que je ne suis pas digne de toucher des choses si saintes, parce que les Agnus Dei ont reçu des indulgences et des remises de coulpe et de peine de saint Grégoire-le-Grand, quand une colombe descendait du ciel pour venir lui parler à l'oreille ; et que les reliquaires renferment des éclats de l'Arche de Noë, des miettes du pain de Melchisédech, des cheveux de Mathusalem, des charbons du char d'Elie, des poils de la robe d'Habacuc, le prophète de Dieu. Et toutes ces bonnes sœurs les baisent avec dévotion ; et comme je ne fais pas commerce des choses sacrées, elles me donnent de grosses aumônes en échange ; ah ! ce sont de bien braves dames, allez !

— Bon, bon : as-tu fini ? Vois-tu Yolande ?

— Oui, Monseigneur : sœur Cunégonde me mène au jardin où les demoiselles se recréent après le déjeuner : on dit qu'Yolande est une riche jeune fille et qui a bon goût : et c'est vrai, ma foi : quand j'ouvre ma marchandise, la petite coquine fait main basse sur tout ce que j'ai de plus joli dans mon bazar : il le lui faut coûte que coûte : je lui ai vendu la dernière fois encore, une bourse de velours doublon cramoisi, toute brodée en or et en chenille, qu'elle m'a payée un beau ducat d'or, tout flambant.

— S'il en est ainsi, reprit le jeune despote, tu vas te rendre au couvent et tu t'arrangeras de façon à voir Yolande en particulier ; tu lui donneras à choisir tout ce qui lui conviendra dans tes objets et lui diras que Ottokar, seigneur de Brunn la prie d'accepter ce léger souvenir en échange de la rose : tu lui feras mon éloge ; tu lui donneras à entendre que je l'aime éperdument et tu chercheras à savoir si elle serait disposée à m'épouser. Si elle te répondait que sa condition est trop basse en comparaison de la mienne, ouvre-lui la main et exa-

mine-la par ton art : car moi je la crois de sang royal. Sais-tu distinguer, Swatiza, l'origine de quelqu'un ?

— Parbleu ! riposta la maligne, qui avait déjà flairé la piste, donnez-moi la main : voyez-vous ces trois plis sous la troisième phalange du petit doigt ! Eh bien, cela indique que votre mère descend en droite ligne d'Othon-le-Grand et que le sang impérial court dans vos veines.

— Par ma foi, tu dis vrai ! Comment sais-tu ?... Quel indice te l'a révélé ?

— Les indices de mon art mystérieux et subtil ; je puis même vous dire que cette lunule blanche à la racine de l'ongle du pouce, me révèle clairement que quelques gouttes du sang de Charlemagne circulent dans votre cœur.

A des preuves si manifestes de la perspicacité de Swatiza, Ottokar tressaillit d'aise et se flatta qu'elle aurait vite trouvé le secret et dévoilé le mystère qui couvrait Yolande : il en était aussi sûr que s'il eût tenu son arbre généalogique, dressé par le notaire de la couronne et scellé de la bulle d'or. Tant la passion est aveugle, tant elle peut faire extravaguer un homme ! Ottokar, prince orgueilleux et cruel, s'en remettait pour une négociation si délicate et si importante aux mains d'une vagabonde, qui se faisait un jeu de sa crédulité et lui faisait prendre des vessies pour des lanternes. Il ne s'apercevait pas que c'était tout à la fois s'engager dans une mauvaise affaire, faire acte de déloyauté, s'attirer l'indignation de son père et celle de ses vassaux, et s'exposer à toute la fureur du duc de Moravie son beau-père, vis-à-vis duquel il manquait à une parole, solennellement donnée à sa jeune fiancée. Aucune de ces considérations n'eût le pouvoir de le retenir, et s'adressant à la Zingara : — Va, dit-il, et rapporte-moi de bonnes nouvelles d'Yolande, tu ne t'en repen-

tiras pas. Mais si tu tiens à conserver la tête sur les épaules, pas un mot de cet entretien, sinon je te jure sur le pommeau de cette épée, que je te punirai de ma propre main de ton indiscrétion.

CHAPITRE V.

LA VOIX NOCTURNE.

Pandolfe en recevant la lettre de l'abbesse resta dans une grande perplexité sur le parti qu'il pourrait prendre contre le nouveau caprice d'Ottokar qu'il connaissait de réputation pour un jeune homme audacieux et facile à s'irriter des obstacles, qu'il s'acharnait d'autant plus vivement à surmonter que la résistance était plus forte. Yolande était enfermée dans un lieu de sa juridiction: les religieuses ne pouvaient opposer à la violence que des larmes et des supplications: la garde du marquis se composait d'un ramassis de Vandales, hommes farouches et cruels, qu'Henri I avait cent fois battus et vaincus, et qui n'avaient pas laissé de se réformer bientôt en lignes, dont les représailles implacables faisaient le fléau de la haute Allemagne: à la fureur de l'ours ils alliaient l'astuce du renard et la rapacité du loup: rien n'était sacré pour eux, ni lieux saints, ni jeunes vierges, ni honneur des dames, ni respect des vieillards: Chrétiens parce qu'ils avaient reçu le baptême, mais n'ayant pas dépouillé pour cela la férocité du Vandale, et menant une vie aventurière de brigands sans feu ni lieu.

Pandolfe se dit que si Ottokar voulait s'emparer de la personne d'Yolande, il en viendrait à bout avec de

tels satellites, aussi aisément que le vautour qui fond sur l'agneau suspendu aux mamelles de sa mère. Que faire cependant? de qui réclamer la protection? s'adresser au vieux Marquis? c'était une démarche périlleuse, en ce que les affidés d'Ottokar n'eussent pas manqué de tirer une vengeance atroce de l'affront fait à leur maître. Recourir au duc de Moravie, au père de Gille, de Gille honteusement trahie? c'était jeter un brandon de guerre entre les deux cours et exposer gravement les jours de celle qui était un obstacle aux projets des deux familles. Le conseil le plus sage et le plus pressant était donc de soustraire secrètement Yolande aux griffes du lion et de la transporter en quelque endroit écarté où son sauvage amoureux ne put la suivre.

Un soir au coucher du soleil, on eût vu sur le pont de bois qui traverse la rivière de l'Igla s'avancer un cavalier solitaire dont le camail relevé couvrait le heaume et la figure(1): il avait un haubert d'acier bruni avec gor-

(1) Quelques-uns de nos lecteurs seront peut-être bien aises de trouver ici certains détails sur l'armure et le costume des personnages cités dans le cours de ce récit : nous les donnons ici aussi brièvement que possible.

Le *Camail* était la partie supérieure de la cotte de mailles, qui pouvait se rabattre sur la tête comme un capuchon, d'où son nom de *cap de maille* et par abréviation *Camail*; c'est aujourd'hui un signe distinctif des évêques et des chanoines, qui le portent sur le rochet, les uns en violet, les autres en noir.

Le *haubert*, ou *cotte de mailles* était une tunique d'anneaux de fer entrelacés : on donnait le nom de *grèves*, à une chaussure en mailles ou de plaques de fer, destinée à garantir les jambes : comme le *haubert* était seulement à l'épreuve de l'épée, et non de la lance, on se garnissait d'une camisole épaisse et fortement rembourrée, qu'on appelait *hoqueton* ou *gambesson*.

Le casque pointu ou *chapeau de fer* comme on l'appelait quelquefois se nommait encore *armet*, *morion* ou *bassinot* : il n'avait ni visière ni gorgerin : c'était la coiffure de tous les hommes d'armes : le *heaume* était

gerin pareil, sous lequel on apercevait un hocqueton d'étoffe verte : un large ceinturon serré à la taille, laissait pendre un cimenterre oriental et retenait dans la ceinture un estoc à lame triangulaire: des cuissars formés de plaques superposées, des jambières unies, articulées au genou, une sorte de brodequin de fer à pointe très effilée et des grèves de mailles couvrant tout le bas de la jambe, complétaient son équipement. Il portait une javeline pointue et tranchante; les brassards et les gantelets, étaient également formés de lames d'acier imbriquées. Le cavalier ainsi bardé de fer et armé de toutes pièces traversa la rivière, et se mit à

réserve aux chevaliers; c'était un casque fermé en fer mince et battu: il enveloppait la tête entière et ne laissait respirer que par une petite ouverture ou grille nommée *visière* ou *ventaille*: elle était à coulisse et pouvait glisser sur le front du casque en se levant, quand on voulait prendre l'air. Le casque s'attachait au haubert avec des lacets: plus tard le heaume se couvrit de plumes et d'autres ornements qu'on appelait *cimier*. quelquefois on laissait flotter derrière le heaume de longs pendants nommés *lam'requins*. Le bouclier était en forme de carré long, *targe*, ou circulaire, *rondache* ou *rondelle*; long et terminé en pointe, il se nommait *écu*, et le chevalier le portait suspendu au cou.

Les armes offensives étaient l'*épée*, la *lance*, la *hache d'armes* suspendue à l'arçon, la *masse d'armes* ou *bourlette*, espèce de massue garnie de pointes, le *poignard* ou la *dague*, qui se portait au côté droit: le *fléau d'armes* composé d'un manche très-court, auquel était suspendue une courroie ou chaînette, munie à l'extrémité de boules de fer, souvent hérissées de pointes.

Le *fauchard* ou *fauchon*, se composait d'une lame de fer longue et tranchante des deux côtés, placée à l'extrémité d'un bois de lance. Cette arme fut remplacée par la pertuisane et la hallebarde qui offraient avec elle de grands rapports.

L'*Estoc* était une épée à lame longue et étroite, sans tranchant, on donnait quelquefois le même nom à des espèces de *fléaux d'armes*.

Le cheval était bardé de fer comme le cavalier: la partie qui protégeait la tête se nommait *chanfrein*: on appelait *flançois* les plaques de fer qui couvraient les flancs.

(N. d. T.)

suivre la grande route, en évitant de garder le milieu comme un homme qui craint quelque surprise et se tient sur ses gardes pour n'être pas enveloppé. Il faisait presque nuit quand il arriva à un sentier qui s'enfonçait dans la forêt, à travers laquelle il s'élança en pressant sa monture, l'œil toujours au guet, et tournant fréquemment la tête pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

L'obscurité ne tarda pas à s'étendre dans cet endroit couvert et sombre même en plein midi: le cavalier ralentit alors le pas et s'avança prudemment, en s'aidant de sa javeline pour s'assurer si le passage n'était pas barré par les rameaux. La lune qui était dans son déclin, se leva fort tard, répandant une faible lueur et tamisant de temps en temps par quelques éclaircies du fourré, une lumière mobile qui se jouait sur le sentier et guidait quelque peu les pas du voyageur: celui-ci déboucha enfin tout à coup sur une vaste clairière que la lune éclairait au milieu et dont les bords ombragés restaient enveloppés dans une noire et profonde obscurité.

Le cavalier s'arrêta un instant et leva la visière pour respirer à l'aise. L'endroit où il se trouvait, formait une pelouse ovale, tapissée d'un gazon fin et serré: tout autour de hauts troncs de laryx, dont les amples rameaux se croisant et s'étendant les uns sur les autres formaient une épaisse muraille, d'où pendillaient comme des glaçons de verdure des petits rameaux inclinés au feuillage hérissé ou frangé ou ramassé en petites touffes. Au milieu, s'élevaient trois hêtres, dont les troncs droits comme des colonnes étaient couverts de feuillage du pied à la cime qui s'élargissait en un immense dôme. L'ombre qu'ils projetaient du côté opposé à la lumière ressemblait à un énorme géant couché sur l'herbe: le site désert et sauvage, le silence de la nuit, l'ombre de la forêt, le cri plaintif et lointain des orfraies et des hi-

bous, le mugissement sourd du cataracte éloignée, tout remplissait l'âme du cavalier d'une mélancolie bien proche de l'épouvante: il regardait tout autour de lui avec défiance, et se recommandait de cœur au bon Dieu et à son saint ange, afin d'être préservé du mal.

Au moment où il rabaisait sa visière pour se remettre en route et qu'il ajustait les rênes de son cheval, une voix sourde s'élève dans les ténèbres de la forêt et lui crie : — Pandolfe, arrête! arrête! tourne bride, regagne le sentier que tu as suivi en venant : si tu vas plus loin tu es mort. Ottokar prévoyant que tu irais reprendre ta fille au couvent, a posté des embuscades depuis plusieurs nuits à toutes les issues de la forêt : ses Vandales t'attendent bien armés et ils sont trop cruels pour leur échapper. Ne repasse pas le pont de l'Igla, mais traverse la rivière à gué un peu plus haut, où l'eau est basse : arrivé à Znaim, rends-toi chez l'abbé Dauffer ; il te renseignera : d'ici là laisse ton Yolande à la garde de Dieu, de l'abbesse et de moi ; maintenant retourne sur tes pas.

Le cavalier, comme on l'a pressenti n'était autre que le comte Pandolfe de Groningue, qui redoutant les extrémités auxquelles l'amour d'Ottokar eût pu l'entraîner, s'était secrètement mis en route pour le monastère afin de trouver moyen de mettre sa fille en sûreté : quant à décrire la stupéfaction que lui causèrent ces paroles si impérieuses et si hardies, sorties des noirs profondeurs du fourré, nous devons y renoncer : son premier mouvement fut l'épouvante : il se mit en garde, la javeline en arrêt, l'œil et le cou tendus vers l'endroit d'où partait la voix : puis il écouta attentivement cherchant à distinguer une ombre dans les broussailles touffues et le cœur palpitant à mesure que la voix s'élevait : il regarda le groupe de hêtres d'où elle lui paraissait venir ; mais il n'aperçut rien : à force de

chercher à pénétrer ce mystère, il lui semblait voir des formes blanches s'agiter autour de lui, puis s'élever, s'élever peu à peu, diminuer et se confondre enfin avec le feuillage de la forêt. Cette illusion provenait du jeu de la lumière et des ombres à travers les branchages balancés par la brise de la nuit.

Pandolfe remis du premier étourdissement de la surprise, cria à son tour : — Eh ! là ! qui êtes-vous, pour me parler si amicalement. — On ne répondit pas : il poussa son cheval vers les hêtres qui s'élançaient dans les airs comme une masse noire ; il les frappa en plusieurs endroits de la hampe de sa lance : le tronc ne paraissait pas creux : il fit ensuite le tour de la clairière, mais il eut beau regarder, il ne découvrit personne à travers les laryx et n'entendit pas un souffle ni un mouvement. Alors, il revint tout pensif sur ses pas, et se dirigea vers le fleuve, non sans songer beaucoup à son aventure et sans faire mille réflexions sur l'avertissement de l'inconnu. Il finit par supposer que l'abbesse, instruite des desseins du marquis, avait envoyé un homme du monastère à sa recherche pour l'empêcher de tomber dans les embuscades : il ne s'expliquait cependant pas ce langage mystérieux d'un être invisible et n'était pas éloigné de croire à l'intervention d'une bonne âme à qui la justice divine avait assigné ce lieu pour y faire son purgatoire : il pensa aussi que peut-être son ange gardien, qu'il avait invoqué de si grand cœur, avait voulu le soustraire ainsi à la mort : tout en faisant ces réflexions, il avait presque traversé le sombre fourré, en se tenant toujours en garde, comme un homme qui appréhende quelque surprise.

Finalement, il arriva sur le bord de l'Igla ; mais à peine l'eût-il longé en suivant la lisière du bois, qu'à une portée de trait de son point de départ, il vit deux hommes armés de piques s'élançer d'une touffe d'ose-

raies et fondre sur lui en criant : — A mort, à mort le traître! — Pandolfe n'eut pas un moment d'hésitation: il n'avait pas cessé de se tenir en garde : il frappa le premier d'un violent coup de javeline dans le ventre et l'étendit roide mort sur la berge; puis d'un bond il tomba sur l'autre en tirant son cimenterre pour lui fendre la tête; mais le brigand fit un mouvement de côté, éluda le coup et chercha à lui enfoncer sa pique au défaut de l'armure entre le cuissard et la cuirasse: Pandolfe fit aussitôt pirouetter son cheval, et d'un coup de revers il écarta la lance qui vint effleurer la croupe de l'animal : l'assassin découvert, s'apprêtait à lui porter un second coup; Pandolfe ne lui en laissa pas le temps, il lui poussa un vigoureux coup de pointe entre le cou et l'épaule, et le voyant chanceler, il piqua des deux, longea encore un peu le fleuve et le traversa à gué sans autre accident.

Pandolfe heureusement échappé à cette attaque, continua à chevaucher toute la nuit et se trouva à la pointe du jour en vue du monastère de l'abbé Dauffer. A cette époque malheureuse, les abbayes étaient le plus sûr refuge des opprimés, des persécutés, des hommes lassés d'une vie errante, désenchantés de la vanité du monde et des vicissitudes de la fortune: là ils trouvaient la paix, la justice, la charité: une hospitalité fidèle, une protection éclairée, une liberté tranquille. Ces saintes et vénérables maisons fournissaient un asile au malheureux, du pain à l'indigent, une chaumière, des bœufs, des charrues et des semailles au laboureur. Jour et nuit le chœur retentissait des louanges du Très-Haut, et dans les murs de ces étroites cellules se conservaient les trésors de la sagesse antique; les uns s'adonnaient à la transcription des livres, les autres cultivaient les arts ou exerçaient toutes les industries utiles aux besoins de la vie. C'est aux moines que nous

devons les règles les plus délicates des arts de l'orfèvrerie, du dessin, de la marqueterie et de la gravure : dans leurs jardins ils cultivaient des simples de toute espèce : ils manipulaient dans leurs laboratoires des baumes, des électuaires, des thériaques, des médicaments pour toutes les maladies : ils avaient des maîtres de chirurgie, ils pratiquaient la médecine, et s'il n'y eût eu des couvents à cette époque on eût vu des populations entières mourir sans remèdes et sans aucun soin. C'est aux monastères du moyen-âge que nous devons les races chevaline et bovine, l'amélioration des troupeaux, la culture des abeilles, les préparations de la laine et de la cire.

Les monastères étaient pour ainsi dire des oasis fleuries, qui égayaient la solitude aride et les sables brûlés du grand désert de la barbarie occidentale. S'ils s'élevaient au bord des fleuves, on ne tardait pas à y voir des ponts pour la commodité des voyageurs, des moulins à moudre le grain, des routes qui aboutissaient à l'Eglise : sur les lacs, ils établissaient des pontons pour passer les gens et les vivres, des barques de pêcheurs, dont les habitations groupées sur la rive devenaient bientôt le noyau d'un village ou d'un bourg : si le couvent était entouré de marais, d'eaux stagnantes, d'étangs, les moines creusaient des canaux pour l'écoulement des eaux, comblaient les ravins, aplanissaient les collines, inclinaient les plaines et à force de longs, de rudes et de pénibles travaux, ils finissaient par dessécher d'immenses lagunes et des marais incultes qui devenaient des terres vierges et fertiles propres à la culture du blé, dont la disette éprouvait quelquefois si cruellement les châteaux et les villes. Ils purifiaient l'air, ils peuplaient la solitude, ils ouvraient des débouchés au commerce des peuples. Notre siècle qui

et à charge à la société civile, oublie que c'est à ces moines qu'il doit cette civilisation dont il s'enorgueillit : l'Italie, ce jardin de l'Europe, où l'on admire à si juste titre les côteaux de la Lombardie, de la Vénétie, de l'Emilie et de la partie méridionale jusqu'à la Pouille, ignore-t-elle qu'à l'époque de ce récit, les terres les plus belles et les plus fécondes n'étaient que de vastes marécages, des forêts vierges défrichées en grande partie par les monastères ? Mais la malice humaine a beau être ingrate, lâche et oublieuse ; elle a beau insulter au vieux lion : chacun aura son temps, et justice sera faite à tous, car Dieu ne fait jamais banqueroute (1) !

Comme nous l'avons vu Pandolfe était envoyé au saint et riche abbé Dauffer par la voix invisible de la nuit : tout en se demandant comment il se faisait que l'abbé fût informé de sa détermination à l'endroit de sa fille, il arriva sous les murailles élevées qui entouraient le couvent : dans ces siècles belliqueux les pacifiques asiles de la religion étaient eux-mêmes ceints de grosses murailles en forme de bastions, avec remparts, donjons, tours et créneaux destinés à défendre les personnes et les propriétés contre les incursions que firent successivement dans ce pays les Hongrois, les

(1) Pour se convaincre de la vérité de ces assertions il n'y a qu'à lire les dissertations de Muratori, et surtout l'histoire des couvents de Nonantola, de Bresello, de Saint-Pierre de Modène, de Saint-Benoit de Ferrare, de Polirone de Mantoue, de Saint-Zénon de Vérone, de Praglia et de Sainte-Justine de Padoue, de Saint-Sixte de Plaisance, de Saint-Jean de Parme, on y verra en quel état se trouvaient la Lombardie et la Vénétie aux IX^e, X^e et XI^e siècles : qu'on compare ces marais, ces étangs, ces broussailles avec les belles campagnes que nous ont créées ces moines, qu'on en a dépouillés en 1810, pour les vendre à des juifs, à des usuriers, à des étrangers, au grand préjudice de tant de milliers de pauvres camagnards, qui recevaient du couvent leur pain quotidien.

Russes, les Prussiens et d'autres tribus barbares de la Sarmathie. De nos jours encore on voit en Italie des vestiges de semblables fortifications entr'autres à Nonantola, au Mont-Cassin, à Saint-Zénon de Vérone, au Vatican, et à Sainte-Sabine sur l'Aventin, à Rome.

Pandolfe trouva le pont qui traversait le fossé encore dressé, parce qu'on ne l'abaissait qu'après le lever du soleil : il mit donc pied à terre, sortit de la palissade et se retira derrière un petit massif d'yeuses en attendant l'ouverture des portes. Il était à peine assis de quelques instants qu'un bruit de pas de chevaux attira son attention : il écarta un peu le feuillage, et vit en effet une petite troupe de soldats du monastère, s'arrêter à la tête du pont : il jugea que c'était une ronde qui avait parcouru les environs pendant la nuit pour veiller à la sécurité du lieu et dégager les chemins qui mènent à l'Eglise. Arrivés à la première barrière, ils soulevèrent leurs visières, secouèrent la poussière de leurs cuirasses, et sonnèrent du cor : à ce signal une sentinelle parut sur la plate-forme de la grande tour, et ils lui firent un signe. Pendant ce temps, un des hommes de la troupe, un géant dont la face était ornée de deux longues moustaches hérissées, échangeait quelques mots avec un de ses camarades : — Eh ! Balafre, lui disait-il, il paraît que le Vandale t'a arraché toute une épaulière ! c'est qu'il tapait dur, le coquin.

— Regarde à ta salade, toi ; un grand coup d'épée à deux mains a bien failli te la trancher jusqu'à la gourmette.

— Vertuchoux ! Je lui flanquai un dégagement, qui ôtera au garnement l'envie de nous turlupiner ; il a eu la chance d'emporter sa main, mais elle ne tenait guère plus que par un petit filet : tu sais qu'il ne fait bon badiner avec Dur-à-Cuire : qui s'y frotte s'y pique, et gare de dessous !

— Mais voyons un peu, interrompit Bras-de-Fer, qui diable le marquis Ottokar voulait-il agripper cette nuit-ci avec toutes ses canailles en embuscade? Gibier de potence, va! ils attendaient sans doute quelque pauvre innocent; ils ont été mal servis, faut en convenir, et ils ont eu une drôle d'aubaine! Des quatre premiers que nous avons découverts derrière le pilier de Saint-Boniface, il n'y en a pas un, pour sûr, qui sera allé en raconter des nouvelles à Brunn; dites que c'est moi qui vous le dis.

— Et ces cinq grands diables barbus qui faisaient le guet au carrefour, dit le Terrible, je vous jure qu'ils y ont laissé de leur poil; quant à moi, j'ai fendu le crâne de l'un avec ma grosse masse, que sa cervelle en a sauté de tous les côtés: et comme le second s'avancait je lui ai envoyé une balafre à travers la mâchoire, qu'elle en fut démantibulée et qu'il crachait des dents, longues comme des défenses de sanglier.

— Moi, cria l'Ourson, je traversai d'un coup de ma bonne petite pique les reins de celui qui levait la hache sur Dur-à-Cuire, tandis que Balafre jouait du couteau dans la panse de ce grand escogriffe qui faisait mine de lancer sa bourlette à la tête du Rouge.

— Dites donc, fit celui qu'on appelait le Rouge, avez-vous pas vu ces deux Vandales étendus sur le bord de l'Igla? L'un avait bel et bien tourné l'œil, et l'autre qui ne valait pas beaucoup mieux, faisait des grimaces pour une égratignure qu'il avait reçue entre le cou et l'épaule: le ribaud jouait des airs de miséricorde, et il tendait les bras; moi je lui laissai tomber mon fauchard dans le ventre, et je l'envoyai faire mes compliments à son camarade. Ils se seront sans doute abattus sur quelque chevalier errant qu'ils auraient voulu massacrer pour se consoler; mais il paraît que leur victime leur a fait pièce cette fois; ils voulaient bien

sûr le surprendre au moment où il atteindrait le pont, et quand ils l'auront vu venir par le bois, ils se seront jetés sur lui à cet endroit ; je ne crois pas que ce soit l'un des nôtres, car je n'ai pas entendu dire que le camerlingue ait ordonné à d'autres qu'à nous de battre les chemins, cette nuit.

Pandolfe, en entendant le terrible entretien de ces soldats, rendit grâce à Dieu d'avoir échappé au danger ; mais il ne pouvait résoudre le grand problème qui l'agitait depuis la nuit : quelle voix l'avait averti dans la forêt ? Comment l'abbé Dauffer connaissait-il déjà les embuscades d'Ottokar et son voyage, à lui, pour se rendre auprès de Theutberge ? Plus il y pensait, moins le mystère devenait clair : il finit par se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Pendant la ronde, en attendant que le tourier descendit pour baisser le pont, continuait à causer près de la barrière : — Cette petite brise matinale, disait l'un, m'a donné un appétit à manger le père cellérier en papillotte.

— Diantre ! ripostait un autre, tu n'es pas dégoûté : il est bien gras et bien dodu, au moins celui-là. Moi j'aime mieux frotter la manche à frère Colomb le dépensier, qui nous donne de si belles tranches de lard et de viande fumée : rien que d'y penser l'eau me vient à la bouche ! Mais ce n'est rien ! Vous allez voir tantôt les plats de mouton rôti qu'on va nous apporter !

— Et tu en profiteras, hein, mon vieux ? Mais quelle avance si frère Candide, le sommelier, ne nous apporte pas quelques brocs de cette fameuse bière...

— Et double encore ! Quand j'en ai deux bouteilles dans le corps, je sauterais comme un léopard sur une douzaine de lanciers bohémiens : si le camerlingue veut m'envoyer en faction toutes les nuits, qu'il me

mette d'abord entre les mains de frère Candide, et je vous jure que Roland lui-même ne serait qu'un gringalet à côté de moi : pourvu qu'on y ajoute un bon verre d'eau-de-vie, oh ! alors, je me battrais contre un dragon.

Sur ces entrefaites, le tourier descendit, ouvrit la porte, tira les chaînes du pont, et nos paladins entrèrent sur deux files dans la première enceinte, puis on referma la porte, attendu que le soleil n'était pas encore levé : les soldats défilèrent ensuite au quartier : ils mirent précipitamment leurs armes aux rateliers, accrochèrent leurs boucliers et sans même ôter leurs salades, ils coururent au réfectoire s'informer de frère Colomb.

— Ah ! ah ! jeunes gens ! dit frère Colomb, a-t-on besoin du chirurgien ? Combien en avons-nous frotté cette nuit, des Vandales ? C'est là une autre affaire que de plumer des poulets, ou de couper du jambon. Eh ! Dur-à-Cuire, où est ton épaulière ? et toi, Balafre ? tu as ton casque tout bosselé ; il a fait chaud, paraît-il ?

— Eh ! Eh ! on le leur a bien rendu, frère Colomb, et ils n'ont pas été payés en monnaie de singe, je vous jure : voyez-vous, frère Colomb, quand les lanciers de l'abbé Dauffer mettent à l'air l'écu aux armes du monastère, les goujats de Brunn voient bien que leur heure est sonnée : ils font un peu les rodomonts, mais baste ! nos piques ont bientôt rabattu leur caquet.

Tandis que les lanciers déjeunaient à l'office, Pandolfe qui avait vu se refermer sur eux la porte du couvent, s'était couché sur le gazon, et fatigué de sa nuit agitée il s'endormit. Bientôt après il fut tiré de son repos par un son de trompe, qui fit retentir les échos des murailles : il se leva pour voir ce que c'était. Deux trompettes à cheval s'avançaient suivis à quelque distance d'une troupe de soldats en cuirasses et l'épée au poing :

derrière ceux-ci marchaient deux moines, le capuchon rabattu sur la figure et montés sur des mules blanches caparaçonnées d'écarlate : puis venaient douze lanciers en casques et en fauchards et deux massiers vêtus de riches hauberts à anneaux d'or, le cimier en tête, et la cotte d'armes, avec l'écu au blason de l'abbé Dauffer, qui était un lion de gueules rampant en champ d'azur, timbré de la mitre, avec l'épée et la crosse : les masses étaient garnies de pointes et suspendues au bras des massiers par une chaîne d'argent.

Un peu plus loin venait l'abbé Dauffer, au milieu de deux cavaliers portant des épées à deux mains : il montait un grand palefroi blanc comme du lait, qui avait le chanfrein d'argent ciselé, surmonté de trois plumes d'autruche : le mors était doré et les brides garnies d'or. La croupière et les houssettes étaient relevées de franges d'or et de soie rouge, et le nœud de la croupière surmonté d'une topaze : la selle avait des arçons de velours amarante également chamarrés d'or et de pierrieres, et une grande housse de satin bleu couvrait tout le restant du corps : les étrivières aussi de velours supportaient des étriers d'argent. L'abbé était couvert d'un grand manteau blanc à capuchon. Derrière lui venaient quatre cavaliers, chargés de la vaisselle, des litteries, des couvertures, parce qu'à cette époque il fallait pour aller en voyage, emporter avec soi tous les objets nécessaires au coucher, et même des gobelets et des services de table. La marche était fermée par une forte arrière-garde armée de hallebardes et de piques.

Au son des trompes, le tourier s'empressa d'ouvrir la porte : tous les cavaliers se rangèrent en haie sur le pont, et l'abbé passa au milieu d'eux en les bénissant : arrivé dans le cloître intérieur, les deux massiers sautèrent à bas de cheval, prirent les rênes et aidèrent le saint abbé à mettre pied à terre. Pandolfe en voyant

cette entrée, ne sut que penser. — Donc, se disait-il, l'abbé est sorti du monastère, il a voyagé toute la nuit avec cette nombreuse escorte ; il faut que quelque raison bien grave et bien soudaine l'ait déterminé à une démarche si extraordinaire. La voix m'a dit là-bas, dans la forêt, de venir me présenter à l'abbé Dauffer et qu'il me conseillera et me prêterait aide et protection : ses guetteurs ont rodé toute la nuit pour tenir les chemins libres ! Comment a-t-il pu savoir qu'Otto-kar tramait quelque chose contre moi ? Où a-t-il été cette nuit ? Quelle route a-t-il prise ? Je n'y comprends rien ! — Sur ce monologue intérieur, Pandolfe remonta à cheval, gagna le pont et s'avança jusqu'à la porte, où il demanda l'abbé.

— L'abbé est fatigué, répondit le portier, et il vient seulement de rentrer ; il est sorti hier après le coucher du soleil, et il n'y a pas un quart d'heure qu'il est de retour : vous comprenez qu'il serait inconvenant de le déranger avant qu'il eût pris quelque repos : suivez-moi chez le père cellérier ; vous pourrez déjeuner en attendant, car vous me paraissez aussi en avoir besoin. — Et tout en parlant de la sorte, il le fit entrer : deux valets vinrent au même instant prendre son cheval qu'ils menèrent aux écuries. Le cellérier fit un accueil très-affable à Pandolfe et lui souhaita la bien-venue. — Chevalier, dit-il, Dieu vous garde : vous me paraissez encore à jeûn : une petite collation vous fera bien. — Et il l'introduisit au réfectoire, où Pandolfe se vit bientôt installé devant une demi-cuisse de cerf rôti, avec du pain blanc et un grand pot de bière.

De nos jours, le chevalier se fut amplement restauré d'un bol de café au lait et de quelques rôties beurrées : nos estomacs débilités ne pourraient supporter une alimentation plus solide, sans s'exposer à des indigestions. Mais les hommes du temps passé, ne faisaient

pas tant la petite bouche et après un bon déjeuner, ils se trouvaient encore en mesure de faire largement honneur au dîner qui se composait d'ordinaire de viandes fortes bien préparées, de diverses pâtes, le tout arrosé d'une bouteille de vin pur : c'était encore sans faire tort au souper. Ces estomacs tudesques, — heureuses gens, — ont encore aujourd'hui tant de puissance digestive, qu'ils avaleraient du fer sans en ressentir d'incommodité; nous nous souvenons fort bien qu'après avoir copieusement diné, il leur restait encore un petit coin pour le souper; ici, au contraire, surtout dans les contrées les plus méridionales, on fait un maigre dîner en se contentant le soir d'une légère salade d'endives ou de laitues : encore en est-on incommodé la nuit et se met-on le lendemain au régime de la scammonée et de la rhubarbe pour refaire son pauvre petit estomac.

Pandolfe, après avoir mangé, demanda au cellérier, s'il n'y aurait pas d'indiscrétion alors à voir l'abbé, à qui il avait besoin de parler. Le moine lui répondit fort courtoisement : — A dire vrai, l'abbé vient de rentrer au couvent, et il est monté dans son appartement pour déposer ses habits de voyage; mais il m'a dit en entrant, que si par hasard il se présentait un chevalier du nom de Pandolfe, on l'en informât après la messe commune et qu'on le lui présentât.

— Mais c'est moi justement, fit Pandolfe, et quand il vous plaira, je vous serai bien obligé si vous voulez me conduire auprès de sa Révérence : mais s'il ne fait que de rentrer, il pourrait bien se ménager un peu, à son âge : au lieu d'assister au chœur, que ne prend-il quelque repos?

— Oh ! quant à cela ! l'abbé ne manquerait pas au chœur, pour rien au monde : il est toujours le premier dans sa stalle à matines, et en hiver, où les nuits sont si froides ici, comme vous savez, il est tellement épuisé

par ses jeûnes et ses austérités, que deux convers doivent le soutenir sous les bras, pour l'aider à rentrer chez lui. Il n'y a pas de danger qu'il manque jamais aux exercices communs; depuis trente ans qu'il est abbé, on ne l'a jamais vu manquer à matines quand il est au couvent; je ne devine pas pourquoi il est parti hier après complies, et ce qui lui a fait passer toute la nuit sur pied. Sans doute, quelque affaire importante l'aura tiré de sa cellule à l'improviste; du reste, ce doit être pour un acte de charité et pour secourir quelqu'un dans un extrême péril; car dans de telles circonstances cet homme de Dieu ne sent plus le poids des années, ni l'intempérie des saisons, ni la difficulté des chemins: il affronterait la fureur des tyrans et le choc des armées. J'ai eu la curiosité d'interroger les soldats de son escorte sur le but de leur voyage précipité: ils m'ont répondu qu'après avoir traversé la rivière de l'Igla, il leur fit faire halte, leur ordonna de se tenir bien serrés en rangs, et partit seul avec deux moines vers Krumau: j'ai questionné aussi les moines, mais ils avaient reçu l'ordre, en vertu d'obéissance, de ne révéler à personne le lieu où il les avait conduits: d'ailleurs ils ne paraissent pas mieux informés, car arrivés à un certain endroit, qu'ils ne nomment pas, l'abbé se sépara d'eux et alla tout seul s'entretenir avec un personnage qu'ils ne virent pas, mais dans le silence de la nuit, ils entendirent confusément la voix des deux interlocuteurs.

Pandolfe avait suivi tous ces détails avec beaucoup d'attention: quand il eut fini de se restaurer, le cellérier le conduisit au local des étrangers, en lui disant qu'il viendrait l'y prendre après l'office de tierces. C'était un vaste édifice hors de la clôture du monastère; il formait deux grandes ailes: dans l'une on ne logeait que les hommes: l'autre était occupée vers l'intérieur

par les femmes seules, et vers l'extérieur par les maris avec leurs femmes et leurs enfants : au fond se trouvaient les écuries, les remises, les magasins de vivres, qui étaient de vastes caves voûtées pleines de toutes sortes de victuailles, viandes séchées, lard, fromages, fruits, poissons marinés et dans la saumure. Sous les arches du cloître s'ouvraient les cuisines, les dépenses, les caves à la bière, les salles à manger : derrière les cuisines on trouvait des bassins et des baignoires, pour des bains chauds, qu'on faisait prendre dans les fortes gelées d'hiver aux voyageurs qui arrivaient quelquefois transis de froid : le long de la façade extérieure régnait la pharmacie, où l'on voyait les fourneaux, les mortiers, les alambics, en compagnie d'une foule de vases renfermant de la thériaque, des baumes et autres médicaments. Le couvent donnait tous les jours à manger à deux cents et souvent à trois cents pauvres, et le local des étrangers était toujours plein de passagers, attendu qu'il n'y avait pas d'auberges publiques dans les environs et que les monastères servaient d'asile à tout le monde.

Pandolfe fut conduit par le cellérier dans un long corridor, sur lequel s'ouvraient des chambres à droite et à gauche ; on lui indiqua le numéro dix, où les servants du monastère avaient déjà déposé ses valises, la selle et les harnais de son cheval, son écu, son casque et sa lance.

CHAPITRE VI.

L'ABBÉ DAUFFER.

Après la messe et l'office de Tierces, le cellérier vint prendre Pandolfe qu'il trouva assis tout pensif sur une caisse auprès du lit : il se leva sans rien dire, et suivit le religieux qui le conduisit au quartier de l'abbé, l'introduisit et se retira. Pandolfe vit une suite de chambres richement meublées pour cette époque grossière : les murailles étaient ornées de peintures qui représentaient divers épisodes de la vie de saint Benoît : les figures étaient longues, sèches, anguleuses ; sous chacune quelques distiques barbares rappelaient le nom du saint personnage qu'elle représentait : on voyait d'un côté le jeune Benoît dans sa grotte et le corbeau qui lui apportait du pain : puis les moines de Saint-Côme qui voulaient l'empoisonner avec du vin, et le vase se brisant au moment où le saint l'approche des lèvres : saint Placide tombé dans l'eau, et saint Maur marchant sur les flots et retirant son compagnon par les cheveux.

Ailleurs on avait représenté saint Grégoire-le-Grand envoyant le moine Augustin convertir les Angles ; du sein de ces apôtres sortirent Boniface qui baptisa les Boïens, Wilfrid les Saxons, Ludger les Frisons, Rumbert les Danois et les Norwégiens, Gérard les Hongres

et les Bohêmes. Les appartements les plus reculés étaient tendus de cordouan rouge, vert, bleu, les uns brunis, les uns rayés, d'autres unis ou semés de ramages d'or, d'argent et de minium : les plafonds étaient ou à grosses poutres, ou à caissons dorés, portant en haut relief des arabesques et des rinceaux sur lesquels se détachaient les armoiries des abbés. Les meubles étaient fort massifs, presque tous en noyer, mais surchargés de sculptures et d'ornements d'or ou de bronze : les fauteuils avaient des bras et des dossiers où grimaçaient toutes sortes de figures fantastiques ou de têtes d'animaux : des vases de verre de couleur, d'ivoire, de bois précieux incrusté d'écaille ou de nacre de perle couvraient les tables massives : le parquet, de vingt bois différents découpés en gracieux dessins était couvert le long des sièges de peaux d'ours, de loup, de lynx, de cerf et de daim moucheté.

Pandolfe admirait cette richesse et ce luxe, vraiment royal pour une époque si barbare ; tandis qu'il examinait ce qui l'entourait, une porte s'ouvrit et l'abbé s'avancant lentement vers lui, avec un visage tout joyeux, vint lui prendre affectueusement la main : — Bienvenu soit le comte de Groningue, au nom de Jésus-Christ, lui dit-il.

Pour le coup Pandolfe resta plus abasourdi que jamais : il se croyait totalement inconnu en Moravie : le salut de l'abbé acheva de dérouter toutes ses suppositions, et il était vivement intrigué de ce nouveau mystère. Cependant il prit un air serein et baisa la main du saint vieillard, qui l'emmena ensuite dans sa cellule particulière, où il couchait, tout au fond du quartier. Quel contraste avec la somptuosité des chambres précédentes et quelle humble pauvreté ! un petit lit de planches, couvertes seulement d'une peau de mouton : un gros banc de noyer, sur lequel il écrivait

et deux escabeaux de bois pour s'asseoir : au lieu des splendides vitraux qui répandaient une si belle lumière dans les grands appartements, le jour n'entrait dans la cellule que par un petit chassis de toile : sur le banc un crucifix, une vierge et une tête de mort : tel était le modeste ameublement de ce lieu où tout respirait l'abnégation et la pénitence.

— Comte Pandolfe, dit l'abbé, veuillez vous asseoir et ne pas vous offenser de ce que je reçoive votre Grandeur dans cet endroit si peu digne d'elle : d'ordinaire ce n'est pas ici qu'entrent les puissants du siècle; mais vous, quoique puissant Seigneur, je sais que vous souffrez pour l'Eglise de Dieu et pour votre fidélité au seul vicaire légitime du Christ, et que vous ne dédaignerez pas de vous asseoir dans une pauvre cellule, avec les serviteurs du Très-Haut. C'est l'orgueil et l'ignorance des mondains, qui a forcé les abbés à déployer tant de magnificence extérieure, parce que de nos jours, où le droit repose, non sur la raison mais sur la force, la pauvreté, la douceur et l'humilité chrétiennes sont foulées aux pieds et ne pourraient se faire respecter. Quoique les vastes possessions de l'Eglise nous mettent à la tête de riches et de grandes contrées dont le fruit est consacré au culte de Dieu et à la subsistance des pauvres, les princes séculiers nous méprisent et si nous ne nous armions contre leur violence, ils envahiraient nos domaines et réduiraient nos vassaux à une dure servitude. Nous avons donc besoin de paraître grands, d'entourer nos monastères d'une enceinte fortifiée, de soudoyer des troupes, non pour porter la guerre à qui que ce soit, mais pour défendre les droits de l'Eglise, nos personnes, le bien des veuves et des orphelins, le pain des pauvres et des infirmes, la paix et la sécurité de nos fidèles. Dans ces salons splendides que vous venez de traverser, je reçois

d'ordinaire les barons et les vassaux qui relèvent en fief du monastère, mais j'habite cette cellule, et c'est ici que je pleure mes péchés et les longues traverses de la sainte Eglise en butte à la cupidité et à la jalousie des grands. Quand je venais, il y a de cela quelques années, présider dans la grand' salle du trône abbatial les conseils et les jugements, je rougissais, croyez-moi, comte, de savoir Alexandre, le vrai pape, errant dans l'exil, chassé par les fureurs de l'intrus Cadolaüs et de me voir au sein de cette opulence et de ce luxe, alors que le vicaire du Christ était sans un asile et réduit à mendier un abri loin du Vatican ! Depuis l'impie Guibert de Ravenne a tenté de ravir la chaire suprême à Grégoire ; il lui fait une guerre à mort : je vous rappelle ces exemples, parce que vous-même, vous êtes mis au ban de l'Empire et que le trône de vos ancêtres est occupé par les rebelles ennemis de l'Eglise : mais ranimez votre confiance : le Très-Haut ne permet pas que l'homme soit tenté au-delà de ses forces, et il donne aux affligés le courage de supporter noblement l'épreuve, dont il sait toujours tirer la consolation et une couronne de gloire immortelle.

Un nouveau combat s'offre aujourd'hui à vous, non moins pénible et aussi navrant pour votre cœur, que la perte de votre couronne : il s'agit du péril d'Yolande. Je sais que le marquis Ottokar en veut à vos jours, parce que vous lui avez refusé votre fille : mais si Dieu m'assiste, il ne vous arrachera pas un cheveu de la tête et n'aura pas Yolande, que les décrets d'en haut réservent à un plus digne époux. Cependant, quoique Znaïm ne soit pas terre du marquisat de Brunn, il en est trop voisin pour votre sûreté et vous pourriez y essayer quelque trahison. Vous allez partir au plus tôt, pour visiter le célèbre sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Boleslau, et vous emmenerez avec vous, votre fidèle et

vertueuse Adeltrude. J'ai en Bohême des amis généreux et puissants, et votre séjour n'y sera pas inquiété. Vous aurez notre escorte jusqu'à Budweiss, et nos maraudeurs battront les routes la nuit prochaine: mettez-vous en chemin demain à la pointe du jour; et comme il vous faut de l'argent voici une bourse pleine d'or; vous en aurez, envoiage pour fournir à tous vos besoins.

Pandolfe saisit la main de l'abbé Dauffer, la baisa avec transport, en la mouillant de ses larmes et en rendant mille actions de grâce à son généreux protecteur: — Je vous dois la vie, lui dit il, la liberté et mon repos à venir. — Il termina en lui recommandant toutefois de daigner s'intéresser à Yolande le seul trésor qui lui restât sur la terre de tous ceux dont l'injustice des hommes l'avait dépouillé: que d'ailleurs il ne vivait que pour sa fille et qu'il nourrissait l'espérance, qu'elle contribuerait un jour à relever son père.

— Tranquillisez-vous sur Yolande, reprit l'abbé; il ne nous faut pas l'inquiéter aujourd'hui: bien des yeux sont ouverts sur elle: si Ottokar tentait quelque violence, nous avons déjà pourvu à son salut. Cette belle âme est sous la garde de la mère de Dieu qui aime l'innocence et la couvre du manteau de son amour: on fera en sorte que vous et Adeltrude, l'ayez bientôt au milieu de vous et dans vos bras: mais s'il y avait quelque retard dans l'exécution de nos desseins, ne vous découragez pas, et ne désespérez pas de l'assistance d'en haut: vous verrez des miracles parce que Dieu est fidèle.

Pandolfe un peu rassuré par ce langage, dit: — cette nuit, j'étais parti, tout armé comme vous voyez, pour le monastère, dans l'intention d'arracher Yolande aux serres d'Ottokar: mais arrivé dans une clairière, à l'endroit le plus reculé de la forêt qui côtoie la plaine de Brunn, je fus arrêté par une voix inconnue et invisi-

ble qui m'appela par mon nom et me défendit impérieusement de passer outre, en me prévenant des embûches que me tendait Ottokar. J'eus beau interroger, on ne me répondit pas : je fouillai les broussailles, sans découvrir personne ; j'étais vraiment étourdi, et je ne pouvais m'imaginer qui pût épier ainsi mes démarches et veiller à ma sécurité : je finis par croire que c'était quelqu'âme du purgatoire, condamnée par son jugement à errer dans ces fourrés solitaires.

— Les âmes saintes, dit l'abbé, n'errent pas, comme vous le croyez, et ce n'est pas elles qui vous ont parlé cette nuit : c'est un homme vivant qui admire votre constance, et qui vous aime parce que vous endurez des tribulations pour la justice : moi-même je l'ai vu cette nuit, pas loin de l'endroit où il vous a parlé, car il m'avait donné rendez-vous à la fontaine de St-Wolfgang.

— Mais qui donc est-ce ?

— Ne vous en préoccupez pas, Pandolfe : vous le saurez en temps utile : maintenant qu'il vous a sauvé il a tourné toutes ses pensées sur Yolande.

Sur ces mots, l'abbé se leva, et entendant la cloche de l'église, il ajouta : — je vais maintenant chanter sexte et none avec les moines ; ensuite vous honorerez ma pauvre table et nous dînerons ensemble.

La table fut dressée dans une petite pièce du rez-de-chaussée qui ouvrait sur l'étang du jardin, dont le miroir poli réfléchissait les vieux platanes qui en bordaient le tour. L'heure du dîner venue, on donna à laver aux convives ; l'abbé s'assit sur une chaise de bois, tandis qu'on avait préparé pour le comte un fauteuil couvert de velours vermeil : au milieu de la table s'élevait un grand surtout d'argent, représentant saint Benoît assis sur un rocher au moment où il découvre que le prétendu roi des Goths prosterné à ses pieds

n'est que l'échanson de Totila, confondu dans la suite, et à qui le saint annonce la prise de Rome et le jour de sa mort. Le repas fut abondamment servi de venaison et d'autres viandes apprêtées, qu'on apportait sur des plats d'argent, et que de nombreux pages et serviteurs déposaient sur des crédences où découpaient les maîtres d'hôtel. Au milieu de tout cet appareil et de cette chère splendide, on ne servit à l'abbé qu'une écuelle d'épeautre, quelques petits poissons marinés, un peu de noisettes et du pain bis avec de l'eau: il s'entretenait avec son hôte d'une manière si aimable que celui-ci ne pouvait se lasser d'admirer tant de science, de noblesse et d'élévation, joint à une si sobre abstinence; pendant ce temps les pages examinaient furtivement Pandolfe, et se communiquaient à voix basse leurs réflexions.

— Sais tu qui c'est? Ce doit être un grand personnage en tout cas, pour que l'abbé le reçoive à sa table où il n'invite que les margraves et les barons de l'empire.

— Hem! disait un autre, je n'entends pas un mot, ils parlent allemand: c'est peut-être un parent de l'abbé.

— Moi, je crois plutôt que c'est un pèlerin, de ceux qui vont en pèlerinage à Rome, à le voir ainsi sans page et voyager seul.

— Tu n'as pas vu ses armes? Je le prendrais plutôt pour un chevalier errant qui va soutenir dans un tournoi la réputation de quelque gente demoiselle accusée de maléfice: il est venu en morion à camail, avec la lance, l'épée et la targe: il a bien l'air d'un vaillant champion.

— Diantre! je ne voudrais pas tomber sous la pointe de sa lance ni sous le taillant de son épée. Vois donc quels poignets, et quels bras musculeux: et quel feu dans ses yeux!

Lorsqu'ils eurent achevé de dîner, l'abbé se leva de table, remonta dans sa cellule, tandis que Pandolfe, qui avait été chercher ses armes, se mit en selle et retourna à Znaim.

L'abbé Dauffer était d'une très-noble famille de la Thuringe, étroitement alliée au landgrave : il avait été dans sa jeunesse écuyer de l'empereur Henri III et était entré fort avant dans les bonnes grâces de ce grand monarque. Il l'avait suivi dans ses descentes en Italie, avait vu Rome deux fois et avait été à plusieurs reprises à Vérone, où l'empereur tint longtemps sa cour à cause des guerres de la Lombardie et des dissensions intestines qui régnaient de son temps entre les villes et les seigneurs de ces pays. Dauffer avait eu occasion d'apprécier alors et d'admirer de près la vaillance et la magnanimité de Boniface de Canossa : il avait fréquenté sa cour et y avait été chargé de maints messages de la part de son maître pendant les guerres de Parme et de Bourgogne : il avait réussi à se faire estimer beaucoup de Béatrix et de la jeune Mathilde, car c'était un preux et vertueux chevalier : il eut aussi plusieurs occasions de s'entretenir longuement avec le cardinal Hildebrand, dans les fréquentes missions qu'il eut à remplir auprès des cours chrétiennes d'occident, à propos des affaires de l'Eglise et pour l'extirpation des hérésies, de la simonie et de l'incontinence condamnées par les souverains Pontifes et les conciles. Un jour qu'il se trouvait avec Hildebrand, admirant la pureté et la sainteté des mœurs de cet homme si versé dans le droit, si puissant sur l'esprit des rois de la terre et menant néanmoins une vie si humble, si détachée, si pénitente, il lui demanda familièrement, par quelle vertu l'homme pouvait allier tant de hauteur et d'élevation, avec une si humble abnégation, une si grande énergie d'esprit avec une âme si douce : — *Par la seule*

vertu du Christ, répondit Hildebrand : *Cette sagesse ne s'apprend pas dans les cours, mais au pied de la croix.*

Ces paroles dites avec cette foi brûlante qui consumait le pieux cardinal, firent une impression si profonde sur l'esprit de Dauffer, que de retour en Allemagne, avec l'empereur, il dit adieu aux richesses qu'il possédait, à l'amitié du prince, dont il avait toute la confiance, et alla s'enfermer comme novice dans l'abbaye de Fulde : toute la cour resta stupéfaite de cette résolution d'un jeune homme riche, aimable, brillant, qui avait fait son plus bel ornement, et par son train somptueux et grandiose, et par son habileté dans les tournois et les passes-d'armes, qui faisaient à cette époque l'occupation favorite de la jeunesse allemande.

Ce grand seigneur, un peu auparavant si délicat et si recherché dans sa toilette et ses habitudes opulentes, eut à peine franchi la grille et goûté la vie mortifiée et pénitente, qu'il devint au grand étonnement des religieux, même profès, l'homme le plus mortifié et le plus contrit qu'on pût voir. Sa longue et épaisse chevelure fut rasée jusqu'à la peau : il changea ses habits de drap fin pour la rude et grosse bure : son élégante chaussure pour des sandales à semelles de bois : son maintien, auparavant fier et relevé, était humble et réservé : sa voix même claire et douce s'assourdit, et son langage raffiné et gracieux, fit place au silence ou à un parler rustique : lui qui s'était nourri jusqu'alors des mets les plus savoureux et les plus délicats, recevait aujourd'hui une chétive portion de racines, de légumes et de pain noir, ne buvait que de l'eau et couchait sur la dure.

Il serait difficile de ne pas admirer la vertu de cette grâce divine, qui seule peut et sait opérer dans l'homme des prodiges si soudains ; le transformer en

un clin d'œil et le rendre supérieur à la force si puissante de l'habitude qui est pour son esprit et pour son corps comme une seconde nature ! que de fois ne vit-on pas au moyen-âge de ces changements inopinés et complets chez des hommes altiers, orgueilleux, irascibles, toujours le fer en main, cupides du bien d'autrui, et souvent plongés malgré leur sauvagerie dans le luxe et la mollesse ! Rois, ducs, landgraves, margraves, comtes, nous les voyons après avoir consumé leur jeunesse dans les délices et les amours, dans les batailles et les tournois prendre tout à coup la résolution d'entrer dans les ordres les plus sévères, sous les règles les plus rigides, dans des couvents isolés de tout commerce humain, vêtus de bure, chétivement et mal nourris, couchés sur la terre, veillant au chœur, se livrant le jour à de pénibles travaux. Cependant ils étaient de chair et d'os ; ils aimaient, selon l'homme, la vie douce, le plaisir, le délassement, ni plus ni moins qu'on ne le fait de nos jours : et cependant, bien que notre éducation n'ait pas été belliqueuse et violente comme la leur, nous sommes bien au-dessous de ces hommes antiques, quand il s'agit de vaincre notre propension naturelle aux jouissances et au repos. Mais c'est que ces généreux chrétiens avaient une foi vive et solide au Christ et au jugement dernier ; et cette foi, la grâce aidant, leur servait de stimulant, et entraînait la volonté à triompher des rébellions d'une chair molle et capricieuse. Nous voyons encore de nos jours, la foi exercer le même empire sur tant de vierges délicates, élevées dans les douceurs du luxe et de la fortune, qui marchent d'un pas ferme et généreux dans les étroits sentiers de la vie claustrale, clarisses, carmélites, capucines, dont le cœur inondé de célestes délices tressaille d'allégresse aux mortifications, aux veilles, aux jeûnes, aux plus dures austérités ! Laissons les parti-

sans d'un prétendu *christianisme civil*, déclamer à grands cris, que notre ère civilisatrice a horreur de cette âpreté de la vie, comme si le Christ n'était mort sur la croix que pour le monde antique, et qu'il fût réservé au monde moderne d'atteindre l'éternelle couronne de la gloire, en se promenant à travers de délicieux jardins, au lieu de gravir péniblement les rudes pentes du Calvaire.

Après avoir vécu plusieurs années sous l'austère discipline de Fulde, Dauffer fit de si grands progrès en vertu et en sagesse, que les moines de la Moravie le choisirent pour leur père spirituel et leur guide dans les voies de la perfection : élu abbé, il se rendit à son poste : son esprit et son exemple firent bientôt reflourir ces monastères, et la renommée de sa science et de sa sainteté se répandit rapidement par toute la Bohême, dans la Haute et la Basse-Saxe, où l'opinion publique l'entourait de vénération. Il s'attacha surtout à guérir les plaies qui défiguraient le plus cette époque, la licence des mœurs, l'avarice et la tyrannie des grands : employant tour à tour l'habileté, la persuasion et quelquefois la rigueur, il ne tarda pas à recueillir les fruits abondants et exquis de la vertu chrétienne. Il parcourut toute la Moravie alors couverte d'immenses forêts et coupée de fleuves, qui offraient des passages fort dangereux, et fort redoutés des pauvres voyageurs : de perfides châtelains avaient planté leur aie sur la crête des précipices, dans des endroits où il fallait nécessairement passer ; ils apostaient leurs sicaires à l'entrée des défilés, pour piller les voyageurs et leur prendre leur bagage et leurs chevaux : pas de résistance possible ; s'ils tentaient de se défendre, de nouvelles bandes sortaient de leur repaire pour les entourer et les écraser : ils étaient jetés dans les fers, trainés au donjon, et ensevelis dans d'affreux souterrains creusés dans le

roc, où le soleil n'avait jamais pénétré, et où on les laissait mourir de faim et de souffrance.

D'autres éparpillaient dans les forêts leurs coupe-jarrets déguisés en bergers, en chasseurs, en garde-bois : les voyageurs sans défiance leur demandaient le chemin pour arriver à telle ou telle ville ; les brigands leur indiquaient celui qui aboutissait à des marais où ils perdaient pied, s'enfonçaient dans la vase et devenaient infailliblement la proie de féroces pillards. Quelquefois les assassins qui connaissaient fort bien les lieux, ne tiraient du borbier que les chevaux et le butin, laissant leurs malheureuses victimes enterrées dans les marécages où elles ne pouvaient faire un pas sans s'enfoncer davantage : surprises par la nuit dans ces affreuses solitudes, elles mouraient de froid ou dévorées vives par les oiseaux de proie et les bêtes féroces.

Sur les fleuves et les rivières traversés par des ponts, ces rapaces barons élevaient des tours aux deux têtes des piles, et barraient le passage au moyen de herses ou de grilles, qu'on ne pouvait franchir sans payer un péage exorbitant ou des redevances ruineuses : souvent les passants se voyaient saisir à la fois bagage, femme et enfants, et s'ils étaient riches, on les gardait en otage, jusqu'à ce que leur père ou leur mari eussent payé une énorme rançon. Où il n'y avait pas de ponts, les passeurs du baron louaient leur barque aux voyageurs, et arrivés au milieu du courant, ils la laissaient aller à la dérive jusqu'au pied du castel, où on s'emparait de tout ce qu'elle contenait.

Ces dangers étaient communs alors à toutes les contrées de l'occident, mais ils étaient beaucoup plus multipliés dans les provinces barbares, éloignées du centre de l'empire, comme la Moravie et la Silésie. L'abbé Dauffer, que ces vexations et ces cruautés indignaient

vivement se trouvant à la tête d'un pays riche et fertile où il pouvait lever assez de monde pour tenir tête à ses voisins, enjoignit souvent aux barons de tenir les chemins libres et de ne plus assassiner les voyageurs. L'église, mère toujours pleine de sollicitude pour ses enfants, avait prononcé des peines très-sévères contre ces abus de pouvoir : elle excommuniait quiconque usait de cruauté ou d'oppression contre les voyageurs, et surtout contre ceux qui allaient en pèlerinage au tombeau des SS. Apôtres Pierre et Paul, de S^t Jacques de Galice ou au saint sépulcre de Jérusalem. On ne saurait dire combien ces mesures contribuaient à la sûreté des chemins dans ces siècles de foi.

Dauffer ne fut pas plus tôt élevé à sa nouvelle dignité, qu'il fit savoir aux barons et aux vassaux liges du monastère, que sous peine de déchoir de leur fief, il leur défendait de causer le moindre embarras aux voyageurs et qu'ils eussent à relâcher immédiatement, sans rançon ceux qu'ils tenaient prisonniers, en leur rendant leur bagage, leurs chevaux et leurs domestiques. Avec les barons séculiers il employait les bons offices de ses vassaux religieux les plus influents et les plus réputés ; quand la persuasion, les avertissements, les conseils restaient impuissants, il allait lui-même avec ses cavaliers et ses fantassins assaillir leur château, traquer ces brigands jusque dans leur repaire et leur arracher leurs victimes : cet homme si doux et si bon envers tout le monde, devenait alors d'une énergie bouillante : il montait à l'assaut, il assiégeait les donjons, il sapait les murailles, et dirigeait lui-même la manœuvre des engins et des *hourdels* (échafauds de bois qui servaient à l'escalade), il faisait ouvrir des brèches dans les courtines et était un des premiers à s'y élancer et à pénétrer dans la place.

Son premier acte était de courir aux cachots, et de

rendre la lumière à ces malheureux qui y pourrissaient comme dans un sépulcre, les uns attachés à des carcans de fer scellés dans les murs, d'autres enchaînés par le pied, ou chargés de chaînes pesantes: il y en avait qui n'étaient plus que des ombres d'hommes, tant ils étaient décharnés, les yeux creusés, la barbe et les cheveux longs et horriblement en désordre: quelques-uns de ces infortunés avaient perdu la vue; chez d'autres le frottement des fers avait déterminé des plaies qui couvraient tout le corps: d'autres encore étaient devenus difformes et contrefaits sous le poids des chaînes, qui prenant du cou descendaient et se rattachaient à la jambe, en faisant fléchir et courber tous les os, par une longue et continuelle pression: presque tous avaient les jambes gonflées et gangrenées par l'humidité et la boue où ils avaient constamment les pieds. Telles étaient les prisons, ou plutôt les Ergastules des anciens châteaux; nous en avons visité plusieurs et ce souvenir nous fait encore dresser les cheveux sur la tête: c'est là que gémissaient pendant des années entières de misérables voyageurs, coupables seulement d'être devenus la proie de ces cruels bandits, qui les supposant riches, attendaient de leurs familles une large rançon.

Certes Dauffer ne pouvait débiter par une œuvre plus généreuse et plus méritoire: nos discoureurs modernes, ignorants et avides, qui déblatèrent à tort et à travers sur la richesse des vieilles églises, ignorent ou méconnaissent volontairement, combien les prélats et les moines faisaient un noble emploi de leurs richesses en faveur des malheureux! Mais ce ne fut pas la seule entreprise importante de cet homme héroïque, toujours guidé par la droiture de son esprit, défenseur intrépide de la justice, infatigable champion de la vérité. Alexandre II, ayant été élu souverain Pontife de

l'Église sainte à Rome, les hommes dissolus, qui ne pouvaient voir cette élection de bon œil lui suscitèrent un antipape, sous prétexte qu'il avait été couronné sans le consentement impérial : Cadolaüs, l'intrus, homme sans foi et sans honneur, marcha sur Rome à la tête des troupes allemandes et lombardes pour forcer le vicaire légitime du Christ à lui céder la tiare.

L'abbé Dauffer, en apprenant la calamité de l'Église, écrivit à l'impératrice Agnès, la suppliant au nom de l'Agneau de Dieu, de ne pas souffrir que les méchants déchirassent la robe sans couture du Rédempteur et jetassent un si abominable scandale dans la chrétienté : de considérer qu'Alexandre était, par son élection légitime et régulière, le vrai Pape, et que quiconque agirait contre lui, agirait contre le Christ, sagesse de Dieu et vérité éternelle : que Cadolaüs n'était qu'un intrus, subrepticement entré dans l'Église non par la porte, mais par la fenêtre comme un voleur et un assassin, comme un loup cruel qui s'était glissé dans la bergerie pour y mordre et égorger les agneaux du fidèle troupeau du Seigneur : d'avoir pitié du sacrilège massacre qui était sur le point de se consommer : d'ouvrir son cœur maternel, si bon et si compatissant à la voix du sang des martyrs, aux gémissements des vierges, aux supplications des confesseurs, aux cris, aux sanglots, aux plaintes de tous les chrétiens. Dieu, Dieu lui-même qui a mis l'épée dans la main des princes pour la défense de l'Église, pour le soutien des opprimés, pour le maintien de la justice, pour la terreur de l'impiété ; Dieu donnerait la vigueur à son bras, comme autrefois à celui de Judith, et toute la chrétienté la proclamerait d'une voix le salut et la gloire d'Israël.

Que si la voix profane et astucieuse des puissances malveillantes, ajoutait-il, venait siffler autour d'elle,

c'étaient des sifflements venimeux de serpents, auxquels elle devait fermer l'oreille, et défendre l'accès de son esprit et de son cœur : qu'elle prit garde que le jeune Henri, l'espérance de l'empire, élevé par les fauteurs de l'antipape, n'apprit à mépriser les pasteurs légitimes, et que respirant l'air empoisonné de la désobéissance, sa foi ne s'affaiblit, son esprit ne tombât dans le doute et son cœur dans la corruption ; de sorte que devenu grand et tenant les rênes du gouvernement, il tombât d'erreur en erreur, d'entêtement en entêtement, n'ayant de guide que son orgueil, de stimulant que la convoitise des biens ecclésiastiques, de but que la tyrannie, et plongeât les peuples confiés à son règne dans une calamiteuse extrémité. Mais les larmes de la divine épouse retombent sur le cœur du Christ, qui l'aime et qui l'honore ; et Henri n'aurait jamais de paix ; car Dieu, qui se réserve parfois de punir les crimes dans l'autre vie, appesantit souvent dès celle-ci sa justice terrible, sur les persécuteurs qui affligent sa sainte épouse.

Dauffer présentait bien que les intrigues de plusieurs princes allemands, l'avarice de certains clercs et la dissolution des autres, ne manqueraient pas de circonvenir le pieux et noble cœur d'Agnès, parce qu'ils avaient trop de raisons pour ne pas redouter qu'Alexandre, homme très-saint et très-droit, réformât leurs abus scandaleux avec une juste sévérité : aussi cet homme de Dieu redoublant de zèle et d'énergie, prit la résolution de combattre de tout son pouvoir l'impie Cadolaüs, tant en affermissant les fidèles d'Alexandre dans leur généreux dévouement, qu'en cherchant les moyens de ramener les égarés, de convaincre les indécis, d'embraser les tièdes, d'éclairer les ignorants : il s'éleva donc comme un mur d'airain contre les schismatiques, il soutint intrépidement la colère et

la furie infernales qui s'agitaient de toutes parts et menaçaient de bouleverser toute l'Allemagne et l'Italie!

Dauffer criait, que quand le feu prend à la maison, il ne suffit pas d'avoir la bonne volonté de l'éteindre, et que ce n'est point assez de gémir et de s'arracher les cheveux : qu'il faut se mettre à l'œuvre, appeler sés voisins, accourir avec de l'eau et la verser à torrents. Les grandes commotions sociales ne manquent jamais de pleurards, de hâbleurs, de prophètes de malheur, qui débitent, les bras croisés un tas d'*Hélas!* — *quel malheur!* — *le monde va à rebours!* — *il n'y a plus de remède!* Pendant que les fourbes et les intrigants travaillent à la sourdine, agitent, circonviennent, font les empressés, allèchent les uns, se moquent des autres, menaçant par-ci, caressant par là, sans repos, ni trêve, jusqu'à ce qu'ils parviennent à leurs criminels desseins. Les peuples ont de bonnes intentions, ils aiment la droiture, mais comme ils sont peu au courant des pratiques de la malice humaine, on les induit facilement en erreur, sous l'apparence du bien et de la vérité. Il faut donc veiller sur les chefs, éclairer les uns, convaincre et persuader les autres : car un seul chef peut vous gagner une armée, tout comme un seul peut vous la rendre hostile.

Guidé par ces sages et robustes réflexions, Dauffer parcourait les cours des princes, les évêchés des prélats, les cloîtres des couvents : rebuté de l'un, il s'adressait à un autre : méprisé d'un côté, il se transportait ailleurs : éveillant tour à tour dans les cœurs les remords, la crainte, l'hésitation ; stimulant la conscience des uns, excitant chez d'autres une noble indignation contre les ennemis de Dieu et de l'Eglise : toujours encourageant, ranimant, instruisant, consolant, ou menaçant avec une noble franchise des châti-

ments du Juge suprême. Pendant toute la durée du Pontificat d'Alexandre, Dauffer ne s'accorda pas un moment de repos, et lorsque Cadolaüs, vaincu et chassé par les Romains, eut à grande peine regagné le fort Saint-Ange, le saint abbé s'employa énergiquement avec Godefroid de Lorraine pour qu'on ne le laissât pas fuir : quand il eut cependant réussi à s'évader il ne laissa pas que de le combattre toujours de la parole et de la plume.

On comprend qu'un homme de cette trempe, lancé dans une activité si soutenue, devait avoir à craindre de plus d'un côté : mais il poursuivait sa route intrépidement, agissant à peu près comme un guerrier prudent et sage entouré d'ennemis : il méprisait ceux qui étaient trop bas pour l'atteindre, il combattait ceux qui l'attaquaient ouvertement, en se gardant le plus possible des trahisons, et s'en remettant pour le reste à la providence divine qui veillait avec amour sur son fidèle serviteur : il eut plus d'une preuve sensible de cette protection : plus d'une fois il tomba au milieu des sicaires qui le cherchaient, sans en être reconnu : plus d'une fois, le poignard sur la gorge, il se vit délivré sans savoir comment : souvent en traversant les terres de ceux qui le haïssaient le plus, il entendit publier le ban qui mettait sa tête à prix.

Un jour entre autres qu'il se rendait à Rottenstein, il arriva au coucher du soleil, avec douze lances de son escorte, à un village où il y avait un bon gîte : il fit donc descendre ses cavaliers, en leur disant de mettre à l'écurie leurs chevaux qui étaient fatigués, et de l'attendre : qu'il continuerait seul jusqu'au couvent des Prémontrés, situé à mi-côte d'une montagne éloignée de deux milles et demi de ce bourg : il emprunta un cheval de l'hôtelier, l'enfourcha sans besace ni harnais et se mit en route dans cet équipage. Il avait fait

environ la moitié du chemin, lorsqu'une grosse nuée se montra au sommet de la montagne: chassée par le vent, elle couvrit bientôt tout le ciel; un violent orage éclata et la pluie commença à tomber à torrents: l'abbé pressa le pas de sa monture, pour chercher un abri dans les ruines voisines d'un château démantelé par les Hongrois du temps de leurs invasions. Si vous êtes jamais allé de Velletri aux ruines du vaste fort de Nympha assis au pied du roc élevé que domine l'antique bourg de Norma, vous aurez une idée aussi exacte que possible du site que traversait en ce moment l'abbé Dauffer.

Les murailles et les tours du château subsistaient presque en entier, mais à l'intérieur on ne découvrait que des décombres d'églises, de maisons et des fondements d'édifices publics, parmi lesquels croissaient l'ortie, le lierre et les liserons sauvages, qui grimpaient dans les grandes lézardes des murailles tapissées de mousses et de fougères: tout en un mot offrait le tableau d'une désolation complète: un peu plus avant s'ouvrait un lac, dont l'eau faisait mouvoir un moulin situé plus bas: le monastère de la montagne où se rendait l'abbé, était encore trop loin pour qu'il pût songer à s'y rendre par une pluie telle qu'on eût dit que les cataractes du ciel s'étaient ouvertes: il gagna donc les ruines d'un grand palais crénelé, sous le portique duquel il trouva une espèce de taverne, où il descendit et mit son cheval dans une écurie voisine: l'hôte vint à sa rencontre, et l'introduisit de l'air le plus aimable qu'il lui fut possible de prendre, dans la cuisine où brûlait un grand feu. C'était un homme trapu, tout vêtu de cuir, suivant l'usage du temps: une large ceinture de buffle lui prenait la taille et servait à maintenir un grand couteau de boucher, avec un fer à aiguiser, qui lui servait sans doute lorsqu'il avait des moutons à tuer pour son auberge: sa figure disparaissait presque entièrement dans

une grande barbe; de longs cheveux crasseux et lui-sants lui pendaient sur les épaules: en somme la mine d'un fieffé coquin.

Dauffer s'était approché du feu pour se sécher: dans un coin opposé de la salle six soldats, le casque en tête et la cuirasse au dos, étaient attablés en cercle, mangeant à belles dents et buvant à même un large broc de bière; près d'eux, appuyées contre la muraille, étaient déposées leurs lances et leurs rondaches.

— Eh! camarade, dit l'un d'eux déjà à moitié ivre, en hélant le cabaretier, sers nous à boire, hein! nous partagerons ensemble cette nuit... Quarante écus sonnants, que le baron nous donne pour empoigner Dauffer! six pour chacun de nous, et quatre pour toi! allons! à boire!

— Mais, vantard! tu comptes sans ton hôte: tu ne tiens pas encore Dauffer, et il a douze fameux fauchards avec lui: nous sommes juste la moitié.

— Le chaud mal te arde, béliâtre! Et l'hôte et ses palefreniers tu les comptes pour rien? Il arrive ici bien tard, il y couche: et notre hôte a là haut une trappe où d'autres gaillards ont trébuché, tu sais? ou bien il ne fera que passer pour se rendre au monastère, et nous nous mettons aux aguets dans ces ruines, que nous connaissons au bout des doigts et d'où deux hommes en abattraient bien une vingtaine avant qu'on s'en aperçût... qu'il vienne seulement... nous le plumerons comme il le mérite, cet oiseau de méchant augure qui voyage toujours avec ses sacoches pleines d'interdits et d'excommunications... des âmes damnées comme nous n'en feront qu'une bouchée; allons du cœur, ventrebleu! mangeons bien et buvons encore mieux!

— Ohé! cria un autre, l'homme au feu! l'avez-vous pas vu ce rôdeur de nuit?

— De qui parlez-vous, demanda Dauffer.

—Du loup, reprit un autre, qui, moins pris que ses compagnons, s'apercevait de l'imprudence.

— Non, fit Dauffer, je n'ai pas vu le bout de sa queue.

—Tant mieux pour toi, et pour nous, murmura l'hôte.

Dauffer voyant que la pluie avait un peu cessé, paya l'hôte, remonta à cheval, et bénissant le Seigneur qui l'avait tiré de ce mauvais pas, il prit un bon trot et arriva au monastère avant la nuit close.

CHAPITRE VII.

EMBUCHES.

Tandis que Pandolfe se voyait en butte à tous ces embarras, à cause de sa fille et de l'amour insensé que lui portait Ottokar, la belle Yolande menait des jours paisibles, sans soupçonner encore l'orage qui s'amasait sur sa tête. Son caractère doux, enjoué, affectueux, la rendait chère à toutes ses compagnes : l'enfance se trompe rarement dans ses appréciations : elles lisaient dans ce cœur tous les sentiments d'une amie, d'une sœur, d'une protectrice éclairée ; elles se sentaient dominées par l'autorité de ce jugement précoce, attirées par la douce expansion de cette charité, large, pure, élevée, dont l'abondance débordait en une ineffable expression dans ses regards, ses traits, ses gestes et ses moindres discours.

Yolande était l'anneau d'or qui rapprochait et reliait entr'eux les inclinations, les tempéraments, les sentiments les plus disparates : elle possédait cette délicatesse du cœur qui fait toujours découvrir chez les autres un penchant heureux, un bon côté, par où ils peuvent s'accommoder, se lier, s'accorder sans peine avec les natures les plus revêches : ces précieuses qualités lui avaient concilié la confiance universelle, et ses maîtresses en profitaient souvent avec succès. Elle possédait surtout au plus haut degré ce mérite qui rend

les jeunes personnes si dignes d'éloge et d'affection ; une fidélité inviolable à garder le secret de ses amies ; cet art de se faire tout à toutes sans sévérité comme sans adulation, avec une noble simplicité : elle n'avait qu'à ouvrir la bouche pour que ces petites rivalités, ces petites jalousies, ces petites dissensions de pensionnaires se calmassent et s'oubliassent dans une réconciliation pacifique et sincère.

Elle était en quelque sorte l'âme de cette petite société, où elle primait en toute circonstance sans l'avoir cherché : s'il s'agissait d'une réclamation, d'une demande de congé, d'une faveur ou d'un pardon à obtenir des maîtresses, c'était à Yolande qu'on avait recours : elle n'usait pas avec moins de sagesse de son influence sur ses jeunes compagnes pour les engager à se conformer au règlement de la maison ou aux ordres de l'abbesse, ce qui ne contribuait pas peu à faire régner le bon ordre et à assurer les fruits de leur éducation, au grand contentement des institutrices : quoiqu'elle fût si hautement douée de nobles et sérieuses qualités, elle n'en était pas moins affable et souriante avec tout le monde : il y a dans ces âmes privilégiées de la nature quelque chose de si intimement beau, que leur contenance elle-même en reçoit une grâce, un charme, un attrait qui captivent la confiance et l'affection.

Par une belle après-dînée, que les jeunes filles prenaient leur récréation dans le bosquet du jardin, on vit arriver au couvent la bohémienne Swatiza, chargée de toute sa bimbeloterie : elle demanda sœur Cunégonde et prenant un air recueilli et dévôt, elle lui dit d'une voix mielleuse : — Ma belle et sainte sœur, je viens de fort loin et je vous ai rapporté des choses, autant vaudrait dire du ciel : mais des choses que je n'ose pas toucher de mes mains profanes et qu'il n'y a pour ainsi dire qu'un prêtre qui pourrait les manier : cependant

vous qui êtes une épouse du Seigneur, il n'est rien que vos mains angéliques ne puissent toucher, jusqu'au calice et à la sainte patène : mettons-nous donc à genoux, et vous déroulez le drap qui enveloppe la cassette où sont les reliques. — Cela dit, elle tira d'un sac de cuir, une petite enveloppe de toile, à l'intérieur de laquelle se trouvait un autre sac en satin rouge.

Au moment où sœur Cunégonde prit le sac Swatiza se prosterna jusqu'à terre, dans l'attitude d'une adoration profonde et resta dans cette posture jusqu'à ce que l'enveloppe fut ouverte : on voyait au fond du petit sac une vingtaine de graines ou de baies de la grosseur d'une olive mûre, et de couleur sombre : — Quels grains sont-ce là? demanda la sœur.

— Ah! ma douce sœur, reprit Swatiza en soulevant la tête, c'est la relique la plus sacrée que les filles de Saint-Benoît puissent posséder sur la terre : savez-vous de quoi sont faits ces grains? faut-il vous le dire? — et reprenant sa première posture, elle retomba le front par terre : — ce sont des grains tournés de la béquille de Saint-Benoît, sur laquelle il s'appuyait dans ses vieux jours! un trésor, un véritable trésor, dame Cunégonde! un moine de Fulde, coquin! ne voulait-il pas me les acheter vingt marcs la pièce; mais je lui reprochai sa simonie et le regardant de travers en le traitant de simoniaque du diable et de fils de Béliar, je lui dis que je ne vendais pas les choses saintes; et qu'il n'en aurait même pas une pour rien, parce que j'aimais mieux les conserver pour vous et pour le couvent; puissent-ils vous apporter la bénédiction : remettez-les bien vite, car l'air n'est pas digne de les effleurer : donnez-en une à dame Eriberte et une à dame Alimburge. C'est un vrai miracle qu'ils soient tombés dans mes mains : Saint-Benoît est un bien grand saint, je vous assure : figurez-vous que par hasard je passais

dans la Forêt-noire : le jour tombait : tout à coup j'entends au plus épais du fourré un faible et long gémissement ; je cours dans cette direction et j'arrive dans une clairière où s'élevait une petite hutte au milieu des sapins : sur le seuil était assis un vieillard tout décrépit, qui poussait les gémissements que j'avais entendus : je lui demandai avec compassion où il souffrait : ma fille, dit-il, j'ai la jambe gauche toute fracassée ? Il est passé ici ce matin un ours furieux, au moment où je bêchais mon petit jardin, là : il s'élança sur moi, me laboura le corps de ses griffes, et enfonçant ses dents aigues dans ma jambe, il arracha toutes les chairs d'un coup : la douleur me fit jeter un cri terrible ; je me traînai jusqu'ici, mais je ne pus aller plus avant : je vous en supplie, charitable femme, tâchez de me porter sur mon lit, où je mourrai bientôt, je le sens, car la nature est vaincue par la souffrance. — Je le soulevai et le plaçai sur sa couche de paille : mais il était mortellement blessé et sentant sa fin approcher, il me dit : — Bonne fille, je me meurs, mais avant de remettre mon âme entre les mains de mon Créateur, je veux vous récompenser de votre charité. Voyez-vous cette boîte sur la planche ? donnez-la moi : — et comme je la lui donnais il l'ouvrit d'une main défaillante et me dit — Ce petit sac, ma fille, renferme des morceaux miraculeux de la béquille de Saint-Benoît, qu'on conservait en grand honneur dans la célèbre abbaye de Frising ; quand les Hongrois vinrent dévaster la Bavière, mettant tout à feu et à sang, ils brûlèrent le monastère et l'Eglise de Frising ; un saint moine, échappé au massacre, découvrit ce petit drap rouge dans les cendres du saint lieu, sur lesquelles il venait pleurer : il l'ouvrit et trouva ces grains intacts, ainsi qu'un écrit qui mentionnait le nom et l'époque de l'abbé du Mont-Cassin qui avait fait ce généreux cadeau aux moines

de Frising. Vous dire comment ils se trouvent en ma possession, serait trop long : conservez-les en bénédiction et faites en grand cas ; car celui qui les possède a un trésor de grâce et ne mourra jamais dans le feu. — Il dit et expira. Voyez sœur Cunégonde quel miracle ! Celui qui les porte sur soi ne pourra pas brûler ! mais puissiez-vous ne brûler jamais que de l'amour de Dieu !

Sœur Cunégonde était un peu crédule : elle accepta ces prétendues reliques avec beaucoup de joie et n'était pas éloignée de baiser le pan de la robe de Swatiza qu'elle tenait pour une bien sainte femme. A cette époque de foi naïve et forte, il n'était pas rare que d'adroits charlatans fabriquassent de fausses reliques, dont ils tiraient un gros bénéfice : les Souverains Pontifes toujours au guet sur les tours d'Israël, ne négligeaient pas de mettre les fidèles en garde contre ces colporteurs effrontés ; ils leur criaient de ne regarder comme véritables et saintes que les reliques revêtues du sceau du Saint-Siège, des Légats à latere et des évêques. C'est donc à tort que les protestants accusent la sainte Eglise d'avoir voulu spéculer à ce propos sur la bonne foi de ses enfants : elle a au contraire toujours déployé à cet égard une sévérité que des hommes très-sages ont eux-mêmes regardée comme exagérée. Mais n'importe : ces protestants qui achètent tous les jours à grands prix des bronzes et des vases étrusques, grecs ou romains, fabriqués la veille dans les ateliers de Naples ou de Rome, et qui les rapportent en Angleterre et en Allemagne comme des morceaux précieux de l'époque des Porsenna, des Périclès, des Scipion, ne manquent pas d'aboyer à l'Eglise Romaine, qui n'en peut mais, parce qu'il a pu arriver au moyen-âge que des hommes de bien, dont on avait surpris la bonne foi, vénérassent comme des reliques rapportées par les

croisés de la Terre-Sainte, des objets fabriqués par de vils saltimbanques.

Quand la bohémienne eut bien amadoué sœur Cunégonde, que ses grains miraculeux ravissaient d'une joie spirituelle, elle lui dit d'un air souriant :

— Ma bonne sœur de Dieu, ne serait-ce pas une indiscretion que de vous demander la permission de voir vos chères enfants? J'ai là une foule de petites merveilles, à se mettre à genoux devant ; et dont les petites filles sont toujours friandes? Ah! ma sainte mère, accordez-moi cette faveur?

Sœur Cunégonde la conduisit au jardin, et à son aspect toutes les jeunes filles accoururent, en criant : — Voilà Swatiza! Eh bien! Swatiza, qu'apportes-tu de beau? d'où viens-tu? as-tu des bourses de velours? as-tu des bracelets? as-tu des ceintures? Allons, bonne femme, étale-nous ton magasin.

La bohémienne leva la tête, allongea les lèvres et se mit à envoyer de la main des baisers dans toutes les directions : — Mesdemoiselles, s'écria-t-elle, en clignant l'œil, vous n'avez de votre vie rien vu d'aussi beau, d'aussi riche, d'aussi merveilleux! J'ai des bourses de satin brodées en Bourgogne : des pierres fines montées à Venise, qui est au milieu de la mer, comme une perle dans sa coquille; des réseaux en acier de Milan; des anneaux de toutes sortes qui viennent de Grenade; des draps de Trébizonde, des ceintures de Tartarie, des lustrines de Golconde, des dentelles d'Anvers, des toiles peintes d'Arménie, des miroirs d'Amalfi, émaillés par les pyramides d'Egypte... — Hein? Qu'est-ce les Pyramides? — Bon! qui c'est? assurément des princesses de Turquie qui portent des longs et larges pantalons de basin, tout chamarrés... — En vérité? des femmes en pantalons? les as-tu vues, Swatiza? — Moi? Je les ai vues mille fois pour une, quand

j'étais au Saint-Sépulcre, en Palestine. — Et Grenade, où est-ce? — C'est au pays des Maures, là-bas, de l'autre côté de la mer. — Comme Milan? — Allez, allez, taisez-vous, petites espiègles.

Pendant ce colloque, Swatiza avait étalé toutes ses babioles sur une petite table, et un cercle compact s'était formé autour d'elle, comme un essaim d'abeilles: l'une admirait une boucle, l'autre un ruban: celle-ci se mirait, celle-là s'essayait un bracelet; une autre se passait une bague au doigt ou approchait une dentelle de son cou: quelques-unes avaient des désirs fort au dessus de leur bourse, toutes demandaient les prix, et en les entendant elles roulaient de gros yeux, baisaient la tête et regardaient leurs compagnes d'un air qui voulait dire: je voudrais bien, mais ma tire-lire est à sec; les plus malignes disaient: Swatiza, mon papa doit m'envoyer de l'argent; fais-moi crédit, je te paierai plus tard. — Ma belle enfant, répondait la madrée sorcière, je suis pauvre, et sans argent je ne puis rien acheter; mais savez-vous quoi?—et elle leur parlait à l'oreille: — si vous avez des robes, des chemises, des voiles, faites en un petit paquet et apportez le moi; je vous donnerai des bracelets et des bagues; — l'honnête créature leur apprenait à voler, pour se passer ces petites fantaisies.

Tout en dupant de son mieux ces pauvres innocentes elle cherchait Yolande du regard: elle l'aperçut enfin près d'un rosier qu'elle dépouillait de ses plus beaux bouquets; laissant à l'abandon sa marchandise que les jeunes filles bouleversèrent, Dieu sait comme, elle s'avança vers le rosier en faisant mille révérences à la noble Demoiselle: — Heureuse enfant, lui dit-elle, vous êtes ici à vous amuser de vétilles, et vous ne voyez pas la bonne fortune qui tombe à vos pieds: voyez-vous cette couronne de filigrane à pierreries? et ce bracelet

d'or avec un si beau rubis au milieu? cette pierre a tant de vertu qu'elle brille la nuit comme une étoile : à elle seule elle vaut une cité; et que dites-vous de cette ceinture bordée d'émeraudes et de topazes? n'est-ce pas un bijou de reine? Eh bien ces trois merveilles et de plus celui qui vous les offre, sont à vous.

Yolande regardait la bohémienne en face, sans faire un geste; Swatiza poursuivit en ces termes : — Tu me regardes comme une égarée, de ces yeux fripons qui ont escamoté le plus beau et le plus noble cœur qui ait jamais battu sous la peau d'un garçon. Sache donc, ma belle enfant, que le marquis Ottokar de Brunn, t'aime éperdument, qu'il veut ta main à tout prix et qu'il m'envoie te dire, que tu veuilles bien agréer ce petit présent, et avec lui l'hommage de toute sa personne qu'il te livre et te dévoue sans réserve. Ah! heureuse Yolande! quelle noble destinée t'attend! Ottokar, comme tu sais, est le plus riche et le plus puissant Marquis de la Moravie, et le vieux duc lui avait déjà fiancé sa fille Gille, avec une dot considérable en terres et en châteaux; néanmoins il te préfère à elle et à toutes les princesses d'Allemagne et de Bohême, et c'est toi, l'étrangère, qu'il veut asseoir sur le trône du marquisat de Brunn et couronner souveraine de ses états! Eh bien! que réponds-tu? parle; quelle réponse vas-tu me donner pour le prince? que tu es contente, n'est-ce pas? que tu l'aimes de tout cœur, que tu brûles de lui donner ta main, que tu sauras reconnaître sa préférence et que tu le remercies de ses riches cadeaux? ainsi c'est convenu! laisse-moi faire, Yolande; je vais le rendre bien joyeux: que de douceurs je vais lui rapporter de ta part!

— De ma part, riposta franchement Yolande, de ma part, Swatiza, tu lui diras que je ne suis qu'une pauvre bourgeoise qui ne puis aspirer à la main d'un si haut

sire: que j'ai mon père: que c'est à lui à m'établir suivant mon rang, et pas à moi : que je ne puis ni ne dois accepter ses dons, sans en parler à l'abbesse, parce que cela serait méseant pour une honnête fille.

— Ah! parbleu faut-il être niaise et scrupuleuse! te semble-t-il donc que ce soit là un parti si fort à dédaigner? allons! ne disons plus de sottises semblables! prends ces cadeaux et empoigne la fortune par les cheveux! une fois qu'elle s'est enfuie, on a beau courir et crier! Dis-moi, du moins que tu y penses, qu'en attendant tu acceptes avec plaisir ces beaux présents et que tu lui sais infiniment de gré de l'offre qu'il te fait de tout lui-même.

Yolande se trouve dans une de ces épreuves auxquelles il n'est pas rare de voir exposées des jeunes personnes séduites par l'astuce ou plus souvent, circonvenues par la trahison : malgré leur simplicité, leur candeur et leur inexpérience, des jeunes filles honnêtes reçoivent de Dieu et de la nature assez de lumière pour pressentir instinctivement le piège qui les environne, et elles savent s'y soustraire d'un pied franc et léger; malheur à elles si elles balançaient un instant à s'éloigner! car il est de ces embûches si subtiles que plus on cherche à s'en dépêtrer, à les rompre, à les briser, plus elles vous enlacent, vous resserrent et vous retiennent de manière à vous ôter tout espoir d'évasion. Yolande, voyant où voulait en venir la Bohémienne, coupa court à ses instances: elle lui répéta qu'elle ne voulait pas entamer de pourparlers sans le conseil de son père et de l'abbesse et s'esquiva pour aller rejoindre ses compagnes.

Cette fois le trompeur fut trompé et resta le bec dans l'eau; Swatiza s'éloigna du couvent la tête basse et s'achemina vers Brunn pour transmettre le cruel message au jeune marquis qui ne l'eut pas plus tôt aperçue

qu'il lui demanda : — Eh bien ! Swatiza , quelles bonnes nouvelles ?

— Meilleures que jamais, si vous savez être homme.

— Tire-moi de cette anxiété, et dis-moi... Yolande a-t-elle fait bon accueil à mon envoi et favorablement reçu ma demande ?

— Yolande a fait la mijaurée, comme toutes les filles en disant qu'elle était on ne peut plus heureuse d'une proposition si magnifique et fière d'un si galant hommage ; qu'elle brûlait de vous avoir pour époux, pourvu que son père lui donnât son consentement : voyez-vous ? son père n'est pas un imbécile ; vous n'aurez qu'à lui en toucher un mot pour le mettre aux anges.

Les tergiversations et l'embarras de la bohémienne commencèrent à impatienter Ottokar — Et de mes présents, lui dit-il d'un air rogue, qu'est-il advenu ? les a-t-elle gracieusement acceptés ? avait-elle l'air d'en être contente ? a-t-elle essayé les bracelets ? ils ne sont pas trop petits, n'est-ce pas ? et la couronne ? et la ceinture ?

— Marquis..., hem ! marquis... on sait bien... les jeunes filles grillent d'avoir un mari, mais elles ne veulent pas en avoir l'air... on voit ça dans leurs yeux : une fois trouvé le prétexte du père, elles s'en servent pour cacher leur jeu... mais...

— Mais ! mais !... le diable t'emporte, vilain gibier de potence ! je ne sais ce qui me retient de te tordre le cou, abominable chouette que tu es ! — et ce disant, il donna un violent coup de poing sur la table, tant il était monté.

En voyant que les choses prenaient une si mauvaise tournure, la bohémienne ne se sentit pas trop rassurée : — Miséricorde, monseigneur ! adressez-vous au père : vous êtes sûr de réussir.

— Le père, riposta Ottokar, un peu calmé de son accès de colère, le père est parti de Znaïm, sans qu'on sache où il est allé : ce qui m'enrage le plus c'est que je ne puis pas deviner comment il est parvenu à savoir que j'avais aposté des Vandales pour le saisir et me l'emmener ici, où j'aurais bien su le forcer à m'accorder sa fille. J'ai su par mes satellites, et ils le tenaient de bonne source que Pandolfe devait aller chercher Yolande pour l'emmener au loin : mais il ne fut pas à mi-chemin, qu'il rebroussa et au lieu de lui, mes embuscades rencontrèrent les soldats de l'abbé Dauffer qui m'en tuèrent une partie et mirent le reste en fuite. Tu vois donc, Swatiza, que Pandolfe m'échappant, je ne pourrai jamais amener Yolande à consentir à mes projets.

— Si ce n'est que cela, dit la coquine, vous pourriez vous entendre avec un de vos hommes, qui ferait semblant d'aller au couvent de la part du père pour lui porter son consentement.

Ce conseil plut assez au méchant Ottokar, et il loua Swatiza de cet expédient subtil, quoiqu'il ne se dissimulât point tout ce qu'il offrait de dangers et de difficultés en pratique. Cependant aiguillonné par sa passion, il dit à la Zingara : — il faudrait encore trouver quelqu'objet de Pandolfe, pour le montrer à Yolande, au cas où elle voulût avoir des preuves de la véracité du messager : pourrais-tu t'en procurer un ?

— Ce ne sera pas bien difficile, s'il a quitté Znaïm à l'improviste, répliqua Swatiza : que je puisse seulement me glisser dans sa maison de Znaïm, je trouverai bien n'importe quoi, qu'il aura oublié en partant ou laissé en réserve : trouvez un gaillard assez adroit pour bien jouer son rôle, et je me charge du reste.

Cependant Yolande roulait des pensées bien différentes : après s'être brusquement éloignée de l'insi-

dieuse bohémienne, elle courut tout droit chez l'abbesse Theutberge et lui raconta de point en point les obsessions du marquis de Brunn, les cadeaux qu'il lui avait envoyés, les brûlantes instances qu'il lui faisait. Alors Theutberge la regardant affectueusement, lui dit : — Yolande, ma chère fille, le Seigneur t'apprête une rude épreuve : mais rassure-toi, sa puissance te gardera du mal, et ses anges te porteront dans leurs mains, pour te soustraire aux périls dont te menacent le soudain amour d'Ottokar, sa nature impétueuse et son ressentiment de ton refus. Yolande, comme une tendre mère, je puis aujourd'hui te faire une question, que la prudence et la délicatesse m'ont interdite jusqu'ici : parle-moi franchement et à cœur ouvert : ne doute point de ma foi ; je te fais le serment de ne jamais trahir ta confiance : ma fille, dis-moi, Pandolfe, ton père, t'a-t-il révélé sa condition ?

A cette question inattendue, Yolande baissa les yeux ; une modeste rougeur couvrit son front, et elle répondit : — Ma mère, j'ai toujours cru que j'étais la fille d'un honnête bourgeois : mais la dernière fois que mon père vint me voir, il me prit à part, s'il vous en souvient, pendant que vous causiez avec ma mère, et me serrant doucement la main, il me dit : Ma fille, vous êtes arrivée à un âge, où je puis confier à votre jugement et à votre amour, un secret que je vous ai caché jusqu'ici, et souvenez-vous que ma vie dépend de votre discrétion. Sachez donc que jusqu'ici je vous ai trompée sur ma naissance : je ne suis pas du pays que j'ai dit être le mien, mais de Groningue, où je suis comte souverain, et votre mère est la fille du Landgrave de Hesse, seigneur de grandes provinces. Le marquis de Brandebourg qui avait pris cause pour le schisme de Cadolaüs, comme encore aujourd'hui pour celui de Guibert de Ravenne, m'en voulait mortellement de mon

dévouement au vrai Pape, Alexandre II, et à son légitime successeur Grégoire VII, seul Vicaire de Dieu sur la terre : il en prit occasion de me faire une guerre cruelle, où j'eus d'abord l'avantage, malgré l'infériorité de mes troupes : mais le sire de Dessau m'ayant traîtreusement pris en flanc avec ses cavaliers, je tombai blessé dans la mêlée et devins prisonnier du marquis ! L'amour héroïque et l'infatigable courage de votre mère me rendirent la liberté. Mon frère Guinigise gouvernait pour moi ; mais l'empereur favorisant l'antipape et ayant entraîné dans son parti la plupart des princes allemands, jaloux de ma fidélité au siège de Saint-Pierre, ils se liguèrent avec le Brandebourgeois pour me ravir la couronne et s'emparer de la Groningue. Vous voyez, ma fille, que jusqu'à ce que les temps soient meilleurs et que l'empereur, venu à résipiscence, se soit réconcilié avec le Saint Pape Grégoire, la prudence et ma sûreté exigent que je mène une vie obscure, pour vous conserver l'héritage de vos ancêtres : j'ai confiance en Dieu, pour la vérité duquel j'ai souffert tant de traverses, et j'ose espérer que nous ne sommes plus éloignés du jour de la délivrance et de la consolation.

Theutberge, en entendant ces paroles, ouvrit les bras et serra tendrement la jeune fille sur son cœur : — Jamais, s'écria-t-elle en pleurant, jamais les espérances de Pandolfe ne seront déçues par les vicissitudes du temps et les variations de sa fortune ! Ton père, confesseur du vrai Dieu dans son Vicaire, et qui souffre aujourd'hui pour la justice, sera exalté et glorifié, même en ce monde, en raison de ses souffrances et de ses humiliations, parce que Dieu est la vérité et la foi éternelles ! Et toi, ma fille bénie, toi qui naquis dans l'exil et qui fus nourrie du pain de la douleur, tu mourras sur le trône, comblée de jours prospères ! Le

marquis Ottokar serait digne de toi, s'il était vertueux, si au lieu de te dresser de viles embûches, il t'avait loyalement demandée à ton père, qui ne lui eût pas accordé ta main, parce qu'Ottokar est déjà fiancé à Gille, fille du duc de Moravie. Il n'aime d'ailleurs que ta beauté, ton visage, tes yeux, tes cheveux, puisqu'il ne te connaît que de vue, et qu'il n'a aucune idée de la pureté de ton esprit, de ta piété et de l'élévation de ton cœur : l'insensé s'est laissé vaincre et enchaîner par la convoitise des yeux, non guider par la raison, mais par le caprice. Je prierai et je ferai prier pour toi : reste affermie dans la crainte de Dieu, approche souvent de Jésus dans son adorable sacrement, car il est des combats où l'on ne triomphe que par la prière.

Le jour même que Swatiza avait eu avec Ottokar l'entretien que nous avons rapporté, elle se mit en route pour Znaïm : arrivée dans ce bourg, elle se mit à colporter ses marchandises de porte en porte, entrant dans les maisons pour causer avec les femmes, et leur offrir ses bagatelles à vil prix : trois jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle s'était abouchée avec tous ceux qui pouvaient lui fournir des renseignements sur Pandolfe : seulement elle n'en apprit pas grand' chose : une nuit les voisins avaient entendu un grand piétinement de chevaux, et puis on n'avait plus vu ni Pandolfe ni sa femme. Ayant appris où il avait demeuré, elle alla chez la concierge à qui elle donna quelques menus objets de femme, des aiguilles, des épingles, des ciseaux, des petits miroirs, et lorsqu'elle eût bien capté sa confiance, elle la pria de vouloir bien lui montrer la maison. La bonne femme, qui ne se doutait de rien, l'introduisit en toute sécurité, et Swatiza put s'assurer que Pandolfe était parti sans rien enlever de son mobilier, comme un homme pressé, qui voyage à cheval et ne veut pas se surcharger d'un faix embar-

rassant. Elle chercha inutilement son sceau ou quelque bague, et ne trouvant ni l'un ni l'autre, elle regardait autour d'elle ce qu'elle pourrait emporter : elle se trouvait précisément dans une chambre voisine de celle de Pandolfe : il y avait là un petit lit, et à côté sur le buffet une statuette d'ivoire de Notre Dame. — C'est ici, dit la concierge, que couchait la fille de Pandolfe, Yolande, quand elle était petite : elle est aujourd'hui au couvent de Brunn : sa mère qui l'aime beaucoup a voulu que sa chambre restât exactement comme quand elle était à la maison.

C'est tout ce que Swatiza voulait savoir, et comme la concierge la précédait pour ouvrir la porte, elle raffla la petite madone en passant et sortit avec la femme de la maison : une fois dans la rue, elle fit un paquet de ses marchandises et fila sur Brunn où Ottokar l'attendait avec impatience :

— Maintenant, lui dit-elle en lui montrant la statuette d'ivoire, c'est à vous à en profiter : elle est très-connue d'Yolande depuis son enfance. — Alors Ottokar fit venir un de ses deux nécromanciens espagnols, qui n'étaient que trop habiles à lui rendre de ces sortes de services : il l'habilla en moine de Cluny, et le chargea d'aller trouver Yolande, et de l'engager au nom de son père, à aimer le jeune homme et à lui accorder sa main.

Le franc coquin qui portait toute sa barbe, pour se donner la prestance et la majesté d'un philosophe, la peigna soigneusement et la partagea en deux longues mèches : il se frotta ensuite le visage avec certaines herbes qui lui donnèrent un air pâle et défait, endossa la tunique blanche avec le capuchon rabattu et s'achemina vers le monastère. Arrivé là, il se présenta au tour, avec un visage empreint de piété et de modestie, et demanda, au nom de Pandolfe, la permission de par-

ler à Yolande. La tourière l'annonça à Theutberge : celle-ci appela l'enfant, l'informa de la visite du moine et voulut l'accompagner au parloir. La présence de l'abbesse déconcerta un peu notre faux religieux, mais il n'eut garde de le laisser voir, et dit : — ma révérende Mère, je suis de l'abbaye de Cluny, envoyé par le saint abbé, successeur du célèbre Odilon pour fonder un grand monastère en Pologne ; j'ai passé par l'abbaye de Znaim, où le vénérable abbé Dauffer m'a retenu quelques jours pour me remettre un peu de l'affaiblissement d'une si longue traite : c'est là que j'ai appris que Pandolfe y demeurerait depuis plusieurs années : je suis un ancien ami et un frère d'armes de ce vaillant chevalier : nous avons passé notre jeunesse ensemble à la cour de l'empereur Henri II, et nous fîmes toutes les guerres d'Allemagne et d'Italie, où il se distingua par sa bravoure.

Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'a fait voir la vanité du monde : j'avais entendu parler de la réputation de sainteté de l'abbé Odilon, et laissant la cour et le métier des armes, je me consacrai au service de Dieu, dans la pauvreté, l'humilité et la mortification. Quelques années après ma vocation je fus chargé par le saint abbé de propager la foi du Christ en Gothie et dans le royaume de Norwège, où je résidai pendant de longues années. Plus tard je m'embarquai avec d'autres prêtres, pour entreprendre la conversion de l'Islande glacée, qui est l'extrême Thulé. Ah ! vénérable Mère ! quels pays et quelles mers ! figurez-vous six mois continus d'une nuit profonde, où le milieu du jour est aussi obscur que chez nous le crépuscule de la soirée la plus avancée : le reste du temps ce sont des ténèbres si épaisses qu'il faut de la lumière pour dîner et pour souper, quand on se lève comme quand on se couche, à l'église comme en plein air, à matines comme

à tierces. Et les flambeaux dont on se sert dans ce pays sont des branches de pin, ou des mèches trempées dans de la graisse de phoque ou de baleine.

— Qu'est-ce que des phoques et des baleines, mon Père? demanda Yolande toute attentive à cette nouvelle histoire.

— Ma fille, reprit le faux moine, les phoques sont de grosses bêtes qui vivent aussi bien dans l'eau que sur la terre: si grandes qu'elles couvriraient bien toute la longueur de ce cloître: elles ont un ventre et une tête énormes, avec des yeux saillants comme deux grosses boules de cristal: l'ouverture de leur gueule est si large et si profonde, qu'on pourrait s'y tenir debout: elles ont des lèvres renversées comme deux gouttières, d'où il sort six ou huit dents plus longues que mon bras: elles ont des pattes très-courtes et rampent sur leur gros ventre. Les baleines, elles, sont les plus grands poissons de l'océan: il y en a de si énormes que quand elles flottent à la surface de la mer, on dirait de grandes îles couvertes de mousse. Les uns et les autres sont remplis d'une graisse blanche qui fournit tant d'huile que les hommes du septentrion en retirent de chacune plusieurs dizaines de tonnes.

Les hommes portent au front et sur les joues des incisions en forme de cercles et de sinuosités, tracées au minium et à la laque: plus ils sont tatoués, plus ils se croient beaux et distingués: ils vivent de chasse, de pêche et du produit des mines de fer, de plomb et d'étain, dont ils trafiquent avec les Norvégiens, les Danois et les Anglais; pendant la plus grande partie de l'année leur île est emprisonnée par les glaces, que la furie de la mer amoncelle sur les plages, en en formant d'immenses bastions de cristal, des pyramides élevées, des arches, des aiguilles à pic, entre lesquelles on voit circuler les phoques et des troupeaux d'ours blancs, qui

se cramponnent sur le dos des premiers, leur enfoncent les dents dans les chairs et les déchirent de leurs griffes énormes pour se repaître de leur graisse.

Il faut que vous sachiez que je fis sur un baleinier la traversée de l'Islande aux terres inconnues du Groënland, où les hommes sont petits et gras, avec un visage plat et les yeux obliques : ils s'enveloppent le corps dans une peau d'ours blanc, la tête dans des bonnets de martre et les mains dans des gants de peau de lapin blanc comme neige. Ils s'appellent dans leur langue Esquimaux, et voyagent sur la glace dans des traîneaux tirés par des rennes et des grands chiens : ils se construisent des habitations de morceaux de glace, si dure en ce pays, que le grand feu qu'on y entretient nuit et jour, ne la fond pas : le sol en est couvert de peaux de bisons, d'ours et de rennes. Quelques-uns se font des maisons avec des carcasses de baleines ; les murs se composent alors de peaux de phoques, tendues tout autour en forme de tentes : et je vous dirai encore que dans ce pays-là il y a aujourd'hui des chrétiens convertis par les moines, des sièges épiscopaux et des églises paroissiales ni plus ni moins qu'en Islande (1).

Yolande écoutait attentivement le faux moine, tout émerveillée de ces récits extraordinaires : l'abbesse de son côté cherchait à deviner, où allait aboutir cette harangue, et elle priait Dieu de l'éclairer. Quand le coquin eut fini de raconter ces détails, qu'il avait retenus d'un bon moine qui avait effectivement parcouru autrefois ces régions lointaines, il s'adressa à Yolande d'un air tout joyeux : — ma fille, dit-il, j'en'eus pas plus tôt appris que mon cher Pandolfe était à Znaim, que je courus le visiter : il était alité par suite d'un coup

(1) C'est en effet vers cette époque que le christianisme fut porté de la Norvège en Islande et au Groënland.

de pied de cheval qu'il a reçu dans la jambe : l'os n'est pas brisé ; mais les chairs sont si meurtries, que de plusieurs semaines il ne pourra monter à cheval. Je vous laisse à penser la joie qu'il éprouva de me revoir après tant d'années, et combien nous causâmes ensemble des souvenirs de notre jeune temps !

Je restai plusieurs jours à Znaïm, pour lui faire plaisir ; avant-hier enfin au moment de mon départ, il me dit : mon cher Thibaut, avant de te rendre en Pologne j'aurais à réclamer un service de ta vieille amitié : J'ai mis ma fille unique Yolande au couvent de Brunn, pour y être élevée noblement et saintement, — je demande pardon à votre modestie, ma révérende Mère — par cette admirable abbesse Theutberge : or, mon ami, tu sauras que le jeune marquis de Brunn, Ottokar, a par hasard entrevu mon enfant : la voir ets'enflammer d'amour pour elle, ne fit qu'un temps : il me demanda sa main ; moi, considérant ma condition et la sienne, je m'en excusai d'abord, de mon mieux : mais c'était peine perdue : le prince insistant plus que jamais, j'ai cru à la fin pouvoir lui accorder ma fille : cependant comme je ne veux pas abuser de mon autorité paternelle jete supplie, mon bon Thibaut, de la voir, de l'engager de ma part à se montrer favorable aux vœux du marquis et à décider son beau cœur à l'aimer.

Vous voyez, Mademoiselle, qu'il ne faudrait pas se mettre en grands frais d'éloquence pour vous persuader d'accueillir avec joie la destinée brillante qui s'offre à vous. Il est jeune, d'un esprit élevé, brave, riche et puissant : vous êtes une fille étrangère, de basse condition et d'une naissance bien modeste, il faut en convenir, en comparaison d'un si grand prince, qui vous appelle à partager sa couronne et son sceptre et à régner avec lui sur une si noble cité : quant à moi, je vous crois assez sensée, pour ne pas faire l'insigne folie de

repousser un parti aussi brillant qu'inattendu: votre père, que son mal de jambe empêche de se transporter ici lui-même, vous y engage avec tout l'amour dont un père, est capable, et votre mère ajouta, que votre refus la ferait mourir de chagrin.

Les deux femmes restèrent un moment silencieuses : puis Yolande, comme si une pensée subite eût traversé son esprit, regarda le moine en face, et lui dit:— Mon père me pardonneriez-vous de vous demander quelle preuve vous nous donnez de votre mission?

—Rien de plus juste, fit le coquin: Pandolfe qui connaît votre jugement bien au-dessus de votre âge, a prévu cette question; il fit prendre dans votre ancienne chambre une petite Madone, que vous aviez auprès de votre lit, et me la remit, en disant: donnez-la lui en mon nom et de ma part — et tirant la statuette d'ivoire de sa besace, il la présenta à la jeune fille.

—O mon Dieu! s'écria celle-ci toute radieuse, je la reconnais! chère petite image tu fus l'amour de mon enfance, sois encore le soutien de ma jeunesse; je ne me séparerai plus de toi: tu seras mon conseil, mon bras, mon bouclier; tu guideras mes pas errants, tu adouciras l'amertume de mes pleurs! tu seras la gardienne, la lumière et l'amour de mon âme!

— Ah! ah! dit le fourbe, n'ai-je pas bien fait de vous apporter cette chère petite Vierge: tenez, interrogez-la; elle vous dira: qu'il faut être obéissante aux volontés de votre père, aux désirs de votre mère, aux vœux ardents de votre amant, qui brûle et se consume pour vous, et qui met à vos pieds, en prix de votre amour, un trône, un peuple, l'hommage de tout son être. Je répondrai donc au marquis Ottokar de Brunn que...

—Vous lui répondrez, interrompit Yolande, en regardant fixement Theutberge, qu'avant d'en avoir parlé à mon père, je n'ai aucune réponse à lui donner.

— Comment! s'écria le traître, en devenant rouge comme braise de dépit, — comment! vous seriez assez stupide, je dirai même assez téméraire pour envoyer une si insolente réponse au marquis qui vous adore? ne craignez-vous pas que son amour se tourne en haine et en un implacable ressentiment?

— Pardon, dit doucement Theutberge, mais Yolande fait la réponse que toute jeune personne bien élevée doit faire en pareille circonstance. L'indisposition de Pandolfe ne peut durer, d'après ce que vous avez dit, que quelques jours. Eh bien! il viendra alors au couvent et parlera à sa fille : en désirant attendre la visite de son père elle ne fait injure ni à vous ni au marquis.

CHAPITRE VIII.

MÉNESTRELS ET NÉCROMANCIENS.

Il n'est point de plume ni de langue pour décrire l'emportement d'Ottokar, à la nouvelle de sa déception : il déchargea sa colère sur le malencontreux émissaire : menaces, imprécations, mépris, injures, sanglantes et amères ironies, rien ne lui fut épargné : — Voilà donc le grand savantasse qui lit dans les cieux, qui suppute l'influence des astres, qui marque l'ascension des planètes, qui tient les rênes du soleil et de la lune ! Imposteur ! béliâtre ! cuistre ! qui ne sait pas vaincre un enfant, ni décider une vieille imbécile d'abbesse ! Il peut bien faire le hâbleur et le pédant avec les niais qui ajoutent foi à ses graves sornettes, à ses ténébreux mystères, à ses diaboliques sortilèges ! le lâche ! le poltron ! qui se sauve parce qu'un méchant roquet lui montre les dents ! Voyez ce muffle de nigaud ! arrière, archi-coquin, ôte-toi de mes yeux, ou je te fends d'un coup de hache ta stupide caboche !

L'astrologue fut un peu déconcerté de cette violente sortie : il tâcha cependant de reprendre contenance et d'un air moitié épouvanté, moitié confiant, il dit à son irascible maître : — J'ai un mortel regret de n'avoir pu servir Votre Seigneurie à son gré : mais qu'elle veuille bien considérer que jusqu'ici on n'a pas encore trouvé

le secret de vaincre l'entêtement d'une fille qui s'obstine à dire non, et qu'autant vaudrait vouloir prendre la lune avec les dents, que de vouloir briser ces petites têtes dures : le mieux avec elles, est d'user de beaucoup de patience et de longanimité : c'est le moyen de vaincre une inertie, que n'auraient pu d'abord ébranler vingt paires de bœufs ou d'éléphants : eh ! vous avez plus d'une corde à votre arc, monseigneur ! essayons d'autre chose : il y a à votre cour une foule de ménestrels et de troubadours, habiles à accompagner sur le luth et la cithare les plus tendres refrains d'amour : commencez par vous informer si la chambre d'Yolande donne sur le préau du monastère et puis envoyez tour à tour pendant quelques nuits l'un ou l'autre de vos chanteurs qui fera entendre sous sa fenêtre des ballades et des lais doux et mélancoliques composés pour votre cas : vous avez là Godevise d'Aquitaine et Ildegard de Lorraine qui jouent divinement de la harpe, puis Cleph de Spolète dont le chant est plus doux que celui des sirènes et des rossignols.

— L'idée n'est pas mauvaise, au fait : appelle Swatiza ! elle saura bien nous dire si la chambre d'Yolande est sur le préau : et toi, va dire à trois ménestrels et poètes que je veux leur parler : s'ils me l'attirent à la fenêtre, ils n'auront pas à s'en repentir.

Le couvent de Brunn n'était pas à une lieue de la ville : il s'élevait dans un site solitaire et agréable, au milieu d'un parc antique, dont une petite rivière transparente et tranquille baignait les arbres touffus : elle formait deux bras dont l'un embrassait dans un vaste circuit les murs élevés du cloître, le jardin et l'église en décrivant une large courbe dans le pré qui s'étendait en avant : pour entrer au couvent, comme pour pénétrer dans l'église, on devait traverser des beaux ponts, construits en pierre brune et que des gardiens avaient

soin de tenir toujours en bon état et de débarrasser des algues et de la mousse engendrées par l'humidité : les fenêtres de la façade extérieure se miraient donc dans l'onde calme et limpide, qui baignait le pied des murailles. Le pont qui menait à la maîtresse porte du monastère était à bascule : les touriers étaient chargés de le lever après les complies : on ne l'abaissait que le lendemain matin à l'heure de prime : enfin les murailles des fossés étaient très-escarpées jusqu'au cordon supérieur, le long duquel régnaient les quatre façades extérieures de l'édifice, qui étaient très-longues et percées de fenêtres à balcons d'où l'on pouvait jouir de l'aspect de la campagne et respirer la brise nocturne dans les chaudes soirées de la belle saison.

L'intérieur du couvent était fort vaste : de larges cours en occupaient le centre, tout entourées de cloîtres au rez-de-chaussée, et à l'étage de grandes pièces qui servaient de promenoirs aux religieuses et de salles de récréation à leurs élèves, dans les jours pluvieux ou en hiver quand la neige couvrait les campagnes, les prairies et les jardins. En face était le quartier des étrangers, où l'on recueillait à cette époque les voyageurs et les pèlerins, qui venaient en foule visiter une image miraculeuse de Marie, conservée dans cette église : au-delà s'étendaient les vastes dortoirs des élèves, où les parents même n'étaient admis que lorsque leurs enfants étaient malades : puis venaient enfin les cloîtres des religieuses ; c'est dans ce bâtiment qu'était la grille, que les séculiers ne pouvaient franchir, hormis la noble famille de l'abbesse.

Dans les grandes salles du rez-de-chaussée du quartier des étrangers, on accueillait tous les jours après-dîner, environ trois cents pauvres auxquels on distribuait du potage, du pain, de la bière et un petit ragoût de lard et de viande salée. La pieuse abbesse, afin

d'accoutumer les jeunes élèves à la compassion envers les pauvres les envoyait souvent assister les converses dans cette belle œuvre de charité : comme elles sentaient toute la gloire qu'il leur revenait de la part du Christ, à s'humilier ainsi aux pieds de ceux que le Christ appelle ses frères, c'était une faveur qu'elles n'obtenaient qu'en récompense de leur bonne conduite : mais Yolande avait tant prié et elle se conduisait d'une manière si édifiante que Theutberge lui avait permis de descendre tous les jours près des pauvres femmes pour les consoler et les nourrir. La gracieuse enfant s'acquittait admirablement de cette noble tâche : elle recherchait toujours les plus âgées et s'employait à les servir avec une attention et un amour à toute épreuve.

La diablesse de Swatiza, pour savoir au juste si la chambre d'Yolande donnait vers le parc et à quel endroit, alla trouver une de ces pauvres femmes, qui lui parut assez intelligente pour son projet, et lui donnant une bagatelle, elle lui dit : — Ma bonne femme, il faut que vous tâchiez de savoir où repose Yolande la nuit : mais voyez-vous, un peu adroitement, de vous à elle ; il n'est pas besoin que les autres vous entendent : tâchez aussi de me dire le numéro de la fenêtre : c'est qu'il y en a une masse sur cette façade !

— Ah ! bien, oui ! Rien qu'en dehors il y a plus de fenêtres que de jours dans l'année, tant le couvent est grand : sans compter celles de la cour ; chaque religieuse en a deux et l'abbesse en a plus de vingt. Tu veux te faire religieuse ?

— Peuh ! Ce coquin de monde a peu d'attraits, sans doute, et je serais trop heureuse qu'on voulût m'y recevoir !

— Mais pourquoi veux-tu savoir au juste où est la fenêtre d'Yolande ? Qu'est-ce que cela te fait ?

— Ni peu ni prou ; mais je te dirai que j'ai une

petite gageure avec une de mes compagnes : nous revînions l'autre soir le long du couvent, et une masse d'hirondelles, comme il arrive en cette saison, volaient au-dessus de nous, à la chasse des petits mouchérons qui remplissent l'air : une d'elles alla se poser sur le balcon d'une fenêtre, sous lequel elle avait fait son nid, et une autre qui rapportait sa pâture vola droit aux petits pour leur donner la becquée : pendant que l'une était au nid, l'autre volait à la recherche d'une nouvelle proie, et nous regardions ce petit manège : je suis bien sûre, dis-je à ma compagne, que voilà la fenêtre d'Yolande. — Tiens, pourquoi ? fit-elle. — Pourquoi ? repris-je ; parce que cette enfant est si charitable que les hirondelles elles-mêmes la connaissent et mettent leur nid sous sa protection. — Non. — Si. — Gageons une tarte. — Tope-là. Or, pour m'assurer de la chose, j'ai pensé à toi qui vois tous les jours la demoiselle

— Oh ! je la vois tous les jours : elle est si bonne pour moi ! Si tu savais quelle perle de jeunesse ! Nous l'appelons l'ange de la Providence, parce qu'elle nous sert de sa main, nous caresse et nous garde toujours le meilleur morceau de sa table. Et en attendant que les sœurs converses nous apportent la pitance, elle nous peigne, elle raccommode nos haillons, te le dirai-je ? elle nous coupe les ongles de ses mains si blanches : nous pleurons quelquefois d'attendrissement et nous l'accompagnons de nos bénédictions.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis ce colloque : par une nuit limpide et sereine, on entendit tout à coup s'élever des arbres du parc un doux son de luth accompagné d'une harpe : l'heure était avancée : le feuillage épais des rameaux entrelacés ne laissait pas filtrer un rayon de lumière sur le sol : dans l'air pas un souffle ; la rivière qui longeait les murailles du

monastère coulait tranquille ses ondes calmes et silencieuses : la lune, qui s'était levée, donnait en plein sur les fenêtres du dortoir : un profond silence régnait aux alentours. Après un prélude animé, une douce et triste symphonie s'éleva dans la nuit, accompagnant une voix mélodieuse, dont les tendres accents, pleins de chaleur et de volupté, ravissaient l'âme de l'auditeur. — Belle et noble damoiselle, chantait la voix, daigne nous montrer tes traits enchanteurs et prêter une oreille favorable au lai de ton Seigneur ! tu l'as blessé au cœur ! ton œil qui porte partout la flamme et l'amour, a embrasé son âme ! tu l'as ravi à lui-même, puisqu'il ne vit plus qu'en toi et ne respire que ton amour ! Pourquoi si cruelle ? Hélas ! aie pitié du noble jeune homme qui languit en soupirant loin de toi, qui t'appelle sans cesse, cher objet de tous ses vœux !

Tandis que la plaintive mélodie s'élevait dans l'ombre, et que les doux accords de la harpe se mariaient à la voix avec un charme indicible, on vit plusieurs fenêtres du couvent s'ouvrir et les jeunes filles avancer furtivement la tête pour jouir de ce concert nocturne : la huitième fenêtre qui était celle d'Yolande restait fermée. Alors le chant se ranima, et la voix renforcée commença une nouvelle strophe : — Cruelle enfant, pourquoi d'un cœur si sévère, te boucher les oreilles comme l'aspic que n'émeuvent point les doux concerts et que les accords du luth et de la harpe n'attendrissent jamais ? Si les belles filles de la Moravie entendaient la prière d'un si puissant Seigneur, elles seraient fières de son hommage et porteraient bien haut leur radieux orgueil. C'est le plus beau et le plus vaillant garçon des noirs donjons moraves ; pas un n'est plus gracieux quand il dompte un fougueux destrier, ou qu'il s'élançe à travers les forêts sur la trace des ours, ou qu'il fond dans les bataillons ennemis au cœur de la mêlée, ou

qu'il étale son élégance dans le tournoi brillant ! Quel haubert plus poli que le sien, quel cimier sur la tête ondoie avec plus de grâce ; qui brandit mieux une fine lame de l'acier le plus pur ? Il est la fleur des chevaliers, il est la joie des cours, il est le rêve des belles ! Et c'est à toi, à toi seule qu'il daigne offrir sa main, son sceptre et sa couronne !

Le chant continuait toujours plus tendre et plus amoureux, quand au milieu des hautes herbes du pré, les musiciens virent apparaître un chevalier armé de toutes pièces, qui s'arrêta la visière levée en prêtant une oreille émue. C'était le marquis Ottokar : impatient de connaître l'effet de sa sérénade, et dans l'espoir de voir au moins de loin le doux visage d'Yolande, il s'était mêlé aux ménestrels : mais la fenêtre restait obstinément fermée : les jeunes filles avaient ouvert toutes les leurs, et même à l'étage supérieur on voyait se dessiner la silhouette de quelques converses curieuses attirées par la musique : la huitième fenêtre seule resta close toute la nuit. Comme l'horizon commençait à se blanchir des premières lueurs de l'aube, la troupe harmonieuse reprit le chemin de Brunn avec le jeune guerrier qui la suivait de loin, se rongant l'âme de fureur et de dépit. Le matin ce fut un grand événement dans tout le monastère ; tout le monde causait de cette étrange sérénade, sans pouvoir s'imaginer qui l'avait organisée. Yolande écoutait et ne disait mot : mais après l'heure de tierce, elle se rendit chez l'abbesse, lui raconta ce qui s'était passé et la pria de la changer de chambre.

L'époque que nous avons essayé de décrire, était féconde en superstitions ; nées de la profonde ignorance du X^e siècle, elles alliaient souvent à la foi vivace du Christ les anciennes pratiques des peuples d'outre-monts, dont elles tiraient leur origine. Nous avons vu

dans les chapitres précédents, que nombre de ces races teutonnes et slaves avaient été récemment converties à la foi, et qu'elles conservaient encore une grande partie de leur rusticité et de leur barbarie natives, dédaignant de se soumettre aux lois civiles, substituant la force au droit et à l'équité, et recourant quand la force matérielle leur faisait défaut, à une puissance surnaturelle. De là la coutume de trancher les querelles privées ou publiques par le jugement de Dieu, et de constituer ainsi la divinité juge de leurs droits, par les épreuves de l'eau bouillante, du feu, du combat singulier. Entre guerriers, les procès se vidaient par le duel, et celui des champions qui succombait, mort, blessé ou vaincu, avait évidemment tort. Si un homme était accusé de vol ou d'homicide, et qu'il ne sût pas manier les armes, il en appelait au jugement de Dieu : on allumait un grand feu, et quand la flamme se dressait bien haut, l'accusé sautait au milieu et la traversait : s'il en sortait intact, le peuple proclamait son innocence. Si une jeune fille ou une femme était accusée d'un crime, et qu'il ne se présentât personne pour la défendre en duel, contre ses accusateurs ou pour combattre à sa place en champ clos, on la soumettait à l'épreuve du fer rouge ou de l'eau bouillante : la première consistait à tirer avec les mains, un fer rougi sur des charbons ardents ; la seconde à se plonger dans une chaudière d'eau en pleine ébullition.

L'Église toujours douce et sage condamnait ces ordales : elle recommandait avec sollicitude aux évêques, d'enseigner à ces rudes néophytes, qu'il ne faut pas tenter Dieu à faire des miracles ; qu'il a donné aux hommes la raison et des lois pour décider de leurs droits ou de leurs torts : mais c'étaient-là des lumières trop élevées pour éclairer ces intelligences grossières et pour dompter ces esprits altiers. Les lois n'ayant au-

cune vigueur et leur autorité étant méconnue, il n'était pas rare que des vengeances implacables qui se transmettaient, comme un héritage, de génération en génération, fissent justice des injures privées : alors l'Eglise institua la trêve de Dieu ; c'étaient des jours consacrés à l'oraison et à la pénitence pendant lesquels il était défendu de combattre ou d'attaquer ses adversaires. Les duels furent proscrits sous des peines très-graves d'interdit et d'excommunication, ainsi que les prises d'armes et les ordalies, pendant tout l'Avent, les fêtes de Noël, le Carême, les fêtes de Pâques et de la Pentecôte : cette défense s'appliquait en tout temps, pour le lieu aux environs des églises et pour les personnes, en faveur de celles qui se rendaient à la messe. Elle suspendait aussi toutes les hostilités depuis le jeudi soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine : cette institution était si respectée que l'audacieux qui en violait les préceptes se voyait frappé à la fois des foudres de l'Eglise et de l'exécration des peuples : chacun se croyait en droit de le poursuivre, de l'arrêter et même de le mettre à mort : aussi les infracteurs se bannissaient-ils d'eux-mêmes : ils fuyaient leur famille et leur patrie, et s'en allaient errer par le monde, comme Caïn, emportant le remords de leur crime et la terreur d'être poursuivis et traqués en tous lieux. Et il y a des hommes, de nos jours, qui ont accusé l'Eglise du moyen-âge de tyrannie ! Insensés ! n'est-ce pas à cette auguste calomniée que nous devons la douceur de nos mœurs actuelles, la sécurité de nos personnes et de nos biens, cette paix et ce calme inconnus dans les temps où la brutalité et la violence du plus fort opprimaient sans appel l'impuissance et la timidité du plus faible ?

Mais cette propension à recourir à une intervention surnaturelle, avait aussi fait naître, dans des esprits

méchants, le désir d'invoquer les génies, pour seconder de leur puissance de sinistres desseins : cette époque néfaste, fut plus qu'aucune autre féconde en maléfices, en sorcelleries, en enchantements, en conjurations diaboliques, de tout genre : des hommes et des femmes, comme les Pythons et les Pythonisses de l'antiquité évoquaient les ombres des morts, interrogeaient les esprits mauvais pour connaître l'avenir, contraignaient le diable à nuire à leurs ennemis en mille façons ou à aider de son pouvoir ceux qui avaient recours, qui se consacraient à lui et qui faisaient avec lui des pactes. Les jeunes gens surtout s'adonnaient à ces maléfices pour s'attirer l'inclination d'une amante rebelle, pour la détacher de nouvelles affections ou pour la ramener à eux si elle s'en étaient éloignée : résultats qu'ils se flattaient la plupart du temps d'obtenir au moyen d'amulettes, de rubans, de petites pierres enchantées attachés à leurs vêtements, ou de poudres magiques répandues sous leur chevet, ou de mixtures secrètes introduites dans leur vin ou leurs boissons.

Ottokar, si épris d'Yolande, que pour la posséder, il ne tenait aucun compte ni de la parole donnée au Duc de Moravie, d'épouser sa fille, ni du ressentiment de son propre père, ni de son honneur, ni de sa réputation, ni de la sûreté et de la paix de ses vassaux, ne pouvait de sang-froid, se voir aussi ouvertement frustré dans ses inclinations : entraîné par sa dévorante passion, il se livra à mille spéculations extrêmes pour venir à bout de ses tentatives : l'amour est aveugle et celui qui se laisse guider par un aveugle ne tarde pas à choir dans la fosse. Chrétien et prince, obligé par les lois divines et humaines de punir les sorciers, il eut au contraire recours à leurs maléfices. Il envoya quérir ses deux astrologues, profondément versés dans les sciences occultes des Arabes, et leur tint ce langage :—

hommes très-sages, je vous ai pris à ma solde pour que vous m'aidassiez de vos enchantements : jusqu'ici vous ne m'avez nourri que de vent, et je n'ai encore retiré aucun profit de votre prétendue science des astres : vous m'aviez promis qu'Yolande s'amouracherait de moi d'emblée et qu'elle était reine : or il arrive au contraire qu'elle refuse mes protestations, sous prétexte qu'elle n'est qu'une petite bourgeoise de vile extraction. Si vous êtes hommes, faites que vos pronostics se réalisent, sans quoi je vous traiterai de fourbes et de fieffés escrocs : vous m'avez dit cent fois qu'il était en votre pouvoir d'obscurcir le soleil, de voiler les rayons de la lune, de soulever les mers, d'ébranler les portes de l'enfer et d'en tirer des légions de diables : à l'œuvre donc, voici l'heure ! je vous demande tout simplement de forcer à m'aimer l'esprit rétif d'une belle et cruelle enfant : est-ce là une entreprise si difficile ?

— Nous savons faire toutes ces choses, Marquis, répondirent les nécromanciens, et bien d'autres encore ; mais il faut un bien grand courage pour affronter ces épreuves. Vous êtes brave guerrier, chasseur intrépide, mais si vous saviez combien est terrible le choc de l'enfer ! Donnez nous trois jours et trois nuits pour faire nos apprêts, et préparez vous à la bataille.

Les deux sorciers se rendirent sur-le-champ à leurs fourneaux, à leurs cornues, à leurs alambics, à leurs sas : ils préparèrent du charbon éteint dans le sang d'un pendu pendant le déclin de la lune, et le rallumèrent avec un soufflet de peau d'agneau écorché avant sa naissance : ils se procurèrent ensuite la chevelure d'une femme tuée par jalousie : la main gauche d'un cadavre déterré par les loups : quelques gouttes de lait de chienne : une tête de vautour : trois grains d'encens : la peau d'un aspic dépouillée dans la canicule, du sel marin, du sel gemme et un globule de vif-argent : de ces substances

ils brûlèrent les unes , mélangèrent les autres, les bouillirent, les broyèrent en poudre, en les enchantant par leurs incantations et leurs sortilèges, en paroles ou en actions; puis ils se rendirent la nuit auprès d'Ottokar plongé dans son premier sommeil, et le réveillèrent en lui disant: Marquis, levez vous et nous suivez.

Au pied du massif sur lequel s'élève l'antique château de Brunn, à ras des fondements, s'ouvrait un large puits creusé dans le tuf et couvert d'une trappe de fer: on la soulevait au moyen d'un treuil à chaîne, que deux grandes manivelles fourchues soutenaient dans des entailles pratiquées sur la margelle du puits: un escalier en hélice, sans murs d'appui occupait l'axe de celui-ci, et descendait à une immense profondeur dans les entrailles du rocher sur lequel était bâti l'édifice: tout au fond s'ouvrait un long corridor qui avait la forme d'une cale de vaisseau: des deux côtés on voyait des ouvertures fort basses et fort étroites qui donnaient sur des réduits de quelques pieds où l'on ensevelissait vivants des prisonniers qui ne tardaient pas à y mourir de faim, d'épuisement et de douleur, et dont on laissait tomber en putréfaction les cadavres attachés aux parois au moyen de ceps de fer et de carcans: les chairs finissant par se consumer, il ne restait au bout d'un certain temps que des squelettes qui offraient un hideux aspect.

Munis de torches de sapin qui répandaient une lueur rougeâtre et une épaisse fumée, nos deux nécromanciens conduisirent en ce lieu sinistre le jeune marquis tout étourdi. Ils creusèrent un trou avec un pieu de fer, et dans ce trou ils égorgèrent une poule noire avec de terribles imprécations: ils jetèrent dessus l'encens et le sel, et recouvrirent le tout avec la terre qu'ils avaient tirée. Cela fait, ils placèrent au-dessus la chevelure, la main, la tête de vautour avec la

peau de serpent, et tracèrent avec leur pieu un grand sillon circulaire: après quoi ils armèrent le marquis de toutes pièces, en murmurant des paroles mystérieuses pendant qu'ils lui mettaient son haubert et son casque: ils le placèrent ensuite dans le cercle, lui mirent à la main une épée nue à deux tranchants; puis après avoir entouré le cercle de sept lumières, ils sautèrent également à l'intérieur avec leurs instruments magiques et se mirent à tracer sur le sol des chiffres et des figures cabalistiques.

Lorsqu'ils tracèrent le dernier signe, au centre, la terre jetée sur la poule égorgée commença tout à coup à gonfler, à bouillir et à lancer en l'air un jet de sang écumeux, qui s'éleva jusqu'à la voûte: de sombres éclairs jaillirent en même temps de l'entrée des obscurs cachots: les os secs et décharnés des cadavres, se mirent à craquer, à s'agiter, à se dresser, à s'emboîter les uns dans les autres pour former de longs squelettes surmontés de crânes nus, dont les orbites vomissaient des flammes, tandis que leurs dents claquaient dans leurs mâchoires et que leurs mains longues et osseuses secouaient des chaînes avec un épouvantable fracas; la terre tremblait, l'air mugissait, un roulement sourd ébranlait le puits.

Alors les deux nécromanciens crièrent des paroles maudites en langue arabe et éthiopienne: ils s'ébrouèrent comme des chevaux, aboyèrent comme des chiens, hurlèrent comme des loups, rugirent comme des lions, en frappant des mains, en bondissant, en brandissant le poing, en arrachant la terre du trou et la semant en l'air. Ils avaient avec eux un trépied surmonté d'un brasier ardent sur lequel ils jetèrent des grains de sel qui crépitaient, des pincées de nitre qui fusaient en longues traînées d'étincelles, avec des grains de Galbannum qui répandaient une épaisse fumée. Puis tout à

coup un profond silence se fit : ils élevèrent les mains, tendirent le doigt indicateur vers l'occident et crièrent à haute voix : — Holà ! du dehors ! qu'attends-tu, roi tout-puissant ? C'est à toi que je parle ; c'est toi que j'appelle : pourquoi tant tarder ? ô viens, je t'en conjure bien autrement encore que par mes paroles !

Alors au fond du corridor jaillit un éclair si vif qu'ils en furent tout éblouis, auquel succéda un roulement de tonnerre si violent qu'on eût cru que les voûtes allaient s'écrouler : au même instant on vit s'élançer des cachots tous ces squelettes revêtus de l'aspect le plus horrible et cherchant avec rage à pénétrer dans le cercle où étaient les trois personnages : — Frappe, Ottokar, frappe, crièrent les magiciens, frappe de la pointe et du taillant, car malheur à nous s'ils entraient dans le cercle ! Nous serions morts ! — Ottokar ne se le fit pas répéter, et se mit à frapper dans toutes les directions d'estoc et de taille, de pointe et de revers, à coups précipités, abattant les têtes, brisant les bras ; et les têtes roulaient dans le vide en murmurant des blasphèmes et les mains grattaient convulsivement la terre et en jetaient des poignées à la figure des enchanteurs : on voyait sortir des plaies, du sang, du feu et de la fumée.

— Holà ! vociférèrent les nécromanciens, qu'est-ce que cette infestation ? que signifie cette audace ? cette rage ? Arrière, maudits, ce n'est pas vous que nous appelons, c'est Arachiel. — Et ce disant, ils tirèrent d'un carnier deux poignées de limaille de fer, qu'ils lancèrent sur les ombres ; dès qu'une parcelle les atteignait, elles s'évanouissaient ; bientôt elles eurent toutes disparu et le souterrain resta plongé dans une profonde obscurité. — Arachiel, crièrent-ils, Arachiel, viens à nous : avance et bois : cette coupe pleine d'un sang vermeil étanchera ta soif : c'est le sang d'un vo-

leur supplicé hier. — Tandis qu'ils parlaient encore, un lion s'avança, s'approcha en tremblant, et lécha de sa langue de feu tout le sang de la coupe. — Bien, bien, noble Arachiel, dirent les conjurateurs ; maintenant, écoute : ce jeune homme aime une fille insensible et rebelle à ses feux : tu dois l'enflammer d'amour pour lui : malheur à toi, si tu y manques ! Le lait de chienne a été versé dans le trou : rends Yolande fidèle comme une chienne à son maître : l'encens a été consumé : fais-la brûler et se consumer comme cet encens : le sel de roche et le sel marin ont été dissous dans l'eau : fût-elle plus dure que le roc et plus infidèle que la mer, fais-la fondre et se liquéfier d'amour, comme a fondu et s'est liquéfié ce sel. Si elle résiste, que la jalousie-enflamme son amant, comme elle a enflammé celui de la fille dont voici la chevelure : que le remords la déchire, comme le vautour déchire et ronge l'agneau : qu'elle devienne furieuse et s'étrangle, comme le loup a étranglé le cadavre déterré dont voici la main : que l'amour la morde et l'envenime, comme ce Céraste qui a dépouillé sa peau au soleil ! — A ces imprécations, le lion secoua sa crinière avec terreur, ferma les yeux, grinça des dents, étendit ses ongles, gratta le sol, rugit comme un tonnerre et disparut.

Les nécromanciens furieux de cette disparition subite, procédèrent à de nouveaux enchantements : ils ne tardèrent pas à voir apparaître une figure terrible et gigantesque, qui cria du fond du souterrain :

— Malheur ! Malheur à moi ! vos arts maudits me forcent à venir, mais ils ne sauraient me forcer à attaquer la jeune fille : un charme plus puissant la protège : l'anneau me repousse ! l'anneau est invincible, et si je m'obstinais à le braver, l'anneau s'enlancerait à moi comme une double chaîne de feu, pour mon supplice !

— De quel anneau parles-tu, roi des imposteurs? nous connaissons ton astuce! vas et agis, ou sinon....

— Je ne puis, vous dis-je! l'anneau d'Anselme m'en empêche; Anselme nous fait une guerre à outrance: Anselme a donné cet anneau à Yolande: une croix est gravée sur le chaton: Yolande porte cet anneau au doigt: qui pourrait l'approcher? et supposé qu'on l'approchât, qui pourrait la combattre? en combattant même, est-il possible de l'emporter?

— Tu mens! tu n'as pas seulement vaincu des filles qui portaient la croix au doigt ou au cou, mais des hommes vénérables qui font profession de la croix!

— Si je les ai vaincus, c'est qu'ils portaient la croix, sans être crucifiés; ils ont la croix sur un anneau, sur la poitrine, au cou, mais non dans l'esprit, non dans le cœur: ils la portent par ostentation ou par vanité, et à l'occasion, ils l'outragent en paroles et en actions. Mais Yolande est pure, et porte la croix plus encore dans son cœur qu'à son doigt! Anselme a béni cet anneau; et l'innocence d'Yolande et la bénédiction d'Anselme nous repoussent.

— Lâche! où est ton orgueil qui te rend si fort? où sont tes séductions? toi qui t'es vanté de résister au Tétragrammaton, comment te laisses-tu battre aujourd'hui par un simple mortel? qui est cet Anselme?

— Faut-il vous le dire? c'est l'évêque de Lucques, neveu de ce pape Alexandre II que je n'ai cessé de combattre quand il était sur le siège du pêcheur, comme je combats aujourd'hui Grégoire, son successeur: contre le premier j'ai suscité Cadolaüs et les mauvais prêtres lombards et allemands; j'ai provoqué contre le second l'orgueil de Guibert, l'incontinence du clergé, l'avarice des grands. Le perfide Anselme me combattait sans cesse par les armes de son oncle; il m'a ravi la fleur des victimes que j'avais butinées dans

le sanctuaire! et après me les avoir ravies, il les prêchait tant, que non contentes d'avoir déserté mes étendards, elles m'arrachaient elles-mêmes d'innombrables proies, que je tenais engourdies dans la simonie et l'incontinence! mais, je me suis vengé avec usure! Car tandis qu'il me persécutait de tous les côtés, j'ai excité contre lui trois dignes clercs, dont l'héroïque faction l'a renversé de son siège épiscopal et chassé de Lucques. L'audacieux ne s'est pas tenu pour battu: il n'a pas fléchi, et pour accroître ma rage, ne s'est-il pas fait moine? n'a-t-il pas redoublé de macérations, de veilles, d'austérités, et soustrait plus de monde à mon empire par son exemple et ses prières que par ses prédications? que la foudre du ciel écrase l'infâme!

Or le croiriez-vous? Grégoire que j'avais réduit à la dernière extrémité, a osé le mander pour en faire le confesseur, le conseiller et le maître de cet abominable tyran qu'on appelle la comtesse Mathilde! ah! la rage me dévore! Anselme ne me laisse plus ni repos ni trêve! il excite, il stimule, il presse la comtesse Mathilde de me faire une guerre acharnée: à elle seule, elle dérange et renverse tous mes desseins. J'ai ôté le jeune Henri des mains de l'abbé Odon, qui en eût fait un homme pieux, chaste, soumis au pape légitime, et je l'ai jeté dans les bras de quelques barons, mes bons amis ceux-là, qui auraient semé dans cette âme encore tendre, des erreurs de l'esprit et des vices du cœur, qui eussent grandi et porté des fruits dont la saveur réjouissait d'avance mon palais: ces amis dépassaient mes espérances: sous prétexte des droits inaliénables de la couronne, il l'excitaient à maintenir opiniâtrement la possession des investitures et à opposer un antipape à Grégoire. Mais quoi! ce misérable Anselme, ne s'est-il pas avisé de prouver si énergiquement à Mathilde, que Grégoire est le seul vrai Pape, qu'à force

de lettres et de négociations, et d'intrigues, elle a entraîné d'un côté des princes allemands à résister à Henri et qu'elle cherche de l'autre à le réconcilier avec Grégoire!

Vous savez que l'empire germanique n'est pas comme les royaumes et les empires héréditaires; il est électif et fut créé par un Pape en faveur de Charlemagne pour la défense et le soutien de l'Eglise et pour la paix de l'occident: un autre pape créa les électeurs, qui reçurent de lui le mandat de l'élection impériale. Or le digne Henri, qui a une saine logique, raisonnait ainsi: si en fin de compte mon élection vient du pape; si en reconnaissance du bienfait, je combats l'Eglise et je bouleverse l'occident, il pourrait me jouer un mauvais tour et en élire un autre à ma place. Sur ce raisonnement Henri, circonvenu par Mathilde et par Anselme penche vers la paix, et m'arrache ainsi du coup des milliers d'âmes que je tenais déjà dans mes fers. Cet Anselme est mon fléau: dès qu'il met le nez quelque part, mes affaires ne font qu'empirer: vous voyez donc que je ne puis rien contre Yolande qui porte au doigt un anneau béni par ce malheureux! Il ne la connaît pas, il ne l'a jamais vue: mais il a donné cet anneau à un moine: celui-ci le donna à son tour à un ermite étranger, ami de ce vieux chien d'abbé Dauffer, et protecteur secret, mais très-puissant de la belle Yolande. Quand il apprit qu'Ottokar l'aimait si éperdument, il lui fit remettre en secret par l'entremise de Theutberge, l'anneau béni par Anselme, pour la protéger de tout maléfice et de toute surprise. J'ai dit.

Les nécromanciens se regardèrent tout déconfits, et furent tout abattus de cette réponse terrible: ils ne voulurent cependant pas abandonner tout à fait le terrain et reprirent: — Arachiel, hardi champion de l'abîme, ne faillis pas à toi-même! arme toutes tes forces,

déploie tout ton génie, soulève tes cohortes, aide-nous de tout ton pouvoir : nous nous confions en toi.

— Mes bons amis, répartit le démon, je ne puis l'assiéger ; croyez-moi ! tout au plus pourrais-je l'inquiéter par des fantômes, des terreurs, des apparitions d'ennemis fantastiques et de grands combats. Je ne puis pas davantage. — Sur ces paroles l'horrible vision s'abîma avec un fracas infernal dans les rochers qui s'ébranlèrent et se détachèrent des fondements, en remplissant l'air d'une fumée épaisse et sulfureuse.

Les deux sorciers, dans les transports de leurs conjurations n'avaient plus fait attention à Ottokar : ils se retournèrent et le trouvèrent presque sans connaissance. L'épée lui était tombée des mains : ses genoux s'étaient dérobés sur lui : il était là affaissé sur lui-même, les yeux ternes, pâle, épuisé, à demi-mort : ils le secouèrent, le frottèrent de vinaigre et cherchèrent à le faire revenir à lui : le pauvre marquis finit par se ranimer, mais il était hébété, les yeux hagards comme un homme frappé de la foudre : il fit un effort pour se lever, et retomba en défaillance.

CHAPITRE IX.

VIOLENCE.

La nuit était obscure et agitée par une de ces bourrasques furieuses auxquelles sont sujettes les contrées du nord à l'approche de l'été : de fréquents éclairs fendaient les ténèbres et le tonnerre grondait avec un épouvantable fracas. Yolande réveillée en sursaut par un éclat plus violent de la foudre, tressaillit et s'assit toute tremblante sur son lit : mille noires pensées l'obsédaient depuis quelques jours : elle avait appris que son père abandonnant subitement la maison qu'il occupait était parti de Znaïm pendant la nuit avec Adeltrude, sa mère, et qu'ils étaient allés on ne savait où pour revenir on ne savait quand. Cette nouvelle avait été transmise secrètement à Theutberge, de la part de Dauffer, et la digne abbesse en avait fait part à Yolande, pour qu'elle rendit grâce à Dieu de l'avoir sauvée du piège que lui avait tendu le faux moine.

Cette aventure la chagrinait encore beaucoup : en la rapprochant des insidieuses paroles de Swatiza et de la sérénade du ménestrel nocturne, elle voyait bien que le jeune marquis de Brunn ne se laisserait pas de sitôt d'employer tous les artifices et toutes les ruses possibles pour la faire tomber dans ses filets : que le départ de son père la laissait en proie à ce furieux, et

que la prudence et l'amour de Theutberge n'étaient non plus que le respect du lieu saint, qu'un bien faible rempart pour son innocence. Ces sombres réflexions la décourageaient, l'abattaient, la troublaient jusqu'au fond de l'âme: mais alors un doux sentiment venait ranimer son cœur et chasser pour quelque temps les nuages qui pesaient sur son esprit: n'était-elle pas déjà rentrée en possession de sa petite Madone, rendue au moment où elle s'y attendait le moins, et comme le gage frauduleux d'une sacrilège imposture heureusement déjouée par Marie?

— O ma bonne mère ! disait elle en serrant son image sur son cœur, vous qui fûtes la confidente chérie des sentiments de mon jeune âge, et qui accueilliez avec faveur la prière que balbutiaient mes lèvres enfantines; vous qui guidâtes mes pas chancelants, qui m'inspirâtes la crainte de Dieu, et un tendre et pur amour pour Jésus! hélas! ne m'abandonnez pas encore aujourd'hui dans ces rudes épreuves! vous savez mon ignorance, ma faiblesse, mon abandon ! soyez la lumière, la force, la mère de la pauvre orpheline ! En vous je mets mon espoir et ma confiance: ne permettez pas que cette beauté profane soit un scandale pour personne, et plutôt qu'elle doive alimenter des passions désordonnées, que la maladie l'efface, que la douleur l'enlaidisse, que la mort la détruise !

Tandis qu'Yolande priait avec cette douce ferveur pressant plus étroitement sa chère image quand les éclairs sillonnaient les ténèbres aux éclats bruyants de la foudre, elle vit, ou elle crut voir tout à coup s'ouvrir le fond de sa petite chambre: le mur en s'écartant laissa voir un bois dans lequel s'avancait pensif et rêveur le jeune Ottokar, qui la regardait fixement et déplorait avec amertume la cruauté de son amante : à cet aspect la jeune fille tressaillit : tout son sang lui reflua

au cœur : une sueur froide et un violent frisson la prirent dans tous ses membres : elle voulait fuir, on eût dit qu'elle était clouée sur son lit : elle voulait crier, une main de fer lui fermait la bouche : elle faisait des efforts pour détourner les yeux, et ses yeux immobiles ne pouvaient se détacher ni du bois, ni de la douloureuse image d'Ottokar.

Cependant un froissement de feuilles se fait entendre dans le lointain, le bruit devient plus fort, il approche et de la montagne descend en courant un ours qui, les yeux enflammés, la gueule béante s'élançe vers Ottokar et lui saute à la gorge : surpris à l'improviste le jeune homme tire son épée et cherche à se défendre de son féroce assaillant : mais l'élan de l'animal est si furieux, le lieu si étroit, le terrain si hérissé de broussailles et d'épines, que le chevalier trébuche à chaque pas et ne peut frapper : l'ours lui enfonce ses griffes dans la poitrine et laboure tout son corps de profondes entailles qui mettent à nu les viscères. Ottokar tombe à la renverse, et la bête assouvie disparaît au plus épais de la forêt. Etendu sur le sol, pâle, défiguré, le moribond appelle Yolande qui vole à son secours avec compassion : il lui montre la large blessure d'où jaillit un ruisseau de sang, et la conjure au nom de l'amour qu'il lui porte d'essuyer la sueur glacée qui ruisselle de ses tempes, de lui fermer les yeux et de recevoir son dernier soupir.

A cette vue Yolande se sent émue de pitié : son cœur palpite vivement, la respiration lui manque, elle s'élançe pour rendre au mourant les derniers devoirs : l'effort qu'elle fait l'éveille enfin ; elle sent que sa petite Madone lui est tombée des mains : elle la cherche à tâtons sur la couverture, la trouve et l'approche de ses lèvres pour la baiser avec amour ; elle l'élève ensuite pour s'en signer : à peine a-t-elle fait le signe de la

croix que la cruelle vision disparaît en un clin-d'œil et qu'elle se retrouve assise sur son lit, tranquille, calme et reposée.

Une autre nuit elle est réveillée en sursaut par un gémissement qui interrompt son sommeil: elle ouvre les yeux : grand Dieu! quel tableau ! Pandolfe prisonnier d'Ottokar, chargé de chaînes, agenouillé dans l'attitude d'un suppliant: Ottokar l'a saisi par les cheveux, et le poignard levé, les yeux flamboyants, il lui dit d'une voix étouffée par la rage : — Pandolfe accorde-moi ta fille ou je plonge ce fer dans ta poitrine — Pandolfe levait des mains suppliantes vers son assassin, et tournant sur sa fille un regard déchirant il avait l'air de lui dire: — tu le vois, ô mon enfant, résigne toi à lui donner ta main pour me sauver la vie, car si tu persiste dans ton refus, je vais mourir. — Ce spectacle poignant, l'abattement de son père, son regard si triste et si éloquent, remuent le sang de la jeune fille: elle va s'élançer pour arrêter le bras homicide et crier au bourreau: — *Arrête! je suis à toi!*... mais au moment où elle se précipite en faisant le signe de la croix, tout a disparu. Yolande se trouve baignée d'une froide sueur et si défaite qu'elle croyait ne plus revenir à la vie. Ces cauchemars étaient un funeste effet du maléfice d'Arachiel, conjuré par les nécromanciens: mais Yolande qui ne savait à quelle cause attribuer ces visions effroyables, en était vivement impressionnée et avait perdu avec sa gaîté les vermeilles couleurs de ses joues: elle devenait triste, taciturne, solitaire, et éprouvait souvent un abattement, une anxiété, un déchirement de cœur qui la faisait beaucoup souffrir. Ses compagnes n'épargnaient rien pour l'égayer un peu: elles l'appelaient à leurs jeux, l'invitaient à leurs promenades, et cette jeune fille si douce et si affable, semblait être devenue en quelques jours maussade et sauvage: par-

fois il lui arrivait en partageant leurs récréations de les voir tout à coup se transformer en mille personnages fantastiques : elle causait avec une de ses amies, et tout à coup elle se trouvait face à face avec Ottokar qui se jetait à ses pieds, embrassait ses genoux, en la conjurant de fléchir la rigueur de ses dédains. D'autres fois, ses compagnes étaient une troupe de guerriers qui l'entouraient tout en armes, et l'épée au poing la menaçaient de l'entraîner à Brunn. Telle prenait tout à coup les traits de Pandolfe et telle autre ceux d'Adeltrude et tous deux l'embrassaient avec tendresse, et la suppliaient de les tirer d'esclavage en s'offrant à Ottokar, qui les tenaient dans les fers jusqu'à ce qu'elle consentît à ce mariage.

La pauvre Yolande courait alors toute émue chez l'abbesse ; elle se jetait à ses pieds, lui demandait pardon, et s'attachait à sa robe comme un enfant qui se réfugie près de sa mère et se cramponne à ses vêtements à l'aspect d'un chien hargneux. Theutberge elle-même ne laissait pas que d'éprouver une pénible sensation de ces faits étranges : elle lui disait que c'était l'hallucination d'un art diabolique, mais qu'elle ne devait pas se déconcerter des malices de l'ennemi, et qu'avec la vertu de Dieu, elle en sortirait triomphante : qu'il lui fallait prier sans cesse, se consacrer toute entière à Marie, la douce mère de Jésus qui l'abriterait sous le manteau des miséricordes divines : son anneau béni par saint Anselme, intrépide champion de l'Église, portait sur le chaton le signe de la croix, terreur des démons, bouclier des fidèles chrétiens et leur force : que cette croix valait dix légions d'anges pour la défendre : que ces sinistres assauts ne pourraient jamais prévaloir contre elle. — Yolande reconfortée par ces paroles, descendait à l'église et là, seule, prosternée devant l'autel de la Vierge, elle se

consacrait à elle de tout son cœur et de toute son âme, et ne se relevait que lorsqu'elle se sentait rendue à l'espérance.

Après la terrible nuit des conjurations, Ottokar avait été rapporté presque sans vie dans ses appartements par les nécromanciens: l'apparition de ce monstre horrible l'avait tellement frappé que son esprit avait perdu toute énergie; ses nerfs étaient distendus; ses muscles et ses os agités d'un tremblement convulsif; une fièvre ardente s'empara de lui: son sang bouillait dans ses veines, un brûlant délire enflammait son cerveau: le matin ses serviteurs le trouvèrent étendu sur son lit avec des yeux vitreux, la bouche ouverte, l'écume aux lèvres, les cheveux hérissés, les poings serrés, et toute la personne engourdie. Ils le bassinèrent avec de l'eau fraîche, lui frottèrent les tempes de vinaigre: en reprenant un peu ses sens, il poussa un profond soupir et se mit à crier comme un forcené: — On ne passe pas! le cercle est sacré! Arrière! arrière, squelettes vivants, ou vous tâterez de la pointe et du tranchant de mon épée! Viens ici, Arachiel, bête brute, tu me fais l'effet d'un fameux lâche! Oui, hein? l'anneau? Poltron! où est donc ta puissance? j'en sortirai tout seul, moi, je n'ai pas peur des anneaux, moi! où sont mes Vandales? A moi, Cruel, Sanglier, Tranche-Tête; ceux-là avec trente hommes arracheront de leurs gonds les portes de l'enfer, et paieront sur ton échine le prix de ta couardise! — Et en vociférant ces mots, Ottokar se ruait sur les assistants comme une bête fauve: ses domestiques le contenaient de toutes leurs forces, sans pouvoir deviner la cause d'une telle frénésie.

On ne peut que laisser du sien à ce commerce odieux: Ottokar finit par se remettre de ces frissons et de cette frénésie furieuse, mais son âme n'en resta pas moins en proie à la fièvre infernale qui l'avait éloigné de

Dieu et le tenait étroitement serré dans les griffes de celui qui devait le provoquer à de plus grands crimes. Cette flamme qu'il voulait allumer par la force des pratiques diaboliques dans le cœur virginal d'Yolande, s'était au contraire acharnée si étroitement au sien, qu'il ne pouvait plus l'étouffer, et qu'elle le brûlait et le dévorait comme le feu dévore un tison sec et résineux : dans les fureurs où elle le jetait, on l'entendait blasphémer Dieu et les hommes, se maudire lui-même, et se vouer corps et âme au démon qui le tyrannisait déjà en maître. Poussé enfin par l'esprit malin, il conçut le coupable dessein d'enlever l'enfant du cloître et d'aller l'arracher au pied des autels et du giron de la Mère de Dieu. Son bon ange avait beau parler à son cœur le langage du remords et de l'horreur d'un si grand sacrilège : le démon de l'orgueil et de l'obstination couvrait sa voix et plongeait cette âme violente et irascible dans des ténèbres si complètes qu'il n'y pénétrait plus un rayon de lumière.

A peu près à mi-chemin de la route, entre Brunn et le monastère, se trouvait une auberge, où les voyageurs avaient coutume de se reposer et de se rafraîchir de l'excellente bière de l'endroit : un soir, à la tombée de la nuit on y vit entrer un gros détachement de Vandales armés d'arbalètes, de piques et de masses de fer qu'ils suspendirent aux crampons fichés dans les murailles, le long des tables. L'hôte était un grand gaillard de près de six pieds, avec une longue chevelure plate surmontée d'un bonnet de fourrure en pain de sucre, qui rehaussait encore sa taille : il était accoutré d'un pourpoint de cuir, avec une grande ceinture à ourlets rouges, de laquelle pendait un coutelas d'un demi pied de large et un affiloir d'acier : près de lui se tenait sa femme, courte et trapue, coiffée d'un bonnet à deux grandes ailes de buse, que les émanations de la friture

avaient doré d'une vague teinte de fumée de lard et de sain-doux : ajoutez des mains ! quelles mains !.. et une jupe crasseuse qui reluisait comme le cuir d'un barbier sous une triple couche de graisse : ils avaient un grand échalas de garçon, maigre, efflanqué, mais sachant lire, chose rare à cette époque : il est vrai qu'il avait fréquenté le monastère de Znaim, dès son plus bas âge et appris ses lettres dans le psautier du frère Gontran, le cellerier de l'abbaye. Revenu à la maison, quand le trafic du père eut pris plus d'extension, il était comme qui dirait le Salomon du canton : on sait que les moines de l'abbé Dauffer avaient pris parti pour Grégoire, le pontife légitime : or le bon Ratald prêchait partout la cause de ce dernier, et prouvait à qui voulait l'entendre, que pour vivre dans la communion de l'Eglise, il fallait respecter Grégoire et regarder son compétiteur comme un antéchrist : — Ratald était, comme on le voit, tout l'inverse de ces paysans de nos jours, qui, pour avoir usé dans une grande ville quelques habits noirs qui les gênaient considérablement, sous prétexte d'étudier la pharmacie, l'art vétérinaire, la médecine ou le droit, reviennent ensuite se poser dans leur village en professeurs d'irrégion, d'immo-ralité et de conspiration.

Cependant les Vandales vidaient de grands brocs de bière pour arroser la moitié d'un mouton rôti qu'ils venaient d'engloutir : Pranda allait et venait d'un air effaré, les deux grandes ailes de son bonnet battant l'air, de la cuisine et de la cave à la salle, en jetant des mots gracieux à l'honorable assistance : de son côté, l'hôte qui les voyait commencer à s'échauffer, alla s'installer près d'eux les coudes sur la table et le menton dans les deux mains : — Eh ! eh ! fit-il, mes braves ! je crois qu'il faudrait faire beau chemin avant de trouver des gaillards bâtis comme vous ! Vous êtes les plus

hardis archers de loin et les plus francs piquiers de près : diantre ! cette nuit, celui qui serait tenté de se frotter à vous sentirait de près l'odeur de vos piques et de vos masses d'armes.

— Oh ! les nonnettes ne nous donneront pas grand mal, et nous les réveillerons sans tapage, dit un de ces ribauds plus ivre que les autres.

— Bah ! reprit l'hôte en regardant son Ratald, il s'y est sans doute réfugié quelque Grégorien, à qui le marquis fait la chasse ?

— Quoi ? C'est une *Grégorinette* que nous cherchons ! Quelle fatigue nous allons avoir, hein ? Nous allons la trouver comme un lapereau au gîte : vertuchoux ! je la prends sur mes épaules et je la porte tout droit au marquis Ottokar ; je veux être pendu si elle touche la terre du bout de son pied mignon !

— Sans compter, interrompit un autre, que si nous trouvons dans une chambre ou l'autre un beau reliquaire d'argent, nous ne manquerons pas de faire main basse dessus ! Sont-elles riches ces coquines de nonnettes ! Après tout, c'est de bonne prise, car elles sont toutes Grégoriennes jusque dans le blanc des yeux.

— Bravo ! cria l'hôte, bravo les amis ! — mais il fit à la dérobée un clin d'œil à Ratald, qui s'esquiva, prit ses jambes à son cou et courut par mille détours prévenir de ce qui se passait celui qui avait mystérieusement averti Pandolfe, dans le fourré, de tourner bride pour ne pas tomber dans les embuscades d'Ottokar.

Six hommes avaient pris les devants pour construire un radeau sur le canal qui baigne le monastère, afin qu'on pût avoir un point d'appui pour dresser les échelles destinées à l'escalade des balcons. Quatre autres portaient les échelles et devaient donner un coup de main à l'occasion. Nos Vandales bien repus, sorti-

rent de l'auberge sur les dix heures du soir, et se mirent en route pour le monastère, où ils n'arrivèrent à la débandade que passé minuit. Le radeau, poussé avec des gaffes avançait lentement : arrivé sous le vaste flanc de l'édifice, au pied du quartier des étrangers, on dressa les échelles, qui se trouvèrent de plusieurs pieds trop courtes pour atteindre le balcon d'Yolande : ils essayèrent alors de les réunir au moyen de cordes et de liens ; mais l'opération demanda un certain temps, et ils ne purent la faire si doucement, que quelques converses qui dormaient au rez-de-chaussée, ne s'éveillèrent en entendant parler et travailler au pied des fenêtres ; la plus hardie hasarda le bout du nez dehors et voyant un reflet d'armes et tout cet attirail d'échelles et d'engins, elle s'élança à travers le dortoir en sanglottant et en criant — Hélas ! Mon Dieu ! Le couvent est assailli par les ennemis de Dieu ! ils sont déjà sur le canal ; ils ont déjà dressé les béliers, les balistes, les échafaudages pour envahir les murailles ! écoutez ! ils montent à l'assaut ; ils battent l'escarpe ! où aller ! où fuir ? Pauvres épouses du Seigneur ! Pauvres colombes ! Ecoutez, ils crient : à mort ! Mère Abbesse ! Mère Prieure ! Mère Cellière, au secours ! où êtes-vous ! ô mon Dieu ! à l'aide ! on nous égorge toutes !

A ces cris, à ces hurlements, à ce vacarme les jeunes filles qui dormaient à l'étage se réveillent en sursaut, tout épouvantées de la profonde obscurité et des cris aigus poussés par les converses : elles se mettent à crier à leur tour, elles sautent à bas du lit, s'habillent à tâtons, et n'osent cependant sortir : les plus hardies et les plus curieuses entr'ouvrent la porte, mais trouvant les corridors plongés dans l'obscurité elles rentrent dans leur chambre et tirent le verrou : d'autres accourent en pleurant des chambres voisines, elles pleurent toutes : — qu'y a-t-il, mon Dieu, qu'y a-t-il ? — Le feu est

au couvent, dit l'une. — Ah! Jésus! nous allons brûler vives! — au secours! sainte Vierge! où est le feu? — au quartier des religieuses!

Les religieuses, elles, se lèvent de leur couche, et comme elles dormaient tout habillées, elles courent sur-le-champ près de l'abbesse. Mais les sœurs Cunégonde, Eriberte et Guileswinde, qui étaient les maîtresses des enfants et qui couchaient dans leur corridor, arrivent avec des lampes pour rassurer tour à tour les plus peureuses: là on allume une lumière: ici on porte les vêtements d'une fuyarde: on éveille les endormies, on encourage les plus abattues; tout cela au milieu d'un feu roulant de questions et de réponses qui se croisent de tous les côtés à la fois. — Les ennemis sont dedans — non — si — mais... les converses ont vu.. où.. là-bas, là-bas au pied du quartier... ah! mon Dieu, ils vont nous égorger! — ils vont nous emmener en esclavage! — Et les pleurs, les cris les sanglots redoublaient de plus belle.

Theutberge était trop sensée pour ne pas voir de suite d'où partait le coup. La Moravie était en paix: les ennemis ne couraient pas le pays; comtes et marquis tout le monde restait chez soi: ce ne peut donc être que le sire de Brunn qui veut faire violence à Yolande et qui tente d'envahir le lieu saint pour l'enlever. L'indignation et la crainte soulèvent son cœur, elle accourt au quartier des enfants: Yolande tout vêtue et sa petite madone à la main allait près de ses compagnes les exhortant à prendre courage et à se confier en Dieu et à la protection de Marie. Au dehors, on entendait croître le bruit des assaillants; ils avaient enfin assemblé les échelles et s'occupaient de les dresser sur le radeau qui leur servait de plate-forme, en les appuyant au balcon d'Yolande. La muraille, comme nous l'avons dit ailleurs, était fort escarpée, ce qui rendait l'ascen-

sion des échelles assez difficile, parce qu'elles portaient à faux sur toute leur longueur: les coquins, alléchés par l'appât du butin y grimpent cependant et montent en grand nombre: l'échelle plie sous leur poids, et se cintre au milieu: ceux qui étaient plus bas poussaient les autres: il y avait un homme sur chaque échelon: déjà les premiers touchent au balcon, quand tout à coup l'échelle surchargée fait entendre un craquement et se rompt: ceux qui étaient sur la partie inférieure sont rejetés contre le mur avec le morceau de l'échelle qui vient s'y heurter brusquement: mais ceux qui étaient au-dessus, dégringolent avec les pièces de bois les uns dans le canal, les autres sur les poutres du radeau, où ils tombent en se brisant les os et tout meurtris.

A ce fracas, à ces cris de rage les religieuses s'imaginent que l'ennemi est dans la place, et se sauvent tout éperdues dans les ténèbres: alors l'abbesse fit sonner au chœur, pour que tout le monde se réunît à l'église: elle se disait: — ces furieux nous respectent à cause de la sainteté du lieu, ou s'ils osent porter la main sur nous, nous tomberons au moins victimes de leur fureur, au pied des saints autels. — Au signal de la cloche toutes accourent à l'église et vont se prosterner devant l'autel de la Mère de Dieu: Theutberge prie à haute voix: — ô notre bonne Dame, ayez pitié des épouses de votre divin Fils: ne permettez pas que ses filles bien-aimées tombent dans la gueule des lions, ni que ses colombes chéries deviennent la proie des vautours de l'enfer! Conservez-nous pour célébrer la gloire et l'amour de notre époux! et si Jésus nous veut pour victimes, conservez-nous au moins sans souillure, et ne souffrez pas que nous soyons infectées du souffle de ces dragons impurs!

Cependant les Vandales avaient retiré les morts du

fossé et transporté les blessés sur la rive : ensuite voyant qu'ils ne pouvaient plus tenter l'escalade, ils appuient les morceaux des échelles contre le mur, détachent du radeau deux poutres dont ils se font un bélier et se mettent à battre en brèche la partie du mur comprise entre l'escarpe et le cordon, pour pénétrer par là dans le saint lieu : à ce choc effrayant les voûtes du monastère et du temple résonnent sourdement ; un profond roulement ébranle les chapelles et le chœur et se prolonge dans le vaste édifice : les pauvres femmes entendent retomber les coups multipliés, et leur cœur en éprouve comme un contre-coup : elles tremblent, elles crient miséricorde à Dieu, à la sainte Vierge, à sainte Scholastique, à saint Benoît, à tous les saints. Theutberge cependant continuait de relever leur confiance et leur disait — que les béliers trouveraient les murs de Sion plus durs que le bronze et le diamant ; que l'ange du Seigneur les couvrirait de son bouclier contre lequel viendraient se briser comme verre les engins destructeurs.

Yolande réfugiée dans l'église avec les autres, avait compris qu'elle était le but de cette entreprise violente et qu'elle courait plus de danger que personne puisqu'elle seule serait enlevée et emmenée Dieu sait où, au cas où ils parviendraient à s'emparer du couvent. Cependant une secrète confiance dans son saint talisman, lui disait que Marie ne souffrirait jamais que son âme tombât entre les dents des loups : arrivée à l'église, elle s'approcha de Theutberge, et lui articula ces mots à l'oreille : — ma mère, consolez et fortifiez mes sœurs et mes compagnes, parce que ce combat n'est livré que pour moi ! Priez Dieu de ne pas m'abandonner. — Ce disant, elle se retira entre deux pilastres, derrière l'autel de l'image miraculeuse que tant de pèlerins venaient visiter chaque jour et qu'ils ne quittaient jamais sans

emporter quelque grâce de la Reine des cieux.

A peine s'était-elle retirée près du mur derrière l'autel, que tandis qu'elle épanchait son cœur dans les actes d'une confiance filiale envers Marie, sous la protection de qui elle se plaçait avec les vénérables sœurs et ses compagnes aimées, et qu'il lui semblait que Marie lui répondit d'une douce voix — n'en doute pas, tu seras sauvée, — voici qu'elle se sentit tout à coup assaillie plus rudement que jamais par ses visions malignes. Ravie à elle-même, elle se voit transportée au fond d'une forêt obscure que l'incendie dévorait tout autour d'elle; une immense flamme la cerne de toutes parts, roulant des tourbillons élevés de feu et de fumée que le vent chasse vers elle: le cercle se retrécit de plus en plus avec une effrayante rapidité: des dragons de feu nagent dans les flammes, se contournant affreusement et ouvrant d'énormes gueules prêtes à la dévorer. La pauvre enfant tremblait de tous ses membres et dans sa poignante anxiété elle tournait au milieu des flammes pour chercher une issue: elle croit en voir une, là, de ce côté, et déjà elle s'élance pour fuir, quand au milieu du passage se présente tout à coup le jeune Ottokar, qui s'avance en lui criant: — chère Yolande, accours, viens dans mes bras, sauves-toi et fais mon bonheur! — A cet aspect, Yolande recule en frémissant et en cherchant des yeux s'il n'y a plus une autre ouverture: mais le rugissement des flammes redouble de force: déjà les arbres qui la touchent deviennent leur proie! que faire! où se jeter? la chaleur l'étouffe, son angoisse l'opprime, elle va mourir! dans ce moment terrible elle lève sa petite image, en touche son front et sa poitrine, ... les flammes disparaissent, le bois s'évanouit, Ottokar s'exhale en fumée. Yolande respire enfin; elle se sent délivrée de cette vision funeste, et toute joyeuse elle élève ses regards vers l'au-

tel; mais les coups qui continuent à ébranler le mur, les gémissements de ses compagnes, l'idée de voir les assassins envahir l'église, se jeter comme des loups fureux sur les servantes du Christ, les égorger et disperser leurs chairs palpitantes sur les degrés de l'autel, leur sang virginal inonder le pavement toutes; ces émotions violentes l'avaient tellement surexcitée qu'un tremblement fébrile agitait tout son être. Tout à coup, derrière elle, s'ouvre sans qu'elle s'en aperçoive une petite porte secrète: elle sent une main robuste lui fermer la bouche, une autre l'enlever par la taille, la soulever et l'emporter dans une profonde obscurité en refermant la porte.

Pendant les Vandales redoublant de fureur battaient la muraille à coups précipités, bientôt la brèche allait s'ouvrir. Mais voici que tout en agitant le bélier, on voit un compagnon tomber à la renverse de l'échelle, frappé d'un trait, puis un second, puis un troisième, percés de carrelets; il faisait encore nuit: ils regardent autour d'eux, et le sifflement des traitres projectiles continue sans qu'on voie d'où ils partent: le premier mouvement est la surprise, puis bientôt la terreur: ne voyant pas les archers, ils croient que les carreaux sont lancés par les anges pour les punir de leur sacrilège attentat dont-ils commencent à se repentir.

Ratald, si on s'en souvient, le fils de l'hôte, ayant eu connaissance du projet des Vandales, était sorti sur-le-champ pour en aviser quelqu'un qui pouvait sauver Yolande: après avoir fait sa commission au mystérieux personnage, il parcourut toutes les campagnes environnantes, où il ne manquait pas d'hommes de bien, animés d'un esprit droit et hostiles à l'antipape; il leur disait: — Debout, compagnons, debout; levez-vous, prenez vos armes et venez avec moi défendre le monastère de Sainte-Marie, que de perfides Vandales sont

en train d'assaillir, pour enlever une jeune demoiselle, maltraiter les épouses de Dieu, et piller le sanctuaire de la Madone : en faisant diligence, nous les atteindrons avant qu'ils aient escaladé les fenêtres et percé les murs : tâchons que pas un ne sorte en vie de nos mains, car ces brigands infâmes sont l'inique instrument de l'oppression et de la tyrannie. — Aussitôt dit, aussitôt fait : ces braves gens s'arment en hâte, saisissent arcs, lances, piques, arbalètes, et s'avancent en se grossissant en route de nouveaux combattants : arrivés en silence à l'entrée du parc, ils se postent derrière les arbres les plus proches du canal, et de là, commencent à faire pleuvoir une grêle de traits et de carreaux sur les assaillants, qu'on entendait tomber de l'échelle et faire le plongeon dans la rivière. A la vue de ce désastre, les Vandales sautèrent sur le radeau pour gagner la rive et se sauver ; mais Ratald, pénétrant leur dessein, accourt avec un gros des siens sur la crête opposée, et à mesure qu'ils débarquent, ils sont accueillis à coups de piques et de javelines qui leur brisent la tête et la poitrine, et les renversent morts dans le canal. Qui pourrait décrire le désespoir et la rage de ces misérables qui se croyaient frappés de la main des anges ? Ils tombaient sans résistance ; pas un n'échappa au massacre.

En entendant cesser les coups de bélier, les religieuses, tout oreilles, sentirent redoubler leur terreur, accrue par le silence de la nuit et par la solitude du temple, où de rares lumières projetaient la grande ombre des pilastres sous les nefs : une tristesse profonde régnait dans le lieu saint : elles jugèrent que les coups n'avaient cessé que parce que la brèche était ouverte ; les cruels allaient faire irruption dans le couvent ; elles s'attendaient d'un moment à l'autre à être témoins et victimes d'une affreuse boucherie : à chaque

oscillation des lampes qui faisait mouvoir les ombres, elles croyaient voir apparaître un assassin ; un sourd gémissement s'échappait de toutes les poitrines ; on en voyait çà et là se raidir, frissonner de tous leurs membres, ou tomber sur le sol dans de mortelles défaillances.

Quand Ratald vit tous les sicaires abattus, il courut à la porte de l'église, pensant bien que toutes les sœurs seraient au pied des autels, et frappa rudement, en criant : — Mes mères, c'est moi, Ratald, le fils de l'aubergiste. Soyez en paix ; nous sommes en nombre pour vous défendre : tous les Vandales sont exterminés. — Theutberge se leva, alla à la porte, et entendit Ratald lui confirmer ses premières paroles. Alors elle remercia la Mère de Dieu avec les sœurs et les élèves, puis elle les convoqua au chapitre, pour les embrasser toutes, se réjouir avec elles et les envoyer se recoucher. Elle fut bien étonnée quand elle eut embrassé tout le monde de ne pas voir Yolande parmi elles : elle demanda à sœur Eriberte si elle l'avait vue : elle questionna les autres, interrogea les jeunes filles : toutes répondirent l'avoir vue descendre à l'église, et puis n'avoir plus pris garde à elle dans cette émotion générale. Elle se rendit à l'église, en fit tout le tour, sans découvrir âme qui vive : les converses cherchèrent dans les dortoirs, l'appelèrent dans les corridors, dans les cours : pas de réponse : où sera-t-elle ? où peut-elle s'être cachée ? Cependant il n'est sorti personne du couvent, pour sûr ; qu'on cherche partout.

CHAPITRE X.

GERBERGE DE DRAUSENDORF.

Plus d'un de mes lecteurs, et peut-être n'est-ce pas le moindre nombre, pourrait bien s'étonner de voir s'étaler dans les chapitres qui précèdent tout cet appareil de diableries, de conjurations, de sortilèges, d'hallucinations, d'irruptions fantastiques, qui ne ressemblent pas mal à des récits de veillées et à des contes de nourrices. — Qui croit encore de nos jours aux nécromanciens, aux sorciers, aux enchanteurs, aux charmes, aux philtres, au commerce avec le diable? voudriez-vous nous ramener aux contes bleus de Martin Del Rio (1), aux niaises superstitions du petit peuple et des commères des carrefours, par des légendes à faire venir de la chair de poule aux paysannes joufflues qui ont peur du loup-garou et à empêcher de dormir les marmots tremblants au nom de Croquemitaine? Vraiment l'ami, le moment est bien choisi pour nous débiter ces balivernes!

(1) Del Rio, (Mart. Ant.), savant jésuite né à Anvers en 1551, mort en 1608, remplit d'abord de hautes fonctions publiques, fut sénateur au conseil de Brabant et vice chancelier; dégoûté des affaires par les guerres civiles, il se fit jésuite, et enseigna les saintes lettres à Douai, à Liège, en Styrie, à Salamanque, à Louvain. L'auteur fait allusion ici à un ouvrage de Delrio (*Disquisitiones magicæ*) où il montre une grande crédulité.

(N. d. T.)

— Tel est à peu près le langage que je crois m'entendre adresser.

Je répondrai, qu'avant de faire tant fi des anciennes croyances, il conviendrait que chacun mit la main sur la conscience et se demandât bien franchement, s'il n'est pas au moins aussi crédule qu'aucun de ses devanciers. Voyons un peu : que signifie cette vogue de magnétiseurs et de mediums : de tables tournantes, parlantes, prophétisantes : de somnambules qui voient au travers des murailles : qui lisent par le coude ; qui ont présent devant eux ce qui se dit et se fait à vingt, trente, quarante milles de là : qui lisent et écrivent sans savoir ni A ni B ; qui sans connaître un mot de médecine signalent, déterminent tous les cas pathologiques, en indiquent les causes, en prescrivent le remède avec les doses de l'ordonnance, dans tous les termes greco-arabes du vocabulaire scientifique ? qu'est-ce que ces interrogatoires d'esprits, ces réponses de gens morts et enterrés, ces prophéties d'événements futurs ? qui évoque ces ombres ? qui les fait parler ? qui leur fait voir un avenir qui n'existe pas ? qui leur fait proférer ces blasphèmes contre Dieu, contre les saints du ciel, contre les sacrements de l'Eglise ?

Voyons, braves gens, parlez ? pourquoi ces contorsions et ces regards ombrageux ? — Eh ! finissez-vous par me dire, qui sait ? mystères de la nature : lois inconnues : forces de lucidité, sens caché dans l'organisme humain : subtilité du fluide magnétique, de l'influx nerveux, des ondulations optiques et acoustiques ; vertus secrètes que l'électricité ou le magnétisme excitent dans le cerveau, dans le sang, dans les fibres, dans toutes les parties vitales : puissances et forces suprêmes de la volonté et de l'imagination.

Mes amis, ce sont là des sornettes, des mots vides de sens, des phrases creuses, des détours ambigus, des

énigmes que vous ne comprenez pas vous-mêmes. Toute la différence qu'il y a entre nous et nos ancêtres c'est que pour nier un mystère nous en forgeons cent autres, tandis que ces bonnes gens appelaient un chat un chat et le diable le diable. Nous avons la prétention de gratifier la nature de forces qu'elle n'a et ne peut pas avoir ; nos vieux, plus sages et plus francs disaient sans tant d'ambages qu'il existait des opérations surnaturelles, et ils les traitaient tout bonnement de diableries.

Moins versés que nous cependant, dans la connaissance des phénomènes naturels, il leur arrivait sans doute de prendre quelquefois pour un effet prodigieux des choses qui ne sortent pas de l'ordre naturel, tandis que les modernes beaucoup plus éclairés, ne laissent pas que de regarder bon nombre des supercheries des magnétiseurs, comme l'effet mystérieux des lois secrètes de la nature, et les opérations vraiment diaboliques comme des tours de passe-passe plus ou moins subtils. Mais les hommes plus chrétiens du bon vieux temps savaient fort bien que les mauvais esprits, évoqués au moyen de certains signes, de certaines conjurations, de certains pactes, apparaissaient, répondaient, hallucinaient l'imagination en l'impressionnant de mille manières et en faisant surtout le plus de mal qu'ils pouvaient à ceux qui conversaient avec eux. Avouez donc de bonne foi que de nos jours même, nous avons, et en plus grand nombre que les anciens, nos nécromanciens, nos enchanteurs et nos sorciers ; avec cette différence, que nos pauvres pères avaient horreur de ces maléfices, qu'ils les pratiquaient en secret, dans les ténèbres, dans les cavernes, dans les forêts, et que beaucoup s'en repentaient, s'en confessaient et en faisaient ensuite pénitence, au lieu que de nos jours, on les exerce dans les salons étincelants de dorures et de

lumières, en présence des curieux, devant des jeunes filles, des enfants, des mères, sans s'en faire le moindre scrupule et en s'ébaudissant souvent des superstitions du moyen-âge.

Croyez-moi, à toutes les époques les hommes ont voulu avoir affaire avec le démon : et cet esprit rusé, pour peu que les hommes ne le renvoient pas à ses abîmes et qu'ils tiennent à son commerce, se plie à toutes les transformations. Dans les siècles idolâtres, il vivait au sein de la société, avec les oracles et les Pythonisses ; il se montrait sous forme de colombe, de pic, de coq, de serpent, et chantait des vers fatidiques. Au moyen-âge, il faisait le pédant vis-à-vis de ces peuples barbares, et leur apparaissait sous des formes terribles dans de monstrueuses conjurations : si parfois il se rapetissait et se subtilisait au point de se loger dans des cheveux, dans des fioles, dans des philtres que les sorciers faisaient avaler aux amoureux, ce n'était pas sans inspirer encore une grande terreur : aujourd'hui en revanche, il se prête à la civilisation du siècle ; il se plaît dans le beau monde, dans les soirées brillantes, tour à tour dormant avec les somnambules, dansant avec les tables, écrivant avec les guéridons. N'est-il pas bien gentil, en vérité ? Il se garde bien d'effaroucher personne : il s'habille à l'américaine, à l'anglaise, à la parisienne, à l'allemande ; il est vraiment aimable sous la barbe et la fine moustache des Italiens ; il est la coqueluche des salons, et il faudrait être bien malotru pour ne pas le trouver d'une irréprochable distinction : voyez donc ! Il est devenu si bon apôtre, qu'il s'entretient le plus courtoisement du monde, avec telle dame qui va encore à la messe et qui, si vous lui disiez — prenez garde ; il y a de ces choses qui ne sont pas naturelles et qui ne sauraient l'être ; il y a quelque anguille sous roche : les bons chrétiens ne s'occupent pas

de tout cela — vous rirait au nez et vous répondrait d'un petit air piqué: — que diantre ! tout cela est fort naturel: je suis chrétienne aussi moi, mais je ne suis pas une imbécile. — En attendant, si l'occasion s'en présente, elle fera magnétiser sa jeune fille de vingt ans, pour lui faire lire dans l'intuition magnétique des faits éloignés ou des secrets de l'avenir.

Je vous laisse à penser si ce beau diable en gants jaunes doit rire dans sa barbe de la bonne chrétienne !

Mais il est temps de revenir à Pandolfe, que nous avons laissé fuyant avec sa femme la persécution d'Ottokar; muni de lettres de recommandation de l'abbé Dauffer, il s'était furtivement mis en route au milieu des ténèbres de la nuit, pour se rendre de Znaïm en Bohême: ils étaient censés aller en pèlerinage au sanctuaire de Boleslau, où Yolande devait les rejoindre, dès que les circonstances seraient moins critiques. Les chevaux vivement pressés, couraient au grand trot, protégés et gardés aux passages les plus dangereux par les cavaliers de l'abbé Dauffer, qui avaient pris les devants en se divisant de manière à couvrir la fuite des deux époux: un gros détachement formait l'arrière garde et devait les escorter jusqu'à une rivière, dont le gué offrait quelques embarras, mais au delà de laquelle les fugitifs pouvaient se regarder comme en sûreté: arrivés là leur escorte devait les quitter et les abandonner à la garde de Dieu et à leur bonne fortune.

Ils atteignirent la rivière aux premières lueurs du jour, et la traversèrent sous les yeux de leurs gardes sans aucun accident fâcheux: sur la rive opposée ils trouvèrent des montures fraîches et équipées pour un long voyage: c'était encore une précaution du digne abbé: les valises étaient remplies d'effets et les saches ainsi que deux besaces pendues de chaque côté portaient des flacons de vin et des vivres pour trois

jours. Ils se remirent donc en selle, laissèrent les chevaux fatigués à deux palefreniers qui avaient amené les autres, et reprirent leur chemin tristes et silencieux en accélérant leur marche pour se mettre au plus tôt hors de portée des embûches qu'Ottokar pouvait leur dresser: Pandolfe avait trop de jugement, pour ne pas présumer que le marquis entrerait dans une rage épouvantable, en recevant avis de sa fuite par les espions nombreux et adroits qu'il entretenait à Znaïm et qui ne le perdaient pas de vue une seconde.

Après avoir gravi la pente douce et commode d'une colline toute garnie d'yeuses, de chênes nains et de frênes, ils débouchèrent vers l'heure de tierces sur un large plateau couvert d'une forêt de sapins, dont les rayons du soleil perçaient à peine l'épais feuillage et que traversait en ligne droite, à perte de vue, un sentier tracé en plein milieu : à mesure qu'ils avançaient dans ce fourré ils voyaient bondir à travers la feuillée des cerfs et des biches effrayés du pas des chevaux: des compagnies de perdrix, se levaient devant eux en battant des ailes et en s'éloignant des touffes de verdure sous lesquelles elles s'étaient réunies: ce mouvement ne laissait pas que de faire éprouver une sensation agréable à nos deux voyageurs: il leur semblait avoir des compagnons de route dans cette sombre et immense solitude. Ils étaient alors au plus épais du bois: tout à coup Adeltrude s'arrêta et dit à son époux: — Pandolfe, qu'est-ce? écoute: n'entend-tu pas dans le lointain le son d'un instrument? ce n'est pas là le chant d'un oiseau.

— Qui veux-tu qui vienne faire de la musique dans cette forêt déserte et obscure, éloignée autant que je puis en juger, de toute habitation? — Cependant Pandolfe arrêta aussi son cheval et tendit l'oreille pour s'assurer s'il entendrait quelque chose: — ma foi, reprit-il, tu as

raison: il y a là bas quelqu'un qui joue d'un instrument: qui serait-ce? Eh! peut-être une bergère qui garde son troupeau et qui souffle dans un chalumeau pour tromper l'ennui : — et ce disant il se remit à marcher. Cependant à mesure qu'il avançait, l'harmonie devenait plus marquée et plus distincte: ils ne tardèrent pas à rencontrer un ruisseau limpide qui longeait le sentier, et tout en côtoyant son cours, ils débouchèrent sur une grande clairière unie et rase comme un parterre, au milieu de laquelle le ruisseau formait un petit lac dont l'onde claire et polie réfléchissait comme un miroir l'herbe fine et les fleurs aux mille nuances qui en tapissaient la rive. Le lieu où ils se trouvaient rappelait par sa forme les cirques de l'antiquité: de gros rochers en amphithéâtre l'encaissaient tout à l'entour, et de leurs fentes abruptes s'élevaient de hauts troncs de mélèzes et de laryx qui s'entre-croisaient balancés par la brise et projetaient sur la partie occidentale leur grande ombre mobile: c'était un site vraiment enchanteur.

Les deux pèlerins aperçurent à l'ombre, à l'endroit où la prairie s'arrondissait derrière le petit lac un joyeux groupe d'hommes et de femmes qui venaient de cesser leurs danses; les uns allaient s'asseoir sur l'herbe, les autres entouraient un joueur de viole, en le priant de leur faire entendre encore une de ses belles symphonies. Le musicien, après s'être fait un peu supplier par les plus gentilles demoiselles de la société, finit par prendre son instrument et s'assura d'un coup d'archet si les cordes en étaient bien montées: il fit d'abord entendre quelques préludes, puis se mit en posture, et la tête légèrement penchée sur l'instrument, il attaqua un grand morceau: l'archet manié d'une main légère effleurait les cordes élevées et en tirait des sons plus aigus et plus doux que les premiers chants

de la linotte et de la fauvette : c'étaient des gerbes de trilles, de cadences, de fioritures, de trémolos pleins d'une indicible et suave expression : les notes graves, moyennes, aigües se succédaient comme une pluie d'é-tincelles, bondissaient d'octave en octave dans un chant délicieux qui dans certains passages s'éteignait en mourant comme un lointain murmure, vague et aérien comme les vapeurs du matin fondues dans l'azur des cieux ; puis tout à coup des traits vigoureux relevaient la mélodie, tantôt suspendue par une pause subite, tantôt s'envolant en fugues rapides toutes semées de strettes, de groupes, de cadences hardies, élevées, rapides, qui tombaient en cascade des tons les plus aigus aux plus graves, en formant la mélodie la plus déli-cieuse et la plus ravissante. Pendant ce concert enchan-teur, Pandolfe était resté comme un homme ravi hors de lui-même : sans qu'il s'en aperçût les rênes lui étaient tombées des mains ; il regardait la bouche béante, sans souffle et sans mouvement. Les applaudis-sements qui accueillirent le ménétrier, lorsqu'il eût terminé, rappelèrent Pandolfe à lui-même : près de lui, une belle jeune fille était occupée à cueillir des fleurs pour en faire une couronne au musicien : il s'ap-procha d'elle, et lui demanda en langue slave, à quelle occasion avaient lieu ces danses et cette joyeuse réu-nion.

— Comment? riposta celle-ci, êtes-vous si étranger dans le pays que vous ignoriez comme quoi tous les fidèles chrétiens célèbrent avec transport les victoires du vrai pape Grégoire, contre l'antipape? Vous êtes peut-être un de ces gueux de schismatiques qui sou-tiennent le parti de l'antéchrist?

— Dieu m'en garde! répondit Pandolfe : je me ré-jouis plus que personne de savoir le saint Pontife replacé sur le trône de Pierre, et recevant comme

vicaire du Christ les hommages et la soumission du monde entier; car il y a bien droit, et tous les honnêtes gens ne peuvent que détester et abhorrer cet impudent ennemi de Dieu, qui veut déchirer le sein de l'Eglise, légitimement confiée à Grégoire, son chef et son maître : ah! si j'avais pu le servir de mes armes, j'eusse versé pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

— Eh bien! reprit la jeune fille, s'il en est ainsi, que ne prenez-vous part à nos réjouissances? mettez pied à terre avec votre femme, et venez danser une ronde avec nous; le ménétrier va nous régaler encore d'une de ses belles chansons.

Pandolfe, cédant à tant de cordialité, s'appretait à descendre, quand tout à coup le galop précipité d'un cheval retentit dans la forêt et un homme traverse la clairière à fond de train en criant : — Fuis, Pandolfe, fuis sans retard : voilà les Vandales d'Ottokar : ils sont sur tes pas, et tu te laisses séduire par des illusions diaboliques : signe-toi et fuis à bride abattue!

A ces mots Pandolfe est atterré : il se signe, et à peine la croix est-elle achevée, que danseurs, danseuses et ménestrels disparaissent soudain : la prairie reste déserte; les deux époux s'élancent en donnant de l'éperon par le sentier qui s'enfonce dans la forêt : leur sauveur inconnu les accompagne.

Instruit du départ de Pandolfe, Ottokar tout en cherchant à se rendre maître d'Yolande au moyen d'artifices, de séductions et de violences qui devaient la lui livrer corps et âme, ne laissa pas que d'expédier très-secrètement et dans plusieurs directions, des troupes de Vandales pour surprendre les fugitifs : il n'oublia pas de charger ses nécromanciens d'opérer des enchantements qui devaient ralentir assez la marche de ceux-là pour que ses émissaires eussent le temps de les

rejoindre. Mais il arriva que le personnage qui avait naguères sauvé Pandolfe des embuscades, le prévint cette fois par un messager du nouveau danger qu'il courait.

Ils traversèrent la forêt dans toute son étendue, sans s'arrêter ; arrivés alors dans une plaine découverte, leur compagnon mystérieux leur montra une maison un peu écartée en disant — Vous pourrez vous reposer un peu là-bas et poursuivre ensuite en sûreté, parce que nous avons franchi les frontières de la Moravie et touché le territoire de la Bohême, où les Vandales du marquis n'oseraient pas vous inquiéter : en tout cas soyez prudents et circonspects : la vigilance n'est jamais de trop, quand la perfidie ne connaît pas de limites.

— Bon cavalier, demanda Pandolfe, apprends-moi du moins à qui je dois la vie et la liberté ? à qui dois-je en rendre grâce ? dis-le moi, pour que je ne sois pas exposé à paraître ingrat d'un bienfait si solennel ?

— Pandolfe, répliqua l'envoyé, tu as un puissant et secret protecteur qui ne cesse de veiller à ton salut et à celui d'Yolande : il épie sans relâche tous les faits et gestes d'Ottokar, pour prévenir ses trames et déjouer les desseins qu'il médite contre toi et ta fille. Cette voix, qui te cria dans un épais fourré de faire volte-face, alors que tu t'acheminais tout seul vers le monastère de Brunn, cette voix n'est pas encore éteinte : celui qui l'a fait entendre t'aime d'un grand et noble amour, parce qu'il voit en toi un champion de la vérité, un confesseur du Christ, souffrant pour la justice : Dieu destine peut-être ton bras et tes conseils à la défense du saint Père Grégoire et au triomphe de son Eglise. Cet ami, ce protecteur est un intime ami de l'abbé Dauffer et de l'abbesse Theutberge ; peut-être aura-t-il vu en priant que les nécromanciens d'Ottokar

cherchaient à te barrer le passage par leurs enchantements; et c'est pourquoi il m'a envoyé te prévenir. Que Dieu t'accompagne: moi je retourne à celui qui m'a envoyé.

Pandolfe encouragé par ces paroles, lui recommanda instamment de rendre en son nom de ferventes actions de grâces à ce généreux protecteur, et de l'assurer que cette vie, qu'il reconnaissait lui devoir, serait mille fois exposée s'il le fallait pour le vicaire de Dieu sur la terre. — Il se dirigea ensuite sur la maison qui n'était pas bien éloignée, s'y arrêta et s'y restaura avec Adeltrude, qui fatiguée de leur longue et rapide traite, le pria en grâce d'y passer la nuit. Au lever de l'aurore ils s'étaient remis en route et cheminaient en devisant des périls d'Yolande; ils craignaient fort que leur violent persécuteur ne se livrât contre elle à quelque excès; ils étaient tristes et désolés, mais sans perdre cependant confiance en Celui qui s'est constitué le protecteur jaloux de l'innocence; ils le priaient avec ferveur et suppliaient l'ange béni préposé à la garde de leur fille, d'être son conseil dans les douloureuses angoisses de la pauvre orpheline, de la couvrir de son bouclier et de son glaive de feu dans les assauts de la violence humaine. Pandolfe se rappelait ensuite les paroles mystérieuses et prophétiques du saint ermite, qui lui avait prédit tant de choses à propos d'Yolande, et il s'en entretenait chemin faisant avec la triste Adeltrude, qu'il exhortait à espérer en Dieu.

— Tu as raison, mon ami, répliquait celle-ci; mais s'il t'en souvient, l'ermite a aussi affirmé qu'Yolande n'appartiendrait pas au marquis; il a ajouté qu'elle essuierait mille traverses, qu'elle serait en butte à autant et plus de souffrances que les étincelles qu'il faisait jaillir du foyer. Or, savons-nous si la pauvre enfant résistera à tant de chocs? Savons-nous si tandis que

nous échappons aux fureurs d'Ottokar, le cruel ne l'a pas déjà plongée dans les oubliettes de ses donjons pour y pourrir seule, dans l'humidité, les ténèbres, les fers, accablée de privations, de terreurs et de tourments!

— Ma chère, ne te mets pas à la torture avant le coup: l'ange de Dieu est avec elle et Dieu ne tente pas la faiblesse humaine au-delà de ses forces. Tu dois même te rappeler que l'Ermite en parlant des traverses d'Yolande ajouta incontinent: *Mais qu'elle ne perde pas courage, parce que Dieu la tirera saine et sauve de tous ses périls.* Adeltrude, celui qui se confie dans le Seigneur ne verra jamais déçues ses espérances: dès que nous serons aux pieds de la Madone de Boleslau nous lui offrirons tant de prières, de pénitences et de jeûnes pour notre fille, que Marie nous la rendra sans atteinte et la remettra saine et sauve entre nos bras.

— Oh! oui, s'écria Aldetrude, je lui ferai vœu de jeûner tous les samedis au pain et à l'eau et de suspendre à son image le riche joyau que tu me donnas le jour de mes nôces, que j'ai eu soin d'emporter, caché dans le nœud de ma chevelure: jusqu'au jour où Yolande me sera rendue je ne quitterai pas mon vêtement de pèlerin que je couvrirai d'un sac avant de me prosterner à son saint autel.

— Fais à ta guise, dit Pandolfe, mais comme nous ne savons pas les revers qui peuvent nous atteindre, fais un vœu conditionnel, c'est-à-dire que tu conserveras tes vêtements de pèlerin aussi longtemps que tu resteras dans le sanctuaire, ou que si tu devais t'en éloigner, tu t'habillerais de brun comme les veuves du pays, aussi longtemps que tu n'auras pas retrouvé ton Yolande.

Tout en causant de leurs pieux desseins ils étaient arrivés dans un vallon profond et solitaire bordé de

rochers escarpés et de gouffres profonds au-dessus desquels on voyait tourner en cherchant leur proie des vautours et des aigles qui remplissaient l'air de leurs cris perçants. Le soleil déjà incliné sur l'horizon traversait les crevasses des crêtes les plus élevées, de ses rayons rougeâtres qui frappaient sur les rochers opposés, en réfléchissant encore un peu de jour dans l'abîme. Les deux voyageurs venaient de traverser non sans peine un ravin inondé dont les eaux écumaient entre les rocs, et ils remontaient l'autre berge, quand un cri lamentable, sorti d'un creux de rocher vint frapper leur oreille : Pandolfe s'arrête et entend ces mots : — Hélas ! ayez pitié de mon innocence, ne vous souillez pas de mon sang : Dieu vous récompensera de votre clémence !

Pandolfe saute à terre, jette la bride à sa compagne et s'élance à travers les rocs dans la direction de la voix : tout en courant il tire son épée, et se trouve bientôt derrière un assassin qui levait le bras pour frapper au cœur une jeune femme qui lui tendait les mains dans une attitude suppliante : d'un coup de revers Pandolfe désarme le meurtrier : — Brigand ! s'écrie-t-il ; — le poignard s'est échappé des mains du siccaire, et avant qu'il ait pu faire un mouvement, Pandolfe l'a saisi par les cheveux et terrassé d'un second coup : il lui appuie le genou sur la poitrine, et menace sa gorge de la pointe de l'épée : — Si tu bouges, crie-t-il, tu es mort — puis se tournant vers la femme qui n'avait pas changé d'attitude — Madame, dit-il, relevez-vous et ne craignez rien : Dieu vous a entendue : ma femme est là-bas, allez la rejoindre et ramassez ce poignard qui devait vous frapper. — La jeune femme tremblante, ramasse le fer et se dirige vers Adeltrude.

— Qui es-tu scélérat, dit Pandolfe, et pourquoi voulais-tu égorger cette femme ?

— J'en avais reçu l'ordre de mon maître ; je ne saurais vous dire pourquoi il voulait la tuer : je suis aux gages du sire de Drosendorf : c'est sa femme ; il l'a conduite lui-même ce matin jusqu'aux frontières de la Bohême, puis il m'a fait venir en secret et m'a ordonné de l'emmener dans ce vallon, de l'y tuer et de la précipiter ensuite dans ces abîmes, pour y servir de pâture aux vautours et aux milans.

Pandolfe le laissa là blessé, lui tourna le dos, et remonta à cheval, il prit en croupe la jeune étrangère encore tremblante et pâle comme une morte ; il l'engagea à se remettre et à remercier Dieu de l'avoir sauvée si merveilleusement. Lorsqu'il la vit plus tranquille et reprenant ses couleurs, il la fit un peu causer avec Adeltrude qui s'efforçait de la ranimer et lui promettait une affection d'amie et de sœur : l'engageant à les accompagner à Boleslau, où ils se rendaient, et où après avoir fait ses dévotions et remercié la sainte Vierge de sa délivrance, on s'occuperait de prendre un parti pour la suite. Ces consolations et ces offres affables achevèrent de réconforter la pauvre femme. Alors Pandolfe jugeant qu'il était temps de s'informer de son nom, de sa condition et de ses malheurs, s'adressa à elle avec bonté et lui demanda la cause du cruel traitement dont elle avait failli être victime. A ces questions l'étrangère prit la parole en ces termes :

— Chevalier, je suis Gerberge, fille de Godeswald, comte de Naumbourg en Saxe, prince humain, valeureux et regardé dans le pays comme un des membres les plus sages et les plus importants de la diète nationale. Vous savez comment l'empereur Henri porta la guerre en Saxe, au mépris des traités qu'il avait jurés à nos princes, évêques et barons, en s'alliant avec Iswen III de Danemarck, pour notre malheur : par un vil stratagème, il dépouilla d'abord Hermann du châ-

teau fort de Lunébourg ; il s'empara ensuite de toutes les places fortes, et y plaça des garnisons de soldats souabes, qui ne sortaient de leurs repaires que pour ravager la plaine, incendier les maisons, voler les troupeaux, écraser le peuple d'exactions, déshonorer les femmes, piller les églises, opprimer les laboureurs, les accabler de vexations, de travail et de coups, mettre en un mot, tout le pays à sac : si un malheureux osait se plaindre de ces excès, il était accusé du crime de lèse-majesté et puni comme tel des plus cruelles tortures ; chevalets, cordes, tenailles fonctionnaient en permanence : si d'aventure il était riche, on commençait par le dépouiller de tous ses biens ; s'il était pauvre il était condamné au plus dur et au plus humiliant esclavage. Les grands du royaume étaient vilipendés par ce tyran, qui n'avait pas honte de traiter d'esclave le noble comte Frédéric, et d'affranchir l'illustre comte Guillaume Loteslaw : un jour tous les magnats du royaume avaient été convoqués à la diète de Goslar, pour la fête de Saint-Pierre ; ducs, comtes, archevêques, évêques, abbés se trouvaient réunis au jour fixé dans le palais impérial, il leur fit dire par dérision, qu'il jouait aux échecs, qu'ils patientassent un peu, et il les retint ainsi jusqu'au soir ; alors un sergent du palais se présenta et dit : — Vous pouvez vous retirer pour vaquer à vos affaires, attendu que le maître est déjà à plusieurs milles de Goslar. — Je vous laisse à juger du dépit et de la colère que ces princes et ces grands seigneurs éprouvèrent d'un si sanglant affront : si le margrave Dedi ne les eût retenus à grand' peine, ce jour-là tous les Saxons eussent rompu leur serment et déclaré une guerre ouverte à l'insolent monarque (1).

Celui-ci n'était pas si borné, qu'il ne s'aperçût fort

(1) Bruno, *De bello Sax.* — Voigt, *Hist. de Grég. VII. c. V.*

bien que c'était jeter le gant à nos magnats, mais comme il était extrêmement fin et dissimulé il feignit de prendre vivement à cœur les intérêts de la Saxe et la continuation de ses bonnes relations avec ce pays: il faisait sonner bien haut ces sentiments d'amitié, et nombre de ses courtisans faisaient semblant d'y croire: il leva donc en hâte une armée nombreuse et aguerrie et fit publier par toute l'Allemagne, qu'il voulait châtier les Polonais d'avoir envahi, et mis à sac, à feu et à sang les provinces bohêmes. Les Saxons de leur côté ne restaient pas les bras croisés: un édit parcourut secrètement tout le royaume pour convoquer les nobles et les chefs de beaucoup de familles bourgeoises en assemblée nationale à Nockmenslau, où ils se réunirent en effet. Othon de Bavière représenta dans un discours chaleureux les perfidies et les cruautés d'Henri contre un royaume si fidèle: il convainquit tous les esprits de l'urgente nécessité de prévenir les malheurs qu'entraîneraient cette nouvelle guerre et l'occupation du pays par des troupes étrangères: que le dessein d'Henri enfin était non pas de châtier les Polonais, mais de consumer jusqu'au bout la ruine des Saxons: Henri surpris à Goslar par le premier choc de 60 mille Saxons conduits par Othon de Nordheim, se replia tout épouvanté sur l'imprenable citadelle de Harzbourg, que les ennemis vinrent cerner de près. Il ne pouvait échapper, tant les assiégeants le tenaient étroitement bloqué: pendant ce temps les Saxons prirent et détruisèrent Heimburg et la majeure partie des donjons et des châteaux qui dominaient la plaine, du haut des montagnes escarpées et qui tenaient tout le pays dans une si honteuse et si triste servitude.

Cependant les vivres diminuaient dans la place: Henri voyait clair comme le jour qu'il ne tarderait pas à tomber entre les mains de ses ennemis: une nuit donc

accompagné de Berthold de Carinthie et de trois autres il se laissa glisser du haut des rochers, et s'engageant dans les forêts voisines, il courut pendant quatre jours entiers et finit par arriver harassé, déchiré, abattu au village d'Esschenweg, d'où il se rendit au fort d'Hersfeld. Là il se trouvait en pays ami : il s'empressa de rassembler l'armée qu'il feignait de lever contre les Polonais; après une série interminable de ruses, de pourparlers, de traités, de promesses, d'excuses, de flatteries, il saisit enfin une occasion propice, fondit inopinément sur la Saxe qu'il occupa sur tous les points, et y établit cet horrible règne, qui fit frémir l'Allemagne et souleva l'horreur de toute la chrétienté(1).

Au milieu de toutes ces trahisons, de ces assauts, de ces ruines, de ces boucheries, Ariald, sire de Drosendorf, vint attaquer à l'improviste la place de Naumburg située loin du théâtre de la guerre et qu'il croyait pour cette raison peu défendue : mon père et Walram, mon frère, lui opposèrent une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Les soldats de mon père et tous les citoyens étaient accourus sur les murailles, les créneaux et les tours, criblant de traits les assiégeants et leur jetant tout ce qui leur venait sous la main : les femmes dépaivaient les rues, et apportaient dans leur robe, sur leur tête, sur leur dos, des masses de pierres, de sable, de briques qu'on versait sur la tête des assaillants pour les renverser dans le fossé : moi-même j'assistais avec les autres femmes à la défense du fort, et je portais aux remparts de grands vases d'eau bouillante et des pierres : j'aperçus mon frère occupé à tirer sur les chefs ennemis, dont il avait déjà tué quelques-uns, et je lui avançai des flèches : malheureusement la corde de son arc vint à se rompre, je

(1) Lambert, Bruno. ann. sax. — Voigt, C, V.

coupai aussitôt une mèche de mes longs cheveux; je la tordis et nous fixâmes aux deux cornes de l'arc cette corde d'un nouveau genre: Walram, y plaçait l'entaille des carreaux, et s'en servait à merveille, quand tout à coup un trait ennemi l'atteint en plein front : il tombe à mes pieds, me serre la main en disant : Jésus ! et expire dans mes bras. Le sire de Drosendorf s'aperçut au tumulte qu'un de nos chefs devait avoir succombé: il redoubla donc d'efforts et reporta toute l'attaque sur le point où les citoyens étaient accourus en voyant tomber mon frère: ceux-ci avaient arraché de la plaie le trait fatal, et ils l'enlevaient avec de grands gémissements pour le transporter au palais: la confusion qui régna un moment sur le rempart permit à quelques-uns des assaillants de se jeter dans la place : leur chef lui-même fut un des premiers à sauter sur l'épaulement, et à planter sa bannière au milieu des créneaux: bientôt ils pénétrèrent en foule, mettant tout en déroute sur leur passage : alors Ariald s'élança inopinément derrière mon père, qui défendait vaillamment les murailles, et par un trait de lâche et cruelle félonie, il le frappa d'un coup de hache qui lui fendit la tête et le cou jusqu'à la poitrine.

Mon père mort, Drosendorf parcourut la ville en passant au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontrait: je volai au palais toute tremblante, pour enlever et sauver un jeune frère que j'aimais tendrement: mais en descendant dans un souterrain qui conduisait hors des murailles je fus surprise par deux soldats qui pillaient le palais: ils m'entraînèrent avec l'enfant dans la salle où s'était déjà installé le cruel vainqueur ; celui m'arracha des bras mon pauvre petit Vegelin, le saisit par les cheveux, lui cracha au visage, et l'égorgea sous mes yeux: puis le portant sur une terrasse voisine, il le jeta avec rage à deux ours que mon père tenait enchaînés

à la porte du jardin; le croiriez-vous? ces animaux à qui le pauvre enfant portait tous les jours un peu de pain le reconnurent tout sanglant, poussèrent un hurlement épouvantable, et, au lieu de le déchirer, ils se mirent à lécher en gémissant le sang de ses plaies.

A cette vue je tombai sans connaissance et le sire me fit transporter dans ma chambre. Le lendemain matin, il vint me visiter; soit amour, soit plutôt convoitise du comté qui me revenait de droit, puisque je restais l'unique enfant de Godeswald, il voulut m'épouser malgré mes vaines récriminations, dans ce même palais qu'il avait souillé du sang de mon frère. Ariald rétablit ensuite les affaires de Naumbourg, me mena avec les trésors de mon père à son château et prit le titre de sire de Drosendorf et de Naumbourg. Il y avait un an qu'il était veuf, et il ne lui restait de sa première union qu'une jeune fille de quinze ans nommée Luisgarde, belle et chère enfant que sa mère avait élevée avec soin dans la plus tendre pitié. Cet ange était l'unique consolation que j'eusse dans la triste position où je me trouvais; pour moi c'était une sœur, une amie, plutôt qu'une fille, et j'épanchais souvent avec elle mon cœur déchiré par tant de chagrins! Sa mère qui était une princesse d'un esprit élevé et d'une grande vertu, avait inspiré à sa fille une profonde et affectueuse vénération pour le saint pape Grégoire, successeur légitime du prince des apôtres; il n'en fallait pas davantage pour lui attirer la haine de son époux, fauteur obstiné de l'antipape; comme il ne pouvait la plier à ses vœux, il n'était sorte d'amertumes dont il n'abreuvât la pauvre femme, jusqu'à sa mort, qui fut bien hâtée par ses mauvais traitements. Luisgarde était toujours avec moi, et quand le seigneur allait à la chasse, ce qui lui arrivait souvent, nous allions prier ensemble à la

chapelle pour l'exaltation de la sainte Eglise, le triomphe du Pontife Grégoire et l'abaissement de ses ennemis. Un jour que nous croyions y être seules, Ariald nous surprit à l'improviste au moment où nous récitions l'*Oremus* pour le Pape, en ajoutant le nom de Grégoire, au lieu de celui de l'antipape. C'en fut assez pour le faire entrer dans une violente colère, et peu s'en fallut qu'il ne tirât le poignard pour m'égorger; il prit rudement par un bras la pauvre Luisgarde qui tremblait comme une feuille, et lui défendit, si elle tenait à la vie, de mettre plus jamais le pied dans mes appartements; il la relégua en effet, tout à l'extrémité du château: il lui envoyait souvent pour la corrompre dans sa foi, un de ces abbés ou de ces prêtres schismatiques, comme il y en avait malheureusement tant alors en Allemagne. Vous pouvez penser ce qu'était mon existence, ainsi séparée de ce cher ange qui était mon unique consolation sur la terre! Nous ne nous voyions plus qu'au diner, et son père la faisait asseoir à sa gauche, se mettant entre nous, de sorte que je pouvais à peine l'entrevoir: le diner fini il la renvoyait immédiatement à ses appartements.

Il arriva sur ces entrefaites que le comte de Grubenhagen fit demander à Ariald la main de sa fille. Le comte était jeune, en grande faveur à la cour, brave, magnifique et bel homme: mais implacable ennemi du parti favorable à Grégoire, et très-lié avec l'usurpateur des biens de l'Eglise, le vendeur des bénéfices, le persécuteur des moines fidèles au légitime Pasteur. Ariald accueillit cette demande avec une joie manifeste, autant à cause de la position et de la fortune du comte, qu'à cause de la faveur dont il jouissait auprès d'Henri; il fit venir Luisgarde, et lui annonça en ma présence la demande du comte et tout l'honneur qu'il y attachait. La jeune fille fut toute troublée de cette nouvelle: et me regar-

dant à la dérobée, comme pour puiser du courage dans mon regard, elle répondit timidement à son père : que cette demande lui paraissait bien prématurée, vu son jeune âge, son inexpérience, son éducation encore incomplète. A quoi le père répliqua : — Ce sont là de pauvres excuses : ma volonté est que vous consentiez : le parti est grand, le comte ne souffrirait ni faux-fuyants ni refus ; ses envoyés doivent repartir demain pour Grubenhagen. — La pauvre fille, mue par l'élan de son cœur, se jeta dans mes bras, en s'écriant : — Ma mère ! obtenez-moi de mon père de rester avec lui ! — Ariald, qui était d'un naturel dur et orgueilleux, fut pris d'un mouvement de rage, la saisit par les cheveux et me l'arracha du sein, en lui disant d'un ton impérieux : — tu obéiras.

La lutte dura deux jours : le père remua ciel et terre pour amener sa fille à condescendre à ses vœux : elle resta inflexible : Hermann, évêque de Bamberg, passa par hasard en ce moment : c'était un adversaire juré de Grégoire : Ariald le mena auprès de sa fille, que l'évêque essaya de décider par son autorité : en vain fit-il jouer tous les ressorts de son éloquence ; on lui répondit nettement : — Que le comte de Grubenhagen revienne à la cause de Grégoire le saint, qu'il combatte le schisme qui déchire la robe sans couture de Jésus-Christ, et je me ferai un honneur et une joie de devenir son épouse : hors de là, il ne doit jamais compter sur mon consentement. — Ariald en entendant ce langage, poussa un rugissement qu'on entendit dans tout le château, et s'adressant à l'évêque, surpris de trouver tant de courage dans une enfant, il vociféra : — Ces suggestions viennent de sa coquine de marâtre ! — Puis il fit venir deux archers et leur ordonna de traîner la pauvre fille dans le cachot le plus obscur des fondements du château. Le lendemain matin, il fit seller des chevaux

et m'emmena dans une propriété qu'il possède sur les frontières de la Bohême, où nous mîmes pied à terre : arrivé sur le seuil de la maison, il me regarda d'un œil furieux, et m'enjoignit de suivre un de ses hommes d'armes, à qui il avait, la veille, ordonné de m'égorger dans le vallon. O mon libérateur ! Je vis, grâce à votre généreux dévouement ! Mais que deviendra ma chère Luisgarde ! qui la protégera ! qui la fortifiera dans son amertume ? qui lui donnera la force de résister à un combat si rude ? — MARIE, répondit Pandolfe : vous suspendrez à son autel le poignard qui devait vous percer : nous prierons avec vous pour votre fille : sachez que nous aussi nous avons une unique et bien chère enfant qui n'est pas moins en péril et pas moins inquiète que votre bonne Luisgarde !

CHAPITRE XI.

LA CAVERNE DE L'ERMITE.

La pauvre Yolande tirée par cette main de fer qui l'avait saisie à l'improviste, pendant qu'elle suppliait la Madone de la sauver, vit se fermer sur elle la petite porte secrète du pilier et se trouva dans une profonde et effrayante obscurité. Par un mouvement assez naturel en pareil cas, elle tendit les bras en avant, poussa un faible cri, étouffé par les étroites murailles qui l'entouraient, et fit un effort pour s'échapper en arrière : mais la main qui lui tenait le bras, ne lâcha pas prise et l'entraîna rapidement à travers les ténèbres, sans lui laisser un moment de trêve.

Après ce premier cri elle ne respira plus : le pas accéléré du ravisseur ; l'étourdissement, la douleur, l'anxiété qui oppressait sa poitrine, l'air froid et glacé qu'elle traversait, les ténèbres de mort qui pesaient sur elle lui avaient coupé le souffle et la parole. Ses esprits flottants ne lui laissaient pas un moment de réflexion et mille fantômes, aussitôt évanouis, se pressaient en foule dans son imagination égarée. Était-ce une illusion diabolique, effet des enchantements qui l'avaient tant alarmée depuis quelque temps ? N'était-elle pas encore dans l'Eglise, au milieu de ses sœurs, et rêvant qu'elle courait à travers la nuit ? Mais elle ne

voyait se dessiner aucune forme, elle n'entendait pas un souffle; elle leva sa petite Madone, qu'elle n'avait pas abandonnée, et la serra sur son cœur; elle fit ensuite le signe de la croix; ce signe qui dissipait infailliblement ses visions fantastiques et ses apparitions hallucinantes : rien. L'ombre ne s'évanouit pas; la main qui lui serrait le bras, continua de l'entraîner en courant; elle entendait le sol résonner sous ses pieds, elle entendait le frôlement de ses vêtements.

Qu'est-ce? ah! mon Dieu! je suis tombée dans les mains d'Ottokar; il m'entraîne dans les noirs souterrains du château de Brunn pour y être la proie des dragons, ou martyrisée par les tenailles, les peignes de fer ou les flammes! Elle tressaillait d'horreur à cette idée, et la main qui continuait à l'entraîner, sentait la pauvre fille palpiter et frissonner sous son étreinte: le ravisseur courait toujours comme un homme qui fuit sous l'irrésistible impulsion d'une force supérieure : de temps en temps Yolande se sentait frappée au visage par un je ne sais quoi de glacé, qui redoublait ses angoisses : c'étaient des gouttes d'eau qui suintaient de la voûte et lui tombaient sur le front ou les joues : quelquefois elle frôlait des corps suspendus, et de grosses toiles d'araignée qui pendaient du haut effleuraient son visage. Un peu plus loin, l'allée faisait un coude; une lueur éloignée jetait un peu de jour sur les parois : elle leva les yeux et vit dans le lointain une lumière qui semblait s'approcher: un gémissement sourd et rauque s'échappa de sa poitrine, elle voulut s'arrêter; mais l'implacable main l'entraînait toujours et la forçait à courir. Guidée par cette lumière qui les précédait de loin, elle continua de courir encore l'espace d'un mille; pendant ce temps elle chercha à dévisager celui qui l'attirait; ce n'était point Ottokar, et il ne lui paraissait pas tout à fait inconnu : mais le trouble de

son âme ne lui permettait pas de le reconnaître.

Enfin la lumière s'arrêta : le guide hâta le pas, et se trouva bientôt dans une ample caverne, qui avait la forme d'un temple presque circulaire; arrivé au milieu, il lâcha le bras de la jeune fille et disparut par une allée obscure avec celui qui les avait éclairés. Au milieu de la caverne brûlait un grand feu dont la flamme élevée et claire illuminait toute l'enceinte jusqu'à la voûte. Tout près du feu, un vénérable vieillard était assis sur une espèce de fauteuil rustique, à côté de lui se trouvait un siège vide : en voyant Yolande toute épouvantée et tremblant de tous ses membres, il lui dit d'une voix douce : — Asseyez-vous, ma fille, asseyez-vous, ma pauvre enfant, et ne craignez rien : vous êtes en bonnes mains : la divine Providence vous a conduite ici pour que vous ne tombiez pas aux griffes des félons : je vous vois palpiter et frissonner : je vous le répète : courage, mon Yolande, vous êtes en lieu de sûreté, et les Vandales n'auront garde de vous dénicher ici pour vous jeter au lion de Brunn. Vous tenez l'image de la sainte Vierge et vous la pressez sur votre cœur : oui, ma fille bénie, sous sa protection vous n'avez rien à craindre, car elle est la plus tendre des mères, la consolation des affligés, la défense des opprimés, la couronne des vainqueurs.

Yolande un peu rassurée par ces douces et paternelles paroles, leva les yeux sur le vieillard dont le regard, les traits, les longs cheveux blancs, la barbe descendant sur la poitrine, respiration un air vénérable et céleste. Il portait une tunique noire, serrée à la taille par une ceinture de cuir, et tenait à la main un bâton, sur lequel il appuyait le bras gauche dans l'attitude d'un homme qui se repose et contemple avec une affectueuse complaisance un objet aimable et cher. — Que tu ressembles à ton père, s'écria le vieillard : l'abbé

Dauffer me l'avait dit, et Theutberge m'avait confirmé son assertion : mais je puis le voir aujourd'hui de mes yeux, et je m'en réjouis : comme tu as ses traits, tu auras aussi son âme élevée et son pieux et noble cœur. O mon Yolande, ici, dans cette grotte, il y a bien des années que j'accueillis un jour le comte Pandolfe qui s'y était réfugié contre l'orage : je lui annonçai alors tes destinées, et ce que Dieu méditait dans ses conseils sur ta jeunesse : tes douleurs et tes périls ne sont pas près de finir ; il te reste à souffrir beaucoup ; mais Dieu qui t'a sauvée jusqu'ici, te sauvera encore dans l'avenir : Enfant, aime bien ton image sacrée et ne l'abandonne pas un instant : tu la vénérâs dès ton enfance, mais sans doute, tu ne sais pas qu'elle m'a appartenu, et que je l'envoyai par mon ami Dauffer, au comte ton père : elle a été bénie par le saint pape Alexandre II ; fais en bien cas ; elle t'assistera beaucoup. Porte sans cesse aussi l'anneau d'Anselme : la croix gravée sur le chaton te gardera par sa vertu de tout mal ; la sainteté d'Anselme a un grand pouvoir sur les démons et les écartera de toi.

Yolande à ces mots demanda avec une assurance modeste : — mon Père, qui êtes-vous ? je comprends que vous êtes un nouveau protecteur, à qui je dois ma délivrance du grand péril auquel je viens d'échapper. Mais comment avez-vous su l'assaut du couvent, et m'avez-vous pu soustraire à tant de violences ?

— Ma fille vous saurez en temps opportun qui je suis ; il serait trop long de vous expliquer comment j'ai eu vent de ce qui se passait là-bas ; d'un autre côté vous êtes fatiguée et avez besoin de repos : quant à la manière dont je vous ai, grâce à Dieu, soustraite à la rage des assaillants, vous l'avez vue. Nous sommes éloignés d'environ deux milles du couvent, et personne ne connaît, parce qu'on l'a oublié depuis longtemps,

l'existence de ce refuge secret, qui servait d'asile aux vierges du Seigneur et aux trésors de l'Eglise, du temps que les Hongrois, pendant un demi-siècle, désolèrent ce pays de leurs incursions. L'abbesse Theutberge est la seule qui sache ce secret; mais elle n'y aura pas pensé dans la confusion de cette nuit, et va être dans une grande inquiétude à votre sujet: ce n'est rien: je lui ferai savoir promptement que vous êtes en sûreté. Cependant vous n'avez pas dormi de la nuit et vous avez eu bien peur et bien de l'effroi, sans compter votre course dans le souterrain: venez donc avec moi, ma fille; venez vous reposer et dormir un peu: la nuit est encore peu avancée.

Ce disant, le vieillard la précéda avec une lampe, et l'introduisit dans un long corridor qui aboutissait à un petit réduit en forme de chambre, garni d'un lit de paille couvert d'une peau de mouton. Il la fit se coucher, et se retira en laissant la lampe posée sur une saillie du rocher. La jeune fille était si frappée de tout ce qu'elle voyait de nouveau autour d'elle, et en même temps si affaiblie par ses émotions et ses fatigues qu'elle ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil. Il était environ six heures du matin quand elle se réveilla; l'étonnement qu'elle éprouva de se trouver dans un lieu si étrange, sur ce pauvre lit, au-dessus duquel pendaient de la voûte des pointes de rocs et des stalactites que la lumière faisait étinceler de mille feux, n'est pas à dire. Elle se frotta les yeux, se tâta le corps, regarda tout autour d'elle, comme quelqu'un qui sort d'un rêve, en cherchant à recueillir ses souvenirs de la veille et à se rappeler comment elle était arrivée en ce lieu. Elle trouva sous sa main sa petite Madone, la baisa tendrement, la serra sur son cœur, et apercevant une croix grossière plantée dans une fente de rocher, elle se leva et courut s'y agenouiller, priant Dieu les

mains jointes, de protéger par la vertu du sang divin dont fut arrosée cette croix sainte, la pauvre orpheline délaissée de tout secours humain.

Pendant qu'elle priait, le saint vieillard entra doucement : à la vue de cette ferveur et de cette pieuse attitude, il s'arrêta et une larme d'attendrissement vint humecter sa paupière : puis il s'approcha et l'appela à demi-voix en lui tendant un petit panier qu'il avait apporté : — Mon enfant, dit-il, un peu de nourriture vous remettra, — et posant la corbeille sur le sol, il ajouta : — Avez-vous dormi ? êtes-vous un peu calmée de vos agitations de cette nuit ? Voici un peu de lait chaud, — la faisant relever, il tira du panier un vase de terre et quelques tranches de pain noir couvertes de miel : — Tenez, dit-il, cela vous fera bien : un pauvre ermite ne pourrait charger sa table d'autres mets : il y a trente ans qu'il n'est pas entré de viande dans cette caverne, et je n'ai de lait que depuis l'âge de soixante-dix ans : auparavant c'étaient des herbes et des fruits.

La jeune fille était pâle et sentait courir dans son corps des frissons de fièvre : elle prit une tranche de pain, mais elle lui parut amère et il lui fut impossible d'en avaler une bouchée : cependant le bon vieillard assis sur un escabeau devant elle, lui disait : — Mangez, cela vous rendra des forces ! Vous êtes si abattue ; allons, un petit effort, mon enfant. — Et pour la distraire il poursuivait : — à l'heure où nous parlons Yolande, le comte Pandolfe, ton père, doit être arrivé à Notre Dame de Boleslau en Bohême, avec ta bonne et digne mère, et c'est là que je t'enverrai les rejoindre ; Dieu m'a accordé la grâce de sauver deux fois ton père : une nuit il chevauchait tout armé, dans la direction de Brunn ; il voulait te soustraire en secret aux embûches d'Ottokar : mais celui-ci qui avait flairé son projet, avait posté des embuscades, où on devait s'em-

parer de Pandolfe, par trahison : j'eus vent de ces sinistres desseins, et la nuit venue je me glissai entre quelques rochers, d'où j'élevai la voix en criant : Fuis, Pandolfe, fuis ou tu es mort. — Il fit en effet volteface et alla trouver l'abbé Dauffer, comme je le lui avais recommandé ; celui-ci lui fournit une escorte pour protéger sa retraite. La seconde fois que je le tirai de danger, c'est lorsqu'il se rendait en Bohême : je sus par mes espions qu'Ottokar le faisait poursuivre par ses Vandales, et qu'il cherchait de plus à entraver sa fuite par les enchantements de ses magiciens, pour que ses sicaires le rejoignissent plus aisément. Je lui dépêchai un envoyé, qui arriva à temps pour le prévenir et le mettre hors de danger. Or ma fille, juge un peu de la fureur dont va être transporté le marquis en apprenant que tu n'es plus au couvent ! Je crois que tous les passages sont déjà occupés par ses émissaires, et qu'il n'est ni défilé, ni chemin, ni gué qui ne soit observé par ses rondes. Nous devons user ici de beaucoup d'adresse et de patience.

Tandis que le saint homme discourait, la fièvre s'emparait de plus en plus de la jeune fille ; elle circulait aigüe et violente dans ses veines, et la faisait tour à tour brûler comme la braise et pâlir comme la cire. Tout déconcerté du changement qu'il voyait s'opérer en elle, le vieillard s'écria : — ma fille, qu'avez-vous ? — mais il n'avait pas achevé que la pauvre enfant s'affaissa sur elle-même et tomba du petit banc, par terre.

— Mon Dieu ! fit le solitaire : — il accourut la relever, la déposa sur le petit lit, et sortit pour aller chercher de quoi la couvrir. Yolande respirait à peine ; elle avait le regard fixe ; les yeux immobiles et morts : l'ermite de retour, la bassina avec de l'eau fraîche ; elle ne revenait point à elle, l'eau séchait à l'instant et se vaporisait sur ses joues brûlantes.

A la vue de cette défaillance subite, le pauvre ermite ne sut plus que faire ; voyant que tout était inutile, il se jeta à genoux au pied du lit, et supplia la bonté divine d'abaisser sur l'innocente un regard de compassion et de grâce. — Voyez, s'écriait-il en larmes, voyez, mon doux Sauveur, la mortelle extrémité où se trouve réduite votre fille pour l'amour de vous, pour conserver sa vertu sans tache, pour ne pas s'unir avec un parjure, qui solennellement fiancé à une autre, n'écoute que sa passion forcenée et foule aux pieds les devoirs les plus sacrés, l'obéissance à son père, la foi jurée au duc de Moravie, la paix de ses vassaux, les lois de l'Eglise et le scandale qui résulterait pour les chrétiens de cette solennelle transgression ! cette pieuse enfant, remplie de votre crainte, Seigneur, préfère l'accomplissement de votre volonté, à un parti brillant : ah ! daignez la secourir ; donnez-lui le remède suave de votre grâce ; rappelez ses esprits, rendez à elle-même cette âme vierge, et éloignez de sa frêle enveloppe, les maux qui pourraient l'atteindre.

Le suppliant leva les yeux pour regarder Yolande : il la vit se ranimer, ouvrir les yeux et pousser un grand soupir : — oui, ma fille, dit-il, c'est moi, le vieil ermite qui te veux tant de bien, qui veille à ton chevet, qui ne t'abandonne pas. Courage, Yolande ; ce n'est rien : c'est une petite défaillance.

— O mon Père, disait fièvreusement l'enfant, mon père, je me sens bien mal ! J'ai la tête en feu ; mon cœur bat ; toutes mes forces me manquent ! aussi j'ai tant souffert depuis quelque temps ! je faisais des efforts, je dissimulais, je paraissais gaie avec les sœurs et avec mes compagnes : mais je devais bien combattre avec moi-même ; j'ai trop souffert ! je n'en puis plus ! où seront mes parents, hélas ? quelle agonie de cœur de les voir fugitifs, persécutés, toujours près de la mort ;

mon père, assistez-moi, je me sens faiblir,.. et en disant ces mots elle s'évanouit et perdit toute connaissance.

L'ermite soutint sa tête un peu soulevée, pour empêcher le sang d'affluer aux tempes, qui battaient avec force: il regardait avec une maternelle inquiétude ce visage pâle et défiguré; il pleurait et se disait en lui-même: — ah! si j'avais au moins Dauffer ici! il m'aiderait de ses conseils! Rupert, qui doit m'apporter mes provisions n'est pas encore arrivé, et me voici tout seul avec ce cher ange prêt à mourir dans mes bras! ô sainte Vierge! venez à mon secours! faites-moi la grâce de pouvoir prévenir l'abbesse Theutberge: elle seule pourra me tirer de ce cruel embarras. — Et il appelait la jeune fille: — Yolande, Yolande, ouvre les yeux; c'est moi, regarde ton pauvre père: regarde-moi, mon enfant! — Yolande resta encore un certain temps plongée dans son évanouissement, puis elle revint insensiblement à elle, ouvrit les yeux, regarda languissamment le vénérable vieillard penché sur elle; celui-ci tout rassuré déjà de l'avoir vu faiblement sourire, lui tendit un peu d'eau à boire.

Pendant qu'il vaquait à cette occupation, il entendit des pas; il se retourna en demandant: — Est-ce vous, Rupert? — Oui, père Manfred, c'est moi. — Et celui-ci laissant la malade, alla à la rencontre du nouveau-venu, et reprit: — Comme vous venez tard aujourd'hui! D'où vous vient cet air effaré? Qu'est-il donc arrivé?

— Mon père, répondit Rupert, la ville de Brunn est toute en rumeur, on se bat dans les rues et sur les places, et on se massacre cruellement.

— Que dites-vous? et la raison de ce tumulte? L'état est en paix, et il n'y avait plus d'ennemis aux environs que je sache.

— D'après ce que j'ai pu recueillir de divers côtés, voici ce qui a eu lieu : Vous devez savoir que le jeune marquis Ottokar s'est éperdûment épris d'une demoiselle du couvent de Sainte-Marie ; pour l'avoir, il a mis en jeu une bohémienne fort rusée et deux sorciers qu'il tient chez lui comme astrologues : mais ni séductions, ni enchantements n'ont rien fait : la demoiselle, qui est dit-on aussi sage que belle, n'a voulu entendre à rien, en disant, qu'elle n'est qu'une pauvre bourgeoise et que lui est déjà fiancé à Gille de Moravie. Ottokar, voyant qu'il n'en pouvait venir à bout ni par raison, ni par flatteries, ni par sortilèges, a fini par envoyer avant-hier un gros détachement de ces traîtres Vandales, assiéger le couvent pour enlever la jeune fille de force.

Mais il paraît que l'hôte de la mi-côte, ayant eu vent de la chose, a dépêché son fils aux fermes et aux hameaux des environs pour donner l'alerte sur le sacrilège attentat, et que tous les hommes ont pris les armes et sont accourus à la défense des vierges de Dieu. Vous savez combien tout le monde vénère le sanctuaire de Sainte Marie, qui répand tant de bénédictions sur nos campagnes ; le couvent n'est pas moins cher au pays, à cause du bien qu'il fait à tous les pauvres gens de la contrée. Or, nos paysans ayant appris le dessein des Vandales, partirent en bandes bien armés, et les surprirent au moment qu'ils s'apprêtaient à escalader le couvent : la nuit était obscure, et le bois fort épais en cet endroit, de sorte que nos gens se mirent à cribler les Vandales de traits ; en voyant les leurs tomber dans le fossé les beaux merles voulurent fuir, mais ils étaient cernés de toutes parts et tombèrent dans les mains des paysans, qui les exterminèrent jusqu'au dernier, sans en laisser un seul pour porter à Brunn le récit de leur mésaventure.

Le matin venu, les ponts baissés et les portes ouvertes, ils se rendirent en grand nombre à Brunn, le coutelas au côté, et s'éparpillant par les places du marché, par les lieux publics et les boutiques, ils excitaient le peuple contre les indignités que commettent les satellites du comte, — au mépris de tout droit et sans respecter même les personnes ni les choses sacrées : tout cela pour faire pièce aux citoyens, dont la plupart sont fidèles au vrai Pape, et lui prêtent obéissance et soumission : que si le comte veut se concilier l'estime de ses vassaux, qu'il chasse de sa cour les astrologues, les sorciers et ces renégats de Vandales, et qu'il s'attache au vrai Pape. — Bientôt on vit se former des conciliabules, des cercles, des groupes, des attroupements de gens inquiets et menaçants : si bien qu'enfin Goson le boucher, ce géant qui demeure près du marché, réunissant autour de lui une bande de garçons bouchers, de corroyeurs et de mauvais drôles de la populace, se mit à crier : — A mort ! à mort ! les nécromanciens et les sorcières, au gibet ! au feu les Vandales, ennemis de Dieu !

Et sur-le-champ, ils s'avancent en troupe vers le fort, frappant et tuant tous les Vandales qu'ils rencontrent dans les rues : ils arrivèrent à la grosse tour, avant que les gardes eussent le temps de lever le pont : le choc fut terrible : les Vandales pressés dans l'allée de la première enceinte, disputaient le passage à ces furieux qui grossissaient de minute en minute. Ottokar s'arme à la hâte, monte à cheval avec tout ce qu'il peut réunir d'hommes, et sort par une issue dérobée pour surprendre les mutins par derrière.

Pendant les deux astrologues, entendant ces vociférations et comprenant qu'il s'agissait d'eux, se glissèrent avec les soldats d'Ottokar, pour s'enfuir et se cacher hors du palais ; mais ils n'avaient pas dépassé le

seuil, que quatre palefreniers des écuries du prince qui les détestaient cordialement, les tirèrent par le bras et les engagèrent à se blottir, dans le fourrage : un des quatre sortit sur le champ, courut au plus épais de la foule et prenant quatre solides gaillards avec lui, il leur dit: les nécromanciens sont à vous. — Arrivés à l'écurie ils se mirent à bouleverser toute la paille, sous laquelle ils découvrirent bientôt les deux pendants : ce fut alors un vacarme et un tumulte étourdissant: on leur lia les mains sur le dos, et on les promena triomphalement dans toute la ville, aux acclamations d'un peuple qui grossissait à chaque pas.

— Où faut-il les brûler ? criaient ceux qui les entouraient de plus près.

— Sur la place du Podesta! — Non, criaient d'autres, la puanteur nous suffoquerait; mieux vaut sur le bastion des Hongrois. — oui ! oui ! Bravo ! aux Hongrois! — C'est dommage que nous ne tenions pas Swatiza pour faire le trio, dit une petite vieille, édentée et boiteuse; c'est une sorcière, je vous le dis ! une voleuse d'enfants, une maudite canaille! — ah ! oui! sus à la Swatiza ! — Et sur ce mot, des centaines de gamins et de garçons courent à sa recherche : pendant ce temps d'autres avaient planté des pieux sur le rempart, cherché des fagots et du bois; le sinistre cortège s'avancait: les deux sorciers marchaient en tête, on leur donnait des coups, on leur crachait à la figure, on leur lançait de la boue, des ordures, des pierres: — miséricorde, criaient les malheureux, pitié! — Ni pitié, ni grâce, à des diables comme vous, hurlait la foule: au feu les suppôts de Satan! — Au feu! au feu! répétaient mille voix, au feu !

— Eh bien ! La Swatiza ? vient-elle ? l'a t'on trouvée la scélérate? — allons au devant des traqueurs. — Ohé!

— la voilà — non ce n'est pas elle, elle s'est échappée — comment échappée?—Et un gros meunier tout trapu et tout essoufflé, accourait en criant : — vous ne savez pas? La coquine s'est envolée!—où?—qui sait?—on dit que Gondo l'avait rattrapée : comme il voulait l'empoigner elle a passé comme de l'eau entre ses doigts et s'est changée en chouette en volant sur les toits et claquant du bec pour nous narguer.

En apprenant le soulèvement de la ville et le départ de son fils, pour apaiser la sédition, le vieux marquis craignit vivement que le jeune homme n'écoutant que sa fougue, ne se laissât entraîner à quelque mesure excessive: il fit donc venir un sergent et lui ordonna d'envoyer immédiatement un exprès à Znaïm pour prier en son nom, l'abbé Dauffer de se rendre de suite à Brunn afin d'y calmer la fureur populaire : le peuple de Brunn le respecte en effet tellement, que sa présence seule fera tomber sa colère et le décidera à se disperser tranquillement.

— Et le messager est-il parti que tu saches, dit l'ermite.

— Comme un éclair; je l'ai vu; mais je crains bien qu'il arrive trop tard, car le peuple est furieux et veut en finir avec les Vandales: la campagne elle-même est en fermentation; en venant ici, j'ai rencontré des groupes armés qui se dirigeaient sur la ville.

— Eh bien, reprit le vieillard, tu vas retourner à Brunn; tu iras trouver l'abbé Dauffer; tu lui diras que je désire le voir pour une affaire de la plus haute urgence; tu ajouteras, mais en secret, qu'il apporte sous sa chape, une hostie consacrée, après cela tu iras au couvent et tu demanderas l'abbesse; tu lui diras qu'elle se trouve deux heures avant minuit, seule, derrière l'autel de la vierge: qu'elle se munisse d'une lanterne: si elle paraissait surprise et qu'elle te demandât des ex-

plications, tu lui diras que c'est une recommandation expresse du père Manfred et qu'elle s'y trouve sans faute; à propos? as-tu vu Raymond, ce matin? je ne voudrais pas qu'il prenne part à ces équipées: si tu le rencontres, dis lui que je l'attendrai vers midi, avec Anolin: maintenant vas avec Dieu et prends garde qu'il ne t'arrive malheur.

Rupert ne fut pas plus tôt parti que le digne vieillard vint retrouver la malade: il la trouva fort agitée et le visage en feu.

— Mon père, dit-elle en l'apercevant, j'ai entendu une partie de ce que racontait cet homme de l'assaut et de la défaite des Vandales: je commence à espérer qu'ils n'auront pu forcer le couvent et que les sœurs et mes amies n'auront été ni dépouillées ni battues par ces misérables! Que Dieu en soit béni et la sainte Vierge! Mais j'ai cru entendre aussi que la ville s'est soulevée!... Mon Dieu! Quel malheur! tant de fléaux à cause de moi! ah! mon père, ce sont mes péchés...

— Calmez-vous, ma chère Yolande! votre seul crime c'est celui des martyrs qui souffraient pour la justice; ils n'étaient pas non plus cause des tumultes qui éclataient quelquefois à leur occasion: la perfidie humaine est la seule cause de tous les maux; il ne faut pas les attribuer aux innocents, qui se tiennent en paix, fermes dans la vertu et ne craignant pas la colère des méchants. Le Seigneur permet ces violences comme une épreuve pour les justes; il en retire toujours un plus grand bien: restez donc tranquille, et tâchez de vous guérir; je vais faire bouillir de l'eau avec un peu de miel, pour étancher votre soif.

L'ermite passa dans la grande caverne, attisa le feu qui était presque éteint et mit à côté un grand vase plein d'eau: en attendant qu'elle bouillit, il s'agenouilla sur l'escabeau et se mit à prier pour la guérison de sa

chère malade. Au bout de quelques minutes il lui parut entendre dans le silence de ce lieu, un bruit de pas à l'entrée de la caverne ; il prêta l'oreille et bientôt il entendit comme une masse de fer qui tombait sur le sol, puis un gémissement étouffé : il se lève, et court dans cette direction : un guerrier, armé de toutes pièces et la visière baissée est étendu là au milieu d'une mare de sang, qui ruisselle de son côté, à l'endroit où le dos de la cuirasse se joint au devant. — Ah ! saint vieillard, dit le blessé, secourez-moi, et voyez si vous pouvez arrêter ce sang, car je me sens mourir.

— Chevalier, dit celui-ci, en le soulevant un peu, levez-vous, appuyez-vous sur mon épaule : ma caverne est à quelques pas d'ici. — Le guerrier est bientôt assis près du feu : l'ermite va prendre dans un coin une botte de paille et la place derrière lui, en lui appuyant le dos sur un fragment de rocher : puis il soulève la visière : — Marquis Ottokar, s'écrie-t-il, vous, blessé ! — et il s'empresse de dégrafer son haubert et de lui enlever sa cotte d'armes pour examiner la blessure. — Je ne crois pas qu'elle soit profonde, reprend-il ; courage, je vais chercher du linge.

Lorsque Pandolfe avait naguères décrit à Theutberge la grotte de l'ermite, il lui avait dit qu'elle formait deux cavités, en face l'une de l'autre : le vieillard se rendit du côté opposé à celui qu'occupait Yolande ; c'est là qu'était sa cellule : il prit du baume, des bandes, un bassin, et revint précipitamment près du blessé, dont il lava la plaie avec de l'eau chaude : ensuite il enduisit un linge de baume, l'introduisit dans la blessure, qu'il couvrit d'une compresse et de bandes bien serrées.

— Marquis Ottokar, dit-il, ce baume va arrêter le sang en une seconde ; je le sais par expérience, car

souvent vos vassaux viennent ici se faire panser des coups de hache ou de faux qu'ils ont reçus, et il n'est pas de plaie si large et si profonde que mon baume ne ferme en quelques heures : vous devez déjà vous sentir soulagé.

— Oui, répondit le jeune homme ; mais cette grande perte de sang m'a aussi bien affaibli.

— Où fûtes-vous blessé, Marquis ?

— Près de la rivière : pratiqués par quelque fourbe ennemi de la paix, tous ces paysans qui sont des grégoriens enragés, se sont jetés en armes dans la place de Brunn et ont soulevé toute la ville. Moi, je m'armai, et les ayant surpris par derrière avec mes lanciers, je les refoulai dans la campagne ; mais nous rencontrions des groupes armés dans toutes les fermes, et en leur donnant la chasse, je fus frappé d'un trait : je tombai de cheval : j'étais seul, loin de Brunn ; je me souvins de votre caverne et je m'y acheminai en perdant beaucoup de sang : je tombai ici à l'entrée, comme vous avez vu, et j'y serais mort d'épuisement si vous n'étiez accouru à mon secours.

— Remercions la miséricorde divine, reprit le saint vieillard ; car si vous étiez mort ainsi subitement, quel jugement sévère n'auriez-vous pas eu à subir, devant ce juge si rigoureux pour tous, mais plus redoutable encore pour les grands de la terre ! Il n'est personne qui n'ait ses péchés, mais ceux qui gouvernent les autres auront aussi à répondre au juge éternel pour leurs inférieurs qu'il n'est pas rare de voir pécher par leur ordre, comme Jéroboam fit prévariquer Israël. Vos vassaux ont très-mal fait de se mutiner contre votre autorité ; mais ne devrez-vous pas vous-même rendre compte à Dieu d'avoir violenté leur foi, dépôt sacré dont il n'est permis à personne de disposer à son ca-

price? Vos peuples croient à la légitimité du pape Grégoire; pourquoi tendre des pièges à leur foi et les forcer à l'abjurer? Les peuples peuvent patienter longtemps quand il s'agit d'impôts, de gabelles, de tailles, fût-ce même d'exactions et d'extorsions; mais ils ne souffrent pas qu'on touche à leur foi. Vous voyez, prince, comme tout l'occident est en feu, comme les guerres civiles déchirent les plus belles provinces de l'empire, précisément parce qu'on a voulu contraindre les peuples à parjurer leur foi et leur attachement au Pontife légitime : et de ces tumultes, de ces luttes, de ces cruautés, de ces pillages, de ces incendies, dites-moi, qui est la cause? Les peuples pèchent, sans doute; mais ceux qui les excitent et qui les provoquent à ces excès, ont-ils le droit de s'en laver les mains et de dire : Nous sommes innocents de tant de sang versé? S'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vos Vandales ont tenté d'assiéger la nuit dernière le couvent de Sainte-Marie, et que le peuple se soit soulevé pour venger ce crime, qui pourra en mesurer les conséquences? D'abord le sacrilège et la désolation des innocentes épouses du Seigneur : puis le scandale du peuple, les colères, les rixes, les morts, les terreurs, les fuites, les proscriptions, la prison, le gibet, qui seront les effets d'une cause si criminelle; or sur qui en retombera le jugement? Sur celui-là assurément, que son devoir obligeait à prévenir tant de maux. Prince, je tiens un langage libre et fort à mon maître, pour lequel je professe un dévouement à toute épreuve : mais puis-je penser de sang-froid à la vengeance, que dans votre colère, vous tirerez peut-être de vos vassaux, qui ne se sont soulevés que pour défendre leur foi et leurs autels; je ne les justifie pas de leurs excès, mais enfin c'est un saint zèle qui les a entraînés contre les sacrilèges violeurs des choses saintes. Marquis, Dieu vous accorde

la vie, par miséricorde, voudriez-vous être inexorable envers les coupables ?

A ce discours plein de franchise et de noble indignation, le jeune Ottokar, qui ne laissait pas que d'avoir un fonds de grandeur et de générosité dans le caractère, leva les yeux sur l'Ermite : — Saint vieillard, s'écria-t-il, jamais personne ne m'a tenu un langage aussi loyal et aussi sincère que vous, car les princes sont entourés de l'adulation et des tromperies de leurs flatteurs : je vous remercie de ces avis paternels, et je vous jure sur ma foi, que je ne les perdrai pas de vue dans le jugement des chefs du complot.

Le moment parut favorable au vieillard pour l'engager doucement à cesser la guerre cruelle qu'il faisait à Yolande ; il soupçonnait d'ailleurs qu'instruit de sa disparition, il la ferait activement rechercher partout ; mais comme il allait entamer cette question délicate, entra Raymond, qui en apercevant le marquis, lui dit : — Monseigneur, j'ai rencontré vos lanciers ; ils vous cherchent et sont en grande peine de vous.

— Etaient-ils loin d'ici ?

— Non, Monseigneur ; les uns sont sur la rivière ; les autres battent la plaine : l'un d'eux tient votre cheval et il n'est pas à deux cents pas d'ici avec ses compagnons.

— Appelle-le, fit le marquis. — Puis se tournant vers l'Ermite, il ajouta : — Maintenant que je me sens mieux, veuillez me montrer les diverses grottes de ce souterrain ; on m'a souvent dit qu'il y avait ici des cristallisations qui reflètent mille feux comme le diamant.

L'Ermite qui avait Yolande à quelques pas de là, fut un peu embarrassé de la demande : mais il répondit d'un air enjoué — Monseigneur, je serais trop honoré de votre visite, mais croyez-moi, vous n'êtes pas en-

core assez remis, et le fussiez-vous plus complètement, l'humidité de ces souterrains pourrait vous faire le plus grand mal. — Puis changeant de propos — Ah! s'écria-t-il, les voilà; entendez-vous le piétinement des chevaux? holà! je vais à leur rencontre, — et il courut vers l'entrée. Bientôt apparurent deux lanciers qui soulevèrent le prince, le mirent en selle, et s'éloignèrent en le soutenant de chaque côté. L'Ermite respira: il dit à Raymond de l'attendre, et courut tout inquiet auprès d'Yolande.

CHAPITRE XII.

YOLANDE EST RETROUVÉE.

Le jour commençait à baisser : l'état d'Yolande ne faisait qu'empirer ; une fièvre ardente la jetait dans un délire, interrompu par des fréquentes défaillances, qui la faisaient alors ressembler à une morte ; l'ermite, immobile au chevet de la pauvre enfant, essayait de temps en temps la sueur froide qui ruisselait de ses tempes, et priait tout bas, la sainte Mère de Dieu, de l'assister dans ce moment critique : au bout d'un certain temps, la voix de Rupert se fit entendre. Il courut à l'entrée de la grotte, où il trouva l'abbé Dauffer qui entraît au même instant : il se jeta dans ses bras, l'embrassa avec effusion et en fondant en larmes.

— Qu'as-tu donc, lui demanda le bon abbé ; que signifient ces pleurs et cette tristesse, toi qui m'accueilles d'ordinaire avec tant de joie ? est-ce encore la sédition de Brunn qui t'afflige ? Dieu merci, j'y suis arrivé à temps pour l'étouffer, et sauf deux sorciers brûlés à la pointe du jour et un Vandale blessé dans la mêlée, nous n'avons pas d'autre accident à déplorer.

— O mon ami ! Ce n'est pas là le sujet de mes larmes ; je pleure notre pauvre enfant que nous allons perdre, si Dieu ne prend en pitié notre affliction !

— Est-elle tombée au pouvoir d'Ottokar ? je passai

près du couvent en venant ici, mais j'étais trop pressé pour y entrer; seulement un des fermiers m'a dit que grâce à Dieu, toutes les sœurs étaient saines et sauvées, mais fort troublées encore, tant de la frayeur qu'elles avaient éprouvée, que de l'absence d'une de leurs élèves, qui s'est paraît-il égarée dans le monastère au milieu de ce pêle-mêle: elles étaient toutes à sa recherche: du reste, elles ne peuvent manquer de la retrouver, attendu que les portes et les murailles sont parfaitement intactes et qu'elle ne peut être que dans l'enceinte du couvent, pour sûr.

— Non, Dauffer, elle n'y est pas: et c'est précisément Yolande que j'enlevai furtivement avec l'assistance de Raymond; mais la pauvre enfant a reçu un tel coup des longues obsessions du marquis et de l'assaut des Vandales, que je dus l'emporter évanouïe et qu'aujourd'hui elle se meurt consumée par la fièvre; c'est Dieu qui vous envoie pour la confesser: avez-vous là le corps de notre Seigneur.

— C'est pour cela que je suis venu nu-tête, que Rupert aille préparer les cierges dans la cellule. — Rupert ayant immédiatement exécuté cet ordre, Dauffer déposa le saint Sacrement, entre les deux luminaires et l'adora: puis il se releva et demanda à son ami où était la malade.

Celui-ci le précéda et prenant les devants, il courut à Yolande avec un visage tout joyeux: — ma fille, dit-il, bon courage; Dieu vous envoie une visite qui vous réjouira vivement: c'est celle de l'abbé Dauffer, l'ami de Pandolfe et votre protecteur.... Il avait à peine achevé ces mots que Dauffer parut, et tendant à Yolande une main que celle-ci baisa avec ferveur, il lui dit: — ma chère enfant, le Seigneur qui t'a soustraite à tant d'embûches, va rendre bientôt une nouvelle vigueur à ton âme et à tes membres; afin que tu puisses

longtemps célébrer ses louanges, consacrer le temps à sa gloire et vivre pour la consolation de ton père!

Yolande, lui répondit d'un air angélique : — Saint Père, que la volonté de Dieu, toujours aimable et toujours juste, s'accomplisse en moi, selon son bon plaisir : je me sens bien malade, mais si vous voulez que j'espère, je ne repousserai pas l'espérance de mon esprit mourant ; que Dieu et sa sainte Mère réalisent votre présage!

L'ermite s'approchant à son tour lui demanda : — Yolande, voulez-vous vous confesser à l'abbé?

— Ah! répondit-elle, quelle grâce et quel bonheur pour moi!

— Eh bien ; après la confession vous aurez une autre visite encore, heureuse enfant. Le Maître du ciel et de la terre a daigné entrer dans ces souterrains, que sa présence auguste transforme en un paradis. Vous voyez, ma fille, s'il vous aime d'un amour infini? si votre confiance en lui est bien placée! s'il est prompt à récompenser ceux qui souffrent pour lui au pied de la croix?

— Dites-vous vrai, mon Père! mon Seigneur et mon Dieu me serait apporté dans cette grotte? je le recevrais bientôt? oh! si vous avez un voile, veuillez me le donner ; car il ne serait pas décent que je le reçusse à tête nue, en présence de ses anges.

Le bon vieillard, pleurant de tendresse, alla chercher un mauvais manteau de laine, le seul voile qu'il pût offrir à l'enfant, puis il sortit et alla se prosterner devant le Saint Sacrement pendant que la jeune fille se confessait. Bon Dieu! quelle confession! cette âme pure et candide s'humiliait profondément et s'anéantissait aux pieds du ministre des cieux, en s'accusant de mille petites fautes, qu'elle regardait comme des crimes, et qui n'étaient à proprement dire que des igno-

rances de la faiblesse humaine et les ombres qui enveloppent un jeune esprit, que n'éclaire point encore la lumière d'un jugement mûri et le consentement délibéré du cœur ! Cette âme heureuse et innocente goûtait sans cesse le doux baiser de la justice et de la paix, et en elle habitait et reposait toujours l'amour divin, comme dans un tabernacle d'élection, qu'il se plaisait à orner de l'innocence et de la beauté des cieux.

Plus Dauffer pénétrait dans les replis de ce noble cœur, plus il admirait la sublime influence de la grâce prévenante, qui remplissait cette belle âme et y semait les germes des vertus les plus saintes et les plus élevées, qui ne faisaient qu'y prospérer ; il contemplait avec une sorte d'étonnement les mouvements de cet esprit, l'ardeur de cette charité, la vivacité de cette lutte ; l'immensité de ces désirs, la fidélité de ces espérances, la magnanimité de ces victoires et de cet empire sur soi-même, et il adorait les conseils de Dieu avec l'émotion d'un indicible attendrissement. La confession terminée, Dauffer se leva pour aller chercher la sainte hostie dans la première grotte ; mais Yolande se tournant vers lui avec un visage où rayonnait une angélique allégresse, lui dit : — Mon Père, vous savez maintenant combien je suis une misérable pécheresse, indigne de la grâce que daigne me faire mon doux Sauveur ; puisqu'il veut bien me visiter dans son amour infini, comme il visita jadis le Publicain, aidez-moi, je vous prie, à descendre de ma couche, pour me mettre à genoux et m'incliner devant Lui.

Dauffer ému d'une demande si pieuse, pouvait à peine parler ; — non, ma fille, lui répondit-il ; vous ne pourriez vous soutenir, tant est grande votre faiblesse et l'ardeur de la fièvre : contentez-vous de vous soulever un peu sur votre oreiller, comme le paralytique de l'Évangile devant Jésus : rassurez-vous et espé-

rez : et quand vous l'aurez reçu dans le tabernacle de votre cœur, priez pour nous, priez pour vos parents qui souffrent persécution pour la justice : priez pour la paix de l'Eglise afin qu'elle ne forme plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. — Ayant dit ces mots, il sortit.

La jeune fille se recueillit alors et toute rentrée en elle-même, elle s'humiliait et soupirait avec amour et avec une sainte impatience après le moment où il lui serait donné de voir, d'adorer, de recevoir son Sauveur. Rupert et Raymond, marchaient en avant avec des petites torches, et Dauffer qui portait le Saint Sacrement, s'avancait derrière eux en chantant avec l'ermite le Psaume *Laudate Dominum omnes gentes* ; leur voix résonnait dans ces cavernes et se prolongeait dans leurs profondes cavités avec un bruit sourd et solennel, qui paraissait proclamer des entrailles de la terre la gloire de la présence divine, dans les abîmes ténébreux, comme dans les célestes parvis. Yolande les entendait avec un suave ravissement qui pénétrait son cœur, et elle attendait avec émotion cette auguste majesté, qui daignait s'abaisser à un si pauvre réduit. A la vue de l'hostie sainte, tous ses traits s'illuminèrent d'une joie céleste, et dans l'élan de son amour et de sa foi, elle s'écria d'une voix forte : — Je ne suis pas digne, ô mon Seigneur, que vous entriez dans la maison de mon âme — et se frappant la poitrine elle s'inclina le plus qu'elle put.

Dauffer lui présenta alors l'hostie, en disant : — Recevez, Yolande, le viatique du corps de votre Seigneur. S'il ne dédaigne pas de descendre dans ces sombres cavernes, qu'il change par sa présence en un paradis de lumière, peuplé d'anges, de chérubins et de séraphins, qui forment son perpétuel cortège, en quel paradis ne changera-t-il pas votre âme, créée à sa di-

vine ressemblance et comblée des dons de sa grâce? Il ne vient pas seul à vous, mais il vous apporte de nouveaux trésors d'un prix infini, il vous comble de ses douceurs; il veut accroître encore en vous l'insatiable ardeur de sa flamme et vous fortifier dans le combat pour vous faire remporter la couronne! — Yolande émue, se souleva dans un élan d'amour pour recevoir son bien-aimé Jésus, et inclinant la tête, elle s'abîma toute entière dans la contemplation des merveilles de Dieu.

Les deux saints vieillards la laissèrent seule, et se retirèrent dans l'autre grotte pour s'entretenir des malheurs de cette funeste journée. L'ermite raconta à l'abbé, comme quoi il avait reçu chez lui Ottokar blessé et de quelles agitations anxieuses avait troublé son esprit la crainte qu'Yolande ne s'aperçût de la présence du marquis: la terreur qui s'était emparée d'elle, ses défaillances, à la suite desquelles il l'avait trouvée étendue, privée de tout sentiment, presque sans vie: il parla ensuite de la demande qu'il avait faite à Ottokar de ne pas sévir contre les rebelles, et de la promesse que celui-ci avait faite de ne pas prononcer sur leur sort sans avoir pris conseil de l'ermite: — Et, dit-il en terminant, il me l'a juré sur sa foi.

— Il t'a juré par ce qu'il ne possède pas, reprit Dauffer; ce jeune homme qui a publiquement trahi sa promesse d'épouser Gille de Moravie, et qui foule aux pieds avec sa parole, tout sentiment d'honneur naturel, le crois-tu capable de tenir sa parole envers qui que ce soit? Ottokar est un prince valeureux et brave: il est libéral, magnifique, si tu veux; mais il est aussi très-emporé, très-cruel et très-étourdi. Sa passion l'a précipité d'excès en excès: il n'a pas reculé même devant les maléfices; et non content encore, il en est venu à des violences sacrilèges, et il a osé s'attaquer au lieu

saint pour arracher des bras de la Reine du Ciel cet ange d'innocence et de candeur. Or, comment présumer qu'il ne manquera pas à sa parole? Je crains bien que tandis que nous en causons ici, ses coupe-jarrets ne soient déjà aux trousses des mutins, et s'ils leur mettent les griffes dessus, ils en feront un massacre complet : je suis bien sûr aussi que s'il a flairé la fuite d'Yolande, il aura posté ses brigands à toutes les issues pour la saisir morte ou vive. Manfred, prends garde que l'air lui-même ne soupçonne ton enlèvement ; car si Dieu nous laisse l'enfant vivante, nous ne pouvons faire mieux que de la soustraire avec les plus grandes précautions aux recherches de son ennemi ; autrement Pandolfe et nous, nous l'aurions irrévocablement perdue. L'abbesse sait-elle qu'Yolande est dans cette caverne?

— Non, mon cher ; quoiqu'elle n'ignore pas l'existence de ce couloir secret qui mène aux grottes : il faut qu'elle l'ait oublié : mais je l'ai envoyé prier de descendre toute seule derrière l'autel de la Vierge, à deux heures avant minuit : j'ouvrirai la petite porte fort doucement, et je me présenterai à elle, en la priant de venir voir Yolande avec moi ; qui sait ? peut-être la vue de sa bonne mère opérera-t-elle chez la pauvre enfant une révolution salutaire, qui nous permettra de la rendre à Pandolfe et à l'amour de Theutberge ? Toi, tu pourrais examiner la chose ; nous aviserons ensuite à trouver la voie la plus sûre et la plus rapide pour exécuter notre projet. Raymond, comme tu sais, est ce fidèle Mayençais que tu mis au service de Pandolfe au commencement de son séjour à Znaim ; et il a toujours servi son maître avec tant de loyauté et de dévouement, que plus d'une fois il a exposé ses jours pour le sauver ; il a vu naître Yolande ; elle a grandi sur ses genoux ; il l'aime comme un père et c'est lui qui l'a tou-

jours gardée jusqu'à son entrée au couvent ; je ne crois pas qu'on puisse lui trouver une meilleure escorte pour la conduire à Boleslau et la remettre entre les mains de ses parents.

— C'est bien pensé, répondit l'abbé ; mais si je dois rester ici si tard, il faut en envoyer avis au prieur de Znaïm afin qu'on ne soit pas inquiet toute la nuit de mon absence : et puis je dois congédier mon escorte et je ne voudrais pas la faire rentrer à Brunn.

— Ne vous inquiétez pas ; je vais faire conduire vos cavaliers à l'auberge de la mi-côte, qui est tenue par le père de notre Ratald ; les chevaux y trouveront une bonne écurie, et vos lanciers un bon gîte et surtout une bonne table. — Sur ces paroles, l'abbé appela Anolin, par qui il fit prévenir le chef de l'escouade d'envoyer immédiatement un exprès au monastère, et de conduire ses hommes chez Ratald pour la couchée, avec recommandation de se retrouver à la pointe du jour à l'entrée de la caverne. Anolin alla rejoindre les lanciers qu'il trouva éparpillés dans les environs, les uns couchés sur l'herbe, les autres causant en cercle : il fit la commission au caporal, qui mit à cheval le Terrible en lui ordonnant d'aller annoncer au couvent que l'abbé ne rentrerait que le lendemain ; le Terrible piqua des deux et partit à bride abattue ; alors Anolin dit :

— Eh ! là ! camarades ! je suis maintenant chargé de vous mettre à l'abri du frais ; qui de vous me prend en croupe ?

— Le frais importe peu à des gars vêtus de buffle des pieds à la tête, observa l'Ourson : mais sans un bon morceau de bœuf au four, et une cruche de bière dans le ventre, on grelotterait même au coin du feu.

— Bien parlé ! fit Anolin : eh bien, si tu veux me prendre en croupe, nous ajouterons à la cruche de bière,

un gobelet de ce fameux hydromel, qui te fait si souvent battre la campagne !

L'Ourson sans mot dire, empoigna Anolin par la ceinture et le mit en selle, comme il eût levé un fétu.

— A l'auberge de la mi-côte, cria Anolin. — A la mi-côte, s'écrièrent tous les autres faisant chorus, vive l'hôte! — vive son lard et ses saucisses, dit le Balafre! — vive sa bière double, reprit Dur-à-Cuire : — et tous partirent d'un trot vif et rapide comme s'il se fût agi d'enfoncer un bataillon. Ils arrivèrent bientôt à destination, et leur premier soin fut de mettre leurs chevaux à l'écurie et de les soigner : pendant ce temps toute la maison était en déroute : c'était un va-et-vient confus de la cuisine à la salle : l'hôtesse apprêtait les tables, l'hôte s'occupait gravement de trancher des gigots, qu'il faisait mettre aux broches, autour desquelles s'empresaient les garçons, tandis que le sommelier ne faisait que monter et descendre avec de grands brocs de bière, tirée à la cave. Le souper ne tarda pas à être servi, et les lanciers de l'abbé se mirent à jouer largement des mâchoires.

Rataud n'était pas le moins affairé : le maître de la maison avec son bonnet fourré, allait de l'un à l'autre, remplissant de grands gobelets qu'on eût pu comparer à des seaux, en criant : — allons, camarades ! à votre santé ! diantre ! après votre affaire de Brunn, vous pouvez bien vous refaire un peu la main...

— Oh ! dit le Balafre, nous autres, nous sommes restés oisifs et nous ne nous sommes pas échinés à manier la lance ni à donner des balafres aux autres... nous étions tout bonnement d'escorte avec notre révérend, qui pleurait de n'être pas arrivé à temps pour arrêter la broche!.. je veux dire pour arracher au feu les deux nécromans qu'on avait fait rôtir comme deux faisans.

Charité bien placée, n'est-il pas vrai? mais notre abbé aurait voulu que ces deux corbeaux d'enfer ne fussent pas grillés, et comme je lui disais: — Messire, n'y a-t-il pas indulgence pour brûler les sorciers? il se retourna comme un porc-épic en me disant: — Ce n'est pas aux particuliers à faire justice; la fureur du peuple est toujours aveugle et extravagante; il y a des tribunaux; c'est à eux d'appliquer les lois et de prononcer des jugements.—Moi je rentrai le menton dans mon gorgerin sans dire mot; mais si le peuple avait attrapé la Swatiza, je vous promets bien que tout à cheval, j'aurais battu le briquet et passé la mèche allumée à ceux qui portaient les fagots pour griller sa vilaine peau déjà brûlée par le soleil. La brigande, elle a volé dans le temps une petite fille à Burgandophore ma voisine: Ouf! si je la tenais j'en ferais des lardons! on m'a dit que ce vilain loup-garou, pour échapper aux traqueurs s'est changé en chouette ou en chatte, selon d'autres. Eh bien croiriez-vous qu'à tous les chats que je rencontrais ce matin sur la route de Brunn, je poussais des bottes à les percer d'outre en outre, dans l'espoir d'enfiler la Swatiza: mais je l'aurai, va, la diablesse, et si je la tiens une fois, sur ma parole, elle ne trahira plus son monde et l'abbé aura beau prêcher.

Comme le Balaféré, déjà un peu monté pour avoir vidé quelques bouteilles de bière, débitait ses fanfaronnades à bon marché, un petit garçon du hameau entra dans la salle en criant d'une voix à moitié étouffée: sauvez-vous Ratald, voilà quatre Vandales qui arrivent au galop pour vous saisir et vous conduire en prison à Brunn: ils disent que vous avez blessé le marquis d'un trait jeté de loin.

— Trop tard, dirent d'un air ironique les lanciers de Znaim: trop tard, Vandales, nos amis! Vous ne trouverez plus que des restes du souper: *Sero venientibus*

ossa, dit toujours le père cellerier quand l'un de nous arrive trop tard à la soupe : brave hôte, n'avez-vous pas besoin de gibier ? apprêtez quatre broches, et vos plus grandes lèche-frites, car il est gras ! — et tout en faisant ces plaisanteries, ils s'étaient levés, avaient empoigné leurs lances, et la salade en tête, ils étaient sortis de l'auberge pour attendre les bandits : tout cela fut l'affaire d'une seconde.

Les Vandales tardèrent un peu à arriver, parce que chemin faisant ils avaient pris trois autres chefs du tumulte dans des cabanes des environs, et ils les faisaient marcher bien liés, à la tête de leurs chevaux ; par bonheur le ciel était très-clair et la lune presque dans son plein : aussi en voyant les Vandales déboucher du bois, avec les prisonniers qui les précédaient, les lanciers pensèrent que la lune en se réfléchissant sur leurs casques et leurs armes polies, pouvait les trahir de loin et faire retourner l'ennemi sur ses pas : les uns rentrèrent donc dans la maison, les autres se glissèrent aux écuries ; d'autres près du puits, blottis derrière des arbres, prêts à s'élançer sur les Vandales : le plan réussit à merveille : ceux-ci s'approchèrent sans défiance, et quand ils arrivèrent à la porte de l'hôtellerie, trois d'entr'eux mirent pied à terre et le quatrième resta pour garder les prisonniers.

Les trois premiers s'avancèrent en brandissant leurs piques, mais à peine furent-ils dans la cour qu'ils se trouvèrent en face de huit fers de lances, et huit voix formidables leur crièrent à la fois : — bas les armes ou vous êtes morts. — A ce bruit le quatrième, voyant ce qui arrivait tourna bride pour s'enfuir, mais ceux qui étaient près du puits s'élançèrent sur lui à l'improviste, saisirent la bride en lui criant — arrête, lâche ! — Il ne fallait pas songer à la résistance, ni à la lutte ; les forces étaient trop inégales : les Vandales

jetèrent donc leurs armes et demandèrent quartier. Ratald courut aux prisonniers, les délivra et les fit entrer et mettre à table, en disant aux Vandales : — nous autres Grégoriens, nous ne portons pas rancune, et nous sommes prêts à rendre le bien pour le mal ; mettez-vous là tous les quatre ; asseyez-vous et buvez un coup avec les lanciers de l'abbé.

La théologie de l'hôtesse était beaucoup moins débonnaire ; en voyant ceux qui venaient arrêter son fils, elle était entrée dans une violente colère, et les poings sur les hanches, elle se proposait d'aller accabler les Vandales d'injures ; mais son mari la retint par sa jupe : — femme, disait-il, ne faisons pas d'esclandre : Ratald sait comment il doit se conduire, et tu n'as pas à t'immiscer dans ces querelles d'hommes. Allons, bavarde, as-tu compris ? vas à la cuisine. — Et l'hôte rentra dans la salle avec un jambon et un grand broc de bière double. — Allons, amis, cria-t-il ; à l'ouvrage ! ici il y a place pour tout le monde, et l'hôte du Soleil est l'ami de tous. — Les lanciers remplirent chevaleresquement les verres des Vandales, et les uns trinquant avec les autres, ils se remirent à boire à pleines rasades. Puis quand ils eurent largement fait honneur à ces hôtes étranges, ils leur dirent : — maintenant, nos bons, mettez-là, près des piques, vos cimenterres ; puis allégés de ce poids, vous remonterez à cheval, et vous allez nous jurer par vos salades, qu'en retournant à Brunn vous n'inquiétez plus les paysans. — Les brigands, heureux d'en être quittes à si bon compte, jurèrent, et s'en retournèrent à Brunn l'oreille basse et tout pénauds, fort étonnés d'avoir sauvé leur peau ; de leur côté, Ratald et les trois autres, repartirent secrètement dans la même nuit pour le couvent de Znaïm.

L'abbesse Theutberge avait passé la nuit tumultueuse

de l'assaut dans des angoisses qu'on peut s'imaginer : comme supérieure et mère, elle ressentait le contre-coup de toutes les afflictions et de toutes les alarmes des pauvres sœurs et des jeunes filles confiées à ses soins. Mais quand elle sut que les cruels et sacrilèges assaillants avaient été frappés de la colère de Dieu et qu'ils avaient succombé sans porter la moindre atteinte aux vierges du Seigneur, et surtout quand elle vit réunies dans la salle du chapitre toutes ses enfants, qui lui sautaient au cou et l'embrassaient, en criant : — Ma mère, me voici, — elle éprouva dans son âme une joie si profonde, qu'il serait impossible d'en donner une idée : toutes lui étaient si chères ! Elle les serrait avec une ineffable tendresse sur son cœur ! Mais elle attendait Yolande, et tout en les embrassant l'une après l'autre, elle la cherchait d'un œil tremblant et inquiet. — Et Yolande, s'écria-t-elle, en ne la voyant pas, où est Yolande ? — Toutes se regardèrent frappées de stupéfaction, et s'écrièrent à la fois : — Oh ! elle était cependant à l'église avec nous ! Elle sera restée à l'autel de la sainte Vierge !

En un moment les converses qui l'aimaient tant furent à sa recherche dans tous les coins du monastère : tant que la nuit dura, on espéra qu'elle s'était sauvée en priant dans quelque cachette, comme il y en avait tant dans ce vaste et antique édifice. Mais le jour venu, après avoir tout visité de la cave au grenier sans rien découvrir, ce fut un deuil général. Aucune douleur cependant n'était comparable à celle de la vénérable Theutberge ; une converse laissa échapper la supposition, qu'après le choc des assiégeants, le silence ayant succédé au bruit, toutes croyaient que les Vandales avaient pénétré dans l'intérieur pour les égorger, et que Yolande, pour ne pas tomber aux mains de ces brigands, avait pu, en cherchant à fuir dans l'obscurité

par les caves, tomber dans la grande citerne.

A cette époque où l'art d'amener les eaux des sources éloignées était encore peu développé, le couvent de Sainte Marie avait, selon la coutume générale, dans ses fondements, un vaste réservoir où venaient se recueillir les eaux pluviales des toits, des marais et des fossés des prairies voisines : les murs en étaient enduits de mastic qui empêchait la déperdition des eaux, et tout autour étaient établis des filtres de gravier et de charbon destinés à les purifier et à les entretenir claires et limpides ; ce réservoir était aussi grand que les petits étangs qu'on voit dans les jardins, et profond d'au moins vingt pieds : une bordure de dalles régnait tout à l'entour, et l'on y descendait par quelques degrés taillés dans le roc, pour y puiser l'eau et nettoyer le fond en été, quand les eaux étaient basses.

Theutberge, à cette supposition de la sœur converse, fit appeler sur-le-champ le fermier et quatre ouvriers du jardin ; toutes les converses rangées sur le bord du réservoir, tenaient de petits cierges allumés, pendant que les hommes faisaient glisser au fond de l'eau un grand filet garni de plombs, qu'ils soulevaient de temps en temps des quatre côtés à la fois. Les lumières, qui brillaient tout à l'entour, se réfléchissaient dans les eaux agitées, d'où elles faisaient jaillir comme mille éclairs qui se reflétaient sur les parois et les voûtes : on eût dit que ces vastes souterrains étaient éclairés par une illumination fantastique. Chaque fois qu'on soulevait le filet, le bruit de l'eau faisait battre tous les cœurs ; tous les regards se concentraient avec anxiété sur un seul point : quand on fut assuré qu'il ne ramènerait rien, Theutberge soulagée laissa échapper ces mots : — Mon Dieu, je vous rends grâce ! J'espère que mon Yolande est en vie !

Comme on sortait du souterrain, la sœur tourière vint

annoncer à l'abbesse l'arrivée de Rupert : Theutberge, sachant que c'était l'homme de l'ermite, courut au parloir pour savoir ce qu'il lui voulait. Rupert lui fit la commission de la part de Manfred, de se trouver à deux heures avant minuit, seule et avec une lanterne, à l'autel de la Vierge. Elle eut beau interroger le messager : elle n'en put tirer un mot de plus. L'espérance et la crainte combattaient dans son cœur pendant tout cet intervalle, et elle ne pouvait que s'adresser à Dieu en le conjurant d'avoir pitié d'Yolande et d'elle-même.

Quand toutes les sœurs se furent retirées dans leurs cellules, pour la nuit, Theutberge devançant de longtemps l'heure du rendez-vous, descendit à l'église et alla se prosterner devant l'image de Marie, la suppliant d'avoir pitié de son affliction et de ne pas la laisser plus longtemps dans cette mortelle incertitude : souvent elle tendait l'oreille vers la grande porte de l'église, où elle présumait que l'ermite viendrait heurter à l'heure convenue : mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, tandis qu'elle était prosternée le visage sur les degrés de l'autel, de sentir une main lui toucher légèrement l'épaule et une voix lui dire : — Levez-vous, Theutberge. Elle se dressa sur-le-champ, et apercevant l'ermite, elle resta immobile, sans pouvoir dire autre chose que : — Marie ! assistez-moi !

— Ne vous troublez pas, reprit l'ermite ; ne croyez pas voir un fantôme : c'est bien moi en chair et en os.

— Mais comment êtes-vous entré ? J'ai là, à ma ceinture, les clefs de la porte par où l'on entre dans l'église et elle est fermée à deux verroux ?

— Bien, bien ; moi je vous demande à mon tour, où est Yolande ? J'apprends qu'elle n'est plus dans le couvent : qui a ravi cet ange, où est-elle à présent ? est-ce ainsi que vous la gardez ?

— Ah ! mon bon père ! de grâce, ne redoublez pas

l'agonie de mon cœur ! Nous l'avons appelée et cherchée partout ; on a mis toute la maison sens dessus dessous, et on ne la trouve pas ! et toutes les portes étaient fermées, et il n'est pas sorti une âme ; on ne pouvait pas sortir du reste, j'avais toutes les clefs, et l'on n'a même pas ouvert à Ratald qui venait nous annoncer la déroute des assiégeants.

— Et vous, révérende Mère, où la croyez-vous ? enlevée peut-être ? ou disparue par miracle ?

— Enlevée, par qui ? Quand personne n'a pu entrer par les portes fermées et qu'il n'y a pas eu escalade par les fenêtres : d'ailleurs je l'ai vue, moi, Yolande, de mes propres yeux, et je lui ai parlé ici, devant cet autel même ; elle me demanda de prier pour elle, parce qu'elle soupçonnait qu'on ne nous assiégeait que pour l'enlever et la livrer au marquis. Elle se retira, et je ne la vis plus : ô père Manfred, je vous jure que c'est la vérité, mais j'ai cru plus d'une fois que la sainte Vierge l'avait miraculeusement transportée en lieu de sûreté !

— Eh bien, oui ; Yolande est en lieu de sûreté, mais il faut prier Marie d'achever sa grâce et de nous la conserver. Suivez-moi.

A ces mots l'abbesse ferma les yeux, leva ses mains jointes vers l'image miraculeuse, et le cœur débordé de mille émotions, elle suivit l'ermite qui la mena derrière l'autel : arrivé aux deux pilastres il poussa la porte et dit : — ma mère, ne vous souvient-il pas que lorsque vous fûtes nommée abbesse, vous trouvâtes parmi les clefs secrètes, une petite clef qui portait à l'anneau un pli cacheté, avec cette suscription : — *à ouvrir seulement par la future abbesse* — et dans lequel il était écrit comme quoi du temps des courses des Hongrois, on avait pratiqué pour les épouses de Dieu, cette issue cachée qui communique avec une grotte ?

— Oh ! dit Theutberge en se frappant le front, oh !

l'étourdie! Voyez! le trouble où j'étais, m'avait ôté la mémoire.

— Eh bien! j'eus vent de l'assaut; j'envoyai Raymond: Yolande était justement agenouillée entre les deux piliers; Raymond ouvrit, la vit, l'enleva en lui fermant la bouche, et l'amena dans ma grotte, non sans avoir soigneusement refermé la porte secrète. Mais la pauvre enfant ne put résister à tant d'émotions et après un sommeil de quelques heures, elle s'éveilla avec une fièvre ardente qui la tient dans un délire continu. J'ai fait appeler l'abbé Dauffer, qui s'était rendu à Brunn pour calmer l'effervescence populaire contre les assiégeants de votre couvent; il est venu la confesser et lui administrer le saint viatique, sur ma demande: ce divin remède l'a comblée d'une joie si vive que son état est déjà beaucoup amélioré; mais sa personne est encore si abattue et si faible! enfin, j'espère que votre présence achèvera son rétablissement.

Tout en discourant de la sorte ils étaient arrivés au bout du souterrain, et à la grotte de Manfred, où il pria l'abbesse de s'arrêter un peu, pendant qu'il irait préparer la jeune fille à cette visite qu'elle attendait si peu et dont la surprise subite aurait pû influer fâcheusement sur sa santé. Il trouva l'abbé Dauffer près du lit de la malade, à qui il prodiguait d'affectueuses consolations; Yolande un peu ranimée, luttait doucement avec l'abbé qui voulait la dissuader de rentrer au couvent, pour ne pas s'exposer à de nouvelles obsessions de la part du Marquis; il fallait laisser croire qu'elle était morte ou disparue: dans les premiers jours Ottokar ferait occuper toutes les issues pour s'emparer d'elle au passage; puis voyant que sa vigilance est inutile, il cesserait sa garde, et elle pourrait être envoyée à son père, sans danger.

L'Ermite entra sur ces entrefaites: Yolande s'adres-

sant à lui, lui demanda : — est-il possible, mon père, que je ne doive plus retourner au couvent, comme le voudrait l'abbé Dauffer? qui sait en quelles angoisses, en quelles larmes, en quelle désolation se trouve ma chère et bonne mère Theutberge! quelle douleur vont éprouver sœur Eriberte et sœur Cunégonde! Comme toutes mes amies pleureront! et vous voulez, si Dieu m'accorde de guérir, que je parte en secret, que j'abandonne l'asile chéri de mon enfance, mes douces sœurs, mes bonnes compagnes si affectueuses et si chères, sans même leur dire adieu! Elles vont croire que je suis tombée entre les mains des brigands, et ne seront jamais tranquilles sur mon sort! non, non! l'abbesse Theutberge mourrait d'anxiété, car je sais combien elle m'aime!

— Et si on confiait tout à l'abbesse, hasarda l'ermite, et qu'elle désirât te voir, crois-tu, Yolande, qu'elle n'aurait pas peur de ces ténèbres et qu'elle viendrait à ton chevet comme la plus tendre des mères?

— O mes bons pères! pourquoi éveiller dans une pauvre orpheline ces désirs sans espoir! il me semble que si je voyais à mes côtés la mère de mon âme, je me sentirais toute rétablie.

— S'il en est ainsi, attendez-vous à guérir, dit Dauffer, car le père Manfred a tant de sollicitude pour vous, que je suis bien sûr qu'il vous la fera voir plus tôt que vous ne croyez.

— Ah! sainte Vierge, donnez-moi cette consolation, s'écria Yolande; et Dauffer étant sorti, alla prendre l'abbesse pour l'introduire dans la petite grotte. Peu s'en fallut que la jeune fille en la voyant entrer ne sautât à bas de son petit lit, tant fut grande la joie de son cœur : Theutberge, plus maîtresse d'elle-même, s'avança doucement pour l'embrasser; Yolande lui jeta les bras autour du cou, la serrant avec élan et pressant son visage sur celui de la bonne abbesse, sans pouvoir pro-

férer un mot : après quelques moments de ce transport d'allégresse, elle leva les yeux et dit à Theutberge : — ô ma mère ! comment êtes-vous venue dans ces lieux retirés, au milieu des ténèbres, et par un chemin si long ? je sais que vous m'aimez comme si j'étais votre fille unique, mais la seule charité de Dieu a pu vous donner le courage et la force de supporter tant d'horreurs qui eussent accablé l'esprit le plus ferme et le plus intrépide. Que la bonté infinie de Jésus vous en récompense ! vous me rendez la vie ; je la sens courir dans mes veines ! ô ma mère ! ma bonne mère, je vous ai donc revue ! je vous assure que si je devais même mourir, la mort me serait douce dans vos bras !

— Calmez-vous, mon enfant ; ne vous agitez pas tant : vous avez encore un peu de fièvre, et cette agitation pourrait l'aggraver ; je vous raconterai tout cela plus tard ; maintenant reposez-vous et soyez tranquille.

— Oui, ma mère ; mais dites-moi au moins si mes maîtresses et mes sœurs ont eu connaissance de ce qui m'est arrivé ?

— Elles sont fort tristes, et t'appellent de tous les côtés espérant que tu n'es pas loin et que tu pourras les entendre : Léonilde, Isotte, Gilde et Eulice, sont restées de longues heures prosternées devant l'autel de la sainte Vierge : Ginèvra la blonde et Ginèvra d'Austerlitz jeûnent au pain et à l'eau : Jeanne, Gertrude et Wilgarde ont promis si tu étais retrouvée, de suspendre à l'image de Marie, l'une le beau diadème qu'elle eut à la fête de Noël, l'autre sa ceinture à perles d'or, et la troisième son bracelet en filigrane à rosette de rubis. Ludwine même et Paolisque, tu sais comme elles sont espiègles et étourdies, indociles même... mais elles ont un bon cœur : Eh bien sais tu ce qu'elles ont fait ? aujourd'hui elles ont provoqué une émotion générale dans la salle d'étude : s'étant levées

tout à coup, elles coururent à sœur Cunégonde, et se jetèrent à genoux devant elle en pleurant et en criant : — c'est nous qui sommes la cause de tant de malheurs ; ce sont nos péchés qui ont attiré l'indignation de la sainte Vierge ; nous lui avons si souvent promis d'être dociles, soumises, ferventes et nous n'avons pas tenu nos promesses ! elle nous punit aujourd'hui en nous ravissant notre chère Yolande ! mais dorénavant nous serons bien sages, sœur Cunégonde, nous dirons nos prières avec recueillement, nous ne ferons plus rire nos compagnes à l'église, nous serons bien dévotes à la messe ; croyez-vous que la sainte Vierge nous fera la grâce de nous rendre notre sœur ? mais nous demandons pardon, à vous de tout le chagrin que nous vous avons causé, et à toutes nos compagnes de nos méchancetés ! et en disant ces mots elles baisèrent les pieds de la maîtresse, et voulaient en faire autant à leurs compagnes, qui les en empêchaient en retirant leurs pieds sous les bancs : toutes pleuraient et disaient : levez-vous, c'est assez ! de sorte que personne ne pouvait retenir ses larmes. Au diner elles gardèrent toutes le troisième plat, qui était une crème au biscuit, dont elles sont si friandes, et elles la portèrent aux pauvres à qui elles la distribuèrent comme un hommage à la sainte Vierge, en y ajoutant quelque argent pour que les pauvres prient pour toi ! ce soir, avant le souper elles descendirent toutes en procession, avec des flambeaux allumés, et allèrent devant l'autel de la Vierge faire vœu de lui offrir un cœur d'or avec le nom de chacune. Mais que dire de notre pauvre aveugle, de sœur Colombe, que ses douleurs ont paralysée et réduite à garder le lit depuis vingt ans ? quand elle apprit ta disparition, elle fondit en larmes et leva les mains vers le ciel en disant : — ô mon Seigneur Jésus ! abaissez les yeux sur votre pauvre aveugle et ayez pitié d'elle !

rendez moi ma chère Yolande, qui me tenait une si aimable compagnie, et me donnait si affectueusement à manger! qu'en avez vous fait, Seigneur? où est-elle? n'entendez-vous pas nos soupirs et nos gémissements? Jésus, rendez la nous je vous en supplie de toute mon âme, et je m'offre à souffrir avec le secours de votre grâce, le double de mes douleurs déjà si cruelles!

A ces mots, Yolande ne put plus se contenir: et embrassant de nouveau l'abbesse, elle lui dit d'une voix suffoquée:— ô quelle charité! Ma bonne sœur Colombe! pourquoi voulez-vous tant souffrir pour moi! Marie, notre avocate, maintenant que vous les avez exaucées et qu'elles me savent en lieu de sûreté, au lieu de redoubler leurs douleurs, soulagez-les tout à fait en récompense de leur générosité et de leur amour! Ma mère, remerciez, je vous en supplie, mes sœurs et mes compagnes de toute leur affection pour moi! Je prie Dieu qu'il les en récompense selon son infinie miséricorde!

Alors l'abbé Dauffer prit la parole. — Yolande, dit-il, calmez-vous et tâchez maintenant de dormir: l'abbesse viendra vous revoir en secret, et restera longtemps près de vous; cette nuit, pendant que nous sommes réunis, nous avons à causer du moyen le plus sûr de vous soustraire aux recherches du marquis et aux nouvelles entreprises de sa violence: priez, mon enfant; abandonnez-vous avec une confiance filiale à Celui qui vous a sauvée si miraculeusement et qui vous a ravie aux brigands qui voulaient s'emparer de vous.

Il dit et bénit la jeune fille; puis s'étant retiré avec l'ermite et Theutberge dans la première grotte, ils y discoururent longuement, et furent tous trois d'avis que lorsque la jeune fille serait guérie, Raymond l'accompagnerait en Bohême, au sanctuaire de Boleslau, où il la remettrait à son père.

CHAPITRE XIII.

LE CHATEAU RUINÉ.

Par une belle matinée d'été on eût vu cheminer sur la route qui conduit de la Moravie en Bohême, deux pauvres voyageurs, montés sur un cheval maigre, mais vigoureux, qui marchait assez bon train : une vieille bardelle usée et une petite bride toute remplie de nœuds, ne contribuaient guères à relever la misérable apparence du coursier : les cavaliers eux-mêmes étaient en assez mince équipage : l'un, paraissait un homme de la campagne ; l'autre qui chevauchait en croupe était un jeune garçon, dont un vaste capuchon couvrait les joues ; il tenait son compagnon étroitement serré et se cachait souvent derrière ses épaules. Çà et là, derrière et devant nos voyageurs, marchaient dans la même direction, une vingtaine d'hommes en costumes de chasse, partagés en petits groupes et conduisant en laisse des chiens braques et lévriers ; ils paraissaient chercher un endroit favorable pour les découpler et les lancer à la poursuite du gibier. Le passant qui eût rencontré ces gens, n'eût pas remarqué sans doute les deux villageois, qui avaient l'air de braves gens de la campagne allant au marché de quelque bourg voisin, ou peut-être les eût il pris pour des valets, chargés de

porter les vivres et le butin des chasseurs qui les précédaient.

Le plus âgé des deux cavaliers était le fidèle Raymond, l'ancien serviteur de Pandolfe: nos lecteurs auront sans doute déjà reconnu dans celui qui chevauchait en croupe, la belle et triste Yolande; à peine guérie, Dauffer et Manfred, pour mieux la soustraire aux embûches d'Ottokar, l'avaient fait partir dans ce pauvre déguisement pour Notre-Dame de Boleslau, où elle devait retrouver son père. Quant aux chasseurs, ils n'étaient autres que les plus hardis soldats de l'abbé de Znaïm, qui bien armés de piques, de dagues et de traits, devaient, tout en ayant l'air de chasser, escorter la noble demoiselle jusqu'au delà des frontières de la Bohême. Arrivés à ce point sans aucun accident ils prirent congé d'Yolande, et l'abandonnant à la grâce de Dieu, ils revinrent à Znaïm avec de bonnes nouvelles de leur mission.

Nos deux fugitifs arrivèrent un soir dans un endroit, où il y avait un tel encombrement de voyageurs, que tous les appartements étant retenus, ils furent forcés de se coucher sous un portique presque à la belle étoile; des bottes de paille leur servirent de lit. Raymond crut d'abord que tous ces étrangers se rendaient au sacre de quelqu'église; car à cette époque ces sortes de fêtes attiraient toujours un grand concours de monde, et donnaient lieu à une espèce de foire qui se tenait sur le lieu même des cérémonies. Mais s'étant levés de grand matin, et mis en route avec la foule, nos deux compagnons arrivèrent au bout d'un certain temps à un grand pré, tout entouré d'arbres séculaires, au milieu duquel un vieux chêne étendait au large ses vastes rameaux; au pied du chêne s'élevait un tertre de gazon, où l'on apercevait un siège couvert d'un drap écarlate très-fin posé sur une peau d'ours: tout le pré

était déjà envahi par une innombrable multitude de gens venus de toutes les parties du royaume.

Bientôt on vit arriver six trompettes montés sur des chevaux blancs et qui s'avancèrent en sonnant des fanfares, suivis d'une nuée de cavaliers, casque en tête, lance au poing, qui allèrent se ranger en haie de chaque côté du tertre : puis quatre massiers à cheval, vêtus de manteaux de velours amaranthe, s'avancèrent à leur tour précédant le prince, reconnaissable à son casque d'or, surmonté d'une couronne, et à sa cuirasse d'argent fin, garnie de riches diamants et de rubis étincelants : il portait une cotte d'armes de drap d'or, bordée de perles, et le manteau de pourpre, s'agraffant sur la poitrine par un anneau d'or qui sortait d'une gueule de lion : il montait un superbe destrier couvert d'une selle de velours bleu sous laquelle était placée une ample housse de soie rouge qui descendait en larges plis jusqu'aux jarrets : le chanfrein d'or bruni était surmonté d'un gros panache de plumes de héron.

C'était le duc Wratislas, tout récemment nommé roi de Bohême par l'empereur Henri IV (1), qui venait, suivant l'usage du temps rendre la justice à ses vassaux. Derrière lui, marchaient ses pages portant sur des plats d'or la couronne royale et le sceptre ; puis ses écuyers, avec son épée, sa lance, sa masse d'armes et son écu : les grands barons du royaume richement armés et montés sur des palefrois de toute beauté, étaient suivis chacun de ses écuyers et hommes d'armes portant les bannières des margraviats, des comtés ou des baronies, qui relevaient du roi : le cortège était fermé par les vidames, les échevins et les prévôts, en leur qualité de juges et de magistrats de la couronne, et enfin

(1) Chron. Pegaw-Hoffmann.

par les justiciers, porteurs des instruments de supplices.

Le roi monta sur le trône; l'archevêque de Prague bénit la foule; puis les hérauts parcoururent tous les rangs en sonnant de la trompe et en criant à haute voix: — *Quiconque a procès, contestations, réclamations, accusations, exceptions ou privilèges, qu'il se présente au jugement du roi* (1). Et tout le peuple de crier d'une acclamation unanime — *Vive le roi.* — Après quoi, il se fit un grand silence. Alors s'avancèrent au pied du trône d'abord les évêques et les abbés, puis les margraves, comtes, vicomtes, châtelains et petits vassaux qui prêtèrent au nouveau roi le serment de leurs feudes et inclinèrent leurs bannières devant lui, en signe de vasselage. Le jugement commença: ce furent d'abord deux magnats qui se disputaient les limites d'une forêt; le roi les admit à la preuve des armes: ils entrèrent en lice; les lances s'étant brisées au bout de quelques passes, ils en jetèrent les tronçons et s'attaquèrent à l'épée: l'un des deux fut vaincu: c'était lui qui perdait le procès; les vidames en prirent acte, et les deux combattants ayant salué le roi se retirèrent.

L'intendant d'une abbaye était accusé d'avoir traîtreusement mis à mort le fils d'un baron; il nia le fait en présence du roi, en appelant au jugement de Dieu par l'épreuve de l'eau bouillante. Le roi dit: pendant deux *Credo*. — Une chaudière d'eau bouillante fut apportée: le chapelain du roi entonna le *Credo*, que le peuple suivait à haute voix: l'accusé plongea les mains dans le vase: les deux *Credo* récités, il les retira et les mit en l'air: la peau était intacte bien que cette épreuve eût dû brûler les membres et les décharner jusqu'aux os:

(1) Voyez Robertson, disc. prélim. à l'hist. de Charles V. — Cibrario écon. pol. du moyen âge. — Sismondi, hist. des républ. d'Italie.

tout le peuple poussa un grand cri de joie, en disant : — *Justus es Domine et rectum judicium tuum !* (Ps. 118).

On amena ensuite le fauconnier d'un baron, qui avait crevé l'œil de son ennemi par vengeance: les parents du blessé n'acceptaient pas le rachat pécuniaire du délit : le roi prononça donc suivant la loi, la peine du talion: le justicier fit rougir une pointe d'acier et la plongeant dans l'œil du fauconnier, il le lui brûla; vint ensuite le tour d'un goujat accusé d'avoir fait un faux serment sur l'Évangile; le roi jugea suivant la loi; le bourreau posa la main du coupable sur un pieu et la lui trancha net d'un coup de hache; puis il appliqua le feu au poignet mutilé, pour arrêter le sang, l'enduisit de baume et l'entoura d'un linge.

C'était une loi des Lombards et même des Teutons que le créancier ne pût dépouiller son débiteur de la faux ni de l'épée. On amena au tribunal du roi, un juif qui en avait dépouillé un pauvre cavalier; le roi le condamna à une grosse amende, malgré les larmes et les récriminations de l'usurier qui dut s'exécuter à beaux deniers comptants, s'il ne voulait pas être jeté au fond d'un cachot, à la discrétion de l'offensé. Tous criaient: — c'est bien fait ! brûlez le vif, le mécréant qui a crucifié le fils de Dieu!

Vint ensuite le valet de chiens d'un seigneur: il accusa un vilain de lui avoir volé un chien braque, tacheté de blanc et de noir, et de l'avoir vendu à un garde forestier, qui fut sommé de comparaître en même temps: il se présenta avec l'animal: le roi dit aux archers: — qu'on exécute la loi. — Et le vilain fut obligé de prendre le chien sur ses épaules et de faire trois fois le tour du pré, puis arrivé au milieu, de lever la queue de l'animal, et de le baiser un peu plus bas: en ce moment un immense éclat de rire parcourut toute la foule.

Un brigand fut ensuite accusé et convaincu d'avoir volé au margrave un faucon pélerin de grand prix. Le voleur n'ayant pas de quoi payer l'amende, le roi le condamna à se laisser manger deux onces de chair par le faucon lui-même: le malheureux fut étendu sur un banc, le dos en l'air; puis on plaça sur lui un faucon qui se mit à lui déchirer les chairset à en arracher des morceaux, jusqu'à ce que le justicier l'enleva de sa proie.

Un ribaud fut ensuite également convaincu d'avoir volé un voyageur : comme il était borgne, on le condamna à perdre le nez : c'était la loi; la première fois le voleur avait un œil crevé, la seconde on lui coupait le nez, la troisième les oreilles: le bourreau prit une sorte de rasoir et trancha les deux narines jusqu'à la racine.

Le roi Wratlas condamna encore au feu deux sorciers qui furent brûlés séance tenante, sur un bûcher élevé au milieu du pré ; puis un blasphémateur, qui eut la langue coupée: il fit aussi ténailier et brûler un nécromancien qui avait égorgé un enfant pour ses horribles maléfices: il rendit ensuite plusieurs sentences pour des procès civils, des testaments, des délimitations de terrain, des validations de contrats; et sa sagesse et sa justice étaient si grandes que le jugement terminé toute la foule s'écria encore : *Vive la justice du Roi!* (1)

Sans doute ces temps étaient cruels, et le code pénal de ces peuples était aussi barbare qu'on pouvait l'attendre de leur grossièreté: mais au moins pouvait on se passer de ces nuées d'avocats, si habiles à traîner les

(1) Voyez pour ces lois et ces statuts le code de Luitprand, de Louis le pieux, de Conrad le salique, le glossaire de Dufresne, les dissertation de Muratori, la renaissance de l'Italie par Bettinelli. etc... (CIBRARIO Econ. pol. du moyen âge).

procès en longueur et à les entourer d'incidents et de subtilités que Salomon lui-même ne trancherait peut-être pas ; si adroits à fabriquer de longs mémoires, où ils se font grassement payer de leurs conférences, de leurs avis, de leurs soucis nocturnes, et où ils ne manqueront pas d'ajouter quelques francs, si vous avez le malheur de les accoster dans la rue pour leur demander : *Où en est mon affaire ?*

Yolande et Raymond avaient eu soin de ne pas se mettre trop en évidence ; confondus dans la foule, ils écoutaient les jugements : quand la séance fut terminée, le grand maréchal vint mettre un genou en terre devant le roi, pour lui annoncer l'arrivée d'une ambassade du marquis de Brunn. Le roi lui fit grand accueil ; les quatre barons envoyés, s'avancèrent dans un pompeux équipage, et s'inclinant devant le roi, lui exposèrent de la part de leur seigneur comme quoi, une noble demoiselle ayant été enlevée de force du couvent de Sainte Marie, le marquis demandait en grâce à la sérénissime couronne de Bohême, de poursuivre le ravisseur, et s'il était découvert de le renvoyer sous bonne escorte, avec la demoiselle, au château de Brunn ; le roi leur répondit qu'il le ferait, bien volontiers, mais il demanda le signalement des fugitifs : alors les ambassadeurs ajoutèrent : — Sire, la demoiselle est âgée de 16 ans, grande et de forte constitution : elle a des cheveux blonds comme de l'or, très-longs et très-fourmis : les yeux bleus et limpides : le front large ; le teint fort blanc ; le visage un peu allongé et les joues vermeilles.

A ces mots ; la pauvre Yolande, qui était devenue fort pâle depuis sa maladie, se sentit rougir tout à coup, et son visage devint brûlant ; elle tremblait de tous ses membres ; il lui semblait que des milliers d'yeux se fixaient sur elle à la fois : Raymond qui s'en aperçut

lui dit à l'oreille : — Courage, — et comme toute la foule s'écoulait en désordre, ils se glissèrent au milieu de la confusion générale, et au lieu de continuer leur route vers la Bohême, ils se détournèrent et marchèrent au hasard dans la direction de l'Allemagne. Ils avaient traversé déjà un grand nombre de villages allemands, lorsqu'ils arrivèrent un jour aux portes d'une grande ville, où ils trouvèrent une immense foule rassemblée dans une vaste enceinte, comme on en élevait pour les tournois. Ils descendirent à une hôtellerie voisine, en témoignant le désir d'aller voir avec les autres l'épreuve des chevaliers : ils rencontrèrent justement un homme de haute taille et d'un abord ouvert auprès duquel ils s'informèrent de la fête.

— Une fête, répondit fièrement l'enfant de la Saxe ; dites une boucherie, par l'ordre tyrannique d'Henri, qui après avoir massacré les Saxons s'amuse maintenant à égorger ses autres vassaux. Apprenez donc qu'il avait ordonné la convocation d'une diète de tous les barons de l'empire ; il la fit publier jusque dans l'Oldembourg frison, où règne, à Rastadt, le comte Hunon, le Nestor des seigneurs Allemands : ce vieillard déjà infirme et tourné tout entier à la contemplation de Dieu, s'excusa sur son grand âge de l'impossibilité où il était de se rendre à la diète. Henri l'accusa de félonie, et lui intima de se présenter pour purger sa contumace, en emmenant un champion, qui fût prêt à subir l'épreuve en champ clos, contre le champion de l'empereur, comme c'est l'usage du pays. Le respectable vieillard Hunon, se sentant la conscience pure du crime qu'on lui imputait se mit en route, accompagné d'une troupe d'élite et de son jeune fils Frédéric, noble, élégant et vaillant jeune homme, qu'il eut étant déjà d'un grand âge et qu'il aime d'un amour inexprimable.

Le comte Hunon se présenta avant-hier au palais, et s'inclinant devant Henri, il s'excusa loyalement d'être demeuré chez lui, en l'assurant qu'il n'avait point agi ainsi par insubordination aux ordres de l'empereur, mais à cause de sa vieillesse et de ses infirmités; que ce voyage même l'avait bien affaibli et le mettait en grand danger. Que cependant il s'était rendu aux nouveaux ordres de son souverain pour lui prouver qu'il lui était toujours fidèle, comme il l'avait été à son aïeul Conrad, et à l'empereur Henri son père: qu'il lui avait emmené en hommage son fils unique Frédéric, à peine âgé de vingt ans, mais dont la valeur et la prudence étaient bien au-dessus de son âge.

Le noble langage d'Hunon remplit d'admiration les archevêques, les ducs et les autres seigneurs, qui le considéraient avec une sorte de vénération religieuse; mais le cruel tyran le regardant de travers, lui répondit: — Je vous tiens pour félon, et le jugement de l'épée pourra seul vous laver de l'infamie. Vous aurez pour champion votre fils Frédéric; le mien sera un lion d'Afrique. — A cette réponse le tendre père frémit; mais plein de confiance en Dieu, il remit tout à son bon plaisir et répondit au prince: Roi Henri, que le Christ soit juge de mon innocence, entre vous et moi.

Or c'est aujourd'hui, poursuit le Saxon, que Frédéric combat le lion; étrangers, priez pour le noble enfant! — et en disant ces mots, il s'approcha de la palissade. Yolande se sentait toute émue de pitié pour l'innocent et d'horreur pour le tyran; elle s'adressa du fond du cœur à son Ange gardien, en le priant vivement de supplier l'Ange de Frédéric de lui donner la force et la fermeté de triompher du terrible animal. Cependant, elle entra avec Raymond entre la double enceinte de l'immense arène, qui avait bien un mille de

tour. Aux deux extrémités de la lice s'élevaient deux dais richement tendus de soie et de velours, avec des galons et des franges d'or, et des draperies semées de besans et d'étoiles d'or qui brillaient comme des pierres précieuses. Sous l'un des pavillons était le roi, exécré de tout le peuple, avec les princes de l'empire: le vénérable Hunon avec ses chevaliers, occupait le pavillon opposé: c'était un beau vieillard courbé par l'âge; ses cheveux blancs comme la neige retombaient sur ses épaules; il avait le visage pâle et triste; son front élevé se contractait sous l'immense douleur de son âme, et l'on eût dit que son regard était mort, tant l'anxiété du pauvre père lui ôtait toute énergie. Quand il parut dans sa loge, tout le peuple répandit des larmes de compassion, en maudissant tout bas la barbarie du prince.

Les hérauts et les servants d'armes, firent le tour de l'arène et vinrent s'arrêter devant le trône, attendant le signal du roi. Henri inclina la tête; alors ils donnèrent de la trompe et crièrent autour d'eux: — *Frédéric de Rastadt soutient par la preuve du lion, que le comte son père n'est pas coupable de félonie envers la couronne.* — En même temps parut le jeune Frédéric; il s'avança vers son père et mettant le genou en terre, il lui demanda sa bénédiction. Le comte soutenu par deux écuyers se souleva, et dit d'une voix assurée: — Je jure à Dieu, au roi et à tous les princes de l'empire que je n'ai jamais failli à ma foi envers la couronne: mon fils, combats hardiment pour l'innocence de ton père: je te bénis au nom de Dieu, Père, Fils et Saint Esprit, et je promets à la puissante Vierge Marie, que si tu sors vainqueur de ce combat, j'érigerai en son honneur un temple et un monastère, dans les états de ma juridiction. — Le vieillard ayant ainsi parlé, retomba sur son siège, et inclina la tête sur sa poitrine.

Frédéric descendu dans la lice avec ses écuyers, fut

revêtu de ses armes : il ceignit son épée, mit son casque, et fit ensuite retirer les siens au delà de la barrière. C'était un noble et beau jeune homme, d'une taille élancée et bien prise : des acclamations et des cris saluèrent son entrée, et les demoiselles, placées dans les hautes loges fermées lui jetèrent des roses effeuillées et firent flotter leurs écharpes de couleurs éclatantes, suivant l'usage du temps : à un nouveau signal des trompettes huit chevaux magnifiquement harnachés entrèrent dans la lice, tirant la cage de fer qui renfermait le terrible animal. Puis les chevaux dételés et emmenés, un gardien sauta sur la cage, dont il souleva la herse au moyen d'un cabestan : le lion sortit, fit quelques pas en avant, regarda tout autour de lui comme s'il eût été surpris de ce grand concours de monde, et poussa un rugissement épouvantable, qui retentit le long des estrades et des loges et fit frémir tous les cœurs.

Frédéric s'était fait une sorte de mannequin habillé d'un rouge vif, et l'ayant pris dans ses bras, l'épée placée entre les dents, il s'avança avec calme et sang-froid à la rencontre du fier animal. A la vue du jeune guerrier celui-ci s'arrêta court, secoua sa vaste crinière, se battit les flancs de la queue, et les yeux enflammés, la gueule entr'ouverte, il fit encore quelques pas, et s'arrêta. Mais lorsqu'il vit Frédéric continuer à marcher sur lui d'un pas ferme et décidé, il lui lança un regard de feu, gratta le sol, et s'accroupit sur ses pattes de derrière en se raccourcissant pour s'élancer sur son adversaire : celui-ci lui jeta alors son mannequin que l'animal saisit entre les dents et se mit à mordre avec rage en poussant un grondement sourd ; puis faisant un rapide écart, il l'attaqua de flanc, et lui plongeant son épée dans le cœur, il le perça d'outre en outre.

Alors un immense cri d'allégresse éclata dans toute

la multitude: *qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cæli commorabitur* (Ps. 90). A ce cri, le vieil Hunon qui avait fermé les yeux et qui priait avec une fervente angoisse, se redressa, et à la vue de l'énorme bête étendue aux pieds de Frédéric, il s'écria dans son cœur: *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum, et de omnibus tribulationibus ejus salvavit eum.* (Ps. 33). Au même instant les hérauts sautèrent dans la lice, entourèrent Frédéric, et le conduisirent devant le roi, aux applaudissements de la foule: Henri ému des transports du peuple et craignant quelque sédition admirait la rare prouesse du jeune champion; il l'embrassa avec joie, le ceignit lui-même des insignes de la chevalerie, lui passa au doigt un anneau très-précieux, lui donna de grandes terres dans le pays de Soist, et affranchit à perpétuité de tout vasselage, le comté de son père(1).

Nous n'avons pas besoin de dire toute la part qu'Yolande prit intérieurement au triomphe de Frédéric, et combien elle en rendit grâce au ciel: né se trouvait-elle pas dans une situation analogue à celle du jeune homme? son père était aussi mis au banc de l'empire, fugitif et privé de toute consolation par la tyrannie d'Henri; elle pria le ciel de faire éclater son innocence comme il avait glorifié celle d'Hunon. Après cette victoire éclatante, la foule se dispersa, et Raymond rentrant à l'hôtellerie avec la jeune fille, lui dit: — Yolande, ma noble maîtresse, nous pouvons moins que jamais songer à nous rendre à Boleslau, après la promesse que le roi Wratisslas a faite au seigneur de Brunn: je ne vois donc qu'un parti à prendre; c'est de vous conduire à Rome et de vous mettre sous la protection du Pape, qui est le père des fidèles, la joie des affligés, et le défenseur des faibles qui s'abritent sous son bras.

(1) Chron. de Rastadt — Schippower, in chron. Oldemb.

Yolande ne put s'empêcher de s'affliger beaucoup à l'idée d'un si long voyage, à travers les pièges et les embûches des ennemis de l'église : cependant pleine de confiance en Dieu et en son vicaire, elle se mit intrépidement en route vers la Bavière; mais à peine avaient-ils fait quelques jours de marche le long du Danube, qu'ils tombèrent au milieu d'une grande foule de cavaliers; ils jugèrent prudent de les éviter et remontèrent le cours du fleuve pour le traverser à Passau: c'était l'escorte des deux archevêques de Prague et d'Olmütz qui se rendaient à Rome, appelés par Grégoire pour plaider leur cause auprès du saint Siège. Jaromir de Prague était le frère du roi Wratlas; il prétendait à la suprématie du siège d'Olmütz, que l'évêque Jean lui contestait avec ardeur. Jaromir lui avait déclaré la guerre, et Grégoire en ayant été informé, lui lança l'interdit, en lui ordonnant de venir à Rome avec Jean pour expliquer ses prétentions.

Les deux Prélats voyageaient avec une suite nombreuse de clercs et de cavaliers aussi somptueusement que le comportaient leur noblesse, leur rang et leur opulence. Chez le Bohémien tout accusait une royale origine; le Morave, bien qu'il ne fut pas d'un sang aussi illustre ne lui cédaient cependant pas en magnificence: tous deux montaient de superbes palefrois richement caparaçonnés: tous les harnais étaient rehaussés d'or et de pierres précieuses: les deux prélats couverts d'un ample manteau de très-fine pourpre relevée d'hermine, étaient accompagnés chacun de deux palefreniers qui se tenaient à droite et à gauche, tandis qu'une mule blanche les précédait, portant la croix dressée; derrière eux venaient un grand nombre de pages, et de valets portant les couleurs de leur suzerain; puis les clercs dans l'ordre de leurs dignités, montés sur des genets de race et bien garnis: venait ensuite le bagage, avec les

trésors de la chapelle, calices et encensoirs d'or pur, mitres ornées de précieux bijoux, anneaux, agraffes de chapes, ornements de brocard d'or, de velours, de satin, richement brodés, nœuds de perles, nappes et cordons dorés : un détachement de soldats bien armés, fermait la marche, montés sur de robustes chevaux de bataille (1).

Raymond reconnut tout de suite quelques-uns de ses amis dans le cortège du prélat Morave : craignant qu'il n'en résultât quelqu'embarras pour Yolande, il se hâta de rebrousser chemin, pour longer, comme nous l'avons dit, le Danube et prendre la route d'Augsbourg : c'était un parti très-sage, mais nul ne peut prévoir l'avenir, et cette résolution qui devait les mettre à couvert, eut pour l'un et l'autre le résultat le plus fatal, comme nous l'allons voir. Ayant traversé le Danube à Passau, ils durent pour continuer leur chemin vers Augsbourg, traverser des landes et des forêts désertes, où ils furent plus d'une fois en danger d'être dévorés par les loups. Un jour, qu'ils avaient ainsi fait une longue traite dans des contrées dévastées par la guerre, ils arrivèrent au coucher du soleil, au pied d'un grand bâtiment à demi ruiné qui avait l'air d'un manoir féodal : il s'élevait dans un site charmant, sur une éminence couronnée d'arbres touffus : de petits filets d'eau vive échappés du roc fuyaient à travers les parcs d'un jardin inculte, où l'on distinguait encore au milieu des touffes d'herbes sauvages, des urnes brisées et des fragments de marbres sculptés, qui paraissaient avoir été mis en pièces et dispersés par une soldatesque en furie.

Raymond entra sous le portique désert et parcourut

(1) Pelzel. hist. de Bohême. p. 66— Fiorentini, p. 117 — lettres de Grég. XII.

toutes les pièces du rez-de-chaussée qui se trouvaient dans le même état de délabrement ; il finit par trouver une petite salle, où il y avait une cheminée, et il se proposa d'y passer la nuit avec Yolande : il alla donc enlever les selles et les brides de leurs montures, et conduisit celles-ci dans un petit enclos tout entouré de murs, où croissait une herbe fine et serrée, puis il rentra dans l'intérieur : il y alluma un petit feu, et étendit sur le parquet quelques poignées de paille qu'il avait découvertes dans un cabinet voisin. Il tira alors des vivres de sa besace, et après un frugal souper, ils allèrent se reposer ; Raymond ne tarda pas à s'endormir, Yolande de son côté ne pouvait fermer l'œil : la solitude, les ténèbres, cette habitation déserte, la remplissaient d'une vague terreur qui la tenait éveillée et agitée malgré elle. Tant que le petit feu qu'ils avaient allumé dura, elle ne cessa de le regarder : il lui semblait que ce fût une espèce de sentinelle qui veillait sur son repos : mais peu à peu le feu s'éteignit, la chambre fut plongée dans une profonde obscurité et la jeune fille vaincue par la fatigue, s'assoupit légèrement, en pressant sur son cœur sa petite Madone, qu'elle invoquait toute craintive.

La nuit était déjà fort avancée : tout à coup Yolande tressaillit en sursaut, et ouvrant les yeux, il lui sembla avoir entrevu comme un reflet lumineux passer sur la muraille et disparaître. Tout son sang lui reflua au cœur, elle se souleva sur son coude et crut entendre un bruit sourd dans le lointain : — elle appela Raymond et lui dit : — n'entends-tu rien ? — Qu'y a-t-il ? demanda l'autre. — Il me semble entendre un bruit de pas, reprit Yolande, et j'ai vu passer une lumière sur la muraille du fond. — Elle n'avait pas achevé ces mots, qu'un nouveau reflet de lumière traversa l'obscurité et disparut de nouveau, pour reparaître un mo-

ment après: cette fois toute la chambre en fut inondée; les voyageurs stupéfaits et à demi morts virent entrer quatre hommes, à l'air farouche; l'un d'eux leur cria: — qui êtes-vous? — de pauvres voyageurs, répondit Raymond, qui allons de Passau à Augsbourg.

Yolande qui avait ôté son capuchon pour se coucher, fut de suite reconnue pour une femme, malgré ses habits d'homme: sa longue chevelure éparse sur ses épaules l'avait trahie, avant qu'elle eût eu le temps de s'en apercevoir: un des nouveaux venus la prit alors par le bras, et la fit lever en lui disant: — Ma petite mère, vous allez nous suivre. — Yolande, tremblant de tous ses membres, se jeta aux genoux de cet homme en le suppliant de ne pas l'outrager. — Soyez tranquille, fit celui-ci; personne ne vous touchera; mais nous avons besoin de vos soins pour une pauvre malade qui est chez nous. — Laissez au moins venir mon compagnon, ajouta la jeune fille toute émue. — Non, non, reprirent les autres, il viendra avec nous. — La malheureuse enfant se sentit prendre par la main et on l'emmena toute seule malgré les efforts de Raymond qui voulait s'élançer sur ses pas.

La façade orientale de cette habitation s'élevait sur un rocher escarpé dont un torrent baignait le pied; de longs escaliers qui semblaient mener à des souterrains, aboutissaient à de grandes chambres qui prenaient l'air et le jour sur le flanc de l'abîme: les inconnus entrèrent d'abord dans un long vestibule, au bout duquel s'ouvrait une salle voûtée, soutenue par des piliers massifs de roc brut, autour desquels on voyait amoncelés des creusets, des chaudières, des cuillers de fer, des fourneaux, des formes, des moules, des enclumes, des tas, des marteaux de toute espèce, à tête ronde, carrée, à bec, à tranche, des tenailles, des ciseaux, des burins et une foule d'outils, dont la destination s'expli-

quait évidemment par la présence au milieu de la salle de deux presses en fer avec des balanciers et des poinçons à battre la monnaie : des hommes à demi-nus et d'un aspect hideux les manœvraient en ce moment, à l'aide de manivelles de fer qui servaient à imprimer une forte pression aux vis de l'appareil : tous travaillaient dans un profond silence ; ils ne communiquaient que par signes, et la besogne marchait avec une activité et une ardeur vraiment surprenantes. Dans un coin on voyait un énorme tas de chandeliers, de vases, de couronnes, de croix, de reliquaires d'or et d'argent tout tordus et brisés, qu'on était occupé à jeter dans des creusets tout rouges, avec des morceaux d'étain et de laiton : en un mot, Yolande s'aperçut avec horreur qu'elle était tombée en des mains criminelles, et que le lieu où elle se trouvait n'était rien moins qu'un atelier de faux monnayeurs.

L'homme qui l'avait emmenée, lui fit traverser plusieurs salles garnies de lits grossiers sur lesquels on voyait des hommes qui ronflaient en dormant, et il s'arrêta à la porte d'un petit réduit assez propre, éclairé par une lampe. Yolande découvrit dans un coin une couche sur laquelle était étendue une femme qui paraissait jeune encore. — Voilà ma femme, dit le brigand, je vous la recommande ; elle est faible et a besoin de beaucoup de soins : servez-lui de sœur — et jetant un regard attendri sur la pauvre malade, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues, et il sortit sans ajouter un mot. Yolande s'approcha, la salua amicalement et lui offrit ses services : la jeune femme sourit, et lui prenant la main, elle s'écria : — Ah ! je mourrai tranquille, maintenant que je me vois en de si douces mains : dis-moi, comment t'appelle-t-on ? — Je me nomme Yolande, et toi ? — Moi, Ida, répondit la malade. — Yolande la soignait avec beaucoup d'amour,

et bien qu'elle dût souvent traverser les ateliers pour son service, tous ces hommes ne lui témoignaient que du respect: ce dont elle remerciait bien Dieu, en se recommandant sans cesse à lui.

Tous les matins Yolande s'agenouillait au pied du lit, et tirant d'une petite bourse de cuir suspendue à sa ceinture, l'image de Marie, elle récitait ses prières. Ida la regardait sans rien dire, mais la dévotion, l'amour, la sérénité avec laquelle priait sa compagne, répandait dans son âme une préoccupation et une douceur qu'elle n'avait jamais éprouvées. La piété qui rayonnait sur ce visage si doux et si gracieux, la suavité de ce regard, cette humilité, ce recueillement, cet épanchement d'une âme qui s'exhalait toute entière et toute fervente dans un doux murmure des lèvres, tout cela éveillait dans l'esprit de la pauvre Ida, tout un monde de sensations nouvelles: Yolande après avoir terminé sa prière lui dit un jour :

— Ma chère Ida, embrassez l'image de la sainte Vierge et confiez-vous en sa bonté !

Ida fit ce qu'elle demandait, et s'adressant ensuite à Yolande, elle lui dit :

— Qui est cette belle dame que vous me faites embrasser ? C'est votre reine peut-être ? elle a l'air bien bon, et son visage respire une suprême majesté ; et ce petit enfant, c'est le fils de votre roi ?

A ces questions Yolande ne put revenir de son étonnement. — Quoi ! dit-elle, tu n'es donc pas chrétienne, ma pauvre Ida ! tu ne connais pas la mère de Dieu, et le Rédempteur de nos âmes, descendu du ciel, fait petit enfant et mort sur la croix, Dieu et homme tout ensemble ?

— Moi ! répondit Ida, je ne connais pas d'autre Dieu qu'*Odin* fils du géant *Borr* et frère de *Wili* et de *Wé*, les plus puissants des Dieux, Créateurs du ciel et de la

terre, auteurs de l'homme, à qui *Odin* a donné l'âme et la vie.

En entendant ce langage Yolande de plus en plus stupéfaite, regarda la malade d'un œil inquiet et incertain : — *Ida*, n'es-tu pas Allemande? lui demanda-t-elle...

— Je suis de *Luititz*, répartit *Ida*, et nous ne sommes pas chrétiens; au contraire, mes compatriotes sont toujours en guerre avec les Saxons et les Danois qui adorent le Christ. C'est même pour avoir sauvé un chrétien que je me trouve ici, bannie de mes forêts natales et exilée avec *Dunon*, mon mari: tu dois savoir que dans notre dernière guerre contre les Saxons le carnage ayant été très-grand de part et d'autre chacun des deux peuples se retira sur son territoire, en emmenant ses blessés et ses prisonniers: parmi les nôtres se trouvait un noble et vaillant chevalier, fils d'un grand prince Saxon, et à peine âgé de dix-huit ans, mais si vigoureux que rien ne résistait à ses coups, et que dans la bataille, il avait abattu au moins trois de nos chefs. Ayant eu son cheval tué sous lui, il continua de se battre à pied, comme un lion, mais enveloppé par un gros de nos troupes, il dut se rendre et fut emmené comme prisonnier dans nos forêts.

Les tribus dont le brave guerrier avait tué les chefs, crièrent d'une voix unanime qu'il fallait immoler le fier Saxon sur l'autel d'*Odin* pour apaiser les ombres de ses victimes: on décida qu'il en serait ainsi. Je suis fille du grand prêtre d'*Odin*, et le jeune captif fut traîné dans la cabane de mon père et lié à un pieu en attendant le jour de sa mort. Comme fille unique j'habitais avec mon mari sous le toit paternel, et on me confia la garde du prisonnier, qui ne donnait du reste aucun signe de peur et qui ne semblait pas s'attrister de son malheur. On fit publier dans tout le pays que

dans trois jours le grand prêtre d'Odin immolerait sur son autel, auprès du chêne sacré, le redoutable guerrier saxon. Tous les hommes des tribus se rassemblèrent et campèrent sous des tentes, autour du lieu du sacrifice: la nuit qui précéda le dernier jour, tous les hommes réunis dans le pré sacré, causaient ensemble de la nouvelle campagne qu'ils projetaient contre les Saxons, et se livraient à la lueur des torches de pin aux danses funèbres qui précèdent le sacrifice.

J'étais seule auprès du foyer, et le prisonnier à genoux près de son poteau, priait comme tu viens de le faire: il levait les mains en haut et invoquait souvent une vierge qu'il appelait aussi mère de Dieu, et qui est sans doute cette belle dame que tu embrasses avec tant de respect et d'amour; j'étais tout émue et tout attendrie en pensant que ce beau jeune homme allait être égorgé à l'aurore suivante; mais lorsque je l'entendis s'écrier:— Emma, ma bonne sœur, adieu! quand tu apprendras ma triste fin, prie pour moi!— Oh! alors, moi qui versai des pleurs si amers quand on rapporta le cadavre de mon pauvre frère tué en combattant, je ne pus plus contenir mes larmes, et je lui dis:— Prisonnier, tu as une sœur?— Oui, me répondit il, et je l'aime tant.— A ces mots, saisie d'une immense compassion je m'élançai vers lui, je coupai ses liens avec une hache, et je lui dis:— va, fuis, noble garçon, et console ta sœur!— je courus à l'écurie, je sellai un cheval et j'ajoutai: gravis la montagne, traverse le gué du Reknitz, et marche toujours vers la droite.— Le jeune homme sauta en selle et s'évada. Quatre heures plus tard, l'aurore commençait à poindre, j'entendis les guerriers s'approcher; je fis semblant de dormir près du feu à demi-éteint: mon père entre avec Dunon; il regarde et ne voyant plus le prisonnier, il s'élançe sur moi et me secouant avec un cri terrible:— où est le Saxon?— je fis l'ignorante et m'é-

criai: — quoi! que dites-vous? — Où est le prisonnier? — Voyant la hache qui était restée près du poteau il ajouta:—Vois, imbécile, pourquoi as-tu laissé la hache si près? — Je répondis, que j'avais coupé un peu de bois pour le feu, et qu'à demi-endormie, je l'avais sans doute oubliée en cet endroit.

Grande fut la consternation; les guerriers sautèrent à cheval et s'élançèrent dans la direction de l'Elbe; mais arrivés au bord du Reknitz ils le trouvèrent si grossi par les pluies, qu'ils se virent forcés de rebrousser chemin. Leur fureur ne saurait se décrire, et ils voulaient m'immoler moi-même sur l'autel d'Odin: alors mon père prit la parole: — Nous sacrifierons un autre Saxon, dit-il, et ma fille sera mise au ban de la terre et du feu. — Dunon, mon mari, prit l'or et l'argent qui lui revenaient du butin et nous partîmes avec trois chevaux: nous rencontrâmes chemin faisant ces monnayeurs; Dunon s'associa avec eux et nous vîmes nous retirer dans ce manoir abandonné, où ils font de fausses monnaies de marc d'or et d'argent, tout en donnant un coup de main aux voleurs du pays.

Yolande qui avait prêté une affectueuse attention au récit de la malade lui dit avec une douce gravité: — Ida, crois-moi; renonce à cette religion de sang. Ton Odin veut qu'on égorge des victimes humaines à ses pieds: notre Dieu suprême au contraire, pour nous donner une vie éternelle, a fait mourir son propre fils Jésus-Christ, Dieu comme son père, qui descendit sur la terre, prit une chair humaine, souffrit et mourut sur la croix pour racheter nos âmes: ses sacrifices sont tout d'amour; si nous l'aimons de toute notre âme, il nous ressuscitera de la mort et nous fera jouir éternellement dans le ciel de sa Divinité, qui nous rendra heureux pour toujours.

Ida regardait Yolande d'un air tout ébahi: — Et avec

ton Dieu, demanda-t-elle, verrons-nous aussi ta belle dame dans le ciel? — Sans aucun doute, reprit Yolande. Elle fut toujours vierge et le fils de Dieu s'incarna dans son sein très-pur : quand Jésus ressuscita des morts et monta au ciel, il voulut que sa mère y fût aussi : il la fit enlever par ses anges, et la couronna reine du ciel et de la terre. Ida, tu as sauvé ce jeune chrétien, et Marie veut te récompenser par le paradis, d'une action si belle ; là, tu seras toi-même plus belle que toutes les reines de ce monde.

— Et que dois-je faire pour atteindre ce bonheur?

— Croire en Jésus-Christ, être baptisée, répartit Yolande, et observer sa loi qui est douce et facile avec le secours de sa grâce. — En ce moment entra Dunon, qui voyant sa jeune épouse toute sereine et toute radieuse lui demanda : — Ma chère Ida, il faut convenir que tu as là une infirmière bien habile. — Oh ! répartit Ida, elle m'a raconté de si belles choses : je te les répéterai plus tard ; mais figure-toi, Dunon, que le paradis des chrétiens est bien plus beau que notre *Wahlalla* (1) — le fier païen secoua la tête et répondit froidement : — Bien, bien ! tâche de te guérir bien vite.

Mais Ida était consumée par une fièvre ardente, qui la minait sourdement et accélérât avec une irrésistible rapidité sa fin prochaine : Yolande ne quittait pas son chevet : elle essuyait sa sueur, elle lui faisait boire souvent de petites gorgées d'eau fraîche ; elle lui prodiguait en un mot des soins si bien entendus et si affectueux, qu'Ida ne put s'empêcher un jour de s'écrier : — Que vous êtes bonne, ma belle amie ; vous êtes pour moi plus qu'une sœur : tous les chrétiens sont-ils de

(1) Le *Wahlalla* est le lieu de délices, le paradis des Scandinaves.

même? si j'étais chrétienne deviendrais-je bonne aussi moi? — meilleure que moi, dit la modeste Yolande, parce que le baptême rendrait ton âme plus blanche que la neige, plus limpide que l'eau pure, plus brillante que le soleil.

— Eh bien, reprit la malade, baptise-moi donc, et fais-moi belle et bonne comme toi.

— Je ne puis le faire que si tu crois en Jésus-Christ, fils de Dieu et en la sainte Trinité.

— J'y crois, dit Ida avec un doux transport, et aussi à ta belle mère du bon Dieu : oh ! ma chère Yolande, baptise-moi, car je me sens mourir !

Alors Yolande la souleva un peu, prit de l'eau et la baptisa : Ida, après cette sainte opération, se sentit inondée d'une joie céleste, qui rayonnait dans ses regards et sur son visage ; elle ne cessait de répéter : — Yolande, je sens le paradis dans mon cœur ; je voudrais mourir bientôt pour voir Jésus et ma belle Dame.

Cette joie et cette paix intérieure améliorait beaucoup son état, et Dunon qui venait souvent la visiter ne se rassasiait pas de la regarder ; il lui disait : — Ida, tu es encore plus belle qu'auparavant ; que t'a donc fait notre infirmière ? ce n'est pas une femme pour sûr, mais un être céleste... et Dunon contemplait Yolande avec une respectueuse admiration.

Deux jours plus tard, Ida se sentit défaillir : Yolande appela Dunon, qui s'empressa d'accourir avec quelques-uns de ses compagnons, qui restèrent tout surpris de voir la mourante si tranquille et si sereine. Elle remuait faiblement les lèvres pour prononcer les noms de Jésus et de Marie, qu'elle pouvait à peine articuler ; mais ayant ouvert les yeux, elle entrevit Dunon, l'appela et élevant un peu la voix : — Dunon, fais-toi chrétien, lui dit-elle : adieu ! — elle prononça encore le nom de Jésus, et expira doucement comme

une tendre colombe. Les hommes arrachèrent le pauvre Dunon de ce lieu et chargèrent Yolande de veiller la défunte: le jour suivant ils creusèrent une fosse dans le petit enclos, ils y déposèrent Ida, et sur sa tombe Yolande planta une petite croix de bois; elle pria longtemps cette âme heureuse, de lui obtenir de Dieu la grâce d'échapper à sa captivité et d'arriver saine et sauve au tombeau des saints Apôtres, pour y accomplir le vœu de son père.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis ce triste événement: Yolande confinée dans la petite chambre où était morte Ida, vivait prisonnière et s'abreuvait de ses larmes; elle avait beau jurer à ses gardiens, que jamais âme qui vive ne saurait d'elle le mystère de ces souterrains: elle demandait des nouvelles de Raymond; on ne lui répondait pas: ces brutes la tenaient nuit et jour dans des alarmes continuelles: elle priait sa chère Madone d'avoir pitié d'elle, et ne faisait que pleurer et se désoler.

Une nuit elle entendit dans la salle voisine une rumeur inaccoutumée; on parlait, on riait aux éclats; il était question de piller une sacristie, de butin d'or et d'argent; il lui sembla entendre une voix de femme qui s'élevait au-dessus de toutes les autres. Yolande était tout oreilles et tremblait comme une feuille. Après une longue pause, pendant laquelle ils étaient allés souper, elle les entendit rentrer dans la pièce contigüe, et une grosse voix disait: — Va te coucher, là-bas au fond, il y a déjà une femme. Un moment après elle vit effectivement entrer dans la petite chambre une femme de haute taille, armée d'une lanterne, et qui ferma la porte au verrou derrière elle.

Yolande tressaillit d'abord, mais ayant regardé la nouvelle venue elle la reconnut tout à coup, se jeta à ses genoux et lui dit à voix basse: — Swatiza, assistez-

moi, pour l'amour de Dieu! la bohémienne abaissa sa lumière, regarda la jeune fille en face et s'écria : — Yolande! vous ici! — elles s'assirent alors sur le petit lit, et Yolande lui confia tous ses malheurs en versant des larmes abondantes. — Pour la première fois de sa vie peut-être, Swatiza pleura, tant elle se sentait émue de pitié pour cette innocente créature; elle lui prit les mains et les serrant avec amour : — Ma noble bienfaitrice, lui dit-elle, ne craignez pas : je connais toutes les issues secrètes de ce château, et je vous en ferai sortir sans que personne s'en aperçoive : ici même, sous ce lit, il existe une trappe qui fait bascule : on a maçonné au-dessus, mais les briques ont été mises sans mortier : en en ôtant une, on enlève toutes les autres sans difficulté.

— Mais je voudrais bien sauver Raymond aussi, dit Yolande. — Je m'occuperai de lui, s'il est encore en vie, reprit Swatiza, mais en attendant il n'y a pas de temps à perdre — et déplaçant le lit, elle souleva une brique avec la pointe d'un foret, et n'eut aucune peine à enlever toutes les autres : alors la bohémienne fit jouer la bascule de la trappe, qui s'ouvrit : elle prit la lumière et suivie d'Yolande, elle descendit un petit escalier tournant qui s'ouvrait au bord du torrent.

CHAPITRE XIV.

MANFRED DE TRAVEMUNDE.

Quand les deux femmes furent arrivées au pied du rocher, Swatiza qui marchait nu-pieds la plupart du temps, prit Yolande sur ses épaules, s'engagea bravement à travers l'eau profonde qui écumait autour de sa taille et déposa son précieux fardeau sur la rive opposée : Yolande encore tout effrayée du bruit du torrent, remercia sa libératrice avec effusion : puis, tout en gagnant le chemin elle lui demanda comment elle était parvenue à échapper à la terrible journée de Brunn, où avaient été brûlés les deux nécromanciens de la cour.

— Je ne savais rien, dit Swatiza, de cette fureur soudaine, et je passais tout tranquillement dans une rue écartée, quant j'entends crier derrière moi : la voilà : prenez-la ! c'est la sorcière ! au feu la sorcière ! et au même instant quatre grands gaillards me sautent au cou : je me crus morte ; cependant une voix se met à crier : — Conduisez-la au boulevard des Hongrois : le bûcher des nécromanciens est déjà prêt ; allez : dépêchez vous ! — La foule grossissait comme un torrent : il n'y avait pas moyen d'échapper : je m'entendis alors accusée d'avoir volé des enfants : une idée subite me vint, et arrivée à un endroit que je connaissais, je dis à mes bourreaux : — Chrétiens, puisque je vais mourir, je veux vous ren-

dre un enfant que j'ai volé hier, afin que Dieu me fasse miséricorde. — Où est-il? crièrent-ils tous : pauvre créature ! ah ! voleuse infâme ! dépêche-toi ! où est l'enfant ?

Je pris un air contrit et je répliquai : — Je l'ai déposé dans cette maison ; mais ne faisons pas peur à ces braves gens, à qui j'ai dit qu'il était à moi ; faites le guet à la porte : rien que le temps de monter et de descendre pour reprendre le petit. — Va, dirent les nigauds, et reviens vite. — Et ce disant ils croisèrent la lance devant la porte. Cette maison s'appuie sur une éminence : je grimpai les escaliers, sautai par une lucarne dans la ruelle voisine au bout de laquelle s'ouvre un carrefour où aboutissent plusieurs rues ; j'en enfilai une dont les coudes et les détours forment un véritable labyrinthe et j'allai me cacher dans une pauvre maison d'ouvriers. Je sus plus tard que le peuple attendit quelque temps à la porte et que ne me voyant pas reparaitre on monta dans la maison, qu'on fouilla du haut en bas. Comme on ne m'avait pas retrouvée, le bruit courut que je m'étais échappée en chatte ou en corneille : la nuit venue, je me glissai furtivement aux remparts : des amis me firent descendre par les murailles. Je traversai le fossé et vins chercher fortune en Allemagne.

Sur ce, Swatiza se dirigea vers la cabane d'un berger de ses connaissances, en disant à Yolande : — Mademoiselle, suivez mon conseil : continuez votre route en pèlerin, et voyagez seule à moins que vous ne rencontriez la compagnie de quelque prélat, ou mieux encore d'une grande dame qui se rende aux lieux saints, et dans la suite de laquelle vous puissiez vous faire admettre par charité. Vous avez des vivres en quantité suffisante : d'ailleurs voici une petite bourse : ne faites pas attention si elle est vieille et tout rapiécée ; vous y trouverez de l'or pour votre voyage et votre séjour. Mais rabattez votre capuchon, et frottez-vous même le visage avec des

herbes, parce que vous êtes trop belle ainsi et que vous pourriez faire de mauvaises rencontres. Parlez slave, pour éviter les propos des Allemands, qui sont les uns pour Grégoire, les autres pour les excommuniés et qui pourraient vous faire un mauvais parti. Vous avez appris le latin au couvent de Brunn, si vous passiez par hasard par une abbaye ou l'autre, vous trouveriez à vous entretenir avec les clercs ; mais soyez prudente même avec ceux-ci : car il n'en manque pas, et j'en connais plus d'un, qui sont enragés après le pape, parce qu'il veut leur défendre d'acheter leurs bénéfices des délégués de l'Empereur : le pape dit que ce sont des simonies, un mot latin que je ne comprends pas, mais le moine Gontran m'a dit que c'est un vilain mot ; et puis Grégoire ne veut pas qu'ils vivent comme des gens mariés : il me semble qu'il a raison, parce que nous autres femmes, excusez mademoiselle, mais nous nous entendons mieux à la cuisine qu'à l'autel ; nous sommes comme le tison qui brûle et qui noircit.

— Je vous remercie de vos bons avis, Swatiza : je me recommanderai à mon bon ange pour qu'il me guide et me conduise saine et sauve au tombeau de S^t Pierre : je prierai aussi pour vous afin que Dieu vous ramène dans la bonne voie, qu'il vous retire de cette vie de vagabondage et de désordre, et qu'il vous fasse la grâce de sauver votre âme.

— Ah ! mademoiselle, repartit la bohémienne, remerciez Dieu d'avoir été élevée dans la piété chrétienne. Moi, je suis la fille d'une famille de Zingari et de voleurs, qui m'apprirent à vivre de rapines dès mon plus jeune âge : quand j'avais escamoté une poule au marché ou du linge au lavoir, ma mère me faisait une caresse : si je rentrais le soir les mains vides, elle me battait et me jetait à la porte sans souper : maintenant je suis une misérable, couverte de malédiction.

— Allons, fit Yolande en lui serrant la main, j'espère que le Seigneur, qui ne laisse pas un verre d'eau sans récompense, n'oubliera pas le service que vous me rendez; mais pensez à Raymond, sauvez-le moi, par charité. — En disant ces mots, elles étaient arrivées à la demeure du berger : il était encore bien loin de faire jour ; mais Swatiza frappa à la porte et appela Ulpon. — Tenez, lui dit-elle, voilà un demi-marc d'argent : conduisez ce jeune pèlerin sur la grand'route, que vous pouvez encore gagner avant le lever du soleil.

— Bien, bien, Swatiza, dit Ulpon, qui était un grand gaillard bien découplé et jovial ; tu es devenue bigotte, maintenant ? mais il paraît qu'au lieu de porter toi-même le cilice et de déchirer tes épaules à coups de discipline en allant chercher des indulgences, tu le fais par procuration : diable ! si le pauvre garçon que tu charges de la commission doit porter tes péchés sur le dos, je crains bien qu'il ne soit étouffé avant d'être au milieu du bois.

— Jase à ton aise, bavard : mais dépêche-toi et aie soin de mon procureur. Adieu, mon cher Lando ; bon voyage et point d'inquiétudes ! que Dieu t'accompagne. — Notre prétendu Lando se mit donc en route avec le pâtre.

Quand ils eurent rejoint la grande route, celui-ci lui indiqua la direction d'Augsbourg, et prit congé du jeune pèlerin, pour retourner à sa cabane. La pauvre Yolande restée seule s'agenouilla sur une pierre, et tirant de sa poche l'image de Marie, elle se recommanda filialement à sa bonne mère, en la suppliant d'être sa voie, son escorte, sa lumière et sa défense dans un voyage si long et si périlleux : elle se releva ensuite, le cœur léger et l'âme pleine de vigueur, de résolution et de courage : on n'eût plus dit cette timide enfant d'autrefois, tant elle marchait avec confiance et ardeur,

comme si elle eût été escortée de la fleur des guerriers. Vers l'heure de tierce, elle sentit le besoin de prendre un peu de nourriture : Swatiza, en la faisant sortir de l'atelier des monnayeurs, avait mis un pain dans sa besace : elle alla s'asseoir à l'ombre, au bord d'un ruisseau et commença sa frugale collation.

Sur ces entrefaites survint un autre pèlerin : attiré par l'ombre de ce couvert, il ouvrit son sac d'où il tira une petite coupe, un demi pain et quelques tranches de jambon enveloppées dans des feuilles de châtaignier : Yolande reconnut à son costume qu'il était morave : l'ayant bien regardé, elle ne se rappela pas l'avoir jamais vu et rendit grâce à Dieu dans son cœur de ce qu'il lui envoyait un compagnon dont les dehors lui paraissaient respectables. C'était un homme âgé : il avait des traits graves et un air distingué que rendaient plus vénérables encore ses longs cheveux blancs, tombant sur les épaules. Alors la jeune fille, dans son costume d'emprunt, se tourna vers lui, le salua gracieusement en langue morave et lui dit à la mode chrétienne : — *Loué soit Jésus-Christ. — Dans l'éternité*, reprit le vieillard, en examinant attentivement son jeune compagnon.

— Vous êtes un compatriote, jeune homme ? de quelle contrée ? il ne me semble pas vous avoir jamais rencontré à Brunn, ni à Znaïm, ni à Iglau, ni à Olmutz.

— Oh ! non sans doute, répondit Yolande, car Zwittau est assez éloigné des villes que vous venez de citer, du côté de la frontière de Silésie.

— Hoho ! de Zwittau ! répartit l'inconnu : j'y ai été une fois avec mon père, étant tout enfant, et je m'en souviens à peine : comment est votre nom et où allez-vous ?

— Je me nomme Lando, dit la jeune fille, et je vais

en pèlerinage aux saints apôtres Pierre et Paul, pour obtenir la délivrance de mon père qui est en exil, bien innocemment et par la méchanceté de ses ennemis.

— Pauvre enfant ! s'écria le pèlerin. Si jeune, entreprendre un voyage si pénible ! Que Dieu t'exauce et sa sainte mère ! écoute : moi je vais aussi en pèlerinage jusqu'à *Saint Pierre-au-bois* du *Val Lagarina*, et je m'offre de tout cœur à t'accompagner, car tu es bien jeune : seulement je ne vais pas plus loin, parce que mon vœu a été fait aux saintes Madones de Bavière et du Tyrol, et que je me suis imposé pour but *Saint-Pierre-au-bois*, qui est un sanctuaire très-antique des Alpes, sur les confins de l'Italie : il fut érigé par la reine des Lombards Théodelinde, et les papes contemporains de Pépin et de Charlemagne l'enrichirent de larges indulgences, comme saint Augustin de Pavie, saint Ambroise de Milan et saint Matthieu l'Évangéliste de Salerne (1).

— J'accepte bien volontiers votre compagnie, articula Yolande, et je rends grâce à Dieu d'avoir trouvé quelqu'un pour guider mon inexpérience dans un si long voyage : le Seigneur dans sa bonté vous en récompensera amplement. — Sur ces paroles ils se relevèrent et se remirent en marche en récitant des psaumes et autres pieuses oraisons : les chrétiens de cette époque participaient si assidûment aux offices de l'Église,

(1) *Saint-Pierre-au-bois* est un monument lombard très-antique ; il offre encore le porche des Catéchumènes et des pénitents : une niche au-dessus du portail, porte une peinture qui paraît remonter au VIII^e ou au IX^e siècle, comme les mosaïques des basiliques romanes de cette époque. L'église est isolée sur la route d'Italie, à un mille environ de la petite ville d'Ala dans le Tyrol italien : la tradition rapporte que ce temple fut érigé par Théodelinde, reine des Lombards. M^{re} FRANÇOIS PIZZINI DE HOCHENBRUNN, camérier secret de S. S. PIE IX, heureusement régnant, a publié sur ce monument des recherches très-savantes.

que la longue habitude gravait dans leur mémoire les psaumes, épîtres, évangiles et graduels de la messe.

Pendant les premiers jours ils cheminèrent en causant des événements survenus récemment en Moravie : le pèlerin aimait surtout à amener la conversation sur les graves complications qu'avait soulevées dans tout l'empire l'indigne colère d'Henri contre la Saxe et la Thuringe : il détaillait la nouvelle guerre d'extermination que le roi venait de publier contre ces malheureuses provinces : comment il avait ravi la Bavière au Duc Othon, pour en investir le Duc Guelf ; son ressentiment contre Rodolphe de Souabe, Berthold de Carinthie et d'autres magnats de l'Empire, qu'Henri tient opprimés comme des esclaves, dont il change les domaines suivant les caprices de sa haine ou de sa faveur, ce qui met toute l'Allemagne en ébullition, l'un prenant le parti du roi, l'autre combattant pour la liberté de l'empire, que les ennemis de Dieu et de l'Eglise et des peuples désolent à la fois par le meurtre, l'incendie et le pillage. Yolande jugea d'après ces entretiens, que son compagnon n'était pas un homme de basse extraction ; elle lui demanda qui il était.

— Je suis Théobald de Jamnitz, lui répondit le pèlerin ; tout jeune je fus admis à la cour du vieux marquis de Brunn, en qualité de page-bouche, servant et découpant à sa table. Grandi en âge, instruit et exercé au maniement des armes et à toutes les preuves de la chevalerie, je fus d'abord écuyer du marquis, et je fis avec lui toutes les campagnes de l'empereur Henri, père du roi actuel, lorsqu'il descendit en Italie. Le marquis eut un fils nommé Ottokar, qu'il confia à mes soins ; sous ma direction il grandit en beauté comme en nobles sentiments ; il devint un chevalier brave, magnifique, généreux : malheureusement toutes ces nobles qualités sont gâtées chez lui par un esprit orgueilleux, fier,

étourdi, qui ne souffre point les conseils, et que pour comble de malheur excitent de perfides courtisans et de vils adulateurs, pleins de malices et de cupidité.

A peine son père l'eut-il appelé à partager le gouvernement de ses états, qu'il commit deux fautes très-graves : d'abord, il se laissa entraîner par quelques misérables à se montrer hostile au saint et légitime pontife Grégoire, et à favoriser les simoniaques et les excommuniés, au grand scandale de son peuple chrétien : ensuite il s'éprit d'amour pour une jeune fille du couvent de Sainte-Marie, pour laquelle il a fait d'incroyables folies.

—Mais, interrompit Yolande, dont les joues brûlaient, n'est-il pas déjà fiancé à Gille de Moravie? Au moins me semble-t-il l'avoir ouï dire.

— Certainement, reprit Théobald : j'eus beau l'avertir, lui remontrer les funestes suites de cet amour insensé, la honte dont il se couvrirait s'il manquait à sa parole, le ressentiment du Duc, qui serait capable de marcher sur Brunn et de passer tous les habitants au fil de l'épée : rien ne fit : aveuglé par la passion il prit le parti désespéré d'assaillir le couvent avec ses Vandales et d'enlever de force la jeune innocente qui avait repoussé son amour. Mais cette sacrilège entreprise ne resta pas impunie ; car à la nouvelle de l'attentat les habitants du pays s'armèrent et firent un grand massacre des Vandales : puis le lendemain, ils coururent à la ville et brûlèrent vifs les deux nécromanciens d'Ottokar : je me trouvais par hasard dans la chambre du marquis quand il donna aux Vandales des instructions pour cet assaut, ce qui fit soupçonner à Ottokar, que c'était moi qui avais donné l'alerte aux paysans, pour qu'ils déjouassent ses projets audacieux et criminels : mais je vous jure que je n'ai pas compris un mot de ce qu'il disait au sergent de sa garde : ni ma fidélité, ni

mes anciens services, ni tant de soins prodigués à son enfance, rien ne put le désarmer ; il m'accusa de félonie envers son père et si je ne m'étais réfugié en toute hâte chez mon saint ami Manfred, il m'eût fait traîner aux fourches, comme traître.

— J'ai maintes fois entendu parler de ce Manfred, dit Yolande, sans faire semblant de le connaître ; c'est un ermite des environs de Brunn : les uns prétendent que c'est un grand saint ; d'autres le regardent comme un nécromancien redoutable, dont les conjurations peuvent faire trembler la terre, obscurcir le soleil, grêler les blés et faire déborder les fleuves ; on va même jusqu'à dire qu'il peut donner la parole aux animaux, qu'il converse avec eux ; qu'il a à son service des loups et des ours qu'il envoie à la chasse des daims et des chevreuils ; il appelle les oiseaux, et ils arrivent tout droit ; il les envoie avec des lettres dans le bec au grand Khan de Tartarie et au Soudan de Babylone, qui lui paient, dit-on, des tributs.

— Sornettes, mon fils, répondit Théobald, sornettes ! inventions et calomnies des excommuniés, à qui Manfred fait la guerre, et dont il brise les trames et déjoue les projets ; l'abbé Dauffer de Znaim et lui sont deux hommes d'une éminente sainteté, qui honorent le vrai Pape et le prônent dans toute la Moravie, la Bohême et l'Allemagne, en éventant les trahisons des simoniaques et en criant bien haut : que les prêtres du Seigneur ne doivent toucher le corps sacré du Christ, qu'avec des mains pures, avec un cœur et des pensées chastes, parce qu'il est l'agneau sans tache plus pur que le cristal des cieux, plus candide que la lumière du soleil. Ces misérables plus vils que la fange calomnient Manfred et le traitent de sorcier ; cela n'a rien d'étonnant de la part de gens assez audacieux pour reverser sur la tête de Grégoire le péché de simonie dont

ils sont gangrenés et la lubricité qui les infecte : pour l'outrager des grossières épithètes de lâche, de loup dévorant dans le bercail du Christ, d'apostat, de dragon d'enfer, de démon satanique (1). Ils sont avec cela si stupides et si ignorants qu'ils osent reprocher au pape Grégoire d'avoir inventé par une tyrannique bizarrerie l'obligation de la continence sacerdotale, tandis que les saints Pères et les Docteurs de tous les siècles, depuis les apôtres jusqu'à nous sont remplis de recommandations et de préceptes à cet égard. Voilà pourquoi ils accusent Manfred de sortilèges ; c'est qu'il mène dans sa caverne une vie plus angélique qu'humaine.

Yolande se réjouissait intimement du langage de Théobald, et les éloges qu'il prodiguait à son cher bienfaiteur ne faisaient qu'accroître les sentiments de profonde vénération qu'elle nourrissait pour lui dans son cœur : se tournant vers son compagnon, elle lui dit : — Mais comment donc ce Manfred est-il venu habiter ces lieux si écartés et ces souterrains, où depuis tant d'années, dit-on, il mène une vie d'ermite et de pénitent ?

— Mon ami, reprit Théobald, l'ermite Manfred est un grand personnage et de haute naissance, puisqu'il est issu des seigneurs de Travemunde, qui possédaient beaucoup de grands navires sur la mer Baltique, et qui couraient les mers jusqu'en Livonie et en Suède, dominant sur une grande partie des îles de Gothland, d'Oesel et de l'archipel d'Abo jusqu'à la mer de Finlande.

Manfred passa son adolescence dans un célèbre monastère de l'évêché de Brême, où ses études le mirent en relation et le lièrent d'étroite amitié avec Adalbert, qui fut depuis l'illustre archevêque de Brême, si célè-

(1) Paul Benried. Lamb. Chron. Wsperg.

bre par son ardeur ecclésiastique, par son zèle pour la liberté de l'Eglise, par l'élévation de son esprit, l'étendue de son érudition, sa magnificence, sa puissance et ses trésors ; tant de mérites étaient ternis par un orgueil qui ne pouvait souffrir de rivaux à ses côtés : appelé dans les conseils du roi Henri, il voulut réformer l'empire à son gré et devint la cause d'une foule de troubles (1).

Ses études terminées, le jeune Manfred entra dans la carrière des armes : il devint le plus preux chevalier qui eût jamais manié la lance et l'épée et en outre le plus audacieux explorateur des mers arctiques : il poussa ses vaisseaux par le golfe de Bothnie, traversa les détroits du Sund, longea toutes les côtes de la Norvège, s'aventura jusqu'aux îles glacées de l'Islande, combattant intrépidement les phoques et s'attaquant corps à corps à la fureur des ours blancs. De retour à Travemunde, il était toujours en guerre avec les Poméraniens, les Courlandais, les Livoniens et les païens Scandinaves, persécuteurs acharnés de quelques tribus de leur pays qui avaient embrassé la foi chrétienne. Manfred, entouré de la vénération publique, était proclamé le premier chevalier chrétien : tous les barons du nord l'estimaient et l'aimaient, parce que son nom tenait en respect les barbares qui n'osaient insulter ni assaillir les nouvelles églises élevées au sein de ces jeunes chrétientés.

Le péril incessant des incursions de ces barbares, fut en grande partie le motif qui détermina l'élection d'évêques guerriers, qui pussent défendre de leur épée les conquêtes de la croix, à peu près comme les reconSTRUCTEURS des murailles de Jérusalem. La réputation de piété et de valeur de Manfred le fit élire à trente ans,

(1) Adam. Brem. Histor. Ecclesiast. III.

évêque d'un de ces nouveaux diocèses: il fut ensuite sacré par Bézelin, métropolitain de Brême. Les richesses et la puissance de sa maison le suivirent sur le trône épiscopal, qui ne brilla pas médiocrement de la ferveur de son zèle, de l'abondance de son éloquence, de la force de son âme, de la dignité et de la pureté de ses mœurs, de l'élévation de ses sentiments sacerdotaux, de la rigueur de sa justice, de la douceur d'un esprit noble et généreux, de la guerre à outrance qu'il fit à l'incontinence et à la simonie, ces fléaux de notre âge, de la défense dont il couvrit les veuves et les orphelins contre l'avidité des puissants, de sa libéralité envers les pauvres du Christ, sur lesquels il répandait comme une pluie bienfaisante, les trésors de son opulence. Ces gloires de la mitre épiscopale, qui brillaient chez Manfred d'un si vif éclat, avaient porté la renommée de ses vertus par toutes les églises du nord et mis son nom en grande vénération chez tous les peuples.

Lorsqu'on vint lui annoncer les cruautés exercées par les tribus païennes de la Scandinavie contre les nouveaux chrétiens, son cœur s'alluma d'une sainte indignation: ils'unit aux évêques, aux abbés et aux princes voisins, soudoya des troupes et se liguant avec les armées confédérées, il fit une guerre terrible à ces brigands, leur arracha leurs victimes, délivra les prisonniers, contraignit les oppresseurs à réparer tous les désastres de l'incendie, de la perte des récoltes, de la désolation des campagnes, de la dévastation des bourgs et des fermes, de la ruine des églises et des couvents saccagés et profanés par ces impies: si grande était l'ardeur de son zèle qu'il allait les traquer jusque dans leurs forêts: il reprenait aux vaincus le fruit de leurs rapines; les prisonniers étaient conduits enchaînés sur les terres chrétiennes et là, condamnés à réédifier de

leurs mains les églises et les bourgades; on les forçait à porter eux-mêmes les briques, le sable, le ciment et la chaux, pour la construction des courtines, tours et remparts de ces châteaux et de ces forteresses qui devaient à l'avenir mettre le pays à couvert de leurs incursions et de leurs surprises.

Depuis de longues années Manfred gouvernait son église comme prélat et la défendait comme guerrier, faisant prospérer la discipline dans le clergé, la justice dans la magistrature, et maintenant la paix dans les populations, quand une guerre cruelle vint troubler son repos. Quelques princes saxons, oubliant la modération chrétienne, jaloux de la puissance de l'archevêque de Brême et de l'état florissant des évêchés de la Baltique, prirent les armes et se liguèrent pour leur imposer d'injustes tributs (1). L'archevêque de Brême fit appel à ses suffragants, qui envoyèrent leurs troupes au secours de la métropole. Quelques-uns conduisaient en personne leurs étendards: de ce nombre fut le valeureux Manfred.

L'armée saxonne avait parmi ses chefs plusieurs évêques vassaux des princes, par suite de ce funeste usage de notre époque qui fait que l'empereur et les ducs de la couronne donnent l'investiture des évêchés à titre de fiefs, ce qui les porte à élire pour évêques des hommes d'épée plutôt que des hommes d'Eglise, afin de les trouver plus disposés à les secourir dans les guerres intestines qui éclatent souvent entre eux (2). Manfred, en combattant dans les rangs de l'archevêque de Brême, eut donc de fréquentes rencontres avec les Saxons: il les battit plusieurs fois et les força de se replier sur leur territoire. Au printemps de l'année suivante les

(1) Adam Brem. Hist. eccl. III.

(2) Voigt, Hist. de Grég. VII.

hostilités recommencèrent, les Saxons reprirent les armes et marchèrent avec des forces imposantes sur l'armée de Brême, faisant de grands dégâts sur leur passage, brûlant les blés, volant les bestiaux, massacrant les vieillards, traînant en servitude les femmes et les enfants qu'ils vendaient comme esclaves en Poméranie et en Courlande.

Manfred ayant organisé ses troupes, où figurait la fleur du pays, entra en campagne et s'avança avec ses alliés pour repousser l'injuste agression des Saxons : ils rencontrèrent l'ennemi au bord d'un petit torrent, et se rangèrent immédiatement en bataille, sans dresser les tentes, pour engager l'action : alors les chefs jetèrent leur bâton de défi, les instruments sonnèrent la charge et les deux armées s'ébranlèrent avec fracas l'une contre l'autre ; le premier choc fut terrible ; on s'attaqua à l'épée ; Manfred, à la tête des siens, fond sur un margrave et brise sa lance dans la cuirasse de son adversaire qui tombe de cheval, grièvement blessé : il pousse ensuite son coursier au plus épais de la mêlée, frappant à droite et à gauche de son tronçon de lance, brisant les casques des chevaliers qu'il rencontre sur son passage, et finissant par arracher à l'un d'eux une lance entière avec laquelle il continue à se faire une trouée dans les rangs ennemis, qui menacent les Brémois ; déjà ceux-ci commencent à plier : la bravoure de Manfred leur fait ressaisir l'avantage : ils se raniment, et fondent en avant avec tant d'impétuosité que les Saxons à leur tour ne peuvent soutenir le choc et sont refoulés sur leurs réserves.

Sur ces entrefaites, on vit un cavalier de haute stature s'élançer en fendant la presse, au devant de Manfred, qui, après avoir mis en déroute les vassaux du comte de Catelemburg, se portait à l'attaque de ceux d'Alberstadt. Le nouveau chevalier portait un haubert de très-

fin acier à mailles d'or : un morion à cimier de plumes d'aigle, supporté par deux lions d'argent qui portaient des tempes et se rejoignaient affrontés au-dessus de la visière dont la grille serrée couvrait jusqu'au gorgerin le visage du guerrier : il avait une cotte d'armes écarlate brodée d'or ; son cheval était couvert d'un tissu de mailles serrées, qui descendait jusqu'au dessous du genou, avec un chanfrein d'acier surmonté d'une corne aigüe. Les soldats de Manfred en apercevant cet imposant cavalier courant sur leur chef, qui venait d'enfoncer les Saxons, poussent un grand cri : Manfred voit le danger, fait volte-face, et la lance en arrêt il fond sur son nouvel adversaire avant que celui-ci ait le temps de s'arrêter et de se mettre en garde : le choc est si violent que les lances volent en éclat, les écus se brisent et les chevaux se heurtant en plein poitrail roulent dans la poussière : en un clin d'œil les cavaliers se sont relevés, ont tiré l'épée et se portent des coups si terribles que les cuirasses en sont toutes hachées et les casques brisés : Manfred maniait le fer avec une admirable adresse : son antagoniste le serrait de près et lui avait tranché une épaulière : tout à coup Manfred fait un bond pour se dégager, frappe de la pointe et atteint au flanc le chevalier inconnu, qui s'affaisse sur lui-même : Manfred court à lui et lui arrache son casque pour le faire prisonnier.

Quelle ne fut pas sa douleur, lorsqu'en levant la visière, il reconnut dans le blessé l'évêque Evremond, son ami ! Peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît sur le corps de sa victime : un rugissement profond s'échappa de sa poitrine : — Evremond, s'écria-t-il, mon ami d'enfance, sais-tu la main qui t'égorge ! ô funeste condition de nos temps barbares et cruels ! Les évêques, ministres de paix, oints par le Christ pour être les pasteurs des peuples, les sources de la charité du Ré-

dempneur, sont réduits par la cruauté des païens et plus encore par l'avarice des seigneurs, à prendre les armes, malgré les canons de l'Eglise, qui gémit de nous voir plus souvent le glaive à la main que la croix, le casque en tête que la mitre ! Evremond, mon ami, pardonne à ton meurtrier. — Et en disant ces mots, Manfred souleva sa propre visière.

Evremond ouvrit les yeux et reconnaissant Manfred, il lui dit : — Mon ami, je te pardonne du fond du cœur : tu n'es pas coupable ; tu n'as fait que te défendre contre l'injuste invasion de nos princes. — Et levant la main, il pria Manfred de lui tendre la sienne en signe de réconciliation et d'amitié : puis se sentant défaillir, il ajouta : — Manfred, évêque de Dieu, confesse-moi, absous-moi de mon péché, et fais mémoire de moi dans le saint sacrifice. — Les guerriers s'éloignèrent en pleurant : Manfred confessa son ami, lui donna l'absolution, le bénit, et tirant sa croix épiscopale de dessous son haubert, il la lui donna à baiser : au même instant Evremond expirait. Manfred fit porter cette dépouille sacrée à l'écart, et voyant alors les Saxons en pleine déroute et fuyant de toutes parts, il donna le signal de la retraite.

La guerre finie Manfred rentra dans son palais toujours triste et pleurant ; il fit prendre le deuil à toute sa maison, et enjoignit aux chanoines de réciter en chœur l'office des morts pendant trente jours consécutifs et de chanter autant de messes de *requiem* pour l'âme d'Evremond. Il ne sortit plus du palais, revêtit le cilice, jeûna au pain et à l'eau, cessa de dire la messe, et descendant toutes les nuits à l'autel du Saint-Sacrement, il se fouettait jusqu'au sang, et se prosternait ensuite le front sur la pierre, en priant et en pleurant jusqu'à l'aurore. Ce mois funèbre écoulé, il convoqua tous les chanoines au chapitre : on le vit alors entrer

dans la salle, les pieds nus, une corde au cou et se prosterner devant eux en criant : — Voici l'assassin des évêques ; voici les mains souillées du sang des oints du Seigneur ! Voici le loup cruel qui n'est plus digne d'être votre pasteur ni votre père ! Archidiacre levez vous et me donnez la discipline publique. — Et il découvrit ses épaules déjà tout ensanglantées et toutes meurtries de ses rigueurs quotidiennes, et voulut que l'Archidiacre lui infligeât la pénitence canonique, pendant que les prêtres, émus jusqu'aux larmes, récitaient en sanglotant les psaumes pénitentiels.

Puis il se redressa, ainsi ensanglanté, se tourna vers les chanoines et leur dit : — Doyen, vous vous rendrez à Brême avec l'archidiacre, et vous direz à l'archevêque, qu'il choisisse avec vous tous un nouveau pasteur pour cette église que j'ai souillée de sang. — Et en disant ces paroles, il se jeta à terre pour baiser les pieds de chacun, en les conjurant par les entrailles du Christ d'élire un pasteur pacifique, qui triomphât de ses ennemis par l'humilité, la douceur, la prière : qui tendit l'autre joue à qui le souffletait : — ce sont ces armes qui domptent les lions, qui font fouler aux pieds les aspics et changent les loups en agneaux. Mes frères, ajouta-t-il en terminant, priez pour moi et que Dieu vous garde ! — Un gémississement douloureux sorti de toutes les poitrines accueillit ce discours ; tous s'élancèrent de leurs stalles et vinrent se presser autour de Manfred, en criant : — Père ! ne nous abandonnez pas ! — Mais il répondit : — Que personne de vous ne porte sur moi ces mains qui touchent chaque jour l'agneau de paix sur les autels, car je suis un homme de sang ! — Et sur ces mots, il rentra dans ses appartements.

Le palais épiscopal avait une issue qui s'ouvrait sur l'Oder : au milieu des ténèbres de la nuit Manfred en sortit, habillé en pèlerin ; un batelier dévoué l'at-

tendait avec une nacelle qui le passa à l'autre rive : quand le pauvre homme eut débarqué son maître, il s'agenouilla devant lui, lui baisa la main en fondant en larmes et reprit ensuite secrètement le chemin de la ville. Manfred de son côté traversa l'Allemagne, se rendit à Breslau, où il s'arrêta quelque temps, passa en Bohême, d'où il fit un pèlerinage en Moravie, au sanctuaire de Sainte-Marie de Brunn : il y resta pendant trois jours entiers prosterné, le front par terre, sans prendre le moindre aliment : il passait la nuit en prière sous le porche de l'église et ne prenait que quelque heures de repos, couché sous le grand portail.

Les gens qui affluaient au temple, en voyant ce pèlerin maigre, pâle, exténué, les lèvres sur le pavé, immobile, et versant des larmes qui ruisselaient sous sa figure, se demandaient qui il était : mais nul ne le connaissait et chacun, comme c'est assez l'usage, faisait son petit commentaire sur le pèlerin étranger. Tel croyait que c'était un brigand fameux, qui s'était repenti et cherchait à fuir les regards du monde ; un autre assurait que ce devait être un margrave, qui avait tué sa femme par jalousie, et qui visitait les sanctuaires d'Allemagne en expiation de son crime : d'autres prétendaient que c'était un de ces Danois chrétiens qui avaient envahi l'Angleterre, mettant à sac les couvents et les églises et massacrant les moines aux pieds des autels. Non, affirmaient de mieux informés, il s'est battu à Rome, pour Benoît IX, du temps des trois antipapes ; il a commis des vols à Latran et dans la basilique de St Pierre : le pape Damase II a levé son excommunication, et il voyage maintenant en quête d'indulgences pour achever sa pénitence canonique.

Le matin du quatrième jour Theutberge, qui venait d'être élue abbesse, l'envoya chercher par un chapelain :

elle voulut qu'il réparât quelque peu ses forces épuisées par un si long jeûne en lui disant, qu'aussi longtemps qu'il voudrait demeurer au sanctuaire, elle se ferait un plaisir de lui fournir du pain chaque jour : qu'il priât en attendant pour les besoins de la S^{te} Église, si cruellement troublée par l'avarice et l'orgueil des grands de la terre. — Manfred se plut dans ce saint lieu; il se mit à parcourir les environs, jusqu'à ce qu'il découvrit dans les collines qui s'étendent d'Austerlitz à Brunn, la caverne qu'il habite encore : il s'y introduisit, en visita toutes les galeries et s'installa dans une de ces grottes. Tous les matins à la pointe du jour, il en sortait pour se rendre au sanctuaire : il assistait aux offices, toujours prosterné sur le pavement : après la fermeture de l'église il passait par le couvent où la dépensière lui donnait un pain bis, qu'il emportait dans sa caverne.

Le bruit de sa sainteté ne tarda pas à se répandre dans tout le pays environnant : le soir, quand il revenait du sanctuaire, on l'attendait à l'entrée de la grotte pour lui baiser les mains et se recommander à ses prières; ce qui peinait vivement le saint homme. Un jour qu'il attendait la dépensière dans la cour du couvent, il arriva par hasard que l'abbé Dauffer qui venait faire visite à l'abbesse passât de ce côté : les estaffiers qui le suivaient se trouvant retardés un peu en arrière par une voiture qui leur coupait le chemin, Manfred s'avança pour lui tenir l'étrier. En remerciant le pèlerin, qui avait déjà pris le cheval par la bride pour l'attacher à un crampon, Dauffer le regarda fixement, comme on regarde quelqu'un qu'on a jadis connu et dont on cherche à se rappeler les traits : l'abbé tout en marchant lentement vers le cloître avait l'air de discuter en lui-même, il secouait la tête et se parlait à demi-voix : — Cependant plus je regarde!... mais c'est impossible, c'est

une idée! — il entra enfin chez l'abbesse, sans dire mot et d'un air tout soucieux.

— Qu'avez-vous donc qui vous rende si pensif, l'abbé? lui dit Theutberge : qu'avez-vous rencontré de si étrange? — L'abbé qui se grattait le front en hochant la tête, lui demanda tout à coup : — Ma mère, quand a paru ici ce pèlerin qui reste si longtemps prosterné à l'autel de Marie?

— Mais il y a six mois environ, répondit l'abbesse : il parle mal notre langue slave, et à sa prononciation on le dirait de la Frise ou de la Germanie Scandinave.

— Vive Dieu! C'est lui-même! — s'écria l'abbé avec transport; la bonne abbesse le regardait toute surprise et ne sachant que penser. Cependant l'abbé se remit et après avoir entretenu Theutberge de l'objet de sa visite, il se leva, la salua, et descendit pour reprendre son cheval. Une fois hors du couvent, il courut tout droit à la caverne du pèlerin, mit pied à terre, et donna son cheval à tenir aux estaffiers en leur disant de l'attendre. Il trouva Manfred qui venait de rentrer, assis près d'un feu de menues branches, à manger son pain noir.

L'abbé ne dit mot, courut à lui, l'embrassa avec effusion et le baisant au front en versant de douces larmes, il s'écria :

— Manfred, mon cher Manfred, ne reconnais-tu pas ton Engelard, qui est aujourd'hui Dauffer abbé de Znaim? — Manfred tout ému de cette scène subite, le regarda en face, le reconnut, et lui dit : — Heureux, mon ami, heureux de t'être fait moine et d'avoir évité l'attrait des cours! je ne suis plus digne de ton souvenir, car tu es saint, et moi — il se cachait la figure dans ses mains — moi je suis un sacrilège meurtrier.

— Tu es plus pénitent que moi, reprit Dauffer, et ta

faute est bien effacée dans l'abîme de la divine miséricorde, par ton repentir et ta pénitence.

— Engelard, répartit l'ermite, en prenant le scapulaire tu as changé de nom et de mœurs, et tu es bien différent de l'ancien écuyer de l'empereur : mais moi je suis évêque ; je n'ai pas renoncé au métier des armes et en faisant la guerre, pour une juste cause toutefois, je frappai de mon épée l'évêque Evremond. Est-il une pénitence proportionnée à ce crime ? les pleurs de toute ma vie, pourront-ils jamais laver cette tache abominable ?

En apprenant que Manfred était évêque, l'abbé se jeta à genoux pour lui baiser la main ; mais l'ermite effrayé la retira vivement — n'en faites rien, s'écria-t-il, Dauffer, c'est une main de sang ! — et en disant ces mots il le releva et se mit à lui raconter sa triste histoire ; l'abbé consola son ami, le quitta et revint au couvent : dès qu'il y fut arrivé il s'empressa d'écrire à Walram sire de Travemunde et frère de Manfred, avec lequel il avait été fort lié quand ils étaient tous deux pages de l'Empereur Conrad et plus tard chambellans d'Henri III. Il eut soin cependant de ne pas lui révéler l'endroit où s'était retiré son frère, mais il le consolait en lui disant que Manfred était en vie, et qu'il connaissait le pays où il habitait, menant une sainte vie : qu'il n'en dit mot à personne, sauf à l'archevêque de Brême, et sous le sceau du secret. — Sa dépêche écrite, il expédia un cavalier à Travemunde : Walram lui répondit sur-le-champ, en le remerciant avec transport, et en joignant à sa lettre mille marcs d'or pour les besoins de son frère : ce qu'il a continué de faire chaque année jusqu'à ce jour.

Manfred ne voulut pas se départir de sa sévère abstinence, et cet or lui servit à devenir le père des orphelins et la providence des pauvres du pays. Vous ne

sauriez vous imaginer que de larmes il a essuyées : que de jeunes filles il a aidées à entrer en religion ou à se mettre en ménage ; que de prisonniers il a rachetés des mains d'impitoyables créanciers ; que de vieillards il pourvoit de médicaments et de vivres, que de pauvres prêtres il entretient. Il passe en oraison la plus grande partie de la nuit : le jour il accueille dans sa grotte tous ceux qui viennent lui demander des conseils ou des secours, car outre ses bienfaits journaliers il s'emploie aussi à panser les blessures et à composer des baumes ; le jeune marquis Ottokar lui-même, blessé dans la sédition de Brunn a eu recours à son talent et lui doit la vie.

Yolande prêtait une oreille attentive à la narration de Théobald : elle en éprouvait la plus douce satisfaction et remerciait la divine bonté d'avoir accordé à ce saint personnage la grâce de la sauver elle-même de tant de périls et de soustraire le comte Pandolfe, son père, à la fureur de ses ennemis. Ils continuèrent ainsi à cheminer pendant plusieurs jours en s'entretenant de divers sujets : elle rendait à Théobald tous les services d'un domestique ; à peine arrivaient-ils à un gîte, qu'elle s'empressait de lui laver les pieds : elle lui faisait son lit et le peignait tous les jours : bien souvent il leur arrivait de ne trouver qu'un mauvais grabat : elle le cédait alors à son compagnon, et couchait à ses pieds sur une poignée de paille. Théobald ne pouvait se lasser d'admirer la charité et la prévenance du jeune garçon, mais il avait grand'pitié de le voir si délicat et de si frêle complexion : il était tout édifié de sa piété et de sa dévotion : il le voyait toujours en prière : quand ils arrivaient à un sanctuaire, il se confessait et communiait avec un recueillement et une modestie qui semblaient appartenir à un ange plutôt qu'à une créature humaine.

Arrivés à Trente, ils apprirent de fâcheuses nouvelles de l'Italie. L'impie et ambitieux Guibert de Ravenne, bien qu'il ne fût pas encore formellement proclamé antipape, comme il devait l'être quelques années plus tard au conciliabule de Bressanone, se montrait si ouvertement hostile au saint Pontife Grégoire et briguaît si ardemment la Papauté, qu'il était considéré de tous comme antipape de fait, et quiconque n'était pas pour Grégoire se déclarait à haute voix pour Guibert. Or, à la suite du concile romain, qui souleva tant de colères chez l'empereur et parmi le clergé rebelle, par l'abolition des investitures et les canons lancés contre l'incontinence, Guibert était resté à Rome pour organiser sous main ses trahisons, contre l'inflexible Grégoire ; celui-ci travaillait de tous ses efforts à affranchir l'Eglise de la tyrannie séculière et à l'épurer des vices de ceux qui eussent dû surpasser en pureté la lumière du soleil. Ce monstre, pour se concilier la faveur d'Henri et pour se frayer la route au Pontificat, conçut l'infâme dessein d'assassiner Grégoire : il s'aboucha à cet effet avec Cencio, le plus scélérat et le plus déloyal des barons romains, exécré de tous les honnêtes gens : à force d'or et de promesses il le détermina à consommer l'horrible attentat : il fut décidé que le vicaire de Jésus-Christ serait égorgé, en officiant à la messe de Noël, célébrée à minuit à la crèche du Sauveur. Cencio recruta clandestinement en Lucanie, dans la Pouille et à Rome, des bandits aussi exécrables que lui-même, qui ne manquèrent pas de se trouver à leur poste à l'heure convenue. Au moment où le pontife venait de distribuer la communion aux fidèles et où tout le peuple était plongé dans un silence solennel, les sicaires font irruption dans la basilique, massacrent les assistants, arrachent avec de terribles vociférations la grille de la chapelle papale, égorgent plusieurs prélats, se ruent comme des

tigres sur le Pontife, le traînent par les cheveux sur les degrés de l'autel, le frappent des pieds et des mains, tandis que l'affreux Cencio lui porte au front un coup d'épée : ils lui arrachent ensuite ses ornements sacrés, le chargent de fers et l'entraînent au donjon de Cencio pour le livrer vivant à Henri.

Le bruit de cet attentat eut bientôt rempli toute la ville : les Romains outrés d'indignation, sonnent le tocsin, s'arment de torches et parcourent les quartiers en criant : — *Mort aux ennemis de Dieu et de Rome : élargissez le Pontife ! Vive Grégoire !* — Le peuple envahit la demeure des amis les plus connus de Cencio, la saccage et y met le feu ; on pénètre dans les tours pensant y trouver Grégoire ; mais une voix s'élève de la foule : — *Grégoire est au donjon des Cenci !* — Le matin venu ils se portent au palais, dont ils enfoncent les portes à coups de bélier : ils appuient des échelles aux fenêtres, démolissent la tour, et ouvrent une large brèche par où ils se précipitent pour sauver Grégoire.

Cependant le perfide Cencio se voyant à l'extrémité et ne pouvant échapper au supplice, s'élançe sur les pas du Pontife, tombe à ses pieds, embrasse ses genoux, en le suppliant avec larmes de lui pardonner son crime et de le protéger contre la fureur du peuple. Grégoire l'accueille dans ses bras, lui pardonne avec une charité toute paternelle, se fait conduire aux fenêtres du palais, d'où il exhorte le peuple à se calmer et à rentrer dans les maisons ; mais la foule monte dans les salles et emporte Grégoire en triomphe, d'abord au Capitole, puis à la basilique pour y célébrer les saints mystères.

Cencio qui devait la vie à l'héroïque et magnanime charité du Pape, reçut pour pénitence d'aller en pèlerinage à Jérusalem : le traître ingrat se réfugie au contraire à la cour d'Henri pour machiner de nouvelles perfidies contre son sauveur. Guibert, aussi pervers et

aussi cruel que lui, voyant le coup manqué, se sauve en Lombardie où, secondé par Théobald de Milan et quelques autres seigneurs dissolus, il fomente des troubles et soulève contre l'Eglise des séditions pleines d'horreur et d'atrocités (1).

Ces événements avaient de nouveau bouleversé la Germanie: les bandes allemandes descendaient sur l'Italie, par les vallées de l'Eizack, pour appuyer les mouvements de la Lombardie. De sorte qu'à leur arrivée à Trente, Théobald et Yolande trouvèrent la ville remplie de soldats qui se dirigeaient sur Vérone par le val Lagarino. La prudente jeune fille, malgré son déguisement et la compagnie du pieux et sage pèlerin, ne voulut pas se hasarder au milieu de ces troupes licencieuses et sauvages. En conséquence, après avoir fait ses dévotions à Saint-Vigile, patron de la ville de Trente, elle dit à Théobald, qu'elle renonçait à le suivre jusqu'à Saint-Pierre-au-bois, pour ne pas être inquiétée le long de l'Adige, par les milices qui gardaient étroitement toutes les gorges des Alpes: elle croyait plus prudent de descendre en Italie par Valsugana et le val de Brenta, où les passages étaient libres et plus faciles. Théobald se sépara avec peine de son cher et bon compagnon, en appelant sur lui toutes les bénédictions du ciel, et de grand matin il se mit en route pour Caliano, tandis qu'Yolande se dirigea sur le fort de Pergen.

(1) Paul Benr. cap. LIV, LV. Lambert an 1078.

CHAPITRE XV.

LE SOLITAIRE DU LAC.

La route qui mène de Trente au château de Pergen était loin d'être aussi commode et aussi unie du temps d'Yolande que de nos jours : il n'y a pas tant d'années qu'on pratiqua dans les flancs des montagnes qui dominent la rivière de la Fersine, ces grandes brèches, qui étonnent aujourd'hui le voyageur, frappé de l'aspect imposant de ces blocs immenses rongés par le fer et par la mine : devant lui, s'ouvre une route large et unie qui traverse de temps en temps des massifs gigantesques suspendus sur sa tête comme des arches jetées dans le vide ; à l'époque de notre récit tout cela n'existait pas : au lieu d'un chemin plane et égal s'ouvraient des crevasses abruptes et profondes, où passaient à peine les chèvres sauvages et les renards, et s'élevaient des amas de rochers éboulés qui rendaient souvent ce passage impraticable. Il fallait que les voyageurs tinsent toujours la crête des montagnes : on ne faisait que monter et descendre par des petits sentiers étroits, rapides, tortueux, où l'on ne se pouvait faire jour qu'à travers des ronces et des buissons qui rendaient le trajet plus long et plus pénible : c'était un mauvais pas pour le piéton et un bien pire encore pour le cavalier. Parfois aussi le sentier s'accrochait aux flancs escarpés de la

montagne et grimpait le long des rochers, écrasé d'un côté par d'énormes pans verticaux et de l'autre plongeant sur des gouffres sans fonds où l'on entendait le torrent se précipiter avec un roulement sourd et lointain.

Yolande sortie des portes de Trente, toujours sous son déguisement de pèlerin, se mit en route et arriva bien lasse et bien abattue, sur l'heure de midi, à une large crevasse que franchissait un pont très-élevé. La vallée est extrêmement profonde en cet endroit; les roches des deux montagnes si nues et si resserrées que leurs aspérités s'engrènent et se croisent les unes dans les autres: le torrent ne pouvant les traverser, a tellement concentré sa fureur sur ce point qu'à force de bouillonner, de broyer et de mordre la pierre, il a fini par ronger le pied de ces masses de granit au fond desquelles il s'est frayé un petit jour: le Haut-Pont, c'est le nom qu'on lui donne, s'arc-boute sur cet abîme: dans les parapets élevés qui le bordent, on a percé des fenêtres qui permettent aux passants de contempler ces magnifiques horreurs. Là en bas règnent d'éternelles ténèbres: l'eau est noire comme de l'encre, l'écume elle-même n'y blanchit pas: du fond de la vallée s'élève une brume noirâtre, dont les vapeurs humides et froides achèvent de vous glacer: si on passe la tête à la fenêtre du parapet opposé, on voit les eaux furieuses jaillir avec une rage impétueuse de ces escarpements et se précipiter d'abîme en abîme en tourbillons mugissants, hurlants, grondants comme la tempête, avec des éclats et des rugissements qui jettent l'âme dans l'épouvante.

Yolande malgré sa lassitude, ne put s'empêcher de contempler cet admirable site: car l'horrible a aussi son attrait; quand les tourterelles qui volaient en se becquetant autour de ces lieux arrivaient au-dessus du

gouffre ténébreux elles s'éloignaient à tire-d'ailes : les éperviers eux-mêmes, décrivaient de grands cercles en l'air pour s'en écarter rapidement. Comme elle prenait son carnier pour en tirer un peu de pain, elle entendit un bruit de pas précipités retentir dans la forêt qui s'ouvre au bout du pont, et elle vit s'avancer dans sa direction, quatre hommes au visage sévère et au regard enflammé, qui amenaient une femme échevelée, pâle, dont les yeux respiraient la terreur et le désespoir : arrivée à la tête du pont, elle se mit à trembler et à crier, en levant les bras, les mains jointes, en demandant pitié et pardon à ses farouches conducteurs, d'une voix étouffée par l'angoisse.

— Pour toi ? dirent ces hommes, pitié pour toi ? femme cruelle ou plutôt furie d'enfer ! mais ce serait un crime ! as-tu eu pitié toi de ces âmes innocentes ; t'es-tu laissé toucher par l'amour de ton sang, par le fruit de tes entrailles. Tu mourras déchirée par ces pics et engloutie dans ces tourbillons rugissants et furieux comme la rage qui dévore ton cœur dénaturé — et en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le dire, ils soulevèrent la pauvre femme et la hissèrent sur le parapet.

A cette vue Yolande se lève et court aux bourreaux en criant : — arrêtez ! si vous êtes chrétiens ne la laissez pas mourir sans faire un acte de contrition, pour qu'elle puisse se présenter au jugement du Christ et implorer ses miséricordes !

Dans ces temps de foi, les hommes les plus cruels, s'arrêtaient avec respect au nom de Jésus, et avant de mettre quelqu'un à mort ils lui laissaient le temps et le loisir de recommander son âme à Dieu et de demander à la justice divine le pardon de ses fautes. En entendant la voix impérieuse d'Yolande, qu'ils prirent pour un pèlerin, ils s'arrêtèrent et répondirent : — Soit, bon jeune homme, que cette misérable demande par-

don au Christ de son crime, mais qu'elle n'espère pas échapper à la mort : elle est encore à la fleur de l'âge, comme tu vois ; mais son cœur est aussi hideux et aussi laid que ses traits sont doux et beaux. Mariée à un homme jeune et robuste, elle se prit d'amour pour un soldat de la garnison de Pergen ; sa maudite passion devint si forte, que pour pouvoir épouser le soldat, elle saisit le moment où son mari était assoupi dans le bois et lui fendit la tête d'un coup de hache : elle avait de lui deux petits enfants, l'un de cinq ans, l'autre de trois : cette furie retourna à la maison, mit le feu au toit de chaume, ferma la porte à clef, et fit semblant d'aller sarcler son champ : les enfants furent brûlés vifs. Mais comme le démon pousse au crime, sans apprendre à le cacher, Dieu permit qu'après avoir tué son mari, elle jetât la cognée dans un buisson : tandis qu'elle pleurait et qu'elle jouait la désespérée du meurtre de son époux et de la perte de ses enfants, un pâtre, qui coupait du fourrage pour ses chèvres, retrouva la cognée toute ensanglantée ; on reconnut que c'était celle de cette misérable : elle fut aussitôt prise, jugée et condamnée par le magistrat à être précipitée du Haut-Pont.

Sur ces paroles, ils s'adressèrent à la femme qui se frappait la poitrine prosternée devant Dieu, et ils lui dirent : — Dépêchez vous et levez vous. — Laissez-moi, répondit l'infortunée, laissez-moi me confesser à ce jeune pèlerin, afin que Jésus me pardonne — et s'agenouillant devant Yolande elle lui avoua son crime. Alors un des hommes prit une poignée de terre, la mit dans la bouche de la malheureuse en guise de viatique, et la soulevant ensuite avec ses compagnons, ils la précipitèrent au dessus des bords : elle tomba dans la gorge profonde : le torrent la roula un moment dans ses tourbillons, puis on ne vit plus rien.

C'était une croyance superstitieuse de ces temps grossiers et barbares que si l'homme n'avait pas auprès de lui, à l'article de la mort, un prêtre auquel il pût se confesser, il ne pouvait mourir avec le pardon de Dieu qu'en avouant ses fautes à l'un des assistants; croyance fondée en partie sur ces paroles de l'Esprit-Saint : *Humiliez-vous, confessez votre péché et vous obtiendrez miséricorde*. On peut aussi la rapporter à l'usage encore en vigueur à cette époque, de confesser, agenouillé sous le porche des pénitents, à la foule qui se rendait à la messe, de grands crimes dont l'aveu devait inspirer aux autres une terreur salutaire et relever le pénitent des peines canoniques. Dans leur naïve et pieuse simplicité, ces bonnes gens croyaient que la confession faite avant de mourir, à une personne qui n'avait même pas reçu les ordres sacrés, emportait l'absolution et la satisfaction pénale (1). Tant était profondément enraciné dans les fidèles, le dogme de la confession, nié de nos jours par les protestants et tourné en dérision par les incrédules!

Quand à l'étrange coutume de communier les moribonds en leur remplissant la bouche de terre, quand ils ne pouvaient recevoir le corps du Christ, nous sommes portés à croire que c'était une tradition symbolique de l'humanité revêtue par le Verbe; en prenant un corps mortel, formé par Dieu du limon de la terre, le Christ, comme homme, s'est fait terre (2). On peut en avancer une autre raison, tirée du fait des pèlerins en Terre-sainte; venant à mourir en rase campagne sous les traits des hordes arabes qui écumaient le désert, et sachant que cette terre avait été baignée du sang du Christ, ils la prenaient en guise de viatique, avant d'expirer: cet usage divulgué en occident, a pu donner à

(1) Voy. Passavanti. Spec. di penit.

(2) Formavit Dominus Deus hominem de limo terrae Gen. II.

ces chrétientés grossières l'idée de l'imitation : ceux qui y recouraient étaient le plus ordinairement les soldats qui mouraient à la guerre, les condamnés à mort et les gens assaillis en route par des brigands (1).

Yolande n'eut pas le courage de lever les yeux pour suivre la chute de cette malheureuse, mais tandis que les hommes la soulevaient pour la renverser dans l'abîme, elle se mit à genoux et implora la miséricorde divine en faveur de cette âme, pour laquelle elle récita encore les prières des morts, tout le long de la matinée, en cheminant sur Pergen. Pergen est un bourg marchand et le centre du commerce de ces riches vallées : la ville s'étend au pied d'un fort perché sur la pointe d'un immense rocher, et qui subsiste encore presque en entier de nos jours. Dans sa triple enceinte de murailles et de tours crénelées, flanquées de hauts donjons à moucharabys, s'élève le palais des anciens Seigneurs qui se dresse majestueux sur la crête d'une haute escarpe, tout hérissé de tourelles et d'échauguettes dont la pittoresque silhouette frappe de loin le voyageur qui suit la route de Levico.

Yolande ne s'y arrêta pas : elle évitait le plus possible de séjourner dans les villes fortifiées, et préférait suivre les villages et les bourgs ouverts où le chemin était plus libre et les embûches moins à craindre : car toutes les routes n'étaient pas sûres à cette époque où une foule de petits tyrans rapaces et cruels, imposaient des péages, des tailles et mille exactions aux voyageurs, souvent plus exposés entre leurs mains que s'ils étaient tombés au milieu des voleurs de grands chemins : ayant donc renouvelé ses provisions à une auberge située à l'entrée de la ville, et pris quelque repos à l'ombre, sur la grand'route, elle se releva plus lestement et s'achemina vers le lac de Levico.

(1) Voir les *Royaux de France* et la *Vie de Benvenuto Cellini*.

La vallée couverte sur ses deux flancs de fourrés épais forme un site agreste et solitaire: du temps d'Yolande elle était traversée dans toute sa longueur par un sentier pierreux et accidenté, entrecoupé de ravins et de précipices escarpés qui offraient même aux piétons des passages fort difficiles à franchir. Au bout d'un certain temps elle se bifurque, coupée en deux par une montagne boisée dont les versants opposés plongent dans deux lacs limpides, celui de Caldonna à droite, celui de Levico à gauche. Yolande, qui se dirigeait sur Borgodi-Val-Sugana, côtoyait le lac de Levico, dont les eaux claires comme le cristal s'enfoncent dans les anfractuosités de la montagne en formant de délicieux petits golfes où nagent ense jouant sur l'onde calme et polie des bandes de foulques, de cygnes et de canards au plumage vert et changeant : le lac est profond et n'a pour ainsi dire pas de rives ; le flanc des deux montagnes y plonge verticalement, couronné de chaque côté de chênes noueux et d'yeuses dont les troncs penchés sur l'abîme, se mirent dans les ondes ; elles réfléchissent à l'envers leurs cimes feuillues et leur empruntent une teinte sombre et verdâtre qui s'étendant d'un bord à l'autre, donne à tout le lac l'aspect d'un vaste pré tapissé d'une herbe tendre et luisante.

La beauté de ce site est empreinte d'une douce mélancolie qui pénètre l'âme : le silence qui y règne n'est interrompu que par le clapotement des flots que le vent agite au plus profond de la vallée : tout prête à ce lieu une sorte de grandeur sacrée, tout y réveille de nobles pensées et élève l'esprit à la contemplation des choses célestes. Au sein de la barbarie des mœurs, dans cette agitation des partis et ce besoin général de repos, qui caractérisaient le XI^e siècle, nombre d'hommes après avoir mené une brillante jeunesse à la cour des

des rois, dans les guerres cruelles, dans les douceurs du commandement et l'ambition des grandeurs humaines, fatigués de cette existence agitée, le cœur plein d'une foi que les passions n'avaient point étouffée, se retiraient dans des lieux solitaires, et vivaient en ermites loin du commerce et du souvenir des peuples. Ces montagnes accidentées dont le versant méridional surplombe le lac, servaient de retraite à trois ou quatre de ces solitaires, qui avaient planté sur de petits mamelons leur cabane de feuillage, et s'étaient pratiqué à la hache d'étroites clairières où ils pouvaient jouir du soleil. Ils vivaient là dans l'abstinence, se nourrissant des poissons du lac, pêchés à la ligne ou avec des filets, qu'ils laissaient descendre aux endroits les plus commodes et dans les petits golfes où le poisson se réunissait.

Yolande après avoir passé la nuit dans une mesure abandonnée, à mi-chemin de Pergen et de Levico, atteignit ces cimes vers le milieu de la journée : accablée de lassitude et de chaleur, elle s'assit à l'ombre d'un vieux chêne pour y prendre son frugal dîner : mais à peine avait elle ouvert sa besace, qu'il lui parut entendre des voix sous la berge toute couverte d'aunes et de coudriers. Craignant que quelque brigand ne se fût glissé en cet endroit, elle releva son capuchon, qu'elle avait rejeté en arrière pour mieux goûter la fraîcheur d'une légère brise qui agitait le feuillage et tempérerait doucement l'air embrasé de ces lieux : puis se levant avec précaution, elle écarta les feuilles du bout de son bâton et vit au pied de la rive une petite terrasse traversée par un ruisseau limpide, dont les ondes au niveau du gazon, se précipitaient de saut en saut vers le lac, avec un doux murmure. Deux pins élevés ombrageaient toute la terrasse, et sur des sièges rustiques adossés à leurs troncs, étaient assis deux hommes d'un

aspect vénérable : l'un était vieux et de longs cheveux blancs comme la neige encadraient son visage : l'autre commençait à peine à grisonner et paraissait encore dans toute la force de l'âge.

Ce dernier racontait au plus âgé, qu'il avait eu la veille la visite du Vidame de Pergen, celui-ci lui avait raconté la tentative d'assassinat commise à Rome par Cencio, contre Hildebrand, à l'instigation de Guibert, et même — et il continuait à demi-voix — et même d'Henri, qui regarde Hildebrand comme l'usurpateur du saint Siége, pour y être monté sans son assentiment royal : Hildebrand a eu l'étrange audace d'excommunier le roi, parce qu'il donnait l'investiture aux archevêques, évêques et abbés, en vertu de la propre autorité que lui confère la couronne.

— Ariolfe, dit Hermann d'une voix grave et tranquille, Ariolfe, ton visiteur t'a raconté plus de mensonges et de calomnies qu'il n'a dit de paroles. D'abord Grégoire VII, et non plus l'Hildebrand de ton Vidame, est souverain Pontife, successeur direct de Saint Pierre, de l'aveu clair et solennel d'Henri lui-même. Pour soutenir le contraire, il faut être ou un ignorant, ou un schismatique méchant et blasphémateur. Je te dirai d'abord que l'Eglise de Dieu fut fondée par le Christ rédempteur, dont elle est la chaste épouse, notre Mère par conséquent, et notre Reine. L'Esprit-Saint la forme, la dirige, l'illumine ; donc elle est l'infailible maîtresse de notre ignorance. Dieu lui donne la puissance, et son bras vigoureux dompte l'enfer et met en déroute ses ennemis ; jusqu'ici sa poitrine a résisté toujours invulnérable à la colère des empereurs païens, à la fureur des barbares, aux perfidies des hérétiques, aux sophismes des faux sages, à l'astuce des politiques ; et comme elle a résisté et vaincu dans le passé, elle résistera et vaincra dans l'avenir : ce Dieu qui di-

sait à Céphas: *Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise*, te semble-t-il qu'il ait besoin d'un consentement humain pour élire et confirmer les successeurs de Pierre et ses vicaires en ce monde?

— C'est vrai, Hermann, reprit Ariolfe, mais si les successeurs et les vicaires du Christ ont eux-mêmes érigé en loi, que le Pontife élu serait confirmé par l'empereur, à peine de nullité de son élection, pourquoi voudrais-tu t'obstiner à proclamer Pape, Hildebrand qui se refuse à solliciter l'approbation impériale?

— Tu as toujours été soldat, mon cher Ariolfe, et tu ne peux connaître certaines choses. Sache que l'Eglise de Dieu sur la terre est militante, et c'est pourquoi Dieu la purifie dans le combat et permet quelquefois que ses ennemis la tiennent en grande oppression pour un certain temps. Or donc vers le milieu de ce siècle, le Pontife Jean XX étant venu à mourir, les tyrans de Rome voulurent à tout prix se créer un Pape de leur bord: le clergé et le peuple en élurent un autre, de sorte que l'Eglise vit siéger à la fois dans la chaire de Pierre et se disputer le gouvernement de la chrétienté, Benoît IX issu des comtes de Tusculum, et Sylvestre III. Pour couper le schisme à sa racine, on déposa les deux prétendants et l'on en éleva un troisième qui voulut prendre le nom de Grégoire VI: sur ce les deux autres reprirent la tiare, et l'Eglise du Christ se trouva dans une grande confusion: alors Henri III descendit en Italie à la tête d'une forte armée, marcha sur Rome, d'où il expulsa Benoît et Sylvestre: Grégoire de son côté renonça à la papauté, et Henri désigna et fit exalter Suidger, évêque de Bamberg, qui prit le nom de Clément II et couronna Henri empereur. C'est alors que celui-ci se fit promettre par Clément et jurer par le peuple Romain, qu'il ne serait plus procédé à l'élec-

tion de nouveaux Pontifes sans son ordre exprès (1). Les intentions de l'empereur étaient droites, vu le bouleversement des temps et les factions orgueilleuses et terribles qui surgissaient partout : mais c'était un privilège tout personnel et qu'il n'entendait pas transmettre à ses successeurs.

Cependant, en vertu de ce grand axiome, *que les faveurs personnelles se perpétuent par la force, à l'avantage des successeurs assez puissants pour s'en prévaloir*, l'empereur Henri III mort, et Etienne IX, puis Nicolas II ayant succédé à Victor II, il arriva, quand Alexandre II de sainte mémoire eût été élevé au trône pontifical et légitimement consacré, que les courtisans du jeune Henri, récusèrent Alexandre au nom du roi-enfant, et déclarèrent son élection nulle et caduque, pour n'avoir pas été revêtue du consentement royal : ils proclamèrent ensuite l'antipape Cadolaüs ; scandale inouï qui plongea de nos jours l'occident, dans des troubles et des déchirements épouvantables : nous aurions vu cet Antechrist finir par s'asseoir sur le siège de Pierre, sans l'héroïque Mathilde, la grande comtesse d'Italie qui opposait aux fureurs de Cadolaüs, la sagesse de ses conseils et la force de sa valeur (2).

Or tu vois la grossière perfidie des ennemis d'Alexandre ! Une promesse de Clément II, faite personnellement à l'empereur Henri III et fidèlement respectée par ses successeurs Damase II, Léon IX, Victor II, à qui Henri III confiait en mourant la tutelle de son fils alors âgé de cinq ans, ces courtisans de mauvaise foi, voulaient s'en prévaloir encore au bénéfice du jeune Henri IV. De sorte qu'Alexandre II, vicairaire du Christ, eût dû mendier d'une femme et d'un

(1) Baron. annal. 1046.

(2) Donizone et Fiorentini. Vie de la comtesse Mathilde.

enfant, l'autorisation de recevoir le Saint-Esprit. Qu'en dis-tu?

— Comment, d'une femme? interrompit Ariolfe avec vivacité.

— Oui, répliqua Hermann, d'une femme, l'impératrice Agnès qui avait la tutelle d'Henri IV, et également de l'enfant: au surplus Clément promit à l'*empereur* des Romains, et non au *roi* de Germanie, et Henri était simplement roi, alors comme aujourd'hui. Les princes allemands n'en déchirèrent pas moins le sein de l'Église de Dieu, en nommant un antipape, sous prétexte qu'Alexandre n'avait pas demandé la permission d'être pape, à un enfant et à une femme. La pauvre impératrice Agnès, se repentit de son péché, et alla le pleurer sur la tombe de saint Pierre, à Rome, où elle embrassa la vie monastique: mais son fils devenu grand persista dans son antagonisme contre Alexandre II, tout comme il continue de le faire contre Grégoire VII. Mon cher Ariolfe, ces fureurs contre le vicairé du Christ en ce monde, ne finiront pas avec Henri! et sans être prophète, je crains bien que la nation la plus noble et la plus généreuse de l'univers, qui est bien la nation allemande, ne vienne un jour à perdre tout ensemble et le pape et sa foi, en punition de son animosité si longue et si ingénieuse à combattre l'autorité divine.

— A ce compte, observa Ariolfe, il y a longtemps que les Romains auraient dû perdre le pape, tant ils se sont de fois montrés ingrats et traîtres.

— Avec cette différence toutefois, continua Hermann, que les Romains pèchent par un excès de vivacité dont ils se repentent bientôt; au lieu que les princes et les prélats allemands méconnaissent sciemment et de propos délibéré l'autorité des souverains Pontifes, et qu'ils voudraient se l'arroger à eux-mêmes comme de droit

divin : ce dont Dieu les punira par le plus terrible des fléaux, en permettant qu'ils se séparent de son bercail, dans lequel se trouvent uniquement le salut et la vie éternelle.

— Vous disiez tantôt, répliqua Ariolfe, que Grégoire a demandé le consentement du roi Henri?

— Sans doute, et je le prouverai, pour te montrer combien est injuste, perverse la guerre que lui fait l'impie Guibert avec toute sa séquelle de simoniaques, de fornicateurs, d'adulateurs et de flatteurs d'Henri. Homme de grand sens et de grand cœur, le moine Hildebrand voyant que depuis bien du temps tous les troubles de l'Église provenaient de l'asservissement où la tenaient les puissances séculières, conçut le sublime dessein de l'affranchir de la servitude terrestre, comme élément spirituel : de la rendre comme élément divin, maîtresse de l'élément créé : comme dépositaire des clefs du ciel et de l'enfer, juge suprême et sans appel des chrétiens. La première condition exigeait rationnellement que son chef fût élu par l'Église romaine et non par l'empereur : ensuite que ce fût l'église qui le consacraît, et que cette consécration fût valide, indépendamment du consentement impérial. Hildebrand prépara de longue main la réalisation de ce vaste et céleste projet, avec Léon IX, puis avec Victor II et Étienne IX, et enfin avec Nicolas II qui fit au concile de Latran cette constitution fameuse : *Que le souverain Pontife ne serait élu que par les cardinaux de la sainte Église romaine, au suffrage desquels devaient assentir le clergé et le peuple* (1). Ces faits posés, tu verras mon bon Ariolfe, comment Hildebrand, élu pontife par l'acclamation des cardi-

(1) Voir LABBE, *Coll. des Conc.* T. IX p. 100. COLETI, *Sacro-sancta Conc.* T. XII, p. 5. MURAT : *Script. rer. ital.* T. II. p. 2. *Chron. Farf.* p. 645. BARON. *Annal.* an. 1059.

naux, du clergé et du peuple, bien que se regardant comme vrai et légitime vicair de Jésus-Christ et gouvernant déjà l'Église de Dieu avec une pleine autorité, ne voulut pas néanmoins qu'il fût procédé à sa consécration, sans le consentement d'Henri (1).

En effet le bruit de son élection ne tarda pas à pénétrer en Allemagne: les méchants qui redoutaient vivement ce cœur austère et incorruptible, s'empresèrent autour du roi, en se récriant hautement sur l'arrogance, sur la témérité des Italiens, de se créer un Pape non élu par le roi, ou du moins sans l'assentiment de sa couronne. Henri qui foulait aux pieds toutes les lois humaines et divines eut peur et envoya le comte Eberard de Nellemburg à Rome, pour s'informer auprès des cardinaux et du peuple, du motif pour le-

(1) Voici l'acte d'élection de saint Grégoire : — Sous le règne de N.-S. J.-C. en l'an de grâce 1073 de son Incarnation, Indiction et Lune 11, le 10 des kal. de mai, 2^e férie, jour de la sépulture de N. S. P. Alexandre II, Pape. — Ne voulant pas que le siège apostolique soit plus longtemps privé de son pasteur, réunis dans la Basilique de saint Pierre aux Liens, Nous, cardinaux, clercs, acolythes, sous-diacres, diacres, prêtres de la sainte Église cath. ap. rom., du consentement des vénérables évêques et abbés, clercs et moines présents, et aux acclamations du peuple des deux sexes et de tous rangs, élisons pour notre pasteur et souverain Pontife, homme religieux, versé dans la double science, illustre partisan de l'équité et de la justice, fort dans l'adversité, modéré dans la prospérité, et suivant les paroles de l'Apôtre, (1 Tim. III. 2.) orné de bonnes mœurs, chaste, pudique, modeste, sobre, hospitalier, soigneux de sa maison, suffisamment instruit et noblement élevé dès son enfance dans le sein de notre sainte Mère l'Église, et élevé jusqu'aujourd'hui à l'honneur de l'archidiaconat, en raison des mérites de sa vie, L'ARCHIDIACRE HILDEBRAND que nous proclamons et approuvons de ce jour et éternellement pape apostolique sous le nom de Grégoire.

— Vous plait-il? — Il plait — le voulez-vous? — Nous le voulons — L'approuvez-vous? — Nous l'approuvons.

Fait à Rome le 10 des kal. de mai, Indict. 11.

(LABBE T. x. 6.). }

quel ils s'étaient donné un pape, sans demander auparavant le consentement royal: au cas où il reconnaîtrait l'irrégularité des comices, il devait rayer Grégoire et en nommer un autre. Mais en apprenant l'arrivée du comte Eberard, le saint père l'accueillit avec une bonté et une courtoisie exquises: il lui dit franchement: — Dites à votre roi, que Celui qui scrute les cœurs est témoin que je n'ai accepté qu'à regret et en pleurant amèrement, l'acclamation du clergé et du peuple Romain qui m'appelait au pontificat suprême, et qu'en l'acceptant, j'ai supplié les cardinaux et obtenu d'eux de ne pas être consacré, avant d'avoir reçu l'assentiment de César, des princes et des évêques d'Allemagne: personne ne me consacrerá, si je n'apprends pas que le roi Henri approuve mon élection.

Henri satisfait de rencontrer en Grégoire cette douceur et cette déférence, envoya à Rome l'évêque de Verceil Grand-chancelier d'Italie, pour assister à son exaltation qui eut lieu à la Chandeleur de l'année suivante. Tu vois par là Ariolfe, quelle est la conduite des hommes de Dieu: Grégoire se savait très-légitimement élu sans l'autorisation d'Henri; il écrivait en Pape aux rois, aux princes, aux évêques, pour les encourager, les avertir, les conseiller, veillant aux intérêts de leurs âmes et de leurs sujets, comme c'est le devoir de celui qui est préposé au gouvernement de l'Église du Christ: néanmoins il voulut avoir l'assentiment du Roi (1).

(1) Lamb. an 1075. — Tschudy Eidsghen. Hist. I. p. 25. On lit aussi dans le livre de Ms. Censuali Centii que saint Grégoire VII fit annoncer son élection à Henri, et il y est dit: — Le roi en apprenant la validité de l'élection y donna son assentiment, et envoya aussitôt à Rome, Grégoire, évêque de Verceil, chancelier du royaume d'Italie, pour la sanctionner de l'autorité royale.

— Mais si Grégoire se tenait pour Pape légitime, indépendamment du consentement d'Henri, demanda Ariolfe, pourquoi donc feignit-il d'attendre cette autorisation avant de passer outre à sa consécration? à mon sens c'est pure hypocrisie, et une dissimulation indigne de la magnanimité de Grégoire.

— Eh! bien, mon cher Ariolfe, votre sens est du tout erroné, répliqua Hermann: la prudence est une partie essentielle de la magnanimité. Hildebrand n'avait pas perdu de vue son dessein d'affranchir l'Église de sa longue servitude au pouvoir temporel: mais il voulait détacher et non briser ses chaînes. Vous voyez le scandale que fait Guibert et avec lui tous ces princes et ces évêques, courtisans avarés, dissolus, qui traitent Grégoire d'intrus, pour n'avoir pas été nommé et élu par le roi de Germanie: vous verrez qu'à force de crier et d'intriguer le scélérat Guibert qui brûle d'être Pape nous tombera un jour sur le dos. Mais, vive Dieu! aussi longtemps que Grégoire aura un souffle de vie, Guibert ne sera toujours qu'un antechrist: Pape, jamais! Cependant la chrétienté d'occident gémit dans une agitation funeste, et si elle ne voyait briller des sommets de Canossa le phare éclatant de la foi, elle ne saurait où diriger sa barque battue par la tempête: là heureusement, rayonne encore le sentiment du vrai; là, palpite encore un cœur généreux, dans la poitrine de l'invincible Mathilde, qui s'appuyant sur la valeur des armes italiennes, a su arrêter les complots des conjurés allemands contre Alexandre. Je vous le dis, Ariolfe, si les ennemis du Christ tentaient de descendre sur l'Italie pour renverser le siège de Pierre, Mathilde serait encore là pour opposer à leurs efforts la foi et la poitrine des preux Italiens: aussi longtemps qu'il lui restera un pan de mur pour se retrancher, elle combattra du bras des forts et finira par

sortir victorieuse de sa lutte sublime. Adieu, mon cher Ariolfo : voici bientôt l'heure de sexte; il est temps que je me retire: priez, mon ami, priez; dans ces bouleversements terribles, la prière est l'ancre de l'esprit: récitez souvent ce psaume magnifique: *quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania? astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. Qui habitat in cælis irridebit eos et Dominus subsannabit eos.* Dieu se jouera de leurs conseils, de leurs ruses, de leurs terreurs, et à la déception il ajoutera la dérision; il se rira d'eux comme de lâches et de poltrons qui voulurent aussi donner de la tête contre cette pierre où se sont brisées les têtes les plus puissantes, depuis les Néron jusqu'aux Attila et aux Didier.

Les deux interlocuteurs se séparèrent sur cet entretien : Ariolfo habitait la forêt vers Pergen, Hermann du côté de Levico. Yolande avait goûté un charme extrême à ces discours qui jetaient tant de clarté sur la validité de l'élection de Grégoire, et elle bénissait intérieurement le Ciel: mais elle éprouvait en même temps une impression douloureuse des paroles d'Hermann, où il augurait si mal de l'Allemagne, qu'il entrevoyait frappée de maux en punition de ses rébellions actuelles et futures contre l'autorité divine des pasteurs suprêmes de l'Église, autorité dont Dieu est si jaloux. Elle se leva de cet endroit, où elle avait interrompu son repas, ramassa son sac, et s'avança jusqu'à ce qu'elle découvrit l'ermitage d'Hermann: là elle s'assit au pied d'un arbre, acheva sa collation, et s'endormit pour reprendre un peu de forces. Après une courte sieste elle se réveilla, et voyant le soleil penché déjà sur le lac de Caldonazzo, elle ne voulut pas retarder davantage sa visite à Hermann, afin de ne pas arriver à Levico après le coucher du soleil.

En approchant de cette habitation solitaire Yolande sentait courir dans ses veines, comme une sainte terreur : son cœur palpitait avec force : elle redoutait de s'entendre confirmer le terrible arrêt de sa patrie ; à cent pas de la cabane elle rencontra un petit parterre de myrtes, au milieu duquel une croix semblait marquer l'entrée de la sainte retraite : elle l'adora et s'avança d'un pas léger vers la cellule : au moment où elle en touchait le seuil, Hermann se relevait, sa prière finie ; il avait le visage enflammé, les yeux humides, le frond ridé : tous ses traits étaient comme ceux d'un homme sortant d'une extase divine qui a ravi son âme : à l'aspect de ce visage tout rayonnant encore de la lumière d'en haut, Yolande baissa timidement les yeux, sans oser avancer : — approche vierge de Groningue, dit le vieillard d'une voix solennelle, approche et écoute : le Christ a parlé : le Christ ne se trompe pas ni ne ment. Il a promis l'indéfectibilité à son Église et son Église ne périra point. La Foi est le don le plus précieux que Dieu fasse aux nations, admises par Elle dans son bercail et rendues participantes aux fruits de la Rédemption, au prix infini de son sang, à la grâce des sacrements, aux lumières de l'Esprit-Saint et à la vie éternelle : mais le don de la foi, indéfectible dans l'Église que le Christ gouverne par son vicaire sur la terre, n'a point été assuré à perpétuité aux royaumes et aux nations de l'univers. Dieu dans sa miséricorde leur pardonne beaucoup de péchés, mais il en châtie encore davantage dans sa justice : parfois dans les conseils profonds de sa sagesse il frappe les rois pour les crimes des peuples ; parfois aussi il punit les peuples des crimes des rois.

O maison de Franconie ! ô maison de Hohenstauffen !
Votre couronne est une couronne de sang, c'est une
couronne de troubles et de calamités ! ô Henri IV ! ne

t'enorgueillis pas de tes victoires sur les Saxons et les Thuringiens ! ne te vante pas d'avoir écrasé Rodolphe, ton rival ! de voir la Germanie trembler sous ton pied, et l'Eglise bouleversée parce que tu as vendu le sang du Christ aux plus cupides et aux plus dissolus ! ne te glorifie pas d'avoir en triomphe promené ton antipape à travers l'Italie, d'avoir allumé un incendie destructeur au Vatican et de voir la victime sacrée de tes fureurs mourir dans l'exil de Salerne ! ah ! quand les lauriers de ton triomphe verdiront de tout leur éclat, tu les verras se flétrir sur ton front et leurs feuilles séchées tomber à tes pieds ! Grégoire brillera comme un astre, au sein des élus de Dieu dans le ciel, et toi !.. Toi, rongé de douleur, pour la rébellion de ton fils, poursuivi par les imprécations des peuples que tu opprimas, retranché du sein de cette Eglise, victime de tes cruelles et sacrilèges fureurs, misérable, avili, déchiré de remords, tu mourras sans une larme, de la mort des pécheurs !

Les enfants de tes enfants hériteront de ton crime ; je vois les Hohenstauffen ramasser à leur tour le poignard dont tu déchiras le flanc de l'Eglise, et le plonger dans les entrailles de cette sainte Mère qui pleure, punit et pardonne ! elle se relèvera plus vigoureuse de ses plaies ; plus belle, plus pure, plus éclatante de ce bain de sang et de ce fleuve de larmes. Mais les florissantes contrées de l'Allemagne, la plus noble et la plus généreuse portion du troupeau du Christ, s'isole du bercail béni, séduite par ses princes et ses pasteurs ! sequestrée des pâturages salutaires et des sources vives qui jaillissent du sein de l'Eglise, elle se fourvoie à travers les herbes vénéneuses et les eaux troubles de l'erreur !

Les saints monastères, asiles de ses premiers apôtres, les somptueuses basiliques où retentissaient jour et

nuit les louanges divines, les augustes cathédrales, les antiques métropoles des évêques sont saccagés, profanés, incendiés, renversés et n'offrent plus que des monceaux de ruines fameuses, funeste vestige de sacrilèges fureurs!

Vierge de Groningue, tu pâlis! tu trembles! tu me regardes avec effroi! console-toi, au milieu de tant de ruines! car si les Henri de Franconie et les Frédéric de Hohenstauffen ont attiré la juste colère du ciel sur les peuples d'Allemagne, à cause des atroces et longues guerres qu'ils firent à l'Eglise, Habsbourg surgit intrépide et robuste, s'opposant comme un mur d'airain et comme une digue infranchissable au torrent orgueilleux et comble de l'hérésie, qui menace d'extirper et d'arracher la foi de tous les cœurs. Ferdinand est ce mur sacré où viendra se briser l'effort impuissant de sa rage! c'est lui qui sauvera du cataclysme fatal une notable et belle portion de la Germanie.

Ici l'inspiré de Levico suspendit son discours, ferma les yeux, et se recueillit quelque temps dans un profond silence: puis levant son regard humide et suppliant vers le ciel, il reprit: — Je vois un empereur de l'auguste maison d'Habsbourg dévier de la piété de ses ancêtres: les temps sont funestes pour l'Eglise: je vois un serpent hideux souiller de sa bave infecte une grande partie des trônes catholiques d'occident: un noble rejeton d'Habsbourg recueille ce venin, y trempe sa plume, et écrit des lois, dont chacune est une entrave qui enchaîne l'Eglise, et qui fait une esclave de la Mère et de la Reine. Elle, la sagesse de l'Esprit-Saint, on l'asservit comme une pupille fantasque et idiotie, à la tutelle du bras séculier: ses lois divines n'ont de vigueur, que pour autant que l'autorité terrestre leur dise: passez, je vous admetts. Evêques, clergé, doctrines, culte extérieur, pieuses institutions

de la charité chrétienne, sacrements eux-mêmes, tout rencontre mille entraves : on dénie à l'Eglise le libre et universel gouvernement de ses fils : ce n'est plus qu'une étrangère et une marâtre, livrée à l'isolement et au mépris !

O mon Dieu ! Bon et miséricordieux, Vous le permettez ? Soixante-dix ans déjà passés, un joug cruel et sacrilège pèse sur l'auguste front de votre Epouse ! Elle marche courbée et humiliée sous les yeux de ses enfants ! Voyez les plaies saignantes qui ont meurtri sa poitrine ! Voyez sa robe déchirée et son manteau royal traîné dans la boue !

A ces douloureuses exclamations Yolande se sentait l'âme abattue et le cœur serré d'une poignante anxiété : elle regardait fixement le prophète, sans faire un geste : tout à coup la figure de celui-ci se rasséréna, ses yeux brillèrent d'un doux éclat ; un sourire ineffable s'épanouit sur ses lèvres et il s'écria dans un transport d'allégresse : — Mon Seigneur, ô Dieu de bonté et d'amour, grâces vous soient rendues ! les larmes de vos saints sur la terre ont rempli la coupe de votre justice, leurs prières ont monté vers votre trône comme la vapeur parfumée de l'encens ; ils ont fléchi votre cœur, et vous avez enfin pitié des longues et cruelles souffrances de votre Epouse ! oui ! voici le jeune preux d'Habsbourg : ses armes valeureuses brillent sur les plaines de l'Italie : je le vois : le front encore couronné des lauriers qu'il cueillit sur l'Adige et le Mincio, il monte d'un pas ferme au trône de ses ancêtres, et de là, il embrasse d'un regard assuré le vaste empire qui l'entoure. Je le vois, humble et pieux déposer ses lauriers aux pieds de la Vierge immaculée qui donna la force à son bras, la vaillance à son cœur, le conseil et la droiture à son génie sublime : il porte un regard filial sur l'Eglise, sa divine Mère ; il la voit plongée dans le deuil et les larmes, courbée sous le

joug, les fers aux mains et aux pieds : le jeune empereur frémit d'indignation à cette vue ; il s'adresse à la pauvre opprimée qui le contemple pleine d'espérance et d'amour : lève-toi, ma mère, s'écrie-t-il, lève-toi et règne dans mon empire, libre et maîtresse de tes enfants, dont je jure en présence de Dieu et des hommes, d'être à jamais le plus docile et le plus respectueux !

Il a parlé ; il s'est baissé ; il brise ses fers et lui baise les pieds : il lui ôte ses chaînes, et lui prenant une main qu'il embrasse avec amour, il la pose sur son cœur, en disant : sentez, ma mère, comme mon cœur palpite d'amour et de respect pour vous ! ce cœur inébranlable ne pliera point devant la rage de vos ennemis, ni devant les pièges de la ruse, ni devant l'envie qui se ronge et se consume elle-même de fureur, ni devant l'artifice des dissidents, ni devant la bassesse des méchants qui se croyaient grands et sages, parce que leurs chicanes, leurs sophismes, leurs mensonges rivaient chaque jour un anneau de vos chaînes. — Puis il enlève le joug de son cou et lui dit : — Levez la tête, Reine des cieux, épouse immaculée du Christ, maîtresse et souveraine de l'univers chrétien ! reprenez votre diadème d'or où scintillent les dons de l'Esprit-Saint : vos évêques vous entourent ; confiez leur de nouveau les trésors célestes de la doctrine, dans les universités, les séminaires, les écoles, les livres : ordonnez, et nous obéirons ; guidez-nous et nous vous suivrons ; conseillez-nous, et nous ne faillirons pas dans la voie de nos devoirs !

Le vieux prophète du lac parlait dans un transport extatique qui semblait le détacher de la terre ; ses traits rayonnaient d'une joie indicible et d'un reflet céleste. Yolande, ne pouvant soutenir l'éclat surnaturel qui illuminait cet auguste visage, baissa les yeux, sans oser regarder en face cet homme vénérable, empreint

de toute la majesté des cieux. Alors l'ermite, comme revenu à lui-même, s'aperçut du trouble et du tremblement de la jeune fille : — Lève les yeux, dit-il, et console-toi à l'idée que rien n'arrive en ce monde qui n'ait été prévu par la divine Sagesse, pour l'épreuve et le triomphe de son Eglise, pour le salut des élus, pour la gloire de son nom. Yolande, ma nièce future, tu n'iras pas jusqu'au tombeau de Saint-Pierre, mais tu baiseras les pieds de son successeur auprès de cette grande princesse, qui a peu de rivaux sur la terre en valeur, en noblesse et en piété : quand tu la verras, tu la salueras de la part d'Hermann de Thuringe. Pars avec la bénédiction de Dieu, car il se fait tard : en arrivant demain à Borgo di-Val-Sugana, va trouver le vieux Prünn, bailli des deux châteaux et dis-lui qu'Hermann l'attend à son ermitage pour lui faire une communication urgente. Adieu.

Yolande eût bien voulu lui faire mille questions, mais elle ne l'osait par respect et se retira l'âme toute pénétrée des événements futurs annoncés par l'ermite. Elle passa la nuit à Levico ; à la pointe du jour elle longeait le cours de la Brenta, se dirigeant sur Borgo. La délicieuse vallée de Borgo s'incline vers l'Italie baignée à la fois par le fleuve et par de larges ruisseaux qui la traversent en tous sens ; leurs eaux fraîches et limpides portent partout la fécondité et la vie : tantôt contenues dans des canaux, elles vont mettre en mouvement des machines dont le travail enrichit l'industrie et le commerce : tantôt elles serpentent à travers les prés, arrosent les vergers, embellissent les jardins, et rafraîchissent l'air de leurs vapeurs glacées comme la neige qui couvre les crêtes élevées d'où elles descendent.

A l'entrée de la ville, sur deux pointes de montagnes se dressent deux antiques châteaux dont la silhouette se découpant de loin sur l'horizon, donne au fond de

la vallée un aspect imposant et majestueux : ils servaient autrefois à la défendre des incursions des ennemis. La montagne qui s'élève en face, au levant et au midi, offre la plus délicieuse perspective qui puisse réjouir la vue : ses versants sont tout couverts de vergers, de vignes, de champs, de prés, qui grimpent de mamelons en mamelons jusqu'aux dernières cimes ; c'est un tableau ravissant où la richesse des couleurs le dispute aux caprices du dessin : bouquets d'arbres fruitiers, pépinières, longues rangées de vignes, massifs de pêchers, de pruniers, de poiriers, se succèdent du bas en haut, font de la montagne entière un immense verger ; il n'y a peut-être pas dans tout le Tyrol italien de paysage plus riant et plus pittoresque : des villas, des châteaux, des châlets, égalaient le site et détachent leurs blanches façades sur la tendre verdure des châtaigniers, des vignes et des amandiers. De l'autre côté de Borgo s'élève la montagne de Sella, couverte de forêts et de pâturages : plusieurs seigneurs y possèdent des habitations champêtres, où ils viennent goûter les douceurs de la belle saison ; la promenade et les causeries intimes sous ces ombrages, le long des sources vives qui jaillissent des rochers et fuient en petits filets d'argent dans les prés, ont un charme inexprimable : il est juste d'ajouter que les naturels sont d'un esprit poli, vif, fécond, qui rend leur commerce fort agréable, et qu'ils exercent envers leurs amis une hospitalité assaisonnée de la plus cordiale aménité et des plus attrayantes distractions.

Tel est Borgo de nos jours ; mais du temps d'Yolande on n'y voyait que les deux châteaux sombres, tristes, sévères, munis de bastions, flanqués de tours, tout hérissés de créneaux et de tourelles. La vallée, aujourd'hui si féconde et si riante, était bourbeuse et couverte de hautes broussailles : de la crête des montagnes se

projetait sur tout leur versant, l'ombre noire des épais massifs de chênes et d'yeuses qui couronnaient ces cimes sauvages. Yolande fut très-bien accueillie du vieux Prünn : il habitait une maison dont la façade se mirait dans un bras de la Brenta; derrière s'étendait un petit jardin, clos par un treillage tout garni d'excellents muscats : des corbeilles de fleurs et un berceau couvert de plantes grimpantes en complétaient la décoration : c'est là que se récréaient les enfants de Prünn, trois jeunes filles, gentilles et distinguées, non moins recommandables par leurs vertus que par leur esprit et leur beauté. Yolande passa deux jours au milieu de cette aimable famille, toujours sous son déguisement de pèlerin : elle se dirigea ensuite vers l'Italie, à travers les redoutables gorges de Grigno et de Primolano.

CHAPITRE XVI.

LES BAINS D'ABANO.

Le couvent des Bénédictins de Praglia, fondé vers l'an 1080, par Mautravers des comtes de Montebello, entre les monts Euganéens et le pied de l'Are, agrandi plus tard et devenu fort célèbre aux XV^e et XVI^e siècles, est un de ces antiques monuments de la piété et de la religion de nos pères, que les Italiens et les étrangers qui fréquentent les eaux d'Abano ne manquent pas de visiter toujours avec un nouveau sentiment d'admiration, bien légitime : la vastitude de l'édifice, la majesté des arches et des terrasses des quatre grands cloîtres qui l'entourent, l'aspect imposant des salles destinées aux réunions publiques et religieuses des moines, la multitude des cellules, où ils se retiraient dans un saint isolement, la magnificence des galeries, la somptuosité de l'église, la hardiesse et l'élévation des voûtes en plein cintre, tout invite au recueillement et au respect dans ces antiques murailles, dans ces longues allées : le silence, l'harmonie, la paix, le calme règnent partout dans cette pieuse retraite ouverte à la contemplation, à l'étude, aux psalmodies nocturnes, à la prière continuelle qui monte vers Dieu pour apaiser sa justice et pour ouvrir les trésors de sa miséricorde, sur un monde souillé d'erreurs, de men-

songes, d'ignorances, de maléfices, de toutes les perversités de la misère humaine.

En pénétrant sous ces arches silencieuses : en traversant ces longues galeries : en parcourant ces jardins suspendus : en descendant dans ces vastes souterrains supportés par de longues rangées de piliers entre lesquels d'étroites fenêtres tamisent une pâle lumière : en voyant ces nombreuses cuves de marbre où les religieux venaient laver leur robe de bure : à l'aspect de ces sombres chapelles ornées d'antiques peintures : au contact de l'air chaste qu'on respire dans ces pieux ermitages où les saints reclus vivaient loin du tourbillon des vains désirs, des crimes honteux, de la cupide avarice, des superbes et orgueilleuses ambitions du siècle, on se sent l'âme élevée à des sentiments dignes de la noblesse et de la grandeur de sa divine nature et de la fin sublime pour laquelle elle fut créée.

Là, régna toujours la sainteté unie à l'affabilité, la retraite embellie par l'hospitalité, la richesse bénie et exaltée par les tenanciers et les pèlerins : la bienfaisance large et généreuse versait l'aumône au sein des pauvres, la consolation aux veuves et aux orphelins, le bien-être aux vieillards : couvrant l'innocence des vierges et réparant les maux des calamités publiques et particulières. Là, le noble croisé qui s'en allait à la tête de ses lances, conquérir le saint Sépulcre : là, la pieuse matrone qui se rendait en pèlerinage au tombeau des Princes des apôtres ; là, le margrave allemand, souabe ou danois, qui venait avec ses guerriers défendre le saint Siège contre le tyran qui lui faisait outrage, recevaient avec leurs hommes et leurs chevaux un large et courtois accueil.

On y voyait accourir chaque jour des centaines de pauvres, que les moines défrayaient avec abondance : on reste surpris à la vue de ces granges immenses où

s'amoncelait le blé récolté par les vassaux sur les vastes possessions de l'abbaye, et destiné à fournir du pain à ces masses de passagers : tout subsiste encore dans le même état : fournils, dépenses, fruitiers, boucheries, huileries, ateliers de tout genre où les moines travaillaient avec leurs fermiers : appartements des pèlerins, hospices des voyageurs : écuries, fenils, pailliers : on remarque surtout les vastes celliers où se remisait la vendange ; des cuiviers pour le moult, grands comme des citernes : des treillages pour conserver le raisin en grappes ; des pressoirs avec leurs fosses et leurs cuves, qui peuvent donner une idée de l'énorme quantité de vin qu'on y distribuait chaque jour. Sous les cloîtres s'étendent de grandes caves, sur les chantiers desquelles s'empilaient de longues files de tonneaux, qu'on eût pris pour les fortifications de ces retranchements souterrains (1).

Notre siècle qui s'épuise à poursuivre une civilisation tout artificielle, ne comprend pas la munificence de ces anciens jours où la générosité et la foi étaient si naturelles : il crie au gaspillage, à la ruine, à la prodigalité, il regrette tant de richesses englouties dans des couvents de moines : mais tout en se démenant en faveur du peuple, il ne veut pas avouer que cette opulence était pour le peuple une source de bienfaisance d'autant plus précieuse, qu'il y recourait sans honte et comme à un bien à lui appartenant. Aujourd'hui ces immenses possessions sont presque toutes aux mains de riches séculiers, qui après en avoir volé le fruit aux pauvres, les dissipent en un vain luxe de palais, de festins, de fêtes, de jeux et souvent de débauches.

Yolande descendue en Italie, en côtoyant toujours

(1) Pivetta. not. monast. di Praglia 1854.

les rives verdoyantes de la Brenta, traversa Bassano et Padoue, pour continuer son pèlerinage vers le Pô dont elle longea la rive droite. En quittant cette dernière ville, elle s'était engagée dans les gorges Euganéennes, toutes couvertes à cette époque d'épaisses forêts de chênes, de sapins et de laryx : elle se trouva vers l'heure de midi entre la colline de Tramonte et les prés qui s'étendent au bas, où se dressaient les sombres tours du château de Bérenger, défendu par un double fossé : Yolande, qui avait pour système de s'écarter toujours des ponts-levis, n'eut garde de s'en approcher : elle chercha tout autour d'elle si elle ne découvrirait pas quelque cabane de paysan où elle pût se reposer, et par bonheur, elle en aperçut à proximité, une assez grande, qui paraissait l'habitation d'une fermière aisée. Quelques petits enfants jouaient sur le seuil, et dans la chambre on voyait une belle jeune fille, grande, colorée, robuste, occupée à peigner avec une sollicitude toute filiale, les cheveux blancs comme neige de sa bisaïeule : celle-ci était courbée sur les genoux de la jeune fille, qui nouait avec un cordon le peu de cheveux qui lui restait et les ramassait au sommet de la tête.

La vieille avait au-delà de cent quatre ans : mais l'âge ne lui avait ôté ni la vue ni l'ouïe, et ses dents entières et fermes s'acquittaient à merveille de leur office : grande et raide, le buste redressé, et la tête ferme et droite : seulement des rides nombreuses plissaient son front et ses joues ; elle avait les genoux un peu faibles et ne pouvait marcher que lentement appuyée sur un bâton à crossette qui soutenait ses pas. Quand elle fut peignée, elle se leva de son escabeau et s'adressant à la belle enfant elle lui dit : — Ma bonne Justine, je te remercie : Dieu te récompense de ta charité. — En ce moment entra Yolande, dans son vêtement de pèlerin

et le capuchon relevé : elle s'avança modestement et demanda pour l'amour de Dieu l'hospitalité d'une nuit. — Soyez le bien venu, répondit la vieille : sous le toit de Gilda, mon fils, l'accueil est toujours cordial ; entrez, et asseyez-vous : nos femmes sont allées porter le déjeuner des faneurs : dès qu'elles rentreront elles apprêteront le dîner : en attendant, Justine, apporte un peu de pain avec du miel et du beurre.

Justine alla prendre dans une armoire de quoi manger, et le plaça sur une grosse table de noyer, au milieu de la chambre : la vieille femme vint s'asseoir en face d'Yolande, et la regardant dans le blanc des yeux : — Bon Dieu ! s'écria-t-elle, que vous êtes jeune et frêle, mon enfant ! d'où venez-vous, mon fils, et où vous acheminez-vous ?

— Je viens de bien loin, ma bonne mère, et je vais à Rome en pèlerinage, pour accomplir un vœu au tombeau des saints Apôtres.

— Tiens ! j'y ai été aussi moi, dans ma jeunesse, avec mon pauvre père, reprit la vieille Gilda ; c'était du temps de l'empereur Othon II : j'ai vu et adoré les liens sacrés de saint Pierre dans la basilique d'Eudoxie, trente ans après le grand miracle qu'ils opérèrent sur un écuyer d'Othon-le-Grand, possédé d'un mauvais démon que l'attouchement de ces précieuses chaînes chassa sur l'heure. Quand vous serez à Rome, mon pétiot, embrassez-les avec bien du respect, vous n'aurez rien à craindre après des sortilèges, des sorts, ni des apparitions de fantômes, d'âmes damnées ou de démons : comme vous voyez, j'ai des cheveux tout blancs, excepté sur le front cette mèche noire comme la tête de Justine, et savez-vous pourquoi ? je vais vous le dire. Engellon, mon pauvre mari, *requiescat*, l'attribuait à l'attouchement de ces saintes chaînes : il vous arrivera la même chose si vous les mettez sur la tête,

A quoi Yolande répartit : — Priez le ciel, ma bonne mère, que je puisse y parvenir, les baiser dévotement et par les mérites de saint Pierre, obtenir la fermeté dans la foi, l'amour et le respect envers le saint Siège, et l'obéissance du pasteur suprême ; vertus sans lesquelles on ne peut obtenir la vie éternelle.

Mais la vieille jaseuse une fois lancée sur cette pente ne s'arrêtait pas en si beau chemin : elle continua donc avec précipitation : — Je vous assure que de ce moment je n'ai plus souffert, ni puissance des sorciers, ni enchantements, ni attaques des mauvais esprits, ce qui est une bien grande récompense, et un grand privilège que n'ont pas bien des reines couronnées ! Car, mon fils, nous vivons dans un pays bien dangereux et bien funeste pour les habitants : on voit bien qu'il y a une porte de l'enfer qui s'ouvre sous les collines Euganéennes.

— Eh ! comment le savez-vous ? fit Yolande : les portes de l'enfer sont les péchés, et je n'ai jamais ouï dire qu'on y entrât par ailleurs.

— Tu es encore jeune, pétiot, poursuivit la vieille ; écoute-moi : à trois milles de cette montagne il y en a une autre, nommée Abano, à cause d'un rocher d'où jaillit un gros jet d'eau bouillante, qui forme un petit lac bleu comme l'indigo : autour de ce lac, par des fissures souterraines, sourdent aussi de grands jets d'eau également bouillante, et ce lac et ces sources remplissent tout l'air des environs d'une odeur de soufre qui vous suffoque : il s'en exhale une fumée épaisse et noire qui fait une obscurité et une nuit, à ne pas y voir le bout de son nez.

Or, nos vieillards disent que Caïn errant sur la terre, toujours poursuivi par l'ombre d'Abel qu'il avait tué avec un gros bâton de chêne, arriva dans ces environs, et qu'accablé de fatigue et de désespoir, il se jeta à

terre pour dormir. Alors la terre s'ouvrit et Caïn s'enfonça dans l'enfer ; comme c'était un géant, Dieu éleva les monts Euganéens, pour remplir et boucher l'immense cavité qui s'était creusée sous lui. Caïn se sentant brûler et rôtir dans les flammes, se mit debout sur l'échine de Lucifer ; de ses épaules il heurte les racines du mont d'Abano et du mont Ortona, il s'y cramponne, et il se démène avec rage pour les soulever et les arracher, de sorte qu'il sue à grosses gouttes : cette sueur imprégnée du soufre et du bitume de l'enfer, bout au milieu des flammes qui entourent cet énorme corps : elle suinte par tous les pores, elle ruisselle dans les cavernes profondes d'où elle filtre par les fentes des rochers et s'élève de dessous terre, bouillante et fumeuse, comme je t'ai dit. Dans ces eaux là on ne pêche pas d'anguilles : les oies, les canards ni les écrevisses, n'y nagent jamais, et la vapeur épaisse qui s'en exhale répand une infection à vous renverser mort.

Mais ce ne serait rien encore que ces eaux jaillissant de l'enfer : sur la faite des collines de Tramonte, de Torreglia, de Rovolone et de Carbonara, il n'est pas rare de voir apparaître l'ombre noire de Lamech qui parcourt ces contrées pour tuer Caïn, son ennemi juré qu'il poursuit depuis près de six mille ans ; ce spectre menaçant tient toujours l'arc bandé, prêt à tirer sur lui, et tout son corps exhale une fumée épaisse qui forme autour de lui des tourbillons de nuages et de sombres vapeurs : quand il appelle Caïn, sa voix retentit comme un tonnerre à travers toutes les vallées et et les cimes des monts Euganéens : nos montagnards voient souvent ce prodige aux approches de la pleine lune. Quand le géant Lamech arrive près du coteau de Tramonte, on entend la terre haleter comme un grand soufflet de forge, puis elle tremble et secoue toutes les

feuilles des arbres, qui tombent à terre, se dessèchent et se recroquevillent, amoncelées en grands tas par les tourbillons de vent.

Alors Lamech pousse hors de terre la pointe de sa tête, dont les cheveux raides comme une forêt de lances, se heurtent avec un bruit semblable au frémissement des arbres dans les bois : les chiens hurlent, les taureaux beuglent, les chevaux hennissent, les coqs chantent, les moutons bêlent, les rats se sauvent ; le spectre continue à s'élever de toute sa hauteur ; il pose un pied sur la colline de l'Are et l'autre sur la Tramonte, et il se dresse si haut que sa poitrine et sa tête couvrent le soleil.

— Bonne femme, interrompit Yolande, l'avez-vous jamais vu ? il me semble que ce doit être une terrible épouvante... moi, j'en mourrais de frayeur !

— Ne t'ai-je pas dit que je fus touchée à Rome avec les chaînes de St Pierre ? Eh bien ! cet attouchement fait disparaître toutes les visions, et je ne pourrais à cause de cela, voir le spectre de Lamech. Il faut que tu saches aussi que toute la plaine qui s'étend autour des eaux chaudes d'Abano est hantée par les âmes vagabondes des Euganéens, qui étaient des peuples anciens, mais anciens !... Qui étaient venus de la mer et qui étaient une race méchante et cruelle. Or à mesure qu'ils mouraient la justice divine les condamnait à errer jusqu'au jour du jugement dans ces plaines, où ils volent le jour et le soir ; sur le coup de minuit toutes ces âmes vont se désaltérer et se baigner dans les eaux sulfureuses où on les entend gémir et soupirer jusqu'à l'aurore. Ce sont des esprits invisibles ; si par malheur, ils heurtent quelque chrétien en passant, celui-ci s'il est à cheval, tombe de sa selle, et s'il est à pied trébuche par terre, et n'a plus vingt-quatre heures à vivre. Qu'en dis-tu petiot ? Baldo, mon pauvre cousin, je parle d'une affaire de quatre

vingts ans dont je me souviens comme d'hier, venait du mont Ortona sur l'heure du midi; il était tout en nage: tout à coup il se sent heurté, les genoux lui manquent, sa bouche se tord, sa langue s'épaissit, et au lieu de parler il jetait un râle étouffé et de la bave. Ses compagnons le rapportèrent à la maison et dirent à Engelarde: — Commère, un esprit l'a touché pour sûr, et votre Baldo est perdu. — Le pauvre homme mourut dans la nuit. Eh bien! moi, je suis tombée cent fois dans ma jeunesse; mais leur choc me faisait l'effet d'un moucheron, parce que j'avais été bénie par les chaînes de St Pierre (1).

Quand ces âmes ont soif elles entrent dans les cabanes et boivent toute l'eau des seaux, tarissent les abreuvoirs des bêtes et quelquefois les citernes; elles vont même dans les granges mêler les fèves au blé, l'épeautre aux lentilles, les pois avec le froment. Quelquefois elles s'enferment dans le pétrin et ne laissent pas lever la pâte. Et Dieu nous préserve qu'elles regardent nos enfants! on les voit maigrir et languir comme une fleur des prairies: tantôt les yeux se tournent, roulent dans l'orbite, et ils meurent dans des convulsions; tantôt ils se couvrent d'humeurs, que c'est une pitié de le voir. Et puis ce sont des esprits farceurs qui s'amuse à faire mille niches aux gens, à leur donner des crocs-en-jambes pour les faire trébucher: en descendant l'échelle ils font manquer un échelon, et on dégringole

(1) Emile Souvestre, rapporte que la même superstition existe à Aurray. — Un jeune homme, dit-il, entra dans la maison en pleurant et en tremblant. — Qu'y a-t-il? — Ah! mon pauvre père! il traversait cette nuit la plaine de Pluvigner, où errent les âmes; une d'elle l'a heurté en passant, il est tombé de cheval et on nous le rapporte mourant. Je cherchai à le consoler: mais il criait: — Il mourra bientôt, parce que l'âme l'a touché! — Le médecin appelé, déclara que c'était une attaque d'apoplexie.

du haut en bas : vous êtes pressé d'entrer chez vous ; ils jettent un petit caillou dans la serrure, de sorte que les dents de la clef ne jouent plus sur le pêne, et que vous êtes obligé de faire appeler le serrurier pour démonter la porte. Ce sont les âmes qui font peur aux chevaux, qui donnent des caprices aux mules et qui les clouent sur la porte de l'écurie, que le cabestan ne les en tirerait pas : l'été elles se font mouches et cousins pour nous tourmenter : taons, elles vont piquer les chevaux de leurs aiguillons : guêpes et frelons elles mettent en furie les taureaux et les génisses ; souvent aussi elles se déguisent en taupes qui dévastent nos prairies : en rats qui rongent les noix et les noisettes : en teignes qui mangent nos habits de laine : en vers de bois qui percent nos tables : en larves qui détruisent les fruits : en un mot, elles font le plus de mal qu'elles peuvent, et il n'y a ni conjuration, ni exorcismes, ni paroles qui vaillent : heureusement le temps n'est pas loin où tous ces farfadets devront déloger du pays.

— Comment ferez-vous ? dit Yolande : s'il n'y a pas de remède.

— Ah ! mais, il y en a un, que nous apportera le baron de cette seigneurie, homme de grande richesse et d'éminente piété : c'est le sire Maltravers des comtes de Montebello. Il a dessein de fonder au pied de cette montagne une Eglise à la sainte Vierge et un couvent de moines de saint Benoît : il a déjà fait venir du fameux couvent de Pollirone, le père Iselbert pour faire les préparatifs : si tu veux même le voir après-dîner, il doit passer par ici pour aller visiter l'endroit du mont de l'Are, où l'on a envie de jeter les fondements de l'édifice (1).

(1) Pivetta p. 34.

Yolande reçut cette nouvelle avec joie : elle espérait qu'Iselbert lui donnerait des conseils et des indications pour son pèlerinage, et elle l'attendit avec impatience. Cependant les femmes commencèrent à revenir des prés pour allumer le feu et apprêter le repas des moissonneurs, qui rentrèrent à leur tour, la faux sur l'épaule, vers quatre heures : trois vieillards, fils de Gilda, avec leurs sept fils, hommes de quarante ans passés, tous ayant de beaux et forts garçons, dont plus d'un même était marié et père, formaient avec les femmes, filles et enfants une famille de trente-sept personnes. A mesure qu'ils rentraient, ils allaient mettre leur faux en place, puis venaient s'incliner devant la grand-mère et lui souhaiter le bonjour, avec une affection et une révérence toutes filiales. On ne tarda pas à se mettre à table, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre : au haut bout, était assise Gilda, qui comme reine et présidente, était servie la première : les enfants étaient à des petites tables séparées : deux femmes apportaient les mets sur la grande, et deux autres donnaient leur portion aux plus petits ; dans cette réunion si nombreuse, on voyait régner un ordre et un accord touchants : toutes les femmes vivaient entre elles en excellente harmonie, et s'occupaient du ménage à tour de rôle : toutes les autres obéissaient à celle qui était de semaine, l'assistaient et s'acquittaient de leur tâche sans embarras et sans bruit : si celles qui nourrissaient tardaient à rentrer, les autres prenaient leurs enfants et leur donnaient le sein, avec une sollicitude presque maternelle.

Les grandes filles toutes formées, menaient les bœufs de trait au pâturage, aidaient les faucheurs et les moissonneurs, faisaient la vendange, portaient les corbeilles de raisin au pressoir, récoltaient les fourrages destinés à nourrir le bétail pendant l'hiver : les plus

jeunes, menaient les chèvres ou les petits troupeaux de moutons paître dans les plaines et sur les collines. Les mères s'occupaient du chanvre et du lin : elles le mettaient rouir, le battaient, le filaient, le tissaient l'hiver au coin du feu : d'autres avaient soin des oies, des poules, des canards, des œufs et des poussins ; toutes mettaient la main à la lessive, au ménage, préparaient le lard pour l'empêcher de rancir, enfumaient les jambons, fabriquaient les saucisses et les boudins, pétrissaient et cuisaient le pain, et faisaient la cuisine. Cette famille était comme un petit état, où tout se faisait avec loi et où l'on se montrait jaloux de conserver les usages et les coutumes de la tradition domestique (1).

Yolande, sous ses habits de pèlerin, fut mise à table entre les deux plus vieux et servie après Gilda : on lui réservait le meilleur morceau ; à cette époque on ne mettait sur la table qu'un seul verre qui circulait de main en main : Yolande le recevait la première ; elle portait la santé de ses hôtes, buvait à sa soif et le passait à son voisin. Le dîner terminé, le plus vieux, qui avait entonné *le Bénédicite* se leva pour réciter *les grâces* : tous répondirent *Amen* en faisant le signe de la croix. En un clin d'œil les enfants eurent disparu : Justine aida sa grand-mère et la conduisit sous le berceau qui ombrageait la porte : deux autres ramassèrent les restes de pain et de ragoût, et allèrent les porter à quelques pauvres qui attendaient sous un grand noyer dont le feuillage couvrait l'entrée de l'étable. Nalda la frisée, l'une des deux aumôniers, s'enfuit tout à coup du noyer, courut vers la maison où elle se précipita

(1) Il n'est pas rare de rencontrer en Vénétie et en Lombardie de ces familles patriarcales unies par la crainte de Dieu, dans la simplicité, l'ordre et l'amour : l'autorité paternelle et la subordination sont les deux pivots sur lesquels roule le gouvernement pacifique de la famille.

comme un vent, trempa les doigts dans un bénitier, joignit les mains, s'arrosa le visage d'eau bénite et en versa sur le seuil du logis.

— Que fais-tu Nalda? dit Justine: pourquoi cette eau? qu'y a-t-il de neuf? — Nalda se mit un doigt sur les lèvres: — Chut! fit elle: Baugulfa est avec les pauvres: tu sais bien, la sorcière: je viens chercher un pain blanc, de ceux avec une croix, et je vais le lui porter afin qu'elle s'en aille contente: autrement elle pourrait faire bien du mal aux enfants de nos cousines. — Et sur ces paroles, elle rentra dans la dépense, prit un pain et le porta à la prétendue sorcière. En le lui donnant, Nalda lui dit d'un air souriant: — Tiens ma bonne Baugulfa, prends ce pain blanc pour l'amour de nous. — La femme regarda la jeune fille d'un œil joyeux et baisant la croix marquée sur le pain: — Va, dit-elle; sois bénie, heureuse enfant: il ne se passera guère longtemps que tu ne sois demandée par le plus beau et le plus riche garçon de Monte-Rosso; ni sort, ni maléfices n'atteindront jamais le seuil de ta maison.

Nalda revint en courant près de Justine, et lui narra le pronostic en souriant: — Ce pain blanc, ajouta-t-elle, mettra un peu nos enfants à l'abri des sorts. Si Diomara et Gandolfa, nos voisines, en eussent fait autant elles n'auraient pas eu à pleurer les leurs: mais quoi?.. au lieu d'accueillir Baugulfa avec bonté et de la régaler d'un bon pain, l'une lui lâchait aux trousses un gros chien de cour et l'autre lui refusa un peu de farine! les malheureuses! la sorcière se tourna vers leur maison, se mordit les doigts, les dirigea en corne contre elles et murmura dans ses dents je ne sais quelles malédictions. Deux jours après le bambin de Diomara, qui était une fleur, avec des joues de lait et de roses, et si gras qu'on eût dit un pain de beurre,

commença à frissonner, à trembler de tous ses membres, à refuser le sein, tellement qu'il devint malingre et sec, avec les lèvres blanches et minces, un teint cendré et les yeux cernés d'un cercle noir comme encre, qu'on eût dit un lézard transi. Quant au petit de la pauvre Gandolfa, il gonfla comme une outre, devint flasque, jaune; il avait les joues tombantes et mollasses, les gencives enflammées et roulait des yeux ternes et morts. La pauvre mère appela Eriberte, cette vieille qui sait les secrets de toutes les plantes, les vertus des minéraux, les mystères des contrepoisons; rien qu'à voir un enfant elle vous dira: Il a des vers, ou des achores, ou l'épilepsie, ou il est mal nourri, ou il a la tarentelle: or, Eriberte, en voyant le petit de Gandolfa, dit de suite: ce qu'il faut ici ce n'est pas des remèdes, mais des conjurations. — Elle trempa son doigt dans l'huile de sainte Justine, lui fit une petite croix au creux de l'estomac, et lui arrosa le visage d'eau bénite. Et miracle! cousine! la petite créature commença à se tordre comme une couleuvre, à vomir de la bave et de l'écume et à gémir comme quelqu'un qui râle: son cou se gonfla à l'étouffer et ouvrant la bouche elle se mit à rendre des rats morts, des lézards, des crapauds, des boules de poils, des fourchettes et des épingles, que c'était un vrai prodige! hein! où ces coquines de sorcières peuvent vous mettre un enfant! Dieu nous garde du diable: nous avons tout intérêt à faire bonne mine à Bau-gulfa (1).

(1) Ces superstitions règnent encore, même de nos jours, dans l'Erni-que: il y a une petite contrée du Val du Sac, qu'on prétend être le quartier général de ces sorcières: quand elles frappent aux portes, les mères cachent leurs enfants, et leur font de larges aumônes afin qu'elles ne jettent pas de sorts sur eux.

Tandis que Nalda racontait ces histoires, le père Iselbert arriva à la chaumière avec un architecte et des ouvriers, qui allaient visiter le mont de l'Are, pour chercher le site le plus convenable, les pentes les plus douces, les courants d'air les plus frais, le terrain le plus solide et le moins sujet aux filtrations ou au suintement souterrain qui eussent pu miner les assises; quand ils eurent bien examiné toute la contrée et sondé plusieurs tertres pour reconnaître la nature du sous-sol, ils se décidèrent tout d'une voix à choisir l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le célèbre monastère de Praglia, qui dans ces temps barbares prit le nom de Notre-Dame de *Prutalea*, sans doute à cause des prés qui s'étendent en avant du côté du couchant (1).

Pendant que les sondeurs foraient çà et là, le père Iselbert s'était un peu détourné pour venir causer avec la vieille Gilda: il la trouva assise à l'ombre: — Eh bien! la mère, je vous souhaite le bon jour: avez-vous dîné avec appétit? — Mieux que jamais, répondit Gilda: l'estomac digère encore bien, et s'il ne me donne pas de graisse, il me donne au moins la vie: ceux qui profitent le plus c'est Justine et les autres enfants de la maison qui sont forts et frais à plaisir. Bénissez-les, mon Père, afin qu'ils grandissent en bonté et en sagesse... — Et qu'ils vivent aussi cent ans, n'est-ce pas? interrompit le moine.

— Hé! hé! grâce à Dieu, reprit Gilda, j'ai atteint mes cent quatre ans, et pour le peu qu'il me reste à vivre j'aime à prendre ici un peu d'air au grand soleil. Dites donc, mon père: il nous est arrivé ce matin un pèlerin qui va à Rome: il est si jeune, il a un air si délicat et de si bonnes manières qu'on dirait vraiment un petit saint: voudriez-vous l'admettre dans votre société et le conduire à Pollirone d'où il pourra continuer son voyage?

(1) Pivetta ib. p. 34.

— Volontiers, ma bonne femme : frère Bernard doit précisément rester ici pour les travaux et nous devrions ramener son cheval haut le pied : où est votre pèlerin ? appelez-le.

Justine alla le chercher : en voyant son air gracieux et honnête Don Iselbert le reconnut pour un jeune homme de bonne famille, et lui dit : — mon jeune ami, comment vous nommez vous ?

— Lando, répondit la jeune fille. — Voulez-vous venir avec moi jusqu'au couvent de Pollirone ? — Grand merci, fit Yolande ; vous me rendrez un immense service. — Eh ! bien, ajouta Iselbert, soyez demain de bon matin sur le seuil de la maison, je vous prendrai en passant : je serai ici au point du jour.

Le lendemain effectivement ils se mirent en route : le moine faisait marcher Yolande à côté de lui, et chemin faisant il l'interrogeait : il apprit ainsi qu'elle venait de la Moravie et qu'elle avait traversé une grande partie de la Germanie : il lui demanda des nouvelles de l'empire : Yolande répondait à ces questions avec beaucoup de jugement et de discrétion, et déplorait beaucoup les désastres et la désolation que causaient au pays les guerres cruelles d'Henri contre la Saxe et la Thuringe.

— Pauvre Germanie ! dit Iselbert ; j'en ai bien pitié, c'est la nation la plus noble, la plus franche, la plus loyale d'outre-monts, et aussi la plus généreuse et la plus vaillante en guerre : Othon-le-grand, Eric-le-saint et Henri-le-noir l'avaient élevée à l'apogée de sa gloire et de sa puissance ; leur fils aujourd'hui, se plaît à l'opprimer, à la fouler aux pieds : le pis, c'est qu'il la tyrannise dans sa foi, dont aucun peuple n'est plus jaloux : il n'a pas eu honte de faire de l'Eglise le plus abominable marché, en trafiquant indignement des sièges épiscopaux, des abbayes, des prieurés, des ca-

nonicats, de l'administration des hôpitaux, de tout ce qu'il y a de saint sur la terre en un mot (1).

Mon enfant, de ce que tu vois tant d'abus des choses saintes il ne faut pas conclure pourtant que tous les ecclésiastiques soient avarés et cupides : n'oublie pas, je t'en prie, que l'homme est homme, et pour peu que l'impulsion et l'excitation s'ajoutent aux coupables penchants de sa nature corrompue, il est bien facile d'enfreindre la loi. Le monde a beau crier contre l'avarice et la cupidité des clercs : c'est lui qui est encore le plus cupide et le plus avare puisqu'il s'arroge à tout prix un pouvoir qu'il n'a pas, qu'il ne peut avoir que par la violence et l'abus de la force, celui de voler les biens de l'église et de les vendre au plus offrant.

Tu vois : l'Église dispense la grâce du saint Esprit en vertu de ses divines prérogatives et elle ne veut pas de salaire : elle condamne, elle anathématise au contraire quiconque ose le recevoir : elle répète ce que S^t Pierre disait au mage Simon qui voyant les apôtres donner le S^t Esprit par l'imposition des mains, vint le leur demander en leur offrant de l'argent en échange du même pouvoir : Pierre lui répondit avec indignation : *Soyez maudit, vous et votre argent, pour avoir cru que le don de Dieu fût chose vénale* (2). Mais la cupidité de quelques princes, s'arrogeant sous prétexte de feudes l'investiture des abbayes et des évêchés, a commencé à donner ceux-ci à prix d'argent. Or cette porte ouverte, l'ambition, l'orgueil, les passions les plus honteuses

(1) V. en Lambert (an. 1075) les rapines d'Henri, ses cruautés contre l'abbé Meinward de Reichenau, la vente de cette abbaye à Robert, abbé de Bamberg, qui lui en donna *mille livres d'argent très-pur*, et qui voulut plus tard acheter aussi l'abbaye de Fulde, en en expulsant le bon abbé Viderad : ce qui le fit excommunier : voir pour les autres simonies d'Henri IV, VOIGT Ch. IV.

(2) Act apost. C. VIII.

ne vont-elles pas se presser au seuil du sanctuaire pour s'attaquer à des dignités encore plus sacrées et plus augustes? Les princes ont trouvé une voie large et neuve pour grossir le trésor public du sang du Christ, et Simon le magicien excommunié par Pierre, a été recueilli et flatté par Henri! Qui a le plus de marcs d'or et d'argent à lui offrir, enjambe d'un coup la chaire épiscopale, il acquiert la science de l'enseignement d'en haut, la piété, le zèle, la sobriété, la douceur avec tout le cortège des vertus qui doivent faire de l'évêque le gardien et le tuteur du troupeau de Dieu. Et c'est bien cela, n'est-ce pas? Tous ces évêques et abbés trafiquants sont des loups et non des pasteurs, des maîtres d'iniquité et non de justice, des intrus et non des Aarons appelés, des antechrists et non les oints du Seigneur.

Le pape Alexandre II combattit ce monstre abominable jusqu'à la fin de ses jours: mais Grégoire VII n'aura point de repos qu'il ne lui ait tranché la tête et purgé l'Église de son souffle empoisonné. Et Henri? Henri ressuscite cette hydre: il se rit des anathèmes, et remplit de malédictions et de deniers ses coffres toujours épuisés par les guerres injustes et cruelles qu'il fait à ses sujets. Guibert, le porte-étendard des simoniaques, promet à Henri monts et merveilles pour qu'il le fasse pape: de là cet odieux attentat consommé à la Noël sur le saint Pontife: il eût voulu acheter la papauté pour dessacs d'or qui seraient bientôt fondus dans le creuset sans fond de l'insatiable Henri. Il n'est donc pas bien étonnant que toute l'Allemagne et l'Italie soient en effervescence, et que les clercs et les princes schismatiques fomentent l'agitation? Mais la grande âme de Grégoire domine la tempête, comme un rocher résiste aux fureurs de la mer, qu'il regarde de sa hauteur se déchaîner à ses pieds en flots

écumants qui se brisent avec un lointain murmure. Voilà mille ans que la mer mugit sous le rocher de Pierre, et plus elle bat ses flancs, plus il brille et s'embellit. Cent tyrans sont venus briser l'orgueil de leur couronne contre cet écueil, et quiconque voudra s'y heurter sera brisé. Henri a bien mauvais jeu : s'il s'obstine à assaillir la pierre angulaire, elle pourrait bien lui tomber sur la tête : c'est mon opinion, c'est celle de toute l'histoire. Savez-vous néanmoins ce qui m'afflige ? c'est l'oppression des peuples : les persécutions qu'on fait subir aux évêques et aux abbés fidèles, aux princes généreux qui consacrent leur dévouement au saint père Grégoire : on impose aux uns des tailles onéreuses, on opprime les autres, on les méprise, on les arrache de leurs sièges, on les met au ban de l'empire sans asile et sans refuge : car pour peu que le couvent qui les accueille et le prince qui leur donne asile, soient hommes de l'empire, le roi n'épargne ni menaces, ni vexations, ni violence pour les arracher même de ce refuge.

Le père Iselbert tourné vers son compagnon pour lui adresser la parole, vit à ces mots une grosse larme tomber sous son capuchon : il se tut, arrêta sa monture et voyant que le reste de la société chevauchait à une assez grande distance en arrière, il dit à voix basse : — Bon jeune homme, vous pleurez ; auriez-vous à regretter quelqu'un des vôtres, persécuté pour sa fidélité au Pape ? Dites-le moi en toute sécurité, car moi et tout le couvent de Pollirone nous avons pour maîtresse la grande comtesse d'Italie, l'invincible et religieuse Mathilde, dont les ancêtres fondèrent et dotèrent cette abbaye : elle-même nous protège et nous honore au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer (1). Cette hé-

(1) DONIZONE Vit. Mathild.

roïne est le soutien de l'Italie, la consolation des bons, le boulevard du saint Siège apostolique. Le pape Grégoire la nomme sa fille aînée, le bras le plus puissant pour sa défense, le bouclier le plus impénétrable où viennent s'émousser les traits ennemis. Mathilde seule résiste d'un cœur ferme à tous les assauts des flatteries, des séductions, des violences ouvertes de tant de princes qui lui font la guerre à cause de sa constance et de son respect inviolables au légitime successeur de saint Pierre. Sous l'égide de Mathilde nous pouvons sans crainte nous montrer les fils dévoués de Grégoire : or si vous avez quelque chagrin, vous pouvez vous en ouvrir à moi en confiance, soit pour votre consolation, soit même, si vous le désirez, pour obtenir le conseil et le secours de la comtesse, qui ne doit pas tarder à se rendre au couvent : c'est pour cela que notre abbé m'a recommandé de rentrer assez tôt pour m'y trouver lors de son arrivée.

Yolande ressentit une grande joie en apprenant qu'elle se trouverait bientôt en présence de cette illustre femme, qui remplissait le monde de son nom et qui était l'espérance de tous les gens de bien : l'abbesse Theutberge et l'abbé Dauffer en parlaient avec une profonde vénération, et l'applaudissaient souvent comme le salut de l'occident, pour avoir si énergiquement défendu, contre l'antipape Cadolaüs, le saint Pontife Alexandre II, comme elle défendait encore actuellement l'élection légitime et les magnanimes vertus de Grégoire. Yolande exprima donc au moine Iselbert sa tendre reconnaissance de la compassion qu'il témoignait pour ses douleurs, et continuant son rôle d'homme, elle ajouta qu'elle se sentait démesurément affligée du long et dur exil où gémissait son père, pour avoir soutenu avec une sainte constance le parti d'Alexandre et celui de Grégoire : que c'était précisément pour im-

plorer la miséricorde divine en faveur de son père, qu'elle avait fait vœu d'aller en pèlerinage à Rome. — Trois jours après, ils traversaient le Pô dans une nacelle et se rendirent au monastère où Don Iselbert présenta son pèlerin au vénérable abbé, en le lui recommandant comme un jeune homme vertueux et digne de sa sollicitude. L'abbé remit Yolande au père hospitalier qui la conduisit au quartier des pèlerins.

Un peu après le coucher du soleil, deux jours après l'arrivée d'Yolande, on vit s'avancer vers la porte du monastère un cavalier annonçant que la comtesse se trouvait à une demi-lieue de Pollirone. Alors l'abbé, à la tête des plus anciens religieux, descendit en coule, au-delà du pont-levis qui traversait les fossés du mur d'enceinte et tous allèrent attendre Mathilde, rangés au pied d'une croix de pierre qui se dressait au milieu d'un vaste pré. La cavalcade était précédée de cent cavaliers, le casque en tête et la lance au poing : venaient ensuite après un certain intervalle deux trompettes suivis de quatre massiers. A un trait de flèche de là s'avancait la comtesse, montée sur un genet blanc, toute enveloppée dans un large manteau de brocard d'or à ramages et coiffée d'une toque de soie bleue couverte par le capuchon du manteau. Elle avait des gantelets à larges manchettes de daim fermées par des boutons de filigrane enrichis d'émeraudes : aux pieds des souliers de maroquin rouge à pointe retroussée, armés d'éperons d'or relevés de petits diamants.

Derrière la comtesse venaient à droite le saint évêque Anselme et à gauche le grand Sénéchal, suivi du grand officier, du grand fauconnier, du maître de camp, des écuyers, pages d'armes et servants de haut lignage : la marche était fermée par un gros de cavaliers armés d'épées à deux mains et couverts de cottes de mailles très-fines à larges manches. L'abbé donna l'eau bénite

et tous se signèrent : Mathilde mit pied à terre dans le second cloître et fut conduite à l'Eglise, où elle assista au chant des complies, puis suivant son usage, elle se leva à minuit pour les matines (1).

Le lendemain après tierces, lorsqu'elle eut entendu la messe conventuelle, l'abbé et don Iselbert lui présentèrent le jeune pèlerin, et se retirèrent le laissant seul avec elle. Mathilde était belle ; ses traits extrêmement gracieux étaient empreints d'un noble sourire et d'une aimable dignité : quand elle parlait à quelqu'un la suavité de sa voix et la sérénité de son regard ne manquaient pas d'inspirer à ses auditeurs une affectueuse et confiante aisance (2). Lorsque Yolande fut devant elle, Mathilde la regarda de son œil vif et scrutateur en lui faisant une foule de questions auxquelles la jeune fille répondait avec une justesse et une raison qui inspiraient à sa noble interlocutrice un sentiment de tendresse et de compassion pour le jeune pèlerin : tout à coup elle l'interrompit : — Pourquoi, mon enfant, tenir ce capuchon si serré sur vos joues ? je vous prie de le rejeter en arrière, comme il convient de le faire devant votre souveraine.

La timide enfant baissa les yeux, devint rouge comme une cerise, et tout le corps saisi d'un tremblement involontaire, elle leva la main pour rabattre son capuchon : au même moment sa longue et abondante chevelure ramassée au sommet de la tête, se déroula sur ses épaules : la comtesse sourit avec bonté, la prit par la main et lui dit : — Je vous soupçonnais fort d'être une jeune fille : courage, mon enfant ; Dieu vous a menée à bon port, par sa grâce : dites-moi maintenant qui vous êtes, sans détours : votre langage m'a déjà dé-

(1) Doniz. vit. Mathild. II.

(2) Doniz. vit. Mathild.

montré que vous avez été élevée dans la fidélité et le respect envers le vicaire légitime du Christ, et vos traits et vos manières me confirment dans l'idée que vous êtes de noble sang.

Alors Yolande lui raconta en peu de mots ses malheurs : elle lui dit de qui elle était fille, et comment ne pouvant rejoindre son père en Bohême, elle avait dû entreprendre ce long voyage : elle la pria enfin de tenir caché le secret de sa position, de crainte du roi Henri et des ennemis de son père.

— Quoi ! s'écria Mathilde ; tu es la fille du comte Pandolfe de Groningue, que j'ai si bien connu dans ma première jeunesse, à la cour de ma mère Béatrix ! C'était le plus noble et le plus honnête chevalier de l'empereur Henri III, qui nous l'envoya plus d'une fois en mission secrète ! ma mère le tenait en haute estime, à cause de sa valeur et de ses vertus, et je suis on ne peut plus heureuse de pouvoir accueillir dans mes bras la fille de ce héros magnanime, depuis tant d'années persécuté pour l'Eglise de Dieu. Ne doute pas de ma discrétion : tu me tiendras lieu de sœur, et si tu le veux, de fille et d'amie de prédilection ! — En disant ces mots, elle lui jeta les bras autour du cou, la serra affectueusement sur son cœur, et embrassa avec effusion la pauvre Yolande qui pleurait sur son sein en lui promettant le dévouement et l'amour d'une fille et d'une humble sujette.

CHAPITRE XVII.

HENRI IV.

La petite île de saint Switbert, aujourd'hui Kaiserwerth, surgit au milieu du Rhin, dans un endroit où le fleuve élargi lui forme comme une couronne de ses flots limpides où se mirent les saules, les trembles et les peupliers qui bordent la rive; en 1062 cette petite île était une résidence impériale: on y voyait tout au milieu, s'élever un grand et somptueux palais: les salles richement décorées s'ouvraient sur les deux rives du fleuve et sur les collines voisines, dont les versants couverts de vignes, de vergers et de riches moissons formaient un harmonieux voile de verdure. Sur toutes les cimes se dressent, nobles séjours des Burgraves, des châteaux dont les donjons élancés et les murs hérissés de créneaux et de tourelles détachent sur le ciel leur sombre et pittoresque silhouette. Le palais de l'île est lui-même tout entouré de jardins, de bosquets, de volières, de parcs au gibier, et en face de chacune des quatre portes s'ouvre une longue allée d'arbres séculaires dont le feuillage forme une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

Cette magnifique maison de plaisance était occupée à l'époque dont nous parlons par un noble enfant avec sa mère. Un jour, on vit descendre sur le fleuve un charmant petit navire, tout couronné de fleurs: il mettait

le cap sur l'île et ne tarda pas à aborder dans une anse où il jeta l'ancre, en s'approchant en travers de la rive, sur laquelle s'abaissa un pont, couvert des plus fins tapis de Perse. Le vaisseau portait à la poupe une élégante tourelle divisée en petites chambres richement tendues de velours, de brocatelle et de satin bleu, jaune et rouge, d'où pendaient des cordelières de soie à glands d'or : des festons et des broderies d'un travail merveilleux rehaussaient les draperies. Le mobilier qui garnissait ces petits salons était un chef-d'œuvre de goût et de magnificence : ce n'étaient que bronzes ciselés et à jour, relevés de dessins d'or et d'émail ou couverts d'un vernis transparent : les plafonds incrustés d'ébène, de nacre et de corail offraient des caissons ornés de rosaces et de rinceaux habilement entrelacés. Aux fenêtres flottaient de petites tentes destinées à garantir l'intérieur des ardeurs du soleil et soutenues par de légers supports aux vives couleurs. Sur les balcons et à toutes les saillies, étaient posés des vases d'argent ciselés et burinés d'où s'élevaient des touffes de fleurs étrangères et indigènes qui exhalaient les plus suaves parfums : çà et là on voyait se jouer dans les barreaux dorés de leur élégante prison, des oiseaux au plumage varié qui mêlaient leur ramage aux douces harmonies dont faisait retentir les rives du fleuve, un chœur de luths, de harpes, de cithares et de flûtes, placé à la proue du bâtiment. Les rameurs et les matelots étaient uniformément vêtus de surtouts vert pomme et incarnat ; ils avaient des toques à plumes et des écharpes flottantes à la taille. Au sommet de la tourelle ondulait au souffle d'une brise légère la bannière archiépiscopale d'Hannon de Cologne, qui descendait en compagnie de plusieurs princes allemands, le cours tranquille du fleuve.

Le jeune maître de l'île se promenait en ce moment

dans le jardin : à la vue du beau navire qui entrait dans le petit port, il s'approcha de la rive; on l'invita courtoisement à visiter l'élégante embarcation : tout joyeux il traversa légèrement le pont couvert de précieux tapis et s'avança vers les riches appartements de la tourelle, où les princes et l'archevêque l'attendaient pour lui en faire les honneurs. Mais à peine fut-il à bord que le pont fut relevé, les rames frappèrent l'onde en cadence et le vaisseau sortant du port fendit de sa proue effilée le large du fleuve. L'enfant d'abord charmé, puis surpris en voyant filer la légère embarcation, passa bientôt à la colère et à l'idée d'une trahison.

A ce soupçon rien ne l'arrête : il s'élança de la tour, gagne le bord en deux sauts et se précipite au milieu du fleuve, en nageant bravement vers le rivage : mais ses vêtements l'empêchaient de lutter contre le courant et il allait disparaître sous l'eau, si le comte Egbert ne se fût jeté après lui, ne l'eût saisi par les cheveux et hissé à bord à l'aide des rameurs. A la vue de ce rapt audacieux et surtout de l'acte désespéré du jeune garçon, il s'éleva des rives couvertes de peuple un cri, un frémissement, une imprécation terribles, tandis que la mère, accourue à ce bruit et voyant l'esquif voler sur l'onde poussé par le vent et par les rames, exhalait un cri aigu, s'arrachait les cheveux et les yeux immobiles, hagards, pleins de larmes, appelait son fils unique qui du pont du navire lui tendait les bras en pleurant et en invoquant son secours.

Cette malheureuse mère est l'impératrice Agnès : le jeune enfant enlevé est le roi Henri IV à peine âgé de douze ans. L'empereur Henri III avait en mourant confié la tutelle du jeune Henri au Pape Victor II et à sa mère Agnès. Cette princesse gouvernait l'État avec beaucoup de sagesse, de justice et de paix, et elle élevait son fils dans tous les exercices qui convenaient

à un jeune prince appelé à prendre un jour les rênes d'un si vaste empire. Le Pontife Victor étant mort à son tour, l'impératrice qui tenait à s'entourer des lumières et des conseils d'hommes renommés pour leur sagesse, s'adjoignit de préférence à tous les autres Seigneurs l'évêque Eric d'Augsbourg, Prélat d'un caractère doux, d'un commerce aimable, d'un esprit élevé et libéral, de grand génie, et brillant surtout par ses éminentes vertus.

Mais l'envie, cette peste funeste des cours, ne pouvait se résoudre à voir de bon œil tant d'autorité concentrée entre les mains d'un seul homme : nombre de princes en briguaient le partage ; plus entreprenants que les autres Egbert, cousin du roi, et Othon de Bavière se liguèrent avec Siffroi, archevêque de Mayence et Adalbert de Brême, pour attiser le zèle ardent et sévère du saint archevêque Hannon de Cologne ; ils finirent par le convaincre qu'il était nécessaire de sevrer le jeune Henri de l'influence maternelle, si on voulait donner à l'Allemagne un roi d'un esprit élevé et d'un grand cœur, tel qu'il n'était pas possible de l'attendre des faibles mains et de l'infériorité morale d'une femme. Quant au moyen de mettre ce dessein à exécution, ils n'en trouvèrent pas de plus sûr que le rapt que nous les avons vus consommer, grâce au guet-apens du petit navire (1).

Cet enlèvement fut la source amère et empoisonnée de tous les égarements d'Henri. Il avait reçu de la nature le caractère généreux et fort du lion ; il n'en conserva que l'orgueil et la fureur ; le reste devint l'astuce maligne du serpent et la froide cruauté de l'hyène, combinées avec l'impétuosité du léopard : il n'en pou-

(1) Voir AVENTINO et LAMBERT. Aussi la note d'AUDLEY ch. II de l'hist. de Grég. VII de VOIGT.

vait être autrement. Les courtisans que lui avaient donnés les princes de l'empire étaient des hommes félons, ambitieux et cruels, qui pour mieux parvenir à ruiner l'état par la rapine et la vénalité des charges les plus importantes dans l'Eglise et dans l'empire, au lieu de former le jeune prince à la vertu, profitèrent de son naturel impétueux et mobile pour lui lâcher toute bride et le laisser s'emporter à son caprice. Le saint archevêque Hannon avait beau le reprendre, le gronder, le punir : ses adulateurs lançaient des épigrammes et des sarcasmes contre le saint prélat et engageaient son élève qui n'y était déjà que trop disposé, à ne tenir aucun compte de ce censeur âpre et rigide, de ce vieillard imbécile et radoteur : ils firent si bien que le jeune homme finit par perdre toute affection et tout respect pour son vénérable précepteur et par ne plus pouvoir supporter sa présence. Alors débarrassé de ce mentor importun, il se laissa emporter à tous les excès que lui inspirait son caprice et où l'entraînait l'impétuosité de son âge et des passions effrénées auxquelles il s'était abandonné dès ses jeunes années. Ses infâmes complaisants ne négligeaient rien pour éteindre dans son cœur tout sentiment de justice et de bonté ; ils en émoussèrent tous les germes, en l'endurcissant aux jeux cruels de la chasse, en le mettant en contact fréquent avec des hommes iniques, abjects, sans cœur, en l'habituant au mépris des choses saintes, en lui peignant sous d'odieuses couleurs les hommes voués à Dieu et généralement tout ce qui avait une réputation de sagesse ou de vertu (1). Rien ne pouvait résister à ses volontés, à ses caprices, à ses fantaisies ; il arriva même que le vénérable Hannon se trouvant obligé de

(1) BRUNO, *Hist. de bello Sax.* : Cet auteur affirme que le jeune roi agissait de manière *ut germina vitiorum adulationis aqua rigaret, et si quae virtutis fruges emergerent, amaritudine perversi dogmatis enecaret.*

le reprendre et de lui représenter ses écarts, le violent enfant entrât dans de tels accès de fureur qu'il sautait l'épée nue sur le saint vieillard, et que plus d'une fois il l'eût tué si ses barons n'eussent retenu son bras et ôté le saint prélat de sa vue (1).

Il s'associait pourtant chez lui, à ces malheureuses dispositions, des qualités naturelles qui l'eussent rendu les délices de l'Allemagne : mais bien des hommes qui l'avaient aimé d'abord, finirent par le prendre en haine et lui aliéner même ses plus anciens amis. Il était bien fait de sa personne et quand il paraissait en public, armé de sa cuirasse et de son casque à cimier, la visière levée, il avait une physionomie noble et aimable, qui invitait au respect et à l'amour : mais dans la maturité de l'âge ses vices l'avaient totalement défiguré : il avait alors l'œil farouche et cruel, les traits durs, le teint foncé, le visage sombre et contracté par l'ivresse des passions qui bouillonnaient dans son cœur. Pour mieux l'éloigner des affaires de l'état, ses courtisans étaient les premiers à offrir des aliments à ses passions : il n'était pré où il ne butinât ni fleur qu'il ne cueillit, de sorte que sa cour était devenue comme le sérail d'un sultan sarrasin (2). En outre quand Henri fixait pour quelque temps sa résidence dans un endroit, les villes et villages étaient traités par ses officiers et ses soldats, comme s'ils se fussent trouvés en pays conquis : paysans et citoyens étaient en proie à des exactions, à des outrages, à des rapines que la plume se refuse à décrire.

Henri pour échapper aux grands de l'empire, qui lui avaient intimé à la Diète de Treuver de chasser

(1) Le chroniqueur de Sigebert raconte ces excès, cités aussi par BARON: *annal.* 1065

(2) VOIGT ch. VI.

Adalbert de Brême et de ne plus gaspiller le trésor public ou de renoncer au sceptre, se rendit couvert de honte de Goslar à Hingelheim : suivant leur habitude ses soldats se débandèrent chemin faisant pour piller les maisons des habitants et outrager leurs femmes : mais le peuple indigné s'ameuta et tomba sur ces brigands, dont il fit un grand massacre, où périt entre autres le comte Werner, fidèle ministre de toutes les débauches du prince (1).

- Les grands barons voyant celui-ci se livrer à de si scandaleux débordements et espérant que le mariage pourrait l'arrêter sur cette pente fatale, l'amènèrent à la suite d'une grave maladie, à épouser Berthe, à qui il avait été fiancé par son père, princesse d'un esprit élevé et d'une rare beauté, qui semblait devoir mieux que personne satisfaire le roi et honorer son trône. Henri l'épousa en effet (2), mais à peine la posséda-t-il, qu'elle lui devint odieuse ; il ne fallait pas d'entraves, à cet esprit capricieux : autant sa femme méritait d'affection, autant il lui prodiguait de mépris et de dégoûts. Il voulait se défaire d'elle à tout prix ; mais comme il n'y avait aucun motif apparent de divorce, il tenta d'en faire naître par la trahison et offrit une forte somme à un de ses pages, s'il pouvait trouver moyen d'entrer dans la chambre de la reine. Le jour et l'heure étant arrêtés de commun accord, le roi se blottit derrière les rideaux de l'appartement le plus secret de la reine, qui par bonheur avait eu vent du complot. Quand l'impudent écuyer se présenta pour pénétrer dans l'appartement royal on lui ferma la porte au nez ; puis la reine fit visiter toutes les chambres par deux robustes filles d'honneur qui trouvant le roi

(1) LAMB. ann. 1066.

(2) LAMB. assigne l'an 1066 mais les autres historiens l'an 1067.

caché sous le rideau, tombèrent sur lui et lui administrèrent une si verte correction, qu'il fut plusieurs jours à s'en remettre: Henri fit étrangler secrètement le jeune page: c'était sa manière habituelle d'agir avec ses plus intimes amis, quand il avait eu recours à leur coopération pour venir à bout de ses abominations ou de ses perfidies (1).

Le roi voyant que l'astuce ne lui servait de rien, jeta le masque et voulut répudier ouvertement la reine Berthe: mais les archevêques et les prélats, d'accord avec les princes de l'empire s'y opposèrent énergiquement: Rome s'en alarma comme d'un scandale inouï dans la chrétienté, comme d'une souillure infâme à la majesté impériale et un sanglant outrage à toute la nation germanique. Henri s'obstinant dans sa haine, la reine pour ôter tout sujet d'animosité à son indigne époux, descendit volontairement du trône et se retira dans l'abbaye impériale de Loreschein, au grand chagrin de l'impératrice Agnès, qui gémissait de la dissolution et des déportements de son fils (2). Cependant les Saxons, les Thuringiens et les Souabes s'indignèrent hautement de voir le roi traiter si cruellement leur belle et malheureuse reine, pour s'abandonner sans frein à ses honteux plaisirs et couvrir d'opprobre les familles de ses sujets, qu'il privait des objets les plus chers et les plus sacrés de leur amour: après avoir assouvi sur ceux-ci ses passions dépravées, il les jetait en proie à ses impudents limiers qui se faisaient un jeu de leur honneur et de leur vie. L'inconduite du prince donna lieu à des tumultes sérieux de la part de ces peuples tyrannisés de mille manières et réduits aux extrémités du désespoir.

(1) BRUNON. *de bello Sax.*

(2) LAMB. ann. 1069.

Cette conduite odieuse à des peuples grossiers, mais jaloux de leur honneur, s'aggravait encore de perfidies et de trahisons qu'on eût réprochées même entre ennemis jurés et qui portaient une atteinte d'autant plus sensible à des vassaux loyaux et fidèles. En effet, Henri brûlant d'une haine secrète contre les Saxons et les Thuringiens, planta au cœur de ces fortes et vastes provinces, sous prétexte de se fortifier contre les Polonais et les Lithuaniens, des forteresses et des châteaux inexpugnables, qu'il fit édifier des propres mains de ceux dont il méditait l'extermination. C'est ainsi qu'il dressa sur la cime des monts, à l'entrée des vallées et sur des rochers inaccessibles les forts de Wigantenstein, de Moseburg, de Sassestein dans le comté de Hohenstein, de Spatemberg non loin de Sandershausen, de Heimemburg proche de Blankenburg, et dans la Thuringe ceux de Hasenburg, d'Honemburg et de Volkenroth sur les terres du Palatin Frédéric. Quand il les vit bien construits et bien fortifiés, il y plaça des garnisons d'hommes cruels et rapaces, qui s'abattaient sur la plaine comme des vautours, pour piller les fermes et dévaster le pays, tenant dans des alarmes continuelles les pauvres et pacifiques paysans, qu'ils dépouillaient sans miséricorde de leur petit avoir et dont ils souillaient la maison de toutes sortes d'infamies.

Tous ces griefs se compliquèrent encore du mépris, avec lequel le roi affecta d'accueillir le saint cardinal Pierre Damien, légat *latere*, qui, à la Diète de Francfort, lui intima au nom de Dieu et de l'Église de ne pas rompre le mariage qu'il avait solennellement contracté avec la reine, et de la rappeler sur le trône : tous les princes de l'empire adhérèrent à la sentence du Pape, et malgré ses répugnances Henri se vit forcé de s'y soumettre et de rappeler son épouse ; mais cette contrainte lui pesait tellement qu'à l'arrivée de la

reine, il esquiva sa présence en fuyant en Saxe. La tendre et bonne épouse le suivit pour implorer de lui un regard clément et une parole d'amour qu'elle ne put obtenir : il finit par céder cependant, pour se soustraire aux importunités des princes qui le suppliaient d'avoir pitié de la malheureuse femme ; mais il accueillit celle-ci avec un visage si dur, des yeux si farouches et un maintien si froid et si ennuyé, qu'on put bien juger de l'aversion qu'il éprouvait pour elle (1).

Les Saxons de leur côté, exaspérés des nouvelles vexations du roi, s'éloignèrent brusquement de lui, en le voyant faire si peu de cas de leurs princes et de leurs barons, dont il se moquait ouvertement et qu'il jouait comme des bouffons et des esclaves à la cour et dans les Diètes. La révolte fut terrible : le roi quand son armée fut battue, leur promit son pardon : puis lorsqu'ils eurent déposé les armes et qu'ils se furent loyalement fiés à la foi des traités et des armistices, Henri les assaillit à l'improviste, avec une cruauté tellement atroce qu'on frémit en lisant le récit dans les histoires de Lambert, de Brunon, d'Aventin et d'Usperg lui-même, parent et partisan de ce tyran odieux.

La cruauté qu'il faisait peser sur ses sujets s'aigrissait encore de la lâche dissimulation à laquelle il s'abaissait quand il avait le dessous et que les princes le tenaient si étroitement serré, qu'il ne voyait plus de salut possible. Il s'humiliait alors, il demandait pardon, il rejetait ses excès sur l'inexpérience de sa jeunesse, sur la légèreté de son esprit, sur les mauvais conseils de ses courtisans ; ces princes nobles et généreux, non contents de lui pardonner, lui rendaient des honneurs, comme à leur souverain et lui prêtaient

(1) LAMB. an. 1069. SIGONIUS, même année. AVENTINO.

l'hommage de leur foi : il leur en témoignait hautement sa reconnaissance, mais en même temps il levait sous main de nouvelles armées, puis au moment où les provinces étaient endormies sans défiance dans la sécurité et la paix, il fondait sur elles, saccageait les villes, pillait les campagnes, mettant tout à feu et à sang sur son passage, et cela avec un acharnement tel que peu de tyrans en ont déployé autant pour ruiner et exterminer des vaincus.

Il conclut un traité de paix avec la Thuringe : tandis que les preux chevaliers se reposaient sur la parole du roi, celui-ci assiége subitement les forts de Beichlingen et de Scherdingen, qu'il emporta sans résistance et d'où il marcha sur les autres forteresses qu'il prend de même et ruine de fond en comble. Cette déloyauté raviva les plaies encore saignantes : les Saxons et les Thuringiens tour à tour vaincus et vainqueurs avaient épuisé le roi et moissonné la fleur de ses légions : après la victoire de Hohenburg, Henri se porta sur la Saxe à la tête d'une armée nombreuse, pour dompter ce pays, qui désespérant d'avoir jamais la paix avec lui, se souleva en masse, et marcha à sa rencontre pour lui disputer le passage de l'Elbe (1).

A la vue de cette levée formidable Henri trembla, et prévoyant qu'il serait infailliblement écrasé s'il tentait la fortune des armes, il voulut recourir à des voies pacifiques, pour cacher sa faiblesse : il envoya au camp ennemi des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs : c'étaient les archevêques de Salsbourg et de Mayence, les évêques d'Augsbourg et de Wurzburg avec le prince Gothelon de Lorraine, homme de grand esprit, doué d'une puissante éloquence et très-consi-

(1) LAMB, 1075.

déré dans toute l'Allemagne. Ils furent accueillis avec beaucoup d'honneurs, et après de longues discussions la paix se conclut : mais les ambassadeurs demandaient que les princes saxons se présentassent au roi, et que pliant le genou devant lui, ils se déclarassent ses fidèles vassaux. A cette proposition un frémissement d'indignation parcourut tout le camp : *Henri ne les demande désarmés devant lui que pour les faire jeter au fond de ses donjons-et les maltraiter à son gré.* Les ambassadeurs avaient la parole sacrée du roi, qui leur avait dit de *s'entendre à tout prix avec les rebelles et qu'il regarderait leurs promesses comme inviolables* : ils se levèrent donc franchement en présence du camp; les évêques jurèrent sur leur croix et le duc Gothelon par Dieu et son épée, que César, après avoir reçu leur hommage dont il ne pouvait les dispenser comme vassaux, *laisserait leurs fiefs et leurs dignités aux grands, la paix et la liberté à tous.*

Alors les princes touchés des longs malheurs de leur patrie, du sort de tant de vieillards, de femmes et d'enfants, et considérant combien de sang et de larmes coûterait même la victoire, étouffèrent avec un magnanime effort la voix de leur fierté native et sacrifièrent à la paix la gloire de tant d'exploits, promettant aux Evêques et au Duc qu'ils étaient prêts à se soumettre à Henri . Le roi fit dresser son trône sous un pavillon, et les reçut entouré de ses princes restés fidèles, à la face de toute l'armée. Les délégués les plus illustres étaient Wezel, archevêque de Magdebourg, Buch, évêque d'Alberstadt, Othon de Nordheim, Magno Duc de Saxe, le comte Hermann, le Palatin Frédéric, Théodoric, comte de Catelemburg, Adalbert, Landgrave de Thuringe, les comtes Rudiger, Sitz, Bern et Bérenger, avec une foule d'autres nobles et barons, qui mettant le genou en terre devant le roi, le reconnu-

rent chacun en particulier pour leur Suzerain (1).

Mais quand le félon les vit à sa merci, il oublia ses serments, s'empara de leurs personnes, les jeta dans de sombres cachots, les confia à la garde de leurs plus cruels ennemis, confisqua leurs biens, et parcourut toute la Saxe en triomphe, apesantissant sur les villes tout le poids de sa fureur, et semant sur ses pas la terreur, l'incendie et la mort (2). Si en violant la religion des traités il s'était attiré d'abord la haine et le mépris de tous les princes, et particulièrement de Rodolphe de Souabe et de Berthold de Zahringen, sa félonie et sa trahison, le rendirent à tous un objet d'horreur. Pendant qu'il était à Nuremberg, il se présenta à l'assemblée des princes un noble et loyal chevalier, nommé Reginger, qui raconta aux Ducs Rodolphe et Berthold, comme quoi le roi lui avait donné l'ordre ainsi qu'à quelques autres, de les assassiner avec les autres princes, à Wurzburg, en se mettant aux aguets dans la salle où ils devaient se retirer après la séance, pour recueillir les votes. — J'eus horreur, dit-il, de tant de bassesse et refusai de me prêter à cette abomination : le roi indigné me chassa et il m'aurait mis à mort si

(1) *Adaperto capite, excalceatique in castra veniunt, Cæsaris pedibus accidunt, absque omni pactione deditionem faciunt.* (AVENTIN: et LAMB. *Ann : Sax : 1075.*

(2) Voigt après avoir raconté que Rodolfe, Duc de Souabe, Guelfe de Bavière, Berthold de Zahringen, et les autres grands princes de l'empire avaient promis leurs concours à Henri, pourvu qu'il se justifiait des injustices et des cruautés qu'il avait commises contre les Saxons, parle de la Diète de Corvey, où les archevêques de Mayence et de Cologne traitèrent de la paix avec ces derniers : il dit, que les Saxons connaissant l'inconstance et les trahisons d'Henri, réclamaient des otages : mais tandis qu'on discutait cette question l'empereur, ajoute Voigt, *ourdissait sous main une infâme machination, c'est-à dire d'exciter contre eux les Lithuaniens... Qui donc eût encore pu se fier à Henri?* — Chap. V. p. 303. Milan 1^{re} édit.

je ne m'étais enfui. — Les princes frémissaient à cette révélation : d'ailleurs, quelques jours auparavant Henri avait tué un de ses amis, de sa propre main et comme en jouant, et fait traîtreusement poignarder dans le bois de Harzbourg, le jeune Conrad, son secrétaire privé : ils signifèrent donc au roi qu'à partir de ce moment, ils se regardaient comme relevés de tout serment de fidélité, attendu qu'il avait commis un infâme parjure et préparé un si noir attentat contre eux-mêmes, et ils lui dénonçaient que ni en paix, ni en guerre, ils ne voulaient plus avoir rien de commun avec lui (1).

Ses perfidies allaient bien plus loin encore, à l'égard des choses sacrées : Henri IV fut toujours l'ennemi le plus irréconciliable de l'Eglise, et il exerçait contre elle avec un redoublement de malice, la déloyauté dont il usait avec les princes et ses vassaux. Il n'en faudrait pas d'autres preuves que cette longue suite de félonies, de mensonges, de calomnies et de trahisons ouvertes par lesquels il se signala durant tout le pontificat d'Alexandre II. Ce prince rebelle à l'Eglise ne changea pas de conduite sous Grégoire : il le berçait de vaines promesses qu'il ne tenait jamais : ses discours et ses actes fardés d'hypocrisie, affichaient des protestations de dévouement et d'un respect tout filial, tandis que dans son cœur il se jouait du saint Siége en trafiquant des diocèses et des couvents de la Germanie, en vendant au plus offrant les évêchés et les abbayes, en dépouillant les menses épiscopales et les monastères, de leurs patrimoines et de leurs re-

(1) L'annaliste Saxon dit à propos de ses félonies : *Quia nefanda supra nefandiora generant homicidia, erat omnibus horribiliter crudelis, sed maxime familiarissimis suis. Nam, dum quis securus sui de aliorum morte tranctanti favebat, mortem pati cogebatur, quam non timebat.* Annal. Sax. an. 1068.

venus qu'il dispensait à son caprice aux plus hideux auteurs de ses monstrueuses débauches; c'est au point que Voigt lui-même affirme que « Henri IV ne respectait rien de ce qui émanait du S^t Siège Romain; il se moquait de ses exhortations comme de ses décrets, et disait que nulle autorité de la terre n'a le pas sur l'empereur de Germanie. » (page 428.)

Cependant, en se voyant menacé de la révolte des Saxons et des Thuringiens, abandonné des princes mécontents de sa tyrannie, entouré de peuples irrités de ses profusions et de ses cruautés, en voyant chanceler sur son front cette couronne qu'il y croyait si inébranlablement affermie, ce fourbe insigne commença à faire de sérieuses réflexions sur son péril, et reconnut qu'il ne lui restait de plus sûre ressource, que de se ranger sous l'égide du Pape Grégoire. Il affecta donc une pieuse componction, écrivit au saint père cette lettre célèbre dans les annales de l'hypocrisie humaine, où il s'avouait coupable de crimes bien horribles et disait (1): — « Qu'ayant obtenu de Dieu la couronne, il n'avait pas toujours porté au sacerdoce le respect qui lui est dû, qu'il avait méconnu ses droits sacrés, et plus

(1) En voici quelques fragments originaux que LABBÉ nous a conservés avec d'autres. Conc. x. 29.

Sed nos qui, Deo annuente, regni aliquandiu iam sortimur ministerium, sacerdotio (ut oportuit) per omnia ius et honorem non exhibuimus legitimum.

Nunc... in nos reversi, peccata nostra, priores vestræ indulgentissimæ paternitati nos accusando confitemur; sperantes de vobis in Domino ut apostolica vestra auctoritate absoluti iustificari mereamur.

Heu! Criminosi nos et infelices! partim pueritiæ blandientis instinctione, partim potestativæ nostræ et imperiosæ potentia libertate, partim etiam eorum quorum seductiles nimium secuti sumus consilia, seductoria deceptione peccavimus in cælum et coram vobis, et iam digni non sumus vocatione vestræ filiationis. Non solum enim res ecclesiasticas invasimus, verum quoque indignis... ecclesias vendidimus, etc. etc.

souvent tiré l'épée pour opprimer l'innocence que pour châtier les coupables ; qu'aujourd'hui touché de la grâce divine, repentant et rentrant en lui-même, le front courbé dans la poussière il confessait à Sa très-indulgente Sainteté ses égarements passés, espérant qu'après avoir obtenu de l'autorité apostolique le pardon et l'absolution de ses crimes, il en recevrait aussi la justification de Dieu Tout-Puissant. Hélas ! s'écriait-il en gémissant, hélas ! de combien d'iniquités je me vois couvert ! j'ai prévarié tantôt par légèreté de jeunesse, tantôt poussé par l'orgueil et la licence du pouvoir, tantôt entraîné par les séductions des flatteurs et des adulateurs les plus détestables ! oui ; j'ai péché devant le ciel et devant Vous, ô mon Père, et je ne suis pas digne d'être appelé Votre fils ; car j'ai non-seulement volé les choses consacrées à Dieu, mais j'ai vendu des Eglises à des hommes indignes, simoniaques, dissolus, et je n'ai pas défendu, comme je le devais, les sièges épiscopaux, contre les rapines et les violences des impies ! Et comme je ne puis remédier aujourd'hui à tant de maux et de dommages, je recours à Vous, à Votre Dignité, à Votre conseil et à Votre assistance en Vous promettant le respect le plus scrupuleux et la plus humble obéissance en toutes choses. »

En recevant cette épître, le saint Pape Grégoire se sentit le cœur inondé de joie : il fit part à la comtesse Mathilde et à plusieurs archevêques et princes d'Allemagne des grandes espérances qu'il concevait du retour sincère de César. Le digne Pontife jugeait l'empereur d'après sa propre candeur et dans la loyauté et la droiture de sa conscience : il ne tarda pas à s'apercevoir de son illusion. Henri ayant présenté la bataille aux Saxons et les ayant vaincus, reprit toute son arrogance, et après s'être vengé sur ses vassaux, il té-

moigna de rechef de son animosité contre l'Eglise. Hermann, évêque de Bamberg, ayant été déposé comme simoniaque par le souverain Pontife, Henri nomma de son propre arbitre à ce siège important, Rupert de Goslar, homme de réputation infâme, que le peuple regardait comme le principal conseiller de la tyrannie et des vexations impériales (1). La mort ayant encore enlevé l'abbé de Fulde, qui était le monastère le plus célèbre de l'Allemagne, Henri convoqua le chapitre pour nommer un nouvel abbé; tandis qu'il mettait cette mitre aux enchères, il aperçoit hors de la salle le moine Ruttelin d'Hersfeld, venu à l'abbaye pour affaires: il l'appelle, lui passe l'anneau au doigt et lui remet le pastoral en le saluant abbé, au grand étonnement de toute l'assistance et surtout du pauvre moine (2). A la mort de l'abbé Ulrich de Lorsch, les moines avaient également proposé à Henri un homme très-recommandable par sa science et sa vertu: le prince, dans un accès de bizarrerie, voyant un jeune moine accroupi dans un coin, lui dit: — Hé! là, viens ici. — Le moine accourt tout tremblant — Est-ce moi que vous appelez, sire? — Oui, mets-toi-là: — et il lui donne l'investiture de l'abbaye (3). Plus souvent il vendait les sièges épiscopaux et pourvu qu'un misérable ambitieux lui offrit une grosse somme d'or, il l'intronisait sans plus ample cérémonie et lui donnait l'investiture; seulement il arrivait parfois qu'un autre se présentât: — Sire, disait-il, en voulez vous mille marcs de plus? — et Henri cassait le premier pour installer l'autre. De sorte que le peuple chrétien avait deux évêques à la fois, sans savoir auquel obéir (4).

(1) LAMB. 1075. Chron. Aug.

(2) Ann. Sax. 1076.

(3) LAMB.

(4) BRUNO, *de bello Sax.*

A ces sacrilèges vinrent se joindre les doléances, les dénonciations, les accusations des Saxons, qui se plaignirent au Pape des excès de tyrannie et d'impiété de leur souverain, en attestant: que le gouvernement de l'empire était livré au caprice d'hommes obscènes et de femmes perdues, dont Henri prenait le suffrage pour les élections des évêques, des prélats et des abbés, au grand scandale des fidèles (1). Le Pape n'ignorait pas ces énormités, et bien avant les plaintes des Saxons, il avait écrit à Henri en termes graves et sévères, qu'il eût à s'abstenir de ces excès et à rentrer dans l'obéissance de l'Eglise, l'avertissant en outre, qu'il n'était pas permis d'avoir un commerce familier avec les hommes excommuniés par les synodes et condamnés par le vicaire du Christ: il l'exhortait à se convertir et à se confesser à un évêque, qui eût le pouvoir de l'absoudre de tant de crimes.

Après la démarche des Saxons, Grégoire lui écrivit de nouveau, en lui signifiant péremptoirement de rendre aux évêques qu'il tenait prisonniers ou au ban de l'état, la liberté en même temps que les biens qu'il leur avait confisqués et les églises qu'il leur avait enlevées: que si, après tant de prières, d'admonitions et de commandements, il s'obstinait à se montrer contumace aux décrets du père des fidèles et à persister dans ses relations avec les réprouvés, le glaive de saint Pierre le retrancherait lui-même du sein maternel de l'Eglise (2). A cette menace d'excommunication Henri fut d'abord intimidé, puis enflé de l'orgueil de ses victoires, il en conçut un violent dépit, et pour prouver au Pape qu'il ne craignait pas plus ses censures qu'il

(1) HERM. CORNER *Chron.* an. 1075, dit: *Plura scandalosa et enormia contra ipsum testati sunt.*

(2) BRUN. p. 121.

ne respectait son autorité, l'archevêque de Cologne Hannon étant venu à mourir, il élut et investit de ce siège Idolfe, son chapelain, homme de vile naissance, et cela, malgré le clergé et le peuple, et au mépris des canons (1).

Cependant les légats du pape intimèrent au roi la citation de comparaître devant le concile de Rome, pour se purger des accusations des Saxons, sous peine d'être déclaré rebelle et déchu de ses droits à la couronne. A ces mots, Henri entra dans un rage violente, chassa les légats, expédia des courriers à tous les évêques et les princes de son parti et convoqua le conciliabule de Worms, où il fit publier les calomnies les plus noires et les plus absurdes contre saint Grégoire, qu'il traitait de *simoniaque, nécroman, prêtre de rites infâmes, assassin, adultère, impudique, incestueux, hérétique, adorateur de Satan*. Henri qui connaissait bien la sainteté de Grégoire riait dans son cœur de ces sottises extravagances; mais les évêques, en étant venus à proclamer la déposition du pape, il fut le premier à souscrire à leur déclaration (2). Après ces fureurs, César envoya les décrets sacrilèges de Worms aux évêques schismatiques d'Italie, principalement de la Lombardie et de la marche d'Ancône, lesquels jurèrent également de ne plus reconnaître l'autorité de Grégoire. Lui-même eut l'impudence d'adresser au souverain Pontife une épître injurieuse où après avoir répété les grossiers mensonges des réprouvés de Worms, il ajoutait : — Moi, roi de Germanie, je prononce ta déchéance de tous les droits papaux que tu as usurpés et je t'enjoins de des-

(1) LAMB. dit : — *Consulta. talem successorem ordinare satagebat, cuius facilitate ad omnia quae vellet pro libitu suo abuti posset.*

(2) SIGON. ad ann. 1076. CHRON. USP. 1076.

ceudre du siège de Rome (1). — Il écrivit en même temps aux Romains d'arracher Grégoire du trône pontifical.

Sur ses entrefaites le saint Père avait assemblé à Rome un concile : pendant la première session, tandis que le Pape siégeait entouré des évêques, du préfet de Rome, des nobles et du peuple, on vit se présenter devant cette auguste assemblée Roland, prêtre schismatique de Parme, qui cria avec arrogance au souverain Pontife : — Je suis légat du roi Henri et vous somme en son nom de descendre de cette chaire que vous avez usurpée — puis s'adressant aux évêques : — Je vous enjoins au nom de César de vous présenter pour la Pentecôte à son trône, afin de recevoir un Pape de ses mains, attendu que celui-ci n'est pas un pape, mais un loup rapace — et en disant ces mots il jeta à Grégoire la lettre d'Henri.

A ce langage forcené une incroyable colère s'empara de toute l'assistance : les nobles romains avaient tiré l'épée pour mettre en pièces l'impudent messenger, mais le saint Grégoire lui fit un bouclier de son propre corps et s'écria : — Ne versez pas le sang dans l'église de Dieu ; mais attendez avec courage, je vous en conjure, l'heure de la persécution — et ce disant, il ouvrit d'un air serein la lettre d'Henri et la lut à haute voix. Le Pape voyant les évêques émus d'une si vive indignation, ne voulut pas continuer la session ce jour-là et la remit au lendemain. C'est alors que dans la sainte assemblée, il excommunia solennellement Henri et ses principaux complices au conciliabule de Worms : puis il notifia aux archevêques et aux princes allemands les hautes et fortes raisons qui l'avaient déterminé à cet acte énergique, mais nécessaire pour le maintien de

(1) PAUL BENRIED. *ann. Sax.* 1076.

l'unité de l'Eglise : saint Grégoire relevait principalement dans cette lettre que César, toujours prometteur en paroles, foulait aux pieds les lois divines en faisant le plus abominable trafic des ordres sacrés et des choses saintes, et qu'il était tombé dans un tel abîme d'iniquité, qu'il s'efforçait aujourd'hui de rompre l'unité ecclésiastique, c'est-à-dire, de démembrer le corps du Christ.

Les foudres de Rome ébranlèrent toute l'Allemagne et la frappèrent d'une douloureuse impression : Henri lui-même resta tout abattu à la première nouvelle : il se trouvait en ce moment à Utrecht, pour les fêtes de Pâques : Guillaume, évêque de ce siège et très-hostile à Grégoire, rassura le roi, l'engagea à ne pas craindre les censures papales, et le jour de la fête, il monta en chaire pour exhaler sa bile contre le pasteur suprême qu'il appelait un parjure, un adultère, indigne de la tiare, ennemi de Dieu, homme abominable et exécration. Puis non content de cet esclandre, il se mit en présence de tout le peuple à tourner en ridicule sa personne sacrée et son excommunication. Mais à peine le prélat fut-il descendu de la tribune que des douleurs atroces s'emparèrent de lui ; dans ces accès déchirants on le voyait se débattre et se tordre en rétractant les calomnies qu'il avait vomies contre Grégoire et en s'avouant coupable des péchés du roi et du scandale donné aux fidèles ; un courtisan d'Henri étant venu le visiter, il lui dit d'une voix mourante :— Dites à votre roi que lui, et moi et tous les artisans de tant d'iniquités, nous sommes perdus ! — Et se tournant vers les clercs qui entouraient son lit :— Jé suis damné, leur dit-il, ne priez pas pour moi. — Et il mourut en désespéré. Plusieurs autres évêques du conciliabule de Worms furent punis de la même manière, entre autres Bernard de Wisnie, Heppon de Zeitz et le duc Gothelon, qui s'enfonça un

morceau de bois dans le corps en s'asseyant à la garde-robe et qui mourut misérablement.

Ces châtimens soudains de la vengeance céleste redoublèrent l'épouvante dans toute la Germanie, déjà terrifiée de l'acte de rigueur du pape: envoyant le courroux de S^t Pierre les princes consternés et les évêques tremblants se convertissaient à Dieu et au Pape, et faisaient le pèlerinage de Rome pour solliciter l'absolution de leurs crimes. Ceux-mêmes qui gardaient en prison les princes et les prélats saxons dont Henri s'était emparé par trahison les relâchèrent à l'insu du roi: deux jeunes frères Théodoric et Guillaume, fils du comte Géron, brûlant de l'amour de leur patrie qui gémissait sous le joug d'Henri, parcoururent la Saxe, en l'excitant à secouer une si dure et si cruelle servitude. Les princes délivrés, les jeunes gens courageux, les amis des Saxons se rallièrent à la voix des deux frères et tout le peuple reprit les armes. Alors la Saxe poussa son cri de guerre: les amis les plus fidèles d'Henri, l'abandonnèrent malgré ses larmes hypocrites, pour protester de leur dévouement et de leur obéissance au vicair du Christ. Les premiers qui le quittèrent furent Rodolphe de Souabe, Berthold de Carinthie, Adalbert de Wurzburg, Hermann de Metz et Guelfe de Bavière, qui organisèrent une ligue entre eux au cœur de l'Allemagne. Henri se voyant réduit à une si fâcheuse extrémité, fit aux Saxons de grandes promesses d'amour: mais ceux-ci qui avaient si souvent expérimenté sa mauvaise foi à leurs dépens, demeurèrent sourds à toutes ses prières; il convoqua une diète à Worms et y invita tous les princes, mais personne ne s'y présenta: au contraire Rodolphe, Guelfe, Berthold et Adalbert se réunirent de leur côté à Ulm, et engagèrent tous ceux qui avaient à cœur la gloire de l'empire et la paix de l'Église à se rassembler dans la quinzaine

au palais de Treuver, pour discuter en parlement le choix d'un nouveau monarque, au cas où Henri refusât de se réconcilier sincèrement avec le S^t Siège, de chasser d'auprès de lui ses concubines, les excommuniés et ses mauvais conseillers, de rendre les églises à leurs pasteurs et de jurer enfin de traiter ses sujets en père et non en tyran. En même temps ils délèguèrent au saint Père, le comte Mangold de Varingen et Eudon, archevêque de Trèves, pour lui notifier les conclusions de Treuver et inviter Sa Sainteté à une Diète générale de tous les états d'Allemagne et d'Italie, qui se tiendrait à Augsbourg.

La Diète d'Augsbourg était fixée au deux février : saint Grégoire malgré son grand âge, les rigueurs de la saison et la longueur du voyage, à travers des montagnes couvertes de neige, promit de s'y rendre, dût-il lui en coûter la vie. Il tint parole, et se mit en route vers la mi-décembre avec une grosse escorte de guerriers toscans, que la comtesse Mathilde avait envoyés à sa rencontre. Henri, de son côté, voyant que les mois s'envolaient rapidement et que s'il laissait s'achever l'année de l'excommunication, il serait déchu de tous les droits de la couronne, aux termes de l'antique loi germanique, prit la résolution de se rendre en Italie, d'aller au devant du pape, de tomber à ses pieds et de se faire relever de l'interdit. Il ne perdit pas de temps, partit subitement de Spire et se mit en route pour la Lombardie à travers la Bourgogne.

Le lecteur en voyant le portrait que nous avons tracé de ce prince, se sera dit peut-être que l'auteur de ce tableau s'est plu à charger sa palette des plus sombres couleurs, pour représenter un type sinistre et cruel, un tyran par excellence, un Néron du XI^e siècle, et qu'il n'a rien épargné pour pousser ses effets au terrible et à l'odieux. Cependant ce ne sont encore que

les linéaments et l'esquisse d'un profil ébauché à grands traits, sans carnation, sans âme. C'est une ombre du portrait que nous en a laissé, non pas un hypocrite, un *papiste*, un moine obscur et ignorant du moyen âge, mais un homme d'un génie élevé, d'un jugement sain, d'une érudition vaste et sûre : un observateur sagace de l'époque qu'il a entrepris de décrire; un cœur fort indifférent au triomphe de l'Eglise catholique, à laquelle il n'appartient pas et à la gloire d'un pape, dont il récuse l'autorité : mais ami de la justice et intègre champion de la vérité, bien qu'en sa qualité d'Allemand il doive, semble-t-il, se montrer peu impartial quand il s'agit de l'honneur de son pays et de la réputation d'un empereur d'Allemagne : cet homme en un mot, c'est le protestant Jean Voigt, esprit éminent, élégant écrivain, qui a emprunté aux amis et aux ennemis d'Henri tous les matériaux que pouvait lui offrir la plus sévère critique de l'histoire, pour tracer un portrait ressemblant et naturel. Si le tableau est repoussant, ce n'est pas la faute de Voigt ni la nôtre : nous avons voulu surtout tirer de la déloyauté d'Henri, un juste argument pour la défense de Grégoire, que nombre d'écrivains, soit légèreté, soit malice, ont taxé d'orgueil, d'arrogance et de cruauté exagérée, pour n'avoir pas ajouté foi à un prince qui se faisait un jeu de sa parole, et pour avoir différé trois jours de l'admettre au pardon, à Canossa. Les présomptions du Pape n'étaient que trop fondées : Henri, après tant de supplications, de protestations et de larmes, fut à peine relevé de son excommunication par Grégoire, à l'intervention de la comtesse Mathilde, qu'il leur tendit au delà du Pô, de nouveaux guet-à-pens pour s'emparer de leurs personnes et les mettre à mort.

CHAPITRE XVIII.

GRÉGOIRE VII.

Entre le lac de Vico et Viterbe, au pied des monts Ciminus, règne un grand mouvement de guerriers, de troupes, de chevaux : de jeunes montagnards courent sur les éminences, grimpent sur les pics les plus élevés des rochers pour découvrir au loin la plaine dans la direction des vallons qui sillonnent le pays de Rome à Ronciglione : on voit s'avancer à la tête de leurs hommes d'armes et de leurs courtisans, les seigneurs de Spolète, d'Amalia, de Pérouse, de Camerino et des autres baronnies vassales de la grande comtesse d'Italie, tous en pompeux équipage, montés sur de nobles destriers et sur des palefrois magnifiquement harnachés de caparaçons à mailles d'acier et à plaques d'argent et de housses flottantes chamarrées de broderies d'or, qui descendent jusqu'au jarret. Devant chacun d'eux marche un enseigne portant la bannière de son fief ; des pages en surtout de drap d'or et d'écarlate, tiennent en main des coupes et des vases remplis les uns de monnaie, les autres de viandes, de pâtisseries et de vins exquis. Tout à coup les vedettes qui sont sur les hauteurs agitent leurs bannières blanches et toutes les troupes massées au pied de la montagne poussent un

grand cri : *le voilà ! le voilà !* à ce signal, elles se rangent en bel ordre le long de la grand' route et attendent.

C'étaient les guerriers toscans que la comtesse Mathilde avait expédiés de Lucques, de Pise et des autres villes de la Toscane pour escorter et rehausser le cortège du souverain Pontife Grégoire VII, qui venait de Rome avec une grande suite de cardinaux et de prélats, pour assister en personne à la Diète d'Augsbourg, où l'avaient instamment invité les princes allemands. Quand les guerriers le virent arriver au bord du petit lac de Vico, ils poussèrent de joyeuses acclamations, en frappant de l'épée sur leurs écus : les barons se portèrent en avant, descendirent de cheval et mirent un genou en terre devant le souverain Pontife : ils lui baisèrent le pied et lui offrirent ensuite leurs présents. Le Pape les accueillit avec bonté, les bénit, et fit placer à ses côtés les sires de Spolète et de Camerino, qui ne voulurent pas remonter à cheval, et conduisirent sa mule par la bride jusqu'au haut de la montagne où ils cédèrent cet honneur aux Viterbiens, qui s'étaient empressés d'accourir au-devant du cortège avec une belle troupe de cavaliers.

Saint Grégoire portait un grand camail fourré de vair et bordé d'hermine : il avait endossé, pour se garantir de l'âpreté du froid, une large cape de drap doublée de peau d'agneau : des gants de peau de lièvre et des brodequins à houseaux fourrés de laine, complétaient ce costume d'hiver : malgré ces précautions, le saint vieillard avait beaucoup souffert au milieu des montagnes, de la neige et des bises glaciales qui tourbillonnent sur leurs cimes désolées : mais cet esprit d'une trempe vigoureuse, n'était pas fait pour céder ni à la malignité des hommes, ni aux obstacles de la nature. C'était un homme d'une belle et sévère prestance, à l'œil vif et serein ; assez petit de taille et

musculeux : sa barbe coupée à un demi pied du menton et arrondie, lui donnait un air majestueux et robuste : il avait le front élevé et lisse, la tête large, un peu chauve sur le devant : son aspect inspirait vite la confiance et le respect, et son organe à la fois doux et sonore, avait un charme et une persuasion qui lui gagnaient tous les cœurs. Ses manières n'avaient rien de grossier ni de rude : elles offraient cet heureux mélange de majesté et de douceur, qui résulte de la grandeur tempérée par l'humilité, et de l'énergie adoucie par la charité de Dieu, dont cette belle âme était consumée.

En lisant son histoire avec calme et impartialité et en examinant un à un tous les actes de cette vie si agitée, on trouve chez Grégoire un cœur de bronze, une ardeur de lion, une activité inconcevable, un esprit ferme et sûr, et avec tout cela la douceur de l'agneau, la simplicité de la colombe, la tendresse d'une mère : cet œil, dont le regard impérieux foudroyait les tyrans, s'abaissait avec bonté sur les pauvres, et versait des larmes de douceur et d'amour dans l'oraison. La liberté de l'Eglise fut l'unique désir de sa vie, et toutes ses pensées, toutes ses actions, tous ses discours n'eurent jamais d'autre but : pour l'Eglise, il offrait sa poitrine aux glaives et livrait son âme à de suprêmes combats. Les rois chrétiens avaient en lui un rempart contre l'indocilité des peuples, et les peuples un défenseur contre l'oppression des rois : malgré l'amertume dont abreuyaient son âme les continuels déportements d'Henri, qui s'arrogeait en Allemagne le Pontificat suprême sur les sièges épiscopaux et les biens de l'Eglise, il ne laissait pas que d'envoyer ses légats et ses lettres aux rois de Norwège, de Danemarck, de Suède, d'Angleterre, de France, de Hongrie, de Bohême et des Espagnes, comme si chacun d'eux eût été

l'unique objet de ses préoccupations et de sa sollicitude paternelles. Les temps étaient durs cependant et féconds en rébellions: c'étaient tantôt des princes, tantôt des évêques qui méconnaissaient l'autorité du vicaire du Christ, et qui refusaient d'obéir ou de se soumettre au chef et au maître de l'Eglise: Grégoire toujours inébranlable résistait comme un mur d'airain aux attaques des méchants et à l'orgueil des rebelles.

Un homme se trouvait alors, dont l'acharnement à se heurter à la pierre du Vatican, ne pouvait manquer d'attirer un jour sur lui la vérification de cette menace du Christ: *Je suis la pierre, et quiconque y donnera de la tête, sera brisé et écrasé par elle*: Dieu réservait à Grégoire la gloire de voir humilié à ses pieds cet homme qui durant tant d'années l'avait opprimé, et méprisé en sa personne le Christ lui-même: mais le saint Pontife étranger à toute arrière-pensée d'ambition, n'avait entrepris ce long et pénible voyage, que dans l'unique espérance de ramener à de meilleurs sentiments ce monarque égaré et de contribuer à rendre la paix à l'Eglise et la tranquillité à l'Allemagne, déchirée par les plus tristes dissensions. Cette idée sublime lui avait fait mépriser le passage des Apennins pour gagner la Lombardie et les dangers plus terribles des Alpes, qu'il devait traverser pour se rendre en Allemagne.

Arrivé à Viterbe il reçut l'hommage des barons d'Orte, de Bevagne et de Corneto, au milieu d'une immense multitude qui était accourue sur son passage, bravant les glaces et les neiges, pour avoir le bonheur de contempler ses traits et de recevoir sa bénédiction apostolique: le saint Pontife eut d'ailleurs cette satisfaction bien douce à son cœur dans tous les endroits qu'il traversait: la foi et l'amour de ces simples montagnards le consolaient de l'orgueil et de l'arrogance des grands,

qui méprisaient dans le vicaire de Dieu, le censeur et le juge austère de leurs crimes. Il s'arrêta à Bolsena, pour visiter le tombeau de sainte Christine, martyrisée dans l'antique cité de Tiro, assise sur la rive opposée du lac : de là il se rendit à l'église collégiale érigée par la comtesse Mathilde et y reçut le clergé de la ville ainsi que celui de Soana, sa patrie, qui peut se glorifier à juste titre d'avoir donné au trône de saint Pierre un grand saint, un grand pape, et le plus grand homme de son époque.

Sur la rivière de la Paglia étaient accourues d'Acquapendente et de tous les châteaux dont les tours se dessinent sur les flancs boisés de l'Apennin, du côté de Radicofani et de Sainte-Flore, de nombreuses troupes d'hommes à pied et à cheval, pour assurer le gué de la rivière en enlevant du passage les pierres que les inondations y roulaient, affermissant les rives et en aplaissant l'accès. Quand le pape arriva en cet endroit vingt-quatre cavaliers se placèrent dans le fleuve, sur deux rangs se faisant face et y plantèrent leurs lances en s'y appuyant le bras : le pape entra dans l'eau, soutenu par des Montagnards de haute taille qui tenaient la bride de sa mule et relevaient les étriers pour l'empêcher de se mouiller : tout en marchant à travers les ondes, ils baisaient les pieds du saint Père et lui criaient : *Courage, saint Père, ne craignez rien* ; ils arrivèrent ainsi sur l'autre bord où le cortège fit une halte : le Pape leur fit distribuer quelques marcs d'argent par son aumônier, ainsi que du pain et du vin, qu'ils burent à sa santé en levant leur verre et en s'écriant : — Dieu vous garde !

A cette époque, la route la plus fréquentée pour se rendre en Toscane n'était pas celle de Radicofani, mais les monts de Sainte-Flore, où s'ouvrent des défilés étroits et profonds, dont les flancs étaient hérissés de

forteresses qui dominaient le passage. Le château de Sainte-Flore lui-même était occupé par une garnison nombreuse qui couvrait les gorges du défilé. Les chemins étaient toujours raides, tortueux, resserrés, et en bien des endroits ils plongeaient sur des abîmes qu'on ne côtoyait qu'en tremblant. Dans la saison rigoureuse les neiges qui s'éboulaient des hauteurs voisines ou que le vent amoncelait dans les endroits les plus bas, obstruaient la route sur une grande étendue : la glace dure et polie ne supportait pas les fers des chevaux, malgré la précaution qu'on avait de les armer de crampons tranchants : un autre péril et le plus redoutable, était l'éboulement des talus et les avalanches qui roulaient du flanc des montagnes emportant comme un torrent des arbres et des quartiers de roches, avec un horrible fracas dont les mille échos des vallées sonores retentissaient au loin.

Afin de faciliter la marche du Pape la comtesse Mathilde avait expédié en avant des bandes de pionniers et de terrassiers pour aplanir les pentes, combler les ravins, détruire les buttes, briser les quartiers de glaces, jeter des troncs d'arbres en travers des torrents en guise de ponts, consolider les talus du chemin et établir des fascinaux aux abords des gués et des marais : dans les endroits les plus dangereux ils plantaient des palissades, et sur les pentes rapides ils traçaient des paliers et des coupures destinés à affermir le pas des chevaux et des mules. Ces montagnards sont encore de nos jours une race rustique, grossière et rude ; au XI^e siècle ce devaient être des espèces d'ours mal léchés, vêtus de peaux de loups et de toisons de chèvres, les cheveux cachés sur un béret de renard ou de martre qui couvrait les tempes et les oreilles : mais sous cette grossière enveloppe battaient de nobles cœurs, prêts à braver tout péril : à l'approche du Pape ils s'agenouillè-

rent dans la neige, la glace et la boue, les mains jointes, la tête nue malgré la pluie, pour recevoir sa bénédiction : précieux souvenir qu'ils emportaient dans leurs pauvres cabanes des montagnes, et dont le récit après avoir édifié leurs familles se transmettait comme une légende domestique aux générations suivantes.

Le Saint Père se sentait vivement ému de ces marques de respect : il admirait la bonté de Dieu envers les âmes simples, tandis qu'il a horreur de l'insolence des superbes, qui ensevelis dans leur débauche ne voient plus la vraie lumière et se croient bien grands, parce qu'ils ne daignent pas incliner la tête devant le Vicaire du Christ. Une poignée de misérables l'avaient rayé du nombre des Pontifes, au conciliabule de Worms, proclamé déchu de toute dignité, puissance et juridiction : couvert de malédiction, comme un homme pervers, infâme, excommunié, infernal : mais les masses qui ne jugent que par le sentiment droit qu'elles ont des choses, ne tenaient compte ni de l'envie ni de l'astuce de ses cruels ennemis, et accouraient de toutes parts se presser sur son passage, pour le voir, le vénérer, l'honorer comme le pasteur suprême des peuples et le lieutenant de Dieu sur la terre.

Il nous était réservé, à dix-huit siècles de distance, de voir les mêmes fureurs s'agiter autour de la tête de l'auguste Souverain Pontife Pie IX ; nous avons vu une horde de rebelles de toute race, vomir contre lui de sinistres imprécations, et du haut du Capitole le proclamer à jamais déchu de son autorité et de son pouvoir sur Rome. Puis quand les armes catholiques eurent rétabli Pie IX sur le trône du Vatican, nous le vîmes parcourir en triomphe, non-seulement les villes et les terres de ses états, mais tout le pays du Sebeto au Panaro, au milieu des ovations et des applaudisse-

ments des peuples qui se pressaient sur son passage pour le voir, le contempler avec amour et recevoir sa bénédiction.

Grégoire VII avait pour ennemis les ravisseurs des biens de l'Eglise, les concubinaires, les contempteurs des lois divines : Pie IX eut pour ennemis et pour adversaires, comme Pape et comme Monarque, des hommes qui méprisent toute puissance légitime : qui après avoir banni Dieu de la terre, lui substitueraient volontiers l'humanité, s'aveuglant dans leur orgueil, comme le premier ange, qui voulait dresser son trône au dessus des astres et siéger à côté de Dieu. Seulement ceux-ci plus orgueilleux, sinon plus malins que Satan lui-même, ne daignent pas même régner de pair avec un Dieu : c'est à sa Divinité qu'ils en veulent, et ils la renverseront pour être eux-mêmes désormais les seuls dieux de la terre ; à la rigueur ils admettraient une déesse à partager le ciel : cette déesse c'est la patrie : mais que son apothéose lui coûte cher, l'infortunée ! On vole toutes ses richesses, on brûle ses églises et ses palais, on chasse ses princes (1), on détruit ses lois antiques, on foule aux pieds toutes ses gloires et l'on égorge sur son sein tous ses enfants encore assez niais pour reconnaître et adorer le Dieu Créateur et Rédempteur du monde, pour tenir à la

(1) Plût à Dieu qu'ils se contentassent de les expulser ! mais c'est à leurs jours qu'il en veulent et depuis quelques années il n'est pas un Souverain de l'Europe qui n'ait senti l'atteinte ou du poignard, ou des balles, ou des machines infernales dirigées contre sa personne. Et il y a des gens qui proclament que les conspirations ne sont pas un crime, que les assassins des princes, les terroristes, les séditieux qui soulèvent un peuple sont des grands hommes, des héros de la liberté ! Et les élèves de certaines universités font célébrer des messes et récitent le *de profundis* pour un régicide ! Si le monde va de mal en pis n'est-ce pas qu'il s'y prête avec une excessive complaisance ? Laissons le aller !...

sainte Eglise, leur mère, pour rendre leurs hommages et leur obéissance au souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ.

Telles sont les doctrines que nous voyons se produire tous les jours plus ou moins ouvertement, sous les dehors d'un style élégant et fleuri : elles pullulent dans les livres, dans les journaux, dans les discours publics : elles défraient la scène dramatique, elles circulent dans les armées, elles naviguent sur les flottes, elles retentissent dans les lieux publics, elles se répandent dans les magasins, dans les ateliers, dans les usines, et sur tous les tons, elles s'évertuent à démontrer — que le Pape est un grand obstacle à la liberté et à l'indépendance de l'Italie : que la souveraineté du grand-prêtre abolie, l'Italie devient incontinent *une et indivisible* : heureux les protestants qui savent faire leurs affaires sans Pape : plus heureuse l'Italie si elle pouvait un jour se décider à abjurer la tradition de S' Pierre, pour se livrer corps et âme à Calvin. — Et l'on va glissant dans l'ombre sous les portes, des catéchismes genevois et anglicans, dont les hommes les plus dépravés se chargent de faire admettre les vérités, à force d'or et d'argent, de rentes viagères sur la caisse évangélique, de ripailles, de débauches, d'orgies, où se jettent à corps perdu les jeunes gens les plus éhontés des universités, de l'armée, du commerce et de pauvres jeunes filles qui ont la tête remplie de romans obscènes et dont le cœur regorge d'impudiques amours.

Si ces professeurs de révolutions, de conjurations et de calvinisme se sont jamais flattés d'avoir détaché du Pape cette grande portion de l'Italie, qu'ils flattent avec une rampante servilité, ils auront dû éprouver une mortifiante désillusion l'été dernier, en voyant rayonner dans les cœurs italiens tant de foi et d'amour, dont la lumière et l'ardeur se manifestaient avec un touchant

accord, dans toutes les contrées visitées par le vénérable vicaire du Christ. Quel spectacle que cette affluence, ce concours, cet encombrement autour de Pie IX, ces prosternations, ces bras tendus vers lui, ces larmes de consolation et de bonheur, cette allégresse, cette joie, cet enthousiasme, j'allais dire cette sainte folie qui s'était emparée de tous les esprits et de tous les cœurs, et, circonstance bien triste pour ces messieurs, dans les endroits surtout où des écrivains pervers avaient usé de toutes leurs ressources pour combattre l'autorité du saint Père, défigurer ses divines prérogatives, lui dénier les droits les plus sacrés de Père, de Souverain et de Pasteur suprême ; les peuples qui n'ont de code que leur catéchisme, d'universités que leurs paroisses et de professeurs que leurs curés, ont parfaitement démontré à tous les Docteurs *in utroque* du monde le *quid est Papa*.

Saint Grégoire, dans les gorges des Apennins, au cœur de l'hiver, vit ces rudes montagnards braver les neiges, les glaces, les avalanches et les tempêtes, pour le contempler un instant : Pie IX au contraire vit d'immenses foules de citoyens aisés, de nobles dames et de délicates demoiselles, l'attendre pendant de longues heures sous les rayons brûlants de la canicule, sans se préoccuper de la chaleur de cette fournaise, immobiles et la tête découverte comme s'ils se fussent trouvés à l'ombre d'un bocage ; puis après l'avoir vu sur une place courir pour le revoir à un couvent, à un hospice, à une église : les grandes basiliques de Bologne, de Ferrare, de Modène, de Florence, de Pise, de Sienne et de Lucques étaient comblées, et la foule qui attendait à l'extérieur, sous les ardeurs du soleil ou sous des pluies torrentielles était encore plus nombreuse que celle qui se pressait dans ces vastes édifices. Dans toutes les rues où devait passer le souverain Pontife, il y avait

une foule si compacte que les chevaux pouvaient à peine poser un pied devant l'autre, sans risquer d'écraser quelqu'un, et souvent ils se trouvaient forcés de s'arrêter devant des masses de gens qui se jetaient à genoux pour recevoir la bénédiction. Il n'y avait ni barrières, ni clôtures qui tinsent contre ce torrent humain : on franchissait tous les obstacles pour entourer le père bien-aimé qui bénissait ses enfants avec un doux regard ; on brisait les grilles des chemins de fer, et sans prendre garde au danger d'être broyé sous les roues, on se précipitait sur les marchepieds de la voiture pontificale pour voir le Pape de près, lui baiser les mains, l'étole, l'aumusse et recevoir encore sa bénédiction.

Les voilà ces peuples qui veulent sacrifier le Pape à l'indépendance de l'Italie ! Si ce ne sont pas là des preuves, il ne reste plus qu'à fermer les yeux à l'évidence. Cependant il n'en est pas moins déplorable qu'on laisse les agitateurs bouleverser le pays, sans leur imposer le frein que les lois sacrées de la religion, de la nature et du droit des gens mettent entre les mains de ceux qui tiennent les rênes. Car encore que leurs voix et leurs presses ne réussirent jamais, avec l'aide de Dieu, à corrompre la foi catholique en Italie, il n'est pas moins certain qu'ils font beaucoup de mal, et qu'ils détournent une notable portion de la jeunesse des droits sentiers de la piété envers Dieu et de l'obéissance envers les princes.

Grégoire VII rencontra dans les gorges du mont Amiata plusieurs passages très-difficiles, surtout vers la rivière de l'Orcia qui était sortie de son lit : les bûcherons du pays attachèrent une pierre au bout d'un grand câble dont ils lancèrent l'extrémité aux montagnards de l'autre rive : ceux-ci le fixèrent à un tronc d'arbre, puis les premiers le tendirent fortement et nouèrent

l'autre bout au pied d'un chêne: les cavaliers de l'avant-garde tentèrent d'abord le passage: après eux s'avança le Pape, en se tenant fortement au câble: toute sa suite traversa de la même manière; cette précaution n'était pas inutile, car la rivière fort rapide écumait au flanc des chevaux, et l'impétuosité du courant jointe aux aspérités du fond eussent pu les entraîner ou les faire broncher au grand péril des cavaliers.

Dans ces temps de barbarie où l'Europe était encore toute sauvage, il n'existait pas de grandes routes: les voies de communication étroites et irrégulières étaient coupées de fondrières, de marais, encombrées d'obstacles souvent très-dangereux: point de ponts sur les rivières ni sur les fleuves: de grandes étendues de pays se trouvaient couvertes d'épaisses forêts et de marécages qu'on ne pouvait traverser qu'à cheval, exposé à toutes les incommodités du vent et de la pluie: aussi avons-nous peine à comprendre comment tant de pèlerins affrontaient le voyage de Rome; comment les souverains pontifes envoyaient sans cesse des cardinaux légats en France, en Allemagne, en Angleterre, jusqu'en Suède et en Norwège, et comment à plus forte raison, des armées entières descendirent tant de fois sur l'Italie. Bien souvent nous sommes contrariés de devoir nous mettre en route, par des chemins commodes, unis, larges, égayés de belles rangées d'arbres: nous nous plaignons du soleil trop cuisant, du froid trop rigoureux: et cependant nous sommes emportés sur de moëlleux coussins, sur des sièges à ressort et quelquefois à air comprimé, défendus du froid par des glaces, du soleil par des rideaux: nous volons sur les ailes de la vapeur, impatients d'arriver au but d'un voyage de quelques heures qui nous paraissent des siècles, alors que nos ancêtres n'e l'achevaient péniblement qu'en plusieurs journées. D'où vient cette diffé-

rence? c'est que ces hommes étaient d'une trempe plus généreuse et plus énergique, d'une volonté plus ardente et plus vigoureuse, d'une résolution plus ferme, d'un caractère plus intrépide qui ne redoutait pas le malaise, qui ne craignait pas le danger, que n'abattait pas la fatigue: plus nous raffinons de délicatesse, plus nous énermons les forces de l'âme et du corps.

Le départ du Pape pour la Lombardie ne pouvait trouver indifférente la comtesse Mathilde, pénétrée dès sa plus tendre jeunesse d'un respect et d'un amour à toute épreuve pour le saint Siége apostolique et l'auguste personne du Pape: lorsqu'elle en eut été informée, elle abandonna les délices de sa cour, monta à cheval avec la fleur des chevaliers italiens, et par le froid hiver qui sévissait, elle partit de Canossa en tenant la crête des Apennins, traversa le passage dangereux du mont Bourdon pour descendre à Pontremoli et de là s'acheminer sur Lucques et sur Pise, où elle comptait rejoindre le souverain pontife Grégoire (1).

Les Pisans à cette époque n'étaient pas encore complètement organisés en commune et reconnaissaient la suzeraineté de Mathilde: c'étaient de hardis navigateurs, enrichis à la fois du trafic de la mer et du produit de leur fertile territoire: au premier bruit de l'arrivée du Pape, ils se mirent en besogne de lui préparer une réception aussi splendide que possible. Tous les navires qui se trouvaient dans le port se pavoisèrent et s'échelonnèrent depuis l'embouchure de l'Arno jusqu'à Pise, drapés de somptueux tapis d'Orient et faisant flotter à tous les mâts mille pavillons aux couleurs éclatantes: toutes les rues par où devait passer le cortège étaient tendues de damas, de brocard, de satin,

(1) Fiorentini: Lambert avait dit avant lui: — *Romani Pontificis lateri penes comes individua adhebat, (Comitissa Mathildes)*.

de velours à larges franges d'or et jonchées de fleurs ou couvertes de tapis précieux. La comtesse Mathilde, montée sur un genêt blanc comme la neige, s'avança à la rencontre de Grégoire à la tête de tous ses barons, et l'ayant rejoint, elle mit pied à terre et s'agenouilla devant lui : le Pontife la releva gracieusement et lui donna sa main à baiser : vingt-quatre des plus riches gentilshommes pisans, vêtus de larges manteaux de drap d'or portaient à tour de rôle les bâtons du baldaquin sous lequel s'avancait le Pape, ayant à sa gauche la grande comtesse qui se tenait respectueusement un peu en arrière, la tête baissée dans la modeste attitude d'une fille en présence de son père.

L'archevêque avec tout son clergé sortit de la cathédrale pour recevoir le Pape ; celui-ci descendit au pied du portail et vint faire ses dévotions dans cette majestueuse et vaste basilique, déjà à cette époque le plus splendide monument de la religion et de la munificence de ce peuple pisan, qui ouvrit le premier à l'Italie la porte d'or des arts, des richesses et de la civilisation orientale. Tant qu'il resta fidèle au vicaire de Dieu, sa puissance et sa gloire ne firent que s'accroître : mais il déchut bientôt de sa splendeur, quand il se fut allié aux oppresseurs du Pape et de l'Église. Grégoire s'agenouilla à l'autel et bénit les citoyens, puis il se fit conduire par Mathilde au tombeau de la duchesse Béatrix, où il pria pour le repos de cette illustre héroïne dont les armes, les trésors et le conseil avaient si longtemps soutenu le pontife Alexandre II contre les persécutions d'Henri, les complots de Guibert, la perfidie des simoniaques, les irruptions des Normands et l'impie de l'antipape Cadolaüs : mais aux yeux de Grégoire, le plus grand mérite de cette femme célèbre, était l'éducation forte et religieuse qu'elle avait donnée à Mathilde, en lui apprenant par son exemple, à com-

battre dès le plus jeune âge dans les camps du Seigneur.

De Pise, le saint Père se rendit à Lucques, où était alors le siège du marquisat de Toscane et du parlement des vastes États de Mathilde. Dans cette ville la magnificence des palais n'était effacée que par la splendeur et la somptuosité des temples. A son entrée, toutes les cloches de la cité se mirent joyeusement en branle : une immense foule y affluait de tout le pays voisin et se pressait dans la basilique de saint Frédéric où le pape fut solennellement reçu par les chanoines et le clergé : quelques prêtres simoniaques et incontinents avaient chassé de son siège saint Anselme leur Evêque, conseiller et guide spirituel de Mathilde : mais les Saints n'ont tous qu'une manière de se venger ; le saint Prélat banni, calomnié, chassé de son siège pastoral et traqué à mort par ces énergomènes, se jeta lui-même aux pieds de Grégoire pour implorer en leur faveur son pardon et sa bénédiction.

Yolande était déjà depuis longtemps à la cour de Mathilde, qui l'aimait comme une fille et ne se séparait jamais d'elle : elle l'avait emmenée en Toscane, où la pauvre enfant eut la consolation bien douce à son cœur, de pouvoir souvent baiser les pieds du saint Père et recevoir sa bénédiction. Or deux jours après son arrivée à Lucques le Pape revenant d'avoir été visiter la nouvelle cathédrale de saint Martin, que la comtesse faisait ériger à grands frais, trouva dans ses appartements Mathilde et Yolande : avant de se retirer, celle-ci s'avança pour lui baiser le pied et lui dit en se relevant : — Saint Père, daignez bénir aussi mon père, qui depuis tant d'années gémit dans l'exil à cause de l'ardent amour qu'il n'a cessé de porter au saint Pape Alexandre et à Vous-même, son digne et légitime successeur.

Le Pape la regarda avec bonté et la voyant pleurer

il demanda à la comtesse Mathilde qui était cette demoiselle. — Saint Père, répondit-elle, c'est la fille du comte de Groningue. — Alors Grégoire se retourna vers Yolande et ajouta avec un doux sourire : — Vous êtes la fille d'un noble champion de la sainte Eglise, qui a beaucoup souffert pour la justice : mais nous espérons que son long et triste exil est grâce à Dieu terminé pour toujours. — Il vit caché au sanctuaire de Boleslau comme un obscur pèlerin, dit Yolande.

— Non, Mademoiselle, reprit le Pape : il n'y a pas longtemps que j'ai reçu des lettres qui m'ont appris comme quoi la plupart des princes allemands, ayant abandonné Henri, à cause de ses tyrannies envers ses vassaux et de son infidélité à l'Église, convoquaient à la Diète de Treuver tous les barons sortis de prison ou encore bannis de l'empire. Le comte de Groningue, votre père, est enfin sorti de sa retraite et s'est présenté à la Diète, où tous les princes l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie : ils contraignirent le Brandebourgeois à lui restituer ses États, avec tous ses droits seigneuriaux et en réparant tout le préjudice que lui avait fait essuyer cette injuste et cruelle usurpation. Le comte Pandolfe m'a notifié cette heureuse nouvelle qui me comble de joie, et son nom figurait parmi ceux des princes qui m'ont invité à la Diète d'Augsbourg, pour la Chandeleur.

A cette nouvelle Yolande leva les yeux au ciel, et le cœur inondé d'une joie qui brillait dans ses regards, elle dit humblement : — grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! et à vous douce et miséricordieuse Reine, qui avez exaucé la prière de votre servante ! — puis ne pouvant supporter le tumulte de ses pensées, elle prit gracieusement congé du saint Père et se retira toute émue dans ses appartements. Alors la comtesse Ma-

thilde raconta au Pape l'amour forcené du jeune marquis de Brunn et les tristes aventures de la vertueuse princesse : comment l'amour qu'elle portait à son père et l'idée des souffrances qu'il endurait depuis si longtemps faisaient le supplice de son existence et comment le Seigneur se plaisait à épurer cette âme noble et sainte au creuset du malheur comme l'or au feu de la fournaise.

Pendant que le souverain Pontife s'entretenait avec la comtesse, saint Anselme vint annoncer l'arrivée d'un chevalier allemand qui disait avoir des choses de grande importance à communiquer à Sa Sainteté et à la sérénissime comtesse : il venait, disait-il, du fond de la Germanie et avait passé par Canossa, espérant y trouver la comtesse ; mais ayant appris là qu'elle avait traversé les Apennins pour venir au devant de Sa Sainteté, il avait changé de direction, et désirait même avant de prendre le moindre repos, avoir avec eux une courte entrevue. Saint Grégoire répondit qu'il serait le bien venu.

Quelques instants après, les portières se soulevèrent pour livrer passage à un guerrier de haute stature le morion en tête : il portait une cuirasse d'acier et une cotte de mailles qui lui venait jusqu'aux genoux : au lieu de cuissards et de jambières à plaques, il avait un haut-de-chausses de mailles d'acier du même tissu que la cotte : il s'arrêta sur le seuil pour s'agenouiller, prit la même posture au milieu de la salle et arriva près du trône, il se prosterna de tout son long et baisa les pieds du vicaire du Christ avec une tendre effusion en s'écriant : — maintenant, je puis mourir ! — Saint Grégoire le releva affectueusement et lui dit : — Chevalier, exposez-nous l'objet de votre mission ; moi et la comtesse Mathilde, nous sommes prêts à vous entendre.

— Très-saint Père, commença le chevalier, les maux

que le roi Henri s'est attirés par ses excès, sont arrivés à leur comble : à votre voix élevée dans le concile Romain, toute la Germanie s'est émue, et ceux qui nourrissaient encore dans leur cœur une étincelle de foi, ont accueilli votre parole comme la voix de Dieu. Au retour d'Eudon, évêque de Trèves, qui refusa de communiquer avec les archevêques de Cologne et de Mayence, comme contumaces aux avertissements de Votre Sainteté, tous les princes ecclésiastiques et séculiers tombèrent dans une telle crainte des jugements de Dieu, qu'ils abandonnèrent la cour d'Henri (1). César feignit de ne pas perdre contenance et pour se réconcilier les Saxons et les Thuringiens, il tira des fers où ils les tenait par trahison, les princes qui ne s'étaient pas encore évadés, entre autres les évêques de Magdebourg, de Mersebourg et de Misnie, le duc Othon de Nordheim, le duc Magno, et Frédéric, Palatin du Rhin (2). Mais voyant que les Saxons n'ajoutaient aucune foi à ses promesses, qu'ils traitaient de *venin et de mensonge* (3), il leva en hâte une armée et réclamant l'appui du roi de Bohême, il fondit sur la Misnie et mit tout à feu et à sang. Les Saxons avec tous leurs princes s'avancèrent alors contre lui, terribles et nombreux : de sorte que Henri, déjà campé sur la rivière de Muld, dut se retirer précipitamment, et traversant la Bohême et la Bavière, il alla cacher à Worms sa terreur et sa colère (4).

Vous n'ignorez pas, saint Père, que les princes d'Allemagne, voyant l'obstination d'Henri dans sa désobéissance à l'Eglise et sa déloyauté envers les grands vassaux de l'empire, s'assemblèrent à Treuver, pour

(1) Annal. Trevir. L. XII.

(2) LAMBERT.

(3) Annal. Sax. an. 1076.

(4) LAMB. an. 1073.

prononcer sa déposition et élire un autre roi, fidèle à Dieu, juste et doux dans son gouvernement. L'amour paternel que vous avez toujours porté à Henri, vous détermina à envoyer à cette Diète vos légats à latere, Siccard, patriarche d'Aquilée et Altmann, évêque de Padoue, qui avaient pour instructions de tenter toutes les voies de douceur afin d'amener Henri à s'amender et à se réconcilier sincèrement avec l'Eglise, avant que sa déposition fût prononcée (1). Toute la Germanie rassemblée à Treuver, admira votre immense charité et cet excès de patience et de longanimité envers un homme qui vous a tant de fois trompé, insulté et persécuté à mort (2).

Henri prévenu que la Diète se réunissait pour élire un nouveau roi, se retira au château d'Oppenheim, entre Mayence et Treuver, et de là il envoyait ambassadeurs sur ambassadeurs, pour se concilier les suffrages et la bienveillance de cette auguste assemblée. Mais les princes dont il s'était tant de fois joué, restaient inflexibles dans leur résolution : cependant pour éviter qu'il n'en vint à quelque parti extrême, ils lui envoyèrent une légation de Saxons et de Souabes, lui notifier qu'ils remettaient sa sentence de condamnation ou d'absolution à Votre Sainteté, qu'ils allaient inviter à se rendre à la Diète d'Augsbourg : que toutefois, s'il n'était pas relevé de son excommunication

(1) S. GRÉG. *Epist.* IV. 5.

(2) Nombre d'auteurs modernes, tant Allemands qu'Italiens, qui se flattent d'être catholiques, ont voulu juger du XI^e siècle avec l'indifférence de leur cœur en fait de *religion*, et avec les erreurs et l'ignorance de leur esprit au sujet du *droit commun* de cette époque : ils ont taxé de fierté, d'injustice, d'orgueil, cette lettre de Grégoire qui est au contraire un modèle de *sagesse* et d'*équité* céleste. Dieu, comme pour confondre ces catholiques, a permis qu'un protestant éclairé rétablît cette vérité dans tout son jour.

dans le terme d'une année, il serait déchu de fait et de droit de ses prérogatives royales: que provisoirement il eût à restituer l'Eglise de Worms à l'évêque Adalbert de Rheinfeld, qu'il en avait expulsé par la violence (1): à s'avouer par écrit, coupable d'injustice et de cruauté envers la Saxe, la Thuringe et la Souabe, confession dont copie serait envoyée jusqu'en Italie: à se rendre à Rome, pour implorer le pardon de Votre Sainteté et se soumettre à vos ordres: à purger la cour des excommuniés et des femmes de mauvaise vie: à dissoudre l'armée, à se démettre des insignes de la royauté: à mener une vie privée, dans la retraite, sous la direction spirituelle de l'évêque de Verdun et de quelques autres saints prêtres: à ne visiter enfin ni églises, ni lieux saints durant tout le temps de son interdit. Henri frémit intérieurement de rage à ces conditions, mais espérant à ce prix conserver la couronne de la Germanie, il jura de s'y soumettre sans exception. Et en effet, pour satisfaire aux injonctions de la Diète, il se retira avec sa femme et son fils dans un château de Spire (2).

Là, au sein d'un profond silence et d'une morne solitude, César vécut en ermite sans vouloir avoir de commerce avec qui que ce fût: il ne prenait aucun soin de sa personne, ne se coupait plus les ongles ni les cheveux, et laissait sa barbe grandir en désordre comme un sauvage: il était toujours pensif, taciturne, triste, sans que rien pût distraire son esprit de la mélancolie profonde qui le rongeaît nuit et jour: sa femme, qui ne l'avait pas abandonné aux jours de l'amertume, lui était devenue chère; sa douceur et son affabilité tempéraient un peu les cuisantes ardeurs du

(1) *Chron. August.* ann. 1078.

(2) *Auct. vit. S. Anselmi. card.* ARAG. VOIGT p. 476 et ss.

feu qui dévorait ses entrailles : quand elle le voyait plus sombre et plus triste que d'ordinaire, elle lui amenait son petit Conrad, qui sautait sur les genoux de son père en lui faisant mille caresses enfantines.

Cependant les jours passaient, et Henri voyait avec effroi s'approcher le terme fatal que les princes de l'empire lui avaient péremptoirement assigné, en vertu des lois palatines, qui déclarent déchu de tous ses droits à la couronne d'Allemagne, le prince qui n'a pas obtenu dans le délai d'une année le relief d'interdit. Il se voyait abandonné de tous, sans cour, sans soldats, sans argent, tombé du faite des grandeurs du monde dans un abîme de misère. Le lion blessé poussa un rugissement : il se frappa le front et s'écria comme l'enfant prodigue : — *Surgam et ibo ad Patrem*. — Ce qui fut dit fut fait : il prit sa femme, son enfant et quelques serviteurs, et se mit en route pour l'Italie. En apprenant son départ Rodolphe de Souabe, Guelfe de Bavière et Berthold de Carinthie, envoyèrent en diligence garder les défilés du Tyrol du côté de l'Eisack, de l'Adige, du Tagliamento et de la Piave (1). Mais Henri qui soupçonnait leurs plans, tourna par la Bourgogne et s'apprêta à descendre en Italie par les Alpes Cottiennes. Dès que j'en fus informé, je sautai à cheval, résolu de ne pas m'arrêter que je ne me fusse jeté aux pieds de Votre Sainteté pour la prévenir de ces événements. Chemin faisant j'ai rencontré beaucoup d'archevêques, d'évêques et d'abbés allemands, qui, repentants des scandales de Worms, veulent se jeter à vos pieds pour solliciter leur pardon. Mais en même temps je m'aperçus que nombre de prélats et de seigneurs lombards, informés de l'arrivée de César en Italie, s'étaient soulevés et faisaient de grands prépa-

(1) LAMBERT. 1077.

ratifs pour le recevoir en triomphe et le mettre à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie. Je crois donc qu'il serait plus prudent que Votre Sainteté, au lieu de poursuivre sa route sur Augsbourg, s'arrête à Canossa, qui est un lieu très-fortifié, jusqu'à ce qu'on soit plus éclairé sur les intentions d'Henri et des Lombards.

Pendant tout ce discours saint Grégoire et Mathilde n'avaient pas desserré les lèvres : quand le guerrier eut cessé de parler, le pape lui demanda d'une voix assurée : — Chevalier, qui êtes-vous ?

Le chevalier mit un genou en terre : — Je suis, dit-il, Pandolfe de Groningue.

CHAPITRE XIX.

LE PASSAGE DES ALPES.

L'hiver de 1077 fut si rigoureux qu'il n'y avait, à proprement dire, plus de fleuves au delà des Alpes. La bise âpre et piquante avait durci en glaces profondes et massives comme des quartiers de roches, les eaux stagnantes des lacs et les courants des rivières. Le Danube, le Rhin, le Rhône, l'Inn, et tous les cours d'eau grands et petits se trouvaient si fortement gelés d'un bord à l'autre, qu'on les traversait avec de pesants traîneaux surchargés de marchandises, avec des escadrons entiers de cavalerie et tout le bagage d'une armée, comme on eût cheminé sur des routes de porphyre ou de granit. La neige avait tombé si longtemps et si dru dans les montagnes, que toutes les gorges en étaient obstruées et qu'elle enveloppait comme un vaste linceul les flancs et les plateaux élevés des crêtes, dont on ne voyait plus que les pics les plus lointains couverts de glaces scintillantes.

Nul voyageur n'eût eu la témérité de s'aventurer sur ces hauteurs, en décembre et en janvier; les montagnards eux-mêmes, clos dans leurs chaudes cabanes n'osaient quitter le coin du feu pour aller chasser le chamois: l'horreur et la solitude régnaient seules sur ces cimes désolées où l'on n'entendait que le mugissement

des tempêtes, le craquement des glaces se brisant sous leur propre poids, et le grondement épouvantable des avalanches qui roulaient des hauteurs en tourbillonnant et en grossissant comme des montagnes croulantes pour se précipiter avec un horrible fracas dans le fond des vallées. Les brouillards, les vapeurs, l'obscurité de ces plateaux déserts, en aggravaient encore l'horreur et l'épouvante.

Par un des plus grands froids qu'il eut encore fait, on vit un soir arriver à Lansleburg, un guerrier à cheval accompagné d'une jeune femme et d'un petit enfant, tout transis et couverts d'une neige épaisse qui tombait à gros flocons. Le cavalier était suivi de quelques serviteurs armés qu'il avait recrutés en Bourgogne, avec un certain nombre de roncins : de même que leur maître et sa dame, tous étaient enveloppés jusqu'aux yeux dans de grandes peaux d'ours et de loups : néanmoins le froid les avaient tellement engourdis, qu'il fallut enlever des arçons la femme et l'enfant.

Ils entrèrent dans une petite auberge, et se rechauffèrent auprès d'un bon feu, en prenant du lait chaud, pendant qu'on leur préparait le maigre souper que pouvait offrir cette bourgade isolée à demi ensevelie sous la neige : après le repas ils se couchèrent de leur mieux, roulés dans leurs pelisses, autour de l'âtre. Le lendemain matin, le cavalier fit appeler les principaux de l'endroit et leur dit de lui envoyer des jeunes gens vigoureux et solides, parce qu'il voulait franchir le mont Cenis et descendre à Suse avant la nuit, s'il était possible. — Ni vous, ni montagnards, ni ours, ni loup, lui fut-il répondu, ne pourraient tenir sur ces hauteurs par des journées comme celle-ci ; les ouragans balaient les vallons et les rampes en mugissant nuit et jour à travers les trombes de neige et les ébou-

lements des glaciers qui roulent dans les abîmes en emportant tout sur leur passage : regardez là bas : vous voyez bien ces précipices comblés de neige ? vous voyez ces blocs à pic qu'on dirait de cristal ? et au dessus ces tourbillons de neige qui roulent comme des vapeurs suspendues ? croyez-vous qu'on puisse gravir ces sommets inaccessibles, soutenir le choc de ces rafales et braver les ténèbres glacées de ces noires vapeurs ?

— Mes chevaux, répartit le voyageur, sont ferrés à glace et nous mettrons des crampons à nos chaussures pour ne pas glisser.

— Ah ! oui, reprirent les hommes de Lansleburg, ah ! oui ! essayez de mordre le granit avec vos crampons et vos crochets ! vous glisserez de plus belle et serez plus exposé que si vous n'aviez rien du tout.

— Bref, fit le jeune homme, n'importe comment, il faut que je sois ce soir à Suse : je ne regarderai pas à l'argent et celui qui voudra me guider n'aura pas à se plaindre.

Ce jeune audacieux était le roi Henri IV, avec la reine et son fils Conrad : chaque jour lui semblait un siècle : il lui tardait d'arriver en Italie, de tomber aux pieds du souverain Pontife : d'être relevé de son interdit avant que l'année de son excommunication fût expirée. Henri, comme nous l'avons dit ailleurs, avait quitté Spire avec sa petite famille et quelques serviteurs, et pour ne pas tomber entre les mains des princes allemands, il s'était détourné par la Bourgogne ; à Besançon, il reçut le meilleur accueil du comte Guillaume, oncle de l'impératrice Agnès sa mère ; il y passa les fêtes de Noël et reçut de son généreux hôte de l'argent, des hommes et des chevaux pour continuer son voyage : mais arrivé sur les frontières du comté de Maurienne, il lui fut brusquement interdit de passer

outré, à moins de céder au comte la grande et riche province du Bugey, avec cinq évêchés confinants à ses états(1). Henri frémit de rage à cette insolente exigence, mais pressé par les circonstances, il dut s'exécuter comme le renard qui pour sauver sa tête, laisse sa queue au cep.

Il semblait donc impossible de gravir ces montagnes superbes et élevées, à travers la neige, les glaces et les rafales furieuses qui s'engouffraient dans leurs gorges. Cependant le roi ayant fait préparer des ramasses pour sa femme et le petit Conrad et des traîneaux pour le bagage, s'aventura sur ces versants gigantesques qu'il atteignit à grand'peine, et non sans perdre plusieurs chevaux dans les précipices. La marche fut longue et pénible, mais une fois qu'on eut atteint les crêtes, les montagnards qui guidaient la petite caravane déclarèrent net que si la montée avait été rude et difficile, la descente offrait des difficultés insurmontables, à cause des glaces et des neiges durcies qui couvraient les pentes d'une croûte polie comme un miroir : — en montant, disaient-ils, on pouvait s'accrocher aux aspérités, aux troncs d'arbres, aux glaçons même; mais pour descendre, vous avez sous les pieds une pente de cristal, et c'est encore le moindre danger en comparaison de ces sentiers glissants et sans appui, qui courent sur des abîmes.

Le roi voulut se hasarder à tout risque : la reine pâle et tremblante contemplait avec une terreur mortelle ces plans rapides qui, couverts d'une neige luisante, plongeaient d'un trait au fond des vallées; alors les guides l'enlevèrent du traîneau sur lequel ils l'avaient tirée depuis Lansleburg et l'enveloppèrent dans une peau de bœuf, fermée de toutes parts au moyen de

(1) LAMBERT. ann. 1077.

courroies et de lanières de cuir : ils firent la même chose pour l'enfant : puis ils les attachèrent à deux cordes, dont l'une servait à guider l'appareil sur la neige, tandis que les hommes placés en arrière contenaient de l'autre l'impétuosité du parcours. Henri descendit à pied : mais souvent il se heurtait cruellement aux glaçons et glissait en faisant sur le dos des chutes qui mettaient tous ses vêtements en lambeaux (1).

C'était un spectacle navrant que de voir un si grand roi réduit à une si misérable extrémité, et cette belle et vertueuse princesse, lancée dans un sac de cuir sur les escarpements couverts de neige ! Qu'il y avait loin de ce voyage, aux marches triomphales qu'il faisait à travers l'Allemagne, entouré de toute la majesté et de toute la pompe royale, recevant les hommages et les marques de respect des princes les plus nobles et les plus puissants de l'empire ! seul aujourd'hui, fugitif, transi de froid, la mort sans cesse sous les yeux, il s'estimait heureux qu'une poignée de montagnards eussent pitié de lui ! Henri, né pour être l'amour et la gloire de ses sujets, s'attira à force de débauches, de tyrannie et d'impiété, des calamités si grandes, qu'il n'est aucun prince peut-être dont l'histoire soit plus lamentable que la sienne !

Cependant les premières rumeurs de l'arrivée d'Henri n'eurent pas plus tôt parcouru la Lombardie qu'une grande agitation se manifesta dans les partis hostiles aux réformes du Pape : on voulut faire à son plus cruel ennemi un accueil triomphal. L'ambitieux Guibert n'avait pas cessé d'être le coryphée des simoniaques et des incontinents du clergé lombard et d'attiser les haines des princes, qui avaient au mépris de toute justice envahi les possessions de l'Eglise et mis à l'en-

(1) LAMBERT. an. 1077.

can les prélatures et les évêchés ; il s'empessa de dépêcher des messagers par toutes les villes et tous les châteaux du pays, pour engager les plus considérables à faire de fortes levées d'hommes d'armes et à soudoyer le plus de cavalerie possible, afin que César se trouvât en arrivant en Italie à la tête d'une armée aguerrie et dévouée.

Sur ces entrefaites, tandis qu'Henri arrivait seulement en Bourgogne, Grégoire VII s'était déjà retiré à Canossa, où la comtesse Mathilde lui offrait une hospitalité princière. Les premiers personnages d'Italie, de France, de Bourgogne, d'Allemagne et d'Angleterre s'y étaient donné rendez-vous pour rendre leurs hommages au vicair du Christ et fêter sa bienvenue. On remarquait parmi ces hôtes illustres la marquise Adelaïde de Suse avec son fils Amédée, Azzo d'Este et le grand abbé Hugues de Cluny avec nombre d'archevêques et d'évêques restés fidèles au saint Siège apostolique, purs de cœur et de mains devant Dieu et devant l'Eglise, malgré la corruption générale et la violence des partis. A la vue de tant de princes et de prélats rassemblés dans le château, le moine Donizone ne peut s'empêcher de s'écrier dans ses vers barbares, que *Canossa est devenue une autre Rome* (1).

Ce qui rendait ce spectacle encore plus singulier, c'était le contraste de tant d'opulence, d'éclat et de solennité, avec le deuil des pénitents qui s'étaient ren-

(1) Ex me, fitque nova, dum fiunt talia, Roma.
Urbs, honor ecce tuus, necum rex, papa simul sit,
Ac Itali proceres, nec non Galli, proceresque
Ultramontani, Romani, pontificali
Stemmate fulgentes, adsunt plures sapientes
Inter quos abbas Hugo Cluniacensis hic adstat
Qui pater in lavacro regis fuerat sacrosancto.

(DONIZ. Liv. II, c. I.)

dus à Canossa de tous les coins de l'Allemagne, pour y solliciter le pardon du Pape et se faire absoudre des censures qu'ils avaient encourues, soit pour leurs simonies ou leur incontinence, soit pour les sacrilèges attentats du conciliabule de Worms, ou pour les excès dont ils s'étaient rendus complices, en participant aux confiscations des biens de l'Eglise et en tenant dans d'horribles cachots les archevêques et les prélats Saxons, dont Henri s'était emparé par trahison. Ces princes et ces évêques convertis, arrivés à Carcassone, à Ciano et à Bianello, après un long et périlleux voyage à travers les Alpes Germaniques et les défilés, gardés par de cruels seigneurs qui mettaient les pèlerins à rançon, dépouillaient leurs riches vêtements, déposaient les insignes de leur dignité et se rendaient à Rossena, puis à Canossa, vêtus d'un sac d'étoupes, la corde au cou, les cheveux couverts de cendres : là, ils s'agenouillaient sous le porche des pécheurs, à la porte de l'église de saint Apollon, et demandaient à haute voix pardon de leurs crimes. Grégoire accueillait avec bonté ces pénitents contrits et repentants de leur iniquité : mais comme l'habitude invétérée du vice entraîne aisément la volonté, et qu'ils avaient besoin de se retremper dans leur bon propos, par la pénitence et la prière, le saint Père obligeait chacun de ces prélats à se retirer dans une cellule du monastère de Canossa, pour y apaiser la justice divine par la macération de la chair, le jeûne au pain et à l'eau et par de continuelles prières pour implorer le pardon de leurs grands crimes. L'expiation imposée aux princes et aux barons, qui venaient humblement se confesser aux pieds du Pontife, différait un peu de celle des prélats (1).

Certaines peines canoniques étaient encore en vi-

(1) LAMBERT. ann. 1077.

gueur à cette époque : nous voyons en Donizzone, que le marquis Boniface, père de Mathilde, ayant conféré à prix d'argent quelques dignités ecclésiastiques, se soumit volontairement à la flagellation et fit vœu d'aller en Terre-Sainte. Le puissant empereur Henri III lui-même, père du roi actuel, se fit plusieurs fois fouetter les épaules à nu, en expiation publique de ses péchés. On vit ces fiers et superbes monarques d'Angleterre, de Danemarck, de Suède, de Norwège, après avoir soumis des nations entières, venir se jeter contrits et humiliés aux pieds de l'évêque, lui confesser leurs cruautés et lui en demander le pardon et la pénitence, se soumettre en public à la satisfaction canonique, et présenter leurs épaules nues à la verge des pénitenciers.

Voilà certes un bien beau thème à clabauderies sur la rigueur des confesseurs et sur les patenôtres dont ils surchargent leurs pénitents. Il faudrait aujourd'hui pour bien faire, que la route du paradis cessât d'être étroite, ardue, épineuse, telle en un mot que la dépeint le Christ : pourquoi pas un bon chemin bien large, bien uni, tapissé de fleurs et de verdure, où l'on chemine en se promenant avec délice et par lequel on puisse gagner le paradis en carrosse sur de bons coussins bien moëlleux et bien rembourrés ? Vincent Gioberti ne s'égosillait-il pas à crier sur les toits, que les pénitences du moyen-âge, ne pourraient jamais sympathiser avec les institutions du christianisme civil ? si saint Louis de Gonzague avait eu le bonheur de vivre de nos jours, il se fût épargné bien des disciplines, des jeûnes et des longues oraisons. Tout a son temps : à cette époque on se figurait que pour sauver son âme, il fallût recourir à toutes ces rigueurs : quelle ineptie ! aujourd'hui les spéculations humaines ont aplani la route, on s'élance d'un pied leste et dégagé sur le chemin du paradis, on y vole sur les voies fer-

rées de la civilisation, et pour peu que le progrès s'en mêle on y arrivera par le télégraphe, ce qui donnerait, il faut en convenir, un fameux surcroît de besogne à saint Pierre, réduit à tirer le cordon du matin au soir : quelques gazetiers se sont heureusement préoccupés de cette position fâcheuse de saint Pierre : on lui ôterait ses clefs d'or, et la porte de là haut resterait constamment ouverte à tout venant, sans portier ni concierge : entretrait qui voudrait sans passeports et sans contrôle.

Tel est à peu près en substance le raisonnement de la plupart des modernes : il doit donc paraître assez naturel que nombre de nos historiens, habitués à mesurer l'antiquité au mètre de leur époque, s'enrouent à déclamer contre la sévérité de Grégoire VII, ce pape cruel et fanatique ! Heureux encore, que leur courroux s'arrête-là et s'exhale en phrases plus ou moins ronflantes ! ah ! s'ils pouvaient en venir aux actes ! que ne peuvent-ils escalader le paradis, où le saint Pontife règne dans la gloire des élus ! ils l'en expulseraient sans pitié, ils effaceraient son office du bréviaire et son ordinaire des missels : ils auraient vite arraché les portes de leurs gond, pour les ouvrir au large aux premiers ribauds venus ; le paradis ne serait plus fait pour les saints, mais pour les Kaunitz, les Tanucci, les Fébronius (1) : à votre aise, messieurs ! quant à nous nous

(1) Kaunitz, ministre autrichien né à Vienne en 1711, mort en 1794, fut chambellan de l'empereur Charles VI, signa le traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, et conclut une alliance entre la France et l'Autriche lorsqu'allait s'ouvrir la guerre de sept ans : mais il ternit l'éclat de sa réputation par une hostilité injuste envers le saint Siège et le clergé.

Tanucci (Bernard, marquis de) homme d'état né en Toscane en 1698, mort en 1783, devint premier ministre du royaume de Naples : il fit occuper Bénévent et Pontecorvo, limita la juridiction du nonce et des évêques, supprima un grand nombre de couvents et d'abbayes, et distribua leurs biens à des laïques.

Fébronius, pseudonyme de Jean Nicolas de Hontheim, théologien alle-

préférons encore le paradis de Grégoire, et sauf votre respect, nous n'envions pas le moins du monde celui de ses détracteurs.

Tandis que les évêques et les princes venaient ainsi témoigner de leur repentir à Canossa, le roi Henri arrivait à Turin et voyait se rallier autour de lui quelques barons allemands, séparés par les montagnes suisses, et plusieurs seigneurs lombards, amis de César et hostiles à Grégoire et à Mathilde. Henri les convoqua en parlement, et leur exposa franchement sa position : il leur dit, que s'il n'était pas relevé de son excommunication, avant que l'année fût révolue, il était irrémisiblement déchu de tout droit à la couronne : que les princes de l'empire, assemblés à Treuver, n'avaient fait que se conformer, en lui intimant ce délai, au droit germanique écrit dans les constitutions impériales (1) : qu'il ne lui restait donc qu'à recourir à la clémence du Pape. Sur quoi ses conseillers trouvèrent expédient qu'il envoyât des légats au saint Père et à la comtesse Mathilde, sa cousine, pour leur annoncer son arrivée et tâcher de se concilier les bons offices de cette princesse, à laquelle Grégoire avait trop d'obligations pour pouvoir rien lui refuser (2).

Yolande en retrouvant le comte Pandolfe, son père,

mand né à Trèves en 1701, se montra toujours l'ardent adversaire de l'autorité du saint Siège et publia sur *l'Etat de l'Eglise* un ouvrage qui fit un grand scandale et qu'on le força de rétracter. Il mourut en 1790.

(N. d. T.)

(1) PAUL BENRIED écrit ouvertement dans son chap. LXXXIII : Rex certo sciens omnem suam in eo verti salutem, si ante anniversarium diem excommunicatione absolveretur... optimum factu sibi iudicavit, ut Romano Pontifici in Italiam occurreret.

(2) Ad consobrinam Mathildim misit, ut ipsa
... peteret veniam sibi benignam.

(DONIZ. L. II.)

avait oublié ses longs chagrins, et passait avec lui des heures délicieuses, en causant de ses malheurs passés et de l'espérance de revoir son pays.

— Mais avant que je parte pour Groningue, disait-elle, ne serait-il pas possible de risquer un voyage au couvent de Sainte Marie de Brunn, pour embrasser mes bonnes maîtresses et recevoir la bénédiction de l'abbesse Theutberge, qui fut toujours pour moi une si bonne et si tendre mère ?

— Ma chère enfant, répondait Pandolfe, je crois que ce serait une démarche fort imprudente : je sais bien que le marquis Ottokar, poussé par son père et supplié par ses vassaux, a promis d'épouser Gille de Moravie pour la Pentecôte : mais je sais aussi que son fol amour pour toi et la haine qu'il me porte, pour lui avoir refusé ta main, pourraient l'entraîner à quelques mesures de vengeance. C'est tout au plus, me semble-t-il, s'il nous sera permis de témoigner notre reconnaissance à la sainte abbesse, dans des lettres que nous lui ferions parvenir par l'abbé Dauffer ou l'ermite Manfred, au dévouement et à l'amitié desquels nous sommes redevables de tout.

Par une fraîche et sereine matinée qu'égayait un beau soleil d'hiver, Pandolfe et sa fille s'entretenaient ensemble de leurs projets d'avenir, en se promenant sur le revers des montagnes qui s'étendent du fort de Canossa à celui de Rossena. Tout à coup ils virent s'avancer à leur rencontre, le jeune Oswald de Thuringe, monté sur un fringant palefroi qu'il faisait caracoler avec grâce. C'était un prince aimable et élégant, rempli de sens et de piété, et dont l'éducation brillante et les hautes qualités n'étaient surpassées que par sa noble modestie. Il était arrivé à la cour de Mathilde, sa parente, depuis un mois environ, et il s'y était bien vite concilié l'affection et l'estime de tout le monde. Au

moment où il déboucha d'un massif de chênes, Yolande occupée à causer avec beaucoup d'animation, baissa la voix, se mit à balbutier et à perdre le fil de son discours : au même instant, son père vit ses joues s'empourprer et deux rides fugitives sillonner son front comme un éclair : le jeune homme qui n'avait pas de loin pris garde à cette rencontre, s'avancait au grand trot, ses longs cheveux flottants sur les épaules, à la mode allemande : en reconnaissant Yolande et son père, il ralentit le pas, salua les promeneurs d'un geste un peu embarrassé et poursuivit en baissant les yeux d'un air tout ému.

Pandolfe feignant de ne s'être point aperçu du trouble de sa fille, lui dit d'un ton presque badin : — Sais-tu bien que ce prince me paraît un chevalier accompli et sage, dont les manières distinguées et élégantes ne sont nullement éclipsées par cette foule de jeunes gens italiens, français et allemands qui font l'ornement de cette belle cour, où se trouve réunie la fleur des gentilshommes chrétiens ? J'ai eu occasion de me trouver avec lui en plusieurs rencontres, entre autres dans notre voyage de Lucques à Canossa, et je t'assure qu'il m'a paru du meilleur naturel : modeste, réservé, courageux, magnanime, et ce qui me le rend le plus cher, d'un dévouement à toute épreuve au souverain Pontife : je suis sûr qu'il répandrait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le défendre.

— Oh ! pour cela, reprit vivement Yolande, oui, mon père, vous pouvez l'estimer : Oswald l'a juré au saint Père, en présence de la comtesse : le Pape l'aime beaucoup et fait grand cas de lui : il disait l'autre jour au marquis d'Este : le jeune Landgrave déploie tant de bravoure dans les armes et il a tant de foi dans le cœur, que j'ai écrit à son père, en Thuringe, pour le féliciter d'avoir donné le jour à un si vaillant

et si fidèle champion de l'Église et de l'empire.

— Tant mieux, répondit Pandolfe, en feignant un air distrait : je crois qu'il aime beaucoup la musique, car l'autre soir, pendant que tu accompagnais le bel hymne du Pape, en présence de la marquise de Suse et de la comtesse, j'ai remarqué qu'il ne quittait pas l'instrument des yeux : on eût dit que son âme et son regard étaient suspendus aux cordes de ta harpe.

Yolande détourna la tête, et deux larmes qui n'échappèrent pas à l'œil paternel, tombèrent sur le sol. Elle ignorait que quelques jours auparavant le jeune Landgrave l'avait demandée à son père, et que Pandolfe en avait longuement causé avec la comtesse Mathilde, qui avait pris sur elle d'écrire à ce sujet au père d'Oswald. Yolande l'aimait pour sa courtoisie et pour ses belles vertus : Oswald qui admirait en elle l'élévation de l'esprit associée aux prérogatives les plus délicates d'une âme pure et candide, s'était vivement épris de ses attraits, avant même de connaître sa haute naissance. Il la croyait bien de noble lignage, mais pas de maison souveraine, et quand la comtesse Mathilde lui eût en grand secret confié que c'était la comtesse de Groningue, il acheva de fixer son cœur, du plein consentement de Mathilde, qui jugeait Yolande bien digne de lui : elle s'était toutefois abstenue d'en souffler mot à la jeune fille, mais elle avait conclu de plusieurs indices qu'elle n'était pas sans amour pour lui. Le bonheur ayant permis que Pandolfe arrivât à Canossa, elle crut devoir l'entretenir de ses vues, et engagea Oswald à lui présenter une demande en règle, avant même que la jeune demoiselle en eût le plus léger soupçon.

Le père et la fille continuèrent leur promenade jusqu'au pied du roc élevé qui sert de base au château de Rossena. Ils s'arrêtèrent pour contempler de cette

éminence, le cours de l'Enza, dont les eaux limpides serpentent le long des Apennins, en baignant la belle vallée de Selva Piana qui devait, trois siècles plus tard, faire les délices de l'amoureux Pétrarque ; c'est au milieu de ce site enchanteur, où il s'était bâti une élégante retraite, que le chantre de Laure et des nymphes de Vaucluse, venait passer l'été au sein d'une douce solitude et des frais ombrages de ces montagnes (1). De là on découvrait les cimes de Bismantova avec leur ceinture de châteaux-forts, Montecchio, Varvassone, Ciano, Saint-Pol, et plusieurs autres qui dominent une plaine immense, où alternent les campagnes cultivées, les sombres forêts, les marécages et les sites agrestes, au milieu desquels on voit paître les chevaux et bondir les cerfs et les daims dont ce pays abonde. Pandolfe, émerveillé de l'admirable paysage qui se déroulait devant lui, voulut monter jusqu'à la première enceinte de Rossena, où les guerriers de la comtesse l'invitèrent à prendre quelque repos avec Yolande.

Le château de Rossena, fondé par Mathilde ou peut-être par le marquis Boniface, son père, subsiste encore dans son entier, bien que reconstruit en partie. Il se dresse isolé sur la cime d'une roche escarpée, dont les flancs plongent sur l'abîme : les murailles grimpent de saillie en saillie jusqu'au sommet, qui s'élançe dans les airs, battu par tous les vents. Du côté du couchant, le roc ferrugineux descend à pic sur une vallée profonde : de hautes aiguilles couronnent sa base, assise sur des pans abruptes et anguleux, dont les ressauts semblent bondir d'étage en étage jusqu'au fond du

(1) Il y a quelques années que les Parmesans ont érigé dans la Selva Piana un petit monument, en mémoire du séjour de François Pétrarque, qui passait en cet endroit délicieux la plus grande partie de l'été, lorsqu'il demeurait à Parme.

précipice coupé verticalement : vu du torrent Cianello, Rossena apparaît comme un repaire inaccessible, dont la tête se perd dans les nues, qui l'entourent d'une voile de légères vapeurs. C'est peut-être le rocher le plus escarpé de toutes les chaînes qui traversent l'Italie des sommets du Braco aux crêtes du Lylibée.

Sur le flanc méridional se superposent quatre enceintes crénelées, assises sur les ressauts de la pierre et couronnées sur la plus haute cime, par un donjon carré qui dresse dans les airs ses flancs grêles comme la tige d'un paratonnerre : une seule porte à herse s'ouvre dans la première enceinte, séparée de la seconde par des marches taillées dans le roc, au haut desquelles on traverse sur un pont-levis une profonde crevasse ; toutes les ruelles qui communiquent d'un étage à l'autre, sont taillées à vif dans la pierre et barricadées de herses, de grilles, de trappes, de sorte qu'une enceinte étant forcée, on pouvait se retrancher dans l'enceinte supérieure par des petits ponts et des chemins couverts garnis de barbicanes et de herses, qui permettaient de couper le passage.

Au dessus des ouvrages de défense s'élève le château proprement dit, campé dans les airs et demeure du Chatelain : il se divise en de vastes quartiers, avec des salles, des chambres, des allées voûtées, des citernes, des terrasses, qui du temps de Mathilde et sans doute plusieurs siècles après, devaient encore être ornés avec un luxe royal, mais qui n'offrent plus aujourd'hui que des décombres. Les quatre façades dominant une magnifique perspective : le vertige vous saisit quand vous penchez la tête au dessus des balcons, des saillies ou des petits jardins suspendus aux aspérités du roc aérien sur l'abîme où se cache le pied de la montagne. Rossena est le rempart de Canossa, du côté de l'Enza, et bien approvisionné de vivres, c'était un fort inexpu-

gnable de tous côtés : il aurait fallu pouvoir emprunter les ailes de l'aigle ou de l'épervier pour songer à un assaut ou à une surprise.

Pandolfe après avoir visité Rossena descendit avec sa fille de roche en roche et reprit le sentier qui mène à Canossa : comme ils gravissaient les premières pentes de ce dernier fort, ils virent de loin accourir dans cette direction une forte et brillante troupe de cavaliers : Yolande et son père pressèrent le pas et la jeune fille courut à ses appartements, dont le balcon donnait sur la place d'armes que les cavaliers devaient traverser. Ceux-ci étaient tous en légères cuirasses d'acier bruni, avec des panaches flottants à leurs cimiers, des cottes d'armes de diverses couleurs, et un manteau de toile d'or bordé de vair, rejeté sur l'épaule : ils marchaient la visière levée, suivis d'un groupe nombreux d'écuyers et de pages, splendidement équipés aux couleurs de leurs seigneurs respectifs.

Yolande se plaisait à passer en revue ces visages mâles et guerriers, et ce cortège imposant qu'elle reconnut bientôt pour une ambassade des hauts barons d'Allemagne : tout à coup, son père qui se tenait derrière elle, la vit pâlir, se rejeter en arrière et rentrer dans la salle en tremblant comme une feuille ! — Qu'as-tu, ma fille ? s'écria-t-il ! qu'y a-t-il ?

Ce cortège était en effet celui des ambassadeurs d'Henri, chargés d'annoncer son arrivée au Pape et à la comtesse Mathilde et de préparer les conditions de son pardon. Il se composait de chevaliers Lombards et Allemands, restés fidèles au roi et à sa fortune : ils avaient à grand'peine traversé les rudes vallées des Grisons, de Chamouny et de la Splug, bravant la neige, les glaçons et le froid intense qui continuait à sévir, et étaient descendus en Italie, en se gardant soigneusement des

embuscades que Guelfe de Bavière et Berthold de Carinthie avaient apostées à tous les défilés des Alpes (1). Ils étaient venus rejoindre Henri à Turin et à Verceil, d'où César les avait envoyés, se reposant du succès de leur négociation sur leur expérience, leur éloquence et leur habileté dans le maniement des affaires. Quelques-uns des plus jeunes n'avaient d'autre mission que de captiver la confiance des princes réunis à Canossa par leurs manières élégantes et leurs dehors pleins de courtoisie et d'amabilité.

Pandolfe en voyant sa fille dans cette agitation et ce trouble la pressait de questions : elle finit par lui répondre d'une voix faible et entrecoupée : — Ah ! mon père ! malheureuse que je suis ! j'ai reconnu parmi ces chevaliers, l'auteur de toutes nos infortunes, le marquis de Brunn !

— Calme toi, mon enfant, dit Pandolfe : tu auras été le jouet d'une illusion, c'est peut-être quelqu'un qui lui ressemble ; comment veux-tu qu'Ottokar ait rejoint César qui vivait à Spire dans l'isolement, et qui est parti pour l'Italie sans la moindre suite.

— Oh ! c'est lui, c'est bien lui, mon père, reprit Yolande. Je l'ai parfaitement reconnu dans le cortège, et son écuyer portait la bannière de Brunn ; pourvu seulement qu'il ne m'ait pas aperçue ! mais je crains fort !...

Pandolfe lui promit d'en parler à l'évêque Anselme et à l'abbé de Cluny : il l'engagea de son côté à prévenir la comtesse Mathilde, et à se montrer le moins possible hors de ses appartements : qu'elle se gardât bien surtout de laisser paraître la moindre émotion et qu'elle conservât sa sérénité accoutumée en conversant avec les autres demoiselles et gentilshommes de la cour.

(1) LAMBERT. ann. 1077.

Deux jours après cet incident, le pont de la dernière enceinte de Canossa se baissait pour livrer passage à un guerrier à cheval, suivi de son écuyer: il descendit au grand trot la route de Ciano, traversa l'Enza sur un petit pont en dos d'âne, que la gelée avait rendu fort glissant, et se mit à gravir la montée de Varvassone, autre domaine de Mathilde muni d'une forteresse redoutable qui couvrait le passage de la rivière. Tandis que le cavalier chevauchait en silence et tout absorbé dans ses réflexions, l'écuyer lui adresse la parole : — Monseigneur, dit-il, j'ai dans l'idée d'avoir vu de mes yeux votre Yolande, du couvent de S^{te} Marie de Brunn.

Le chevalier leva brusquement la tête, et d'un ton bref : — Vous êtes fou, cria-t-il, — et il poursuivit son chemin.

— Fou, tant qu'il vous plaira, reprit l'autre : mais je vous jure que c'était elle : je l'ai fort bien reconnue : elle se tenait à un balcon du palais et vous regardait fort attentivement traverser la cour avec les autres ambassadeurs: elle est devenue plus grande et plus formée, mais ses traits n'ont pas changé; que diantre ! je l'ai vue à Brunn cent fois pour une quand elle jouait dans le parc ou dans les cours du couvent et qu'elle distribuait l'aumône aux pauvres femmes.

— Et tu crois qu'elle m'ait vu ?

— Je ne puis l'affirmer : mais je sais bien qu'il y avait à côté d'elle un prince avec qui elle causait familièrement ; quand la cavalcade approcha du palais, elle retira vivement la tête et disparut comme un éclair.

— Ah ! voilà donc pourquoi la comtesse me renvoie en si grande hâte, porter au roi les conditions que le Pape lui impose ! Eh ! bien, que je ne sois plus Ottokar de Brunn, si je ne reviens à Canossa dans un tout autre appareil que celui d'ambassadeur ! D'ailleurs les conditions sont inacceptables ; le Pape, qui soupçonne

Henri de ne se résoudre à cette démarche que sous le coup dont le menacent les princes allemands, et par crainte de se voir déchu du trône et remplacé par un autre souverain, exige avant tout, qu'à preuve de la sincérité de son repentir Henri lui envoie la couronne et le sceptre et se déclare indigne de la puissance impériale ! crois-tu que l'orgueil de César voudra se soumettre à cette humiliation ? il se voit déjà entouré de plusieurs princes fidèles : il voit les Lombards soulevés en sa faveur : une puissante armée italienne est soudeoyée par les Barons ennemis du Pape ; il n'a qu'à quitter Turin, se montrer à ses troupes, les conduire sur l'Enza et marcher sur Canossa ; il surprend le château au milieu de ses fêtes et s'en rend maître, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le dire. Je grimperai sur ces rochers, j'escaladerai, moi, ces superbes murailles et je veux être le premier à planter l'étendard d'Henri sur ces insolentes tours : je mets le feu au palais, et j'étrangle le pape avec cette vieille bigotte qui le protège. Yolande, une fois dans mes griffes, si je n'en tire pas une vengeance complète, je veux bien...

— Ne jurez de rien, interrompit l'écuyer : ces serments là retombent souvent sur la tête de celui qui les a faits : et puis, pour une femme, c'est folie, voyez-vous, Monseigneur, car qui jure aujourd'hui se parjure demain ; ces êtres là, c'est comme l'eau qui tombe d'une source : vous regardez et ça change toujours.

Ottokar fit un geste de dépit, et éperonna son coursier en se renfermant dans un sombre mutisme.

CHAPITRE XX.

LE TOMBEAU DE BÉATRIX.

L'année dernière en quittant Lucques, où j'avais été revoir la Cathédrale et l'Eglise Saint-Michel, toutes deux fondées par la comtesse Mathilde et subsistant encore dans toute leur beauté comme un perpétuel témoignage de son pieux et vaste génie, je me rendis à Pise pour y visiter le tombeau de la comtesse Béatrix, mère de cette princesse, qui fut la gloire des femmes d'Italie. Béatrix, dont toutes les forces et toute la puissance furent mises au service du saint Siège, employées à soutenir les destinées de l'Italie dans des temps difficiles et à lui ménager les plus brillants triomphes, repose dans un admirable cénotaphe de marbre, chef-d'œuvre antique du ciseau grec.

C'était dans la matinée du 23 septembre ; je me promenais sous les longues arcades du Campo Santo de Pise, sur les dalles duquel un soleil brillant projetait l'ombre noire des longues et minces colonnettes qui décorent le pourtour du cloître, m'arrêtant à chaque pas devant les belles peintures de Giotto, de Buffalmacco et d'autres illustrations de l'école Toscane au berceau des arts : en arrivant au cloître qui fait face à la porte d'entrée, j'aperçus une grande urne de marbre, devant laquelle se trouvait un petit catafalque,

couvert d'une draperie de velours violet, avec un tapis de velours noir et aux quatre coins, quatre candélabres surmontés des cierges allumés.

Le gardien m'accompagnait: je lui demandai de quel noble Pisan récemment enterré on célébrait la neuvième. — Non, non, fit-il: on n'enterre plus dans le Campo Santo, mais les chanoines de la cathédrale font l'anniversaire de la comtesse Béatrix, mère de Mathilde de Canossa, qui dota largement le chapitre de Pise au XI^e siècle: tout à l'heure, après la messe de requiem chantée pour son âme, ils viendront ici avec des cierges, réciter l'absoute.

— Quoi, dis-je, est-il possible! après huit cents ans l'Eglise de Pise conserve encore la mémoire de cette femme!

— Sans doute, répondit mon guide: je suis déjà âgé, moi, et aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai vu chaque année les chanoines venir en procession devant ce monument, célébrer l'office des morts et la messe solennelle, et dresser ce catafalque comme si elle était morte d'hier.

Je m'arrêtais quelque temps à examiner les élégants bas-reliefs de la châsse, au pied de laquelle je lus cette humble et barbare épigraphe:

QUAMVIS PECCATRIX SUM DOMNA VOCATA BEATRIX

IN TUMULO MISSA IACEO QUÆ COMITISSA

Puis je sortis du Campo Santo pour entrer dans le Baptistère où je m'assis sur un banc et me pris à réfléchir sur la gloire qui survit même en ce monde aux enfants de l'Eglise du Christ, fidèles à l'honorer dans ses pasteurs. A la mort de ceux qui lui sont chers, le monde pleure un peu tout en allant à la recherche des

bijoux, de l'or, des objets précieux, des terres et des maisons, qu'a pu laisser ce pauvre défunt : on se hâte de l'enterrer, on jouit des fruits de sa succession et le surlendemain on ne pense plus à celui qu'on pleurait l'avant-veille : il arrive même fréquemment que les neveux ignorent le nom de l'aïeul ou de l'oncle qui a fait la fortune de leur père.

Il n'en est pas de même de ceux qui enrichissent l'Eglise : ils vivent de son immortalité ; comme elle participe à la libéralité et à la bonté de Dieu, elle rend en ce monde à ses bienfaiteurs, la récompense que Dieu leur assure au centuple dans l'éternelle mémoire des cieus. Les triomphes mortels des plus grands monarques du monde passent et leurs tombeaux magnifiques passent avec eux. Mais les noms que la reconnaissance de l'Eglise enregistre dans son livre d'or, ne sont jamais effacés ni par les vicissitudes des temps, ni par les mutations politiques, ni par les ravages de la guerre. Souvent d'illustres et grandes familles s'éteignent, mais leur nom se perpétue brillant et radieux, dans les fastes de l'Eglise : Rome seule nous offre déjà une éclatante confirmation de ce fait. Les grandes et puissantes maisons des Cesi, des Farnèse, des Ludovisi, des Pamphili, des Peretti sont éteintes ou absorbées dans d'autres. Cependant le cardinal Cesi vit toujours dans l'Eglise de la Vallicella, le cardinal Farnèse dans celle du Jésus, le cardinal Ludovisi dans celle de saint Ignace, le cardinal Pamphili dans celle de sainte Agnès et de saint André au Quirinal, le cardinal Peretti dans celle de saint André-della-Valle ; chaque année on fait mémoire d'eux et leurs noms retentissent vivants et glorieux, sous ces voûtes somptueuses, monument de leur piété : il en est de même de tant d'autres, qui ne se survivent que grâce à leur munificence envers l'Eglise, tandis que la mort a effacé le nom de leurs

égaux et de leurs proches, quelquefois plus riches, plus savants, plus magnifiques, plus grands que ceux dont la sainte offrande au culte de Dieu, immortalisa la mémoire.

Si au lieu de déchirer l'Eglise, Henri IV l'eût protégée, honorée et défendue, son nom serait encore aujourd'hui aussi recommandable et aussi glorieux que ceux de Charlemagne et d'Henri II, son saint prédécesseur : mais entraîné par l'orgueil et l'avarice, il fit peser sur Elle tout le poids de sa tyrannie et de sa cruauté ; et c'est à peine si l'on se souvient de son nom, qu'on ne prononce pas sans un mouvement de répulsion : sa sépulture sans gloire, fut oubliée des adulateurs mêmes qui l'avaient instigué à opprimer l'Eglise. S'il se fût au moins repenti de cœur ! cette divine Mère l'eût relevé de sa prostration et placé si haut que rois et empereurs, les plus nobles de la chrétienté, eussent eu lieu d'envier son éclat. Car il y a de la gloire à s'abaisser devant Dieu : Dieu se plaît à élever l'humble à de sublimes hauteurs, qui le ravissent jusqu'au trône de sa divine Majesté. David et Théodose-le-Grand connurent cette vérité : aussi Dieu les exalta d'une gloire immortelle.

Les ambassadeurs envoyés par Henri IV à Canossa travaillaient chaleureusement à obtenir son relief d'excommunication, avant le terme fatal, fixé par les lois palatines et l'intimation de la Diète de Treuver, mais le Pape répondait : qu'à moins de débattre la cause avec les princes allemands, il estimait peu conforme à l'équité et aux coutumes de l'église Romaine, de prononcer avant d'entendre les parties. Les princes accusaient solennellement le roi à son tribunal, qui devait siéger à Augsbourg, où ils l'avaient invité : qu'Henri s'y présentât, se défendit librement des crimes qu'on lui imputait, et que lui, Pape, jugerait ensuite : que personne n'était

plus désireux que lui de le trouver innocent, qu'il en bénirait le ciel et que tous les fidèles applaudiraient à sa sentence.

Les ambassadeurs objectaient que les sujets ne peuvent juger leur maître. — Ils ne jugeront pas, répondait le Pape: ils l'accusent d'avoir prévariqué aux constitutions de l'empire, et ils en ont le droit; attendu que le roi des Romains n'est élevé à ce rang que par le libre suffrage des princes électeurs, avec l'approbation du souverain Pontife, qui investit de l'empire le roi des Francs Charlemagne: les trônes héréditaires ne sont pas dans les mêmes conditions que les royaumes électifs: là, c'est la nature qui fait roi, ici c'est le suffrage; — (si les antagonistes du saint Siège tenaient loyalement compte de cette distinction, ils ne déclameraient pas si souvent à tort et à travers contre l'audace pontificale, qui s'arrogeait le droit de déposer les violateurs obstinés du pacte fondamental qu'ils avaient juré d'observer lors de leur élection, en prenant à témoins de leur serment l'Église et les princes de l'empire) — que si Henri n'a pas violé les conditions de son élection, si les imputations ne sont pas fondées, gloire en soit rendue à Dieu: qu'Henri règne et triomphe. — Les ambassadeurs se sentant pris dans cette logique irréfutable, faisaient alors appel à la clémence, mais le Pape remarquait fort judicieusement que la miséricorde a pour sœur aînée la justice.

La comtesse Mathilde s'occupait activement de ces négociations: le roi Henri était son cousin, sa femme était la fille de la marquise de Suse, qu'elle hébergeait: l'abbé Hugues de Cluny avait tenu Henri, son filleul, sur les fonds baptismaux. Les princes et les hauts barons qui l'entouraient à Canossa, ne pouvaient s'empêcher, quoique catholiques, d'aimer Henri à cause de son caractère chevaleresque, de sa vaillance et de sa galanterie. Aussi était-ce autour de Mathilde des

obsessions et des prières sans trêve, pour l'engager à user de son influence auprès du Pape qui lui avait de grandes obligations pour le présent et pour le passé. En effet Mathilde le visitait souvent, lui recommandait Henri, intercédait en sa faveur du mieux qu'elle pouvait. Mais les saints, dans toutes leurs actions, ne perdent jamais Dieu de vue, et quand il s'agit de conscience, ils restent inébranlables comme le roc, à toutes les sollicitations. Hugues et Anselme, très-saints personnages l'un et l'autre, unissaient leurs instances à celles de Mathilde. Mais Grégoire les réfutait avec des arguments si concluants et si nets, qu'il n'y avait rien à objecter.

— Dites-moi, Hugues, répétait le Pape, pourquoi donc Henri n'a-t-il pas voulu se rendre à la Diète pour faire valoir ses raisons ? Pourquoi vient-il en Italie, trouver le Pape, quand le Pape au contraire se dirige sur l'Allemagne ?

— Saint Père, répondit l'abbé de Cluny, Henri a tant d'ennemis là bas : ils l'accablent sans pitié .

— Et Henri, disait Grégoire, a-t-il eu pitié de la Saxe, de la Thuringe, de la Souabe ? et puis il n'est pas vrai que tous fussent ses ennemis : voyez combien de princes, d'évêques et d'archevêques qui étaient de son côté, qui secondaient ses désordres soit par agrément, soit par intérêt, joignent maintenant leur voix à ceux de Treuver, parce que ses crimes sont par trop manifestes.

— Que votre Sainteté, disait S' Anselme, pardonne à la jeunesse de César, à la fougue de son tempérament, à la mauvaise éducation de son adolescence, aux excitations des méchants, aux séductions empoisonnées des pervers, qui l'ont fait tomber d'abîme en abîme. Un père, comme vous l'êtes, regarde en pitié les erreurs de son fils.

— Fort bien, répliquait Grégoire: et l'œil de la justice! doit-il rester toujours aveugle au front des Papes? si celui de la clémence prend pitié d'un égaré, l'œil inexorable de la justice doit scruter et juger avec sévérité, malgré les pleurs et les larmes de son frère : Henri regarde l'église comme sa servante: il la vend et la troque au premier misérable venu qui lui verse le plus d'or et d'argent: parcourez du regard toutes les églises vacantes en Germanie depuis son avènement: en est-il un seul qui y soit entré par la porte? ils les ont tous emportées d'assaut, et quand ils n'ont pu escalader les fenêtres ils ont troué le mur et ont pénétré par la brèche. Peut-on invoquer bien franchement la clémence humaine en faveur de qui a méprisé si audacieusement les droits éternels de la justice?

— Mais il a descendu les Alpes, humilié et contrit et il vient vous demander pardon, dirent Hugues et Anselme avec chaleur.

— S'il est vraiment repenté, répondit Grégoire, qu'il m'envoie les insignes royaux, sceptre et couronne, et qu'il confesse par écrit toutes ses irrévérences contre le Tout-Puissant, et ses tyrannies envers les peuples de l'Allemagne : nous verrons alors ce que Dieu nous inspirera de faire, car malgré tous ses excès, nous n'avons pas cessé de le regarder comme notre cher fils.

Ce fut à la suite de ces entretiens de S. Grégoire avec l'abbé Hugues, l'évêque Anselme et les ambassadeurs, que Mathilde, pour le repos d'Yolande, chargea Ottokar de reporter les conditions à Henri, priant le roi, dans son message, de ne pas renvoyer le messenger à la cour.

Tandis qu'Ottokar gravissait comme un furieux la montée de Varvassone, ruminant dans son cerveau mille pratiques pour revoir Yolande et tirer une vengeance éclatante de l'affront qu'elle lui avait fait, une

mendiante descendait du château toute enveloppée dans ses haillons rapiécés et la tête couverte d'un vieux morceau de couverture qui lui couvrait presque entièrement la figure: ses deux yeux vifs et perçants s'étaient de loin fixés sur le guerrier, et l'ayant bien considéré, elle s'arrêta à un petit palier de la côte et l'attendit: — Salut au sire de Brunn, lui dit-elle, lorsqu'il arriva à sa hauteur.

Ottokar tout étonné de s'entendre interpellé en langue morave, s'arrêta court — Ho! c'est vous, Swatiza! s'écria-t-il; que faites-vous ici?

— Eh! Monseigneur, répondit-elle, pour une petite visite dans la sacristie de la cathédrale de Wurzburg, l'Evêque m'a bannie de la terre et du lieu et a promis mille marcs à qui me livrerait morte ou vive: nous avons caché tout l'or et l'argent de notre butin dans un château incendié pendant la guerre, où des faux-monnayeurs le refondaient et en faisaient de la monnaie. Par bonheur, nous avons là en qualité de prisonnier, un certain Raymond, ancien domestique de Pandolfe, le père d'Yolande: j'avais pitié de lui, je résolus de le tirer de cette fâcheuse position et de le mettre en sûreté: nous étions donc descendus par un souterrain secret ouvert sur le vallon, et Raymond, ayant traversé le torrent qui court au milieu, grimpait sur l'autre rive: moi je le regardais faire: tout à coup je le vois se cacher derrière un gros chêne, et me faire signe de la main de le suivre: je ne savais ce qu'il me voulait, et ne bougeais pas d'une semelle: alors, il se couche à plat ventre, et rampe un peu plus bas, où il me crie: sauve-toi, Swatiza: passe le torrent et cache-toi: voilà un gros détachement de Bavares armés qui se dirigent sur le château et qui l'entourent de toutes parts. A ces mots, je sautai de la poterne au milieu du torrent, et me glissai en rampant dans un

épais fourré de broussailles, où je rejoignis Raymond que j'avais délivré et qui devenait tout à coup lui-même mon libérateur. Il paraît que le duc Guelfe de Bavière, ayant appris de ses espions qu'il y avait des monnayeurs dans ce mauvais château, leur tomba sur le dos à l'improviste et que tous y furent ramassés comme je le sus plus tard : on enleva leur trésor et on les pendit sur la place de Frising; par bonheur j'avais sur moi un assez bon magot, qui me vint à point pour mon voyage. Raymond me quitta, disant qu'il allait rejoindre ses maîtres à Boleslau : quant à moi n'étant pas tranquille là bas à cause de ces mille marcs qu'on estima ma tête, je pris la route d'Italie : j'ai parcouru toute la Lombardie en faisant des jongleries, et maintenant je vais à Canossa, où le séjour du pape doit avoir attiré beaucoup de monde ; je leur dirai la bonne aventure ; avec cela je pourrai vivoter quelque temps.

Ottokar qui avait écouté cette histoire prolixie avec impatience, lui coupa la parole et lui dit : — Je crois que c'est le diable qui t'envoie, sais-tu où est Yolande ! Devine si tu peux ; je te le donne en mille.

— A Rome sans doute ; car je l'ai rencontrée, moi, dans le château ; elle était tombée entre les mains des monnayeurs, et je l'avais fait évader quelques jours avant la surprise du Duc. Elle était déguisée en pèlerin, et allait à Rome ; elle doit y être arrivée, et sans doute elle s'est placée sous la protection de l'impératrice Agnès, qui est le refuge et la providence de tous les pèlerins allemands.

— Non : elle est là bas, à Canossa, chez la comtesse Mathilde : Albert, dit-il — en s'adressant à son écuyer — prends les devants et attends-moi à la porte de Varvasone. — Puis il mit pied à terre, prit Swatiza par la main et lui dit : — Tu n'es plus la Swatiza, si tu ne m'aides à tirer une vengeance soignée de cette coquine, qui s'est

jouée de moi, comme d'un laquais, et qui m'a fait la fable de tous les seigneurs du pays. Il faut qu'elle ne puisse plus se vanter de m'avoir bafoué si cruellement. Je l'ai aimée jusqu'au délire : j'en aurais fait ma femme et l'héritière de mes riches domaines : mais elle m'a méprisé, elle se moque de moi aujourd'hui avec les princes italiens et étrangers qui sont à la cour de Canossa. Cette idée me la rend odieuse, je la hais à mort, et je n'aurai pas une heure de repos que cette misérable ne soit étouffée. Tu dois avoir des moyens toi, de la faire disparaître ; le feu, le poignard, le poison, tout est bon, et si tu en viens à bout, je te promets que tu n'auras plus besoin de mendier, pour le restant de tes jours. Apporte-moi à Brunn la nouvelle de sa mort et je te donnerai ton pesant d'or.

— A Brunn? grand merci, monseigneur : pourqu'on me jette à l'eau ou qu'on me grille sur le boulevard des Hongrois. Pas si bête, la Swatiza ! je l'ai échappé une fois, et je tire ma révérence à votre Brunn : on ne m'y reprendra plus.

— N'importe : pourvu que tu la tues, je trouverai bien moyen de t'envoyer autant d'or que tu en demanderas. A l'œuvre donc, ma belle enfant ! Vois-tu ? Si tu peux rendre amoureux de ton minois quelque domestique de la comtesse, tu lui remets une goutte de ces poisons que tu connais, qui mêlés au pain ou à la boisson donnent une mort lente et sûre : tu auras tout le temps de t'éclipser du pays avant qu'on ait le moindre soupçon.

— En attendant, marquis, ouvrez votre escarcelle et donnez-moi une bonne poignée de marcs d'or à compte, pour que je puisse me présenter à Canossa sans devoir emprunter du pain et y faire figure : car si vous me voyez toute déguenillée, ne croyez pas qu'il me manque

de meilleurs habits : j'en ai là dans ma besace, avec des franges d'or, comme une reine, dame !

Ottokar plongea la main dans sa sacoche et en tira une poignée d'argent qu'il donna à la mendicante : puis il remonta à cheval, et continua sa route vers le roi qui attendait anxieusement la réponse du Pape.

Arrivée à Canossa, Swatiza alla se loger dans une petite auberge au pied de la troisième enceinte du fort : elle dépouilla ses haillons, peigna ses longs cheveux noirs comme jais et les partagea en deux tresses à la mode des bohémiennes : elle passa ensuite un juste-au-corps de gros taffetas, à galons, à paillettes et à filets d'or sur toutes les coutures avec des espèces d'ailes, qui flottaient sur ses épaules et lui donnaient l'air d'un papillon diapré de mille couleurs. Elle alla s'installer dans cet équipage au milieu de la place, monta sur un escabeau, et embouchant un petit cornet elle se mit à souffler à pleins poumons une fanfare des plus extravagantes : à ce vacarme inusité le peuple accourait de toutes parts, faisant cercle autour de l'étrangère et se demandant ce que signifiait cette musique. Quand Swatiza vit son auditoire bien attentif, elle prit la parole en ces termes, dans un jargon slavo-lombard des plus grotesques : — Gens de Canossa ! J'arrive de l'Herminie, qui est un pays bien loin, bien loin d'ici, où la lune se lève le jour et le soleil la nuit, où les hommes ont deux têtes, dont l'une regarde en avant et l'autre en arrière : où les femmes ont des moustaches comme les chats : où l'on se sert au lieu de nos montures, de phoques marins, grands comme des éléphants : là, l'or est aussi commun qu'ici la pierre : au lieu d'eau les rivières coulent du vin, et pas de la piquette, je vous jure : les grains de froment sont des perles, et on ne s'y nourrit que de pain fait avec cette farine de perles,

qui est douce et parfumée comme l'haleine d'une jeune dame.

Gens de Canossa! Combien croyez-vous que j'ai mis de temps à venir d'Herminie? C'est un voyage de sept ans! j'y ai usé deux cent trente paires d'escarpins à double semelle et à triple empeigne! quelle interminable route! Cependant, le bruit de votre valeur et de votre courtoisie répandu dans le monde entier, m'a déterminé à venir vous voir, pour admirer la grandeur de ces palais et la magnificence de cette cour! Mais ne croyez pas que je sois venue ici les mains vides: je veux vous montrer ce qui se pratique en Herminie, où l'on boit le feu comme de l'eau, où on mange des étoupes et de la bourre, qui bien digérées et élaborées par l'estomac, fournissent ensuite des pièces entières de rubans de soie, de la plus belle nuance.

Le peuple ne soufflait mot et attendait la fin: Swatiza prit une poignée d'étope qu'elle se fourra dans la bouche, et se mit à gonfler ses joues et à souffler une fumée épaisse, qui sortait de ses lèvres en tourbillons bleuâtres: bientôt des étincelles jaillirent de la fumée et enfin une longue flamme vive et serpentine: elle se tournait vers les spectateurs et leur envoyait à la figure des bouffées qui les faisaient reculer tout effrayés: c'était un ébahissement général: on se disait en chuchottant:

— Voyez! voyez! on dirait la bouche d'un four! et quelle peau et quelle chair! elle est de fer cette créature là! du feu, de la fumée, des étincelles plein la bouche! c'est un basilic, bien sûr? elle a la bouche pavée de bronze!

Tandis qu'on murmurait tous ces commentaires autour d'elle, Swatiza prit sur un réchaud ardent une cuillère de fer remplie de plomb fondu: — après avoir vomi tant de flammes, s'écria-t-elle, il est bien permis

d'avoir soif: vous autres vous boiriez un bon coup d'eau fraîche ou de vin pour vous désaltérer: mais en Herminie on étanche la soif avec du plomb fondu: allons, un verre. — Et l'élevant bien en vue de tout le monde, elle y versa le métal liquide et le porta à ses lèvres: — Non! non! pour l'amour de Dieu, ne buvez pas! s'écria la foule d'une seule voix. — Mais la bohémienne qui avait vidé le verre d'un trait, se gargarisa et cracha le liquide merveilleux dans le vase: — Vous l'ai-je pas dit, s'écria-t-elle, que cela valait bien un verre d'eau fraîche? — et en même temps, elle ouvrait la bouche, pour qu'on vit bien qu'elle était parfaitement intacte: pour le coup, les badauds tombaient des nues.

Alors Swatiza reprit: —Vous venez de voir comment on boit et comment on s'enivre en Herminie: je vais vous montrer maintenant comment on y mange. Elle prit des boulettes d'étoupe, se les mit en bouche et commença à jouer des mâchoires avec un merveilleux appétit: les spectateurs riaient: elle roulait les yeux, et mâchait avec des contorsions grotesques, feignant de s'étrangler, se frappant les reins et se pinçant le gosier; elle fit enfin un effort et avala toute l'étoupe: et le monde de rire et de trépigner de joie à ces tours de force: pendant ce temps, Swatiza s'était mise à se tortiller et à faire des efforts convulsifs, puis approchant les doigts des lèvres, elle commença à en tirer un beau ruban de soie rouge.

— Ho! Ho! voyez donc! elle a mangé des étoupes, et voilà qu'elle les rend en beaux rubans de satin! Comment, diantre! fait-elle son compte?—Et Swatiza tirait, tirait toujours, jusqu'à ce qu'elle eut tiré une trentaine de brasses de ruban, plus beau que le ruban ordinaire, satiné sur les deux faces et de toutes les nuances imaginables, vert, jaune, paille, bleu, blanc, rose.

La rumeur était arrivée à son comble : on eût dit une mer houleuse : la bohémienne reprit encore la parole d'un air enjoué et le sourire sur les lèvres : — Des ciseaux ! — on lui en passa et elle se mit à découper le ruban et à le faire flotter en l'air : — En avant, dit-elle, en avant, les jeunes filles : voici le prix de la plus belle ! — bien des cœurs battirent, bien des joues s'empourprèrent, bien des têtes se penchèrent, et il y eut une longue hésitation, car les bonnes Canossines, craignaient toutes d'être choisies par la terrible avale-tout : aucune ne s'avança. Alors la Swatiza avisant dans la foule un beau garçon à la livrée du palais, lui cria : — Approchez, gentil page, tenez : ce ruban est pour vous, vous le donnerez à qui vous voudrez ! — Le varlet s'avança en effet, et tandis que Swatiza lui remettait le ruban, elle articula rapidement ces mots à son oreille : — Venez tantôt à l'auberge ; je vous dirai votre bonne aventure.

Quand la Swatiza vit tout ce peuple ahuri de ses prouesses, elle ouvrit un carnier qu'elle portait en bandoulière, sonna quelques fanfares sur son cornet, promena son regard autour d'elle, et continua : — Citoyens de Canossa, vous êtes en vérité le peuple le plus heureux de toute la chrétienté d'occident : vous habitez un fort inexpugnable, dont les murailles ont été témoins de la défaite de plus d'un roi et d'un empereur ! vous possédez la cour la plus splendide que mortel ait jamais vue ! vous êtes gouvernés par une princesse qui ne veut pas du titre de reine et qui est plus grande que les plus grandes impératrices : aujourd'hui même, vous vénerez dans vos murs le Hiérarque suprême, qui tient les clefs du paradis, entouré d'un cercle brillant de cardinaux, d'évêques, d'archevêques, de prélats, de patriarches ! Pour l'honorer, les plus grands princes chrétiens sont accourus à votre cour,

et vos jours se passent en fêtes, en splendeurs, en triomphes!

Citoyens de Canossa, ces choses sont connues et vantées en tout pays: partout on envie votre heureux sort et l'on aspire au désir de vous voir! on parle de vous à Bagdad, on en parle au Catay, à Golconde, à Trébizonde, en Palestine, en Paganie, jusqu'aux monts de la lune et aux montagnes d'or, pays des griffons et deschimères. Je me trouvais, comme je vous l'ai dit, en Herminie, et éblouie de la réputation de votre nom, je suis venue et j'ai voulu voir! j'ai appris l'art de la médecine au grand Mogol et je connais les secrets de la vie et de la mort; j'eus pour maître le très-savantissime — elle s'inclina profondément — le très-savantissime *Caïmakadenriculikan*, nom vénéré dans tout l'orient: il connaît les influences de tous les astres, il lit dans tous les destinées de chaque homme: il sait les vertus cachées des plantes, des fleurs, des fruits, des métaux et des pierres: la mort n'ose l'atteindre: il a déjà sept mille sept cent soixante dix-sept ans sur la tête, et il est dispos et gaillard comme un homme de trente.

Citoyens de Canossa! cet homme m'aimait comme sa fille; il m'enseigna les profonds mystères de la nature, ce qui m'a fourni les moyens de composer une poudre admirable. — En disant ces mots elle avait tiré de son carnier quelques petits paquets remplis de brique pilée qu'elle tenait en l'air, en débitant son discours. — Voici l'élixir de vie; vous mettez infuser cette poudre dans trois doigts d'eau de fontaine bien claire; c'est assez pour vous guérir du mal de tête, des coliques, des vertiges, de l'asthme, des tintements d'oreilles, des étranglements: en un mot les fièvres la fuient, les catharres la redoutent, la goutte l'esquive à pieds joints. Dans les grandes villes de Perettola et de

Montelupo, où les sultans de Canisgatte tiennent leur cour plénière, je vendais un de ces paquets dix besans d'or : mais c'étaient des païens qui adoraient des lézards sans queue : à vous, qui êtes chrétiens et gens de bien, je la donnerai pour une bagatelle : trente deniers ! ce serait peu : vingt ! archi-peu ! dix, c'est pour rien ! Eh bien, oui ! pour dix deniers ! allons, faites vous servir, nobles citoyens de Canossa ! à dix deniers ! à dix deniers.

Ces mots n'étaient pas terminés, qu'une foule compacte se bousculait autour de la bohémienne qui avait bien soin de ne pas lâcher le précieux papier sans tenir l'argent sur la main. — Est-elle bonne pour la sciatique ? — Excellente ! — Et pour la gravelle ? — Délicieuse ! — Et pour la teigne ? — Superlative ! — Bref, elle fut débarrassée de tous ses paquets en un rien de temps et elle en fit bien cent livres et davantage. Elle rentra à son auberge, où elle se reposait, quand le varlet se présenta pour lui parler : il était alors environ neuf heures. Ils se retirèrent en particulier, Swatiza lui fit ouvrir la main et en ayant examiné toutes les lignes, elle lui dit : — Beau garçon, vous avez une fameuse chance : je lis dans votre main une bonne nouvelle. Comment vous appelle-t-on ? — Isnard, répondit le jeune homme. — Eh bien ! mon Isnard courage, et si vous me prêtez la main, je vous garantis une bonne aubaine. Dites-moi : avez-vous au palais une demoiselle très-belle, qui se nomme Yolande ?

— Il y a beau jour qu'elle est chez nous, répartit Isnard : et outre qu'elle est belle, elle est bonne et généreuse que ce n'est rien de le dire. Je suis le filleul de son fauconnier, et elle est passé-maitresse en l'art de voler : elle n'a pas sa pareille en vertu, allez ! Aussi notre sérénissime maîtresse l'aime comme sa fille, et tous ces princes et ces barons que nous avons à la cour,

en sont enchantés : on a longtemps ignoré qui elle était et d'où elle venait ; mais en se rendant de Rome à Lucques le Pape rencontra un grand baron qui se découvrit être son père.

— Ah ! bien vrai ? interrompit Swatiza, et savait-on qui il était ?

— Il le dit lui-même : le Pape et la comtesse Mathilde lui firent de grandes cérémonies et l'accueillirent comme un grand et vaillant prince, maltraité de César, parce qu'il a toujours pris le parti du saint père Grégoire : bref, c'est l'illustre comte Pandolfe de Groningue.

— Et Yolande est sa fille ? Est-elle déjà fiancée à quelque prince ?

— Ah ! ceci est un grand secret à la cour, mais vous savez, il n'y a pas de secret possible avec les valets : on dit tout bas parmi les femmes de chambre, et d'oreille en oreille cela arrive à celles des valets, qu'elle est fiancée au beau et noble Landgrave de Thuringe, fils aîné du vieux Landgrave et héritier d'une vaste principauté. Mais *motus!*... on ne peut pas le savoir, quoi qu'il fût bien facile de voir que le jeune prince l'aimait tendrement ; car lorsque la jeune comtesse ne chevauchait pas à côté de notre maîtresse, comme de coutume, le Landgrave était en deux sauts près d'elle et se mettait à sa gauche : à la chasse il faisait lever les chevreuils, les daims et les cerfs, et les amenait sous le dard de la demoiselle pour lui laisser l'honneur de la journée.

— Savez-vous, Isnard, si les fiançailles ont déjà eu lieu ?

— Ginevra, la sœur du jeune fauconnier Vidbode, qui est au service de notre sérénissime maîtresse, sait qu'on attend des lettres de Thuringe, du vieux Landgrave, que le Pape les unira à l'autel de saint Apollon et que

les parrains seront la comtesse Mathilde et le marquis Azzo d'Este. Ginevra, toujours en grand secret, bien entendu, a dit à son frère que l'empereur de Constantinople a envoyé en présent à la comtesse de grandes caisses de fines étoffes de l'Inde et de la Perse (1), et qu'on travaille à faire à Yolande le plus riche et le plus beau cortège qu'on ait jamais vu. On a envoyé à Venise une grande quantité de pierreries pour en faire des couronnes et des diadèmes, et des pendants et des colliers : et l'on a mandé les plus habiles ouvriers de Milan, Vérone et Pise, pour que les noces soient d'une magnificence et d'une somptuosité royales.

— Tant mieux, dit la Bohémienne, j'en goûterai des reliefs. Isnard, il faut tâcher de voir la noble demoiselle, et vous lui direz : celle qui vous a promis, en Bavière, de tirer Raymond du vieux château, vous a servie fidèlement, et il est aujourd'hui au sanctuaire de Notre Dame à Boleslau : ajoutez, que je voudrais la voir et lui parler un instant pour lui dévoiler une grande trame de trahison et de mort.

Pendant qu'ils causaient ainsi, entrèrent tout à coup dans la maison un caporal de justice et six archers armés de hallebardes : ils saisirent la pauvre Swatiza, sans dire un mot, lui mirent des fers, l'emmenèrent et la conduisirent dans le souterrain le plus profond des fondements du château : il était malheureusement arrivé, que tandis qu'elle avalait son plomb fondu sur la place, au grand ébahissement de la foule, quelques pages d'Ottokar la reconnurent et la dénoncèrent comme la plus fieffée et la plus maudite sorcière de toute la Germanie ; ajoutant qu'elle était venue là, bien sûr pour empoisonner le Pape ou pour commettre quelque terrible maléfice. Le peuple en la voyant mar-

(1) DONIZ. *vit. Mathild.*

cher enchaînée, disait : — Pour sûr, ce doit être une grande sorcière car elle boit du feu pour se rincer la bouche et mange des étoupes dont elle tire des cordons de soie : qu'on lui fasse son procès, bien vite : elle sent le fagot. — La chose marcha rapidement : il y avait en ce moment à Canossa beaucoup de seigneurs allemands, qui racontèrent tout ce qu'ils savaient des vols, des ruses, des sacrilèges, des incendies, des empoisonnements et des maléfices dont on l'accusait dans toute l'Allemagne : aussi le Vidame la fit-il aveugler sur le champ et condamner ensuite au bûcher.

Quelques jours après, Isnard, par l'intermédiaire de Ginevra, put faire passer à Yolande le message de la Bohémienne : la jeune fille reconnut de suite Swatiza qui l'avait à grand risque arrachée des mains des brigands : ayant appris qu'on l'avait plongée au fond de la tour qui communiquait avec le palais par une allée, elle y descendit toute seule le soir et trouva la pauvre Bohémienne chargée de chaînes : à ce bruit de pas, Swatiza fut toute interdite, croyant que c'était le justicier qui venait l'étrangler : mais ayant entendu une douce voix lui dire : c'est Yolande, ma bonne Swatiza, elle se mit à crier : — Assistez-moi, madame, je vous en conjure ! sachez que j'ai voulu vous entretenir d'une chose où il allait de votre vie si je m'étais tue : le marquis Ottokar a su par son écuyer, qui vous a reconnue au balcon, que vous étiez ici, et m'ayant précisément rencontrée sur la montagne de Varvassone, il m'a promis mille marcs d'or pour vous empoisonner. Arrivée à Canossa, j'amusais le peuple de mes tours d'adresse, en buvant sous ses yeux du plomb fondu, qui n'était en réalité que du mercure, quand j'aperçus Isnard, un varlet de la cour, à qui je dis que j'avais besoin de vous parler. Mon intention était de vous révéler le complot du marquis, pour vous mettre en

garde : je ne vous dis pas cela, croyez-le bien, pour me faire ôter ces chaînes, et pour sauver au moins ma tête après avoir perdu les yeux ! oh ! non : Dieu m'est témoin que je ne veux que vous sauver.

Yolande lui dit alors sans se troubler : — Swatiza, je te remercie de ta bonne volonté, et je prendrai mes précautions pour ne pas donner dans le piège : quant à toi, prends courage et espère : cependant je veux te prévenir d'une chose : si la comtesse Mathilde veut bien te rendre à mes prières, par bonté, j'entends moi, te rendre à Dieu : il est temps que tu rentres enfin en toi-même et que tu te repentes sincèrement de toutes tes erreurs et de tes maléfices, en les confessant avec une grande contrition au saint abbé Hugues de Cluny, qui t'en donnera l'absolution et te fera rentrer en grâce avec Dieu. Songe néanmoins que si j'obtiens ta grâce de la comtesse, comme je l'espère, je ne lui demanderai pas ta liberté : d'ailleurs, aveugle comme tu l'es maintenant, tu ne pourrais que mener une triste vie et recommencer à mal faire.

— Madame, interrompit Swatiza, si vous m'arrachez au gibet, je jure à Dieu et à vous, de mener une vie pénitente tout le restant de mes jours.

— S'il en est ainsi, reprit Yolande, il y a sur les dernières cimes des Apennins un refuge de pénitentes qui mènent une vie solitaire et dévote, et je prierai la comtesse de t'y donner une place.

Pendant que Swatiza serrait la main d'Yolande avec transport et la baisait en la mouillant de ses larmes, un bruit de pas se fit entendre dans le souterrain, et l'on vit entrer le justicier précédé de deux hommes qui portaient des torches allumées : le justicier tenait à la main une corde de soie et un bâton court. — Que voulez-vous ? lui demanda Yolande : en reconnaissant la princesse, il recula de deux pas et répondit : —

Madame, le Vidame, pour ne pas troubler les fêtes de la cour a décidé qu'au lieu de pendre cette sorcière aux fourches publiques, on l'étranglerait dans sa prison, et je viens exécuter la sentence.

Alors Yolande lui dit : — Justicier, je vous défends de toucher à cette femme : allez dire au Vidame, qu'il se présente demain chez la comtesse Mathilde.

CHAPITRE XXI.

HENRI IV A CANOSSA.

Les montagnes de Reggio étaient couvertes d'une épaisse couche de neige : l'hiver continuait de sévir avec intensité et les vents glacés et impétueux du nord balayaient en mugissant les plaines et les plateaux élevés de la Lombardie. Le château de Canossa détachait sur l'éclat éblouissant des neiges blanchissant toutes les cimes d'alentour, la silhouette isolée et sévère de ses sombres murailles, qui ressemblaient du fond des vallées à un nid d'aigle accroché à la pointe du rocher. Ce roc escarpé était alors le séjour de l'auguste vicaire du Christ et d'une foule de princes souverains qui y répandaient plus d'éclat que n'en ont les plus brillantes métropoles du monde. Des hautes tours et des longues et étroites fenêtres du palais de Mathilde on eût pu voir dans la rude matinée du 23 janvier, s'avancer péniblement à travers les neiges et les sentiers couverts de glaces, un jeune homme nu-tête, les cheveux en désordre, couvert d'un sac de grosse toile avec une ceinture de corde, et les pieds-nus (1).

Arrivé à la première enceinte, il frappa rudement à la porte; le tourier leva la herse et l'introduisit

(1) DONIZ. Vit. Mathild.

dans la deuxième cour ; là le pont-levis était dressé sur l'escarpe intérieure du fossé : — ouvrez moi ! — cria le pèlerin. Il tombait en ce moment un neige abondante mêlée de petits glaçons durs et tranchants, que la rafale chassait avec violence à la figure du voyageur : celui-ci cria une seconde fois et plus fort que la première après le pontonnier, pour lui baisser le pont et lui ouvrir la porte : la lourde machine glissa enfin sur ses chaînes, mais pour livrer passage au pèlerin seulement : les gens qui l'accompagnaient furent impitoyablement laissés à l'extérieur.

Pour passer de la deuxième à la troisième enceinte le voyageur dut heurter à coups redoublés : on ne lui répondait pas : alors il prit un morceau de pierre et se mit à frapper à grands coups sur les gros clous dont la porte était garnie, en faisant un vacarme à faire croire qu'un bélier battait la porte en brèche : enfin d'une des échauguettes plantées au flanc de la grande barbacane assise en face de la porte, le tourier passa la tête par une meurtrière en criant : — qui va là ?

— Ouvrez moi, je vous en prie et vous en conjure, dit le pèlerin : dépêchez-vous car je suis tout transi !

— Qui demandez-vous ?

— Je demande le Pape, je demande la comtesse et la marquise de Suse ; descendez et ouvrez !

— Je ne descends, ni n'ouvre, fit brusquement le tourier : qui êtes vous ?

— Je suis Henri, roi des Romains, gendre d'Ade-laïde de Suse, cousin de la comtesse Mathilde, votre maîtresse : descendez, sinon je vous fais pendre à ces créneaux.

Le tourier rentra la tête et courut tout droit au palais annoncer le roi Henri. La comtesse Mathilde se présenta sur-le-champ au Pape Grégoire, et s'agenouillant à ses pieds elle lui dit d'une voix suppliante : —

Saint Père, le plus grand roi de la chrétienté, sans attendre le terme des négociations pendantes avec ses ambassadeurs, vient en personne se prosterner aux pieds de Votre Sainteté. Le tourier me dit qu'il est là, nu-pieds, couvert d'un gros sac, ceint d'une corde de chanvre, la tête nue, et voyez saint Père, la neige qui tombe, l'aquilon glacé mugir dans les gorges de la montagne et le froid sévir avec un redoublement de rigueur : ayez pitié de ce pauvre jeune homme égaré, qui rentre en lui-même et qui implore votre clémence.

— Qui rentre en lui-même ? dit le Pape : comtesse, vous êtes la première à n'en rien croire, et c'est la douceur de votre âme, bien plus que la conviction de l'esprit qui vous inspire ce langage. Si Henri fût venu se mettre aux genoux du vicaire du Christ dans la splendeur de ses triomphes, quand il voyait courbés devant lui les princes de Saxe et de Thuringe, quand toute l'Allemagne tremblait en sa présence, on aurait pu alors présumer de la sincérité de son repentir. Mais il vous souvient, comtesse, comment en voyant ces deux puissantes nations lui présenter la bataille avec des troupes nombreuses et aguerries, dans un moment où il n'eût osé leur opposer son armée encore mal disciplinée, il revint à moi, doux comme un agneau, pour que je le tirasse de ce mauvais pas : c'est alors qu'il m'écrivit cette lettre que vous savez, où il s'accusait de tous ses égarements, de ses tyrannies, de ses sacrilèges, en invoquant mon pardon et en criant bien haut que jamais plus il n'aurait vendu les évêchés aux simoniaques ; qu'il aurait prêté son bras à l'église pour exterminer les incontinents et purger de cette odieuse souillure les Tabernacles du Seigneur, et une foule de belles et saintes choses du même genre : qu'il aurait tenu sa parole fidèlement, qu'il ne demandait que la bénédiction et qu'il

promettait de se montrer enfant soumis et obéissant aux préceptes de Dieu et de l'Eglise, de maintenir la justice, de gouverner ses peuples avec amour et bonté. Vous avez vu, comtesse, si cette lettre inonda mon cœur de consolation; vous avez vu mes sentiments paternels : vous avez vu comme je lui pardonnai de bon cœur, comme je le bénis, comme j'embrassai tendrement la brebis égarée et retrouvée, comme je la rapportai bondissant de joie au bercail du divin Pasteur (1)! Mais à peine ma réponse reçue que fait Henri? il écrase les Thuringiens, puis les Saxons et l'orgueil de son triomphe lui faisant oublier ses promesses et ses serments les plus sacrés, il se replonge dans tous les excès de la cruauté, de l'injustice, de la prévarication, du sacrilège : il renie Dieu, l'église et toutes les vertus d'un monarque chrétien!

— Saint Père, répliqua Mathilde, il faut attribuer ces contradictions à sa jeunesse, à la force de l'habitude, aux instigations des complaisants qui l'excitaient au mal.

— Et sa volonté criminelle n'y est elle pour rien?

— Mais enfin il s'est repenti; le voilà faisant acte de pénitence; il vient vous demander en grâce, la permission de se prosterner à vos pieds et l'absolution de cette main qui peut ouvrir et fermer le ciel, au plus petit comme au plus grand, à l'humble serf comme au potentat couronné.

— Oh! comtesse, Henri se préoccupe bien moins des clefs d'or du Paradis que de sa couronne. Croyez-moi; je connais mieux que personne sa déloyauté; l'honnête homme est tenu à la gorge par un justicier qui ne fait acception de personne, le temps, dont la course est impitoyable pour tous. Il s'en faut de quelques jours seulement que l'année de son excommunication soit

(1) Epist. 3. Greg. I. 25.

révolue, et si ce délai fatal expire sans qu'il en soit relevé, Henri, qui ne peut pas dire au temps de s'arrêter, sait bien qu'il perd tout droit à la couronne, en vertu des lois germaniques et que les princes allemands, aux termes des constitutions impériales, sont en droit d'élire un autre souverain (1). Henri qui voit le fil de cette épée de Damoclès près de rompre, accourt au Pape et lui dit : *mon père, sauvez-moi!* Oh! je voudrais le sauver, mais légalement. Dites-lui qu'il se présente à la Diète d'Augsbourg, et que s'il peut réfuter les accusations des princes de l'Empire, il me tardera de pouvoir l'absoudre et le bénir, comme si chaque heure était un siècle : je serai moi-même le premier à le réhabiliter et à raffermir la couronne sur son front.

Mathilde voyant qu'il était inutile de presser davantage le saint Pontife, se retira fort triste : elle convoqua les ambassadeurs d'Henri et leur enjoignit d'aller trouver leur maître, de l'encourager et de l'exhorter à la patience.

Pendant ces pourparlers Henri transi de froid, piétinait dans la neige avec une sourde colère, pleurant de temps en temps et se frappant la poitrine en criant qu'on eût pitié de lui. Les ambassadeurs finirent par descendre bien tard et trouvèrent leur maître la tête couverte de glaçons et de neige et les mains mortes de froid : ils fléchirent le genou devant lui, qui pleurait et se lamentait amèrement, et l'exhortèrent à ne pas perdre courage, lui disant que la comtesse avait chaleureusement intercédé pour lui auprès du Pape : que celui-ci tout en protestant de son amour et de son respect pour le roi, avait déclaré ne pouvoir se départir, ni des règles de l'équité, ni de l'ordre établi dans l'Empire, ni

(1) LAMB. ann. 1076.

du droit coutumier de l'Eglise romaine dans les affaires contentieuses: qu'il se conformerait d'ailleurs au jugement d'Augsbourg.

— Il ne s'agit ni de princes ni d'Augsbourg, s'écria Henri d'un ton courroucé; le Pape est juge universel, mais il est aussi un bon père: les princes allemands sont au contraire des rebelles et des félons, dont on ne voudrait pas faire ses valets, bien loin de les supporter comme juges (1). — Et en disant ces mots son sang circulait avec agitation; cet homme tantôt blême de froid, avait maintenant le visage en feu: la colère bouillait dans ses veines, il tremblait de rage. Enfin les ambassadeurs firent tant qu'ils finirent par le persuader de quitter ce lieu, et d'aller prendre un peu de repos et de nourriture dont il avait besoin, vu qu'il était à jeûn depuis la veille.

Le lendemain on le laissa de nouveau entrer dans la seconde enceinte du fort; mais il tenta vainement de pénétrer à Canossa. Il demandait merci et pardon au Pape, à haute voix, en poussant des cris lamentables: il battait la terre du pied pour ne pas geler sur place; il ne cessait de tendre les mains vers les murs du palais, suppliant qu'on lui ouvrît la porte et qu'on lui permit de baiser les pieds du saint Père. Au bruit qu'il faisait les habitants de ce quartier étaient accourus sur le rempart, et regardaient entre les créneaux et les meurtrières le triste spectacle d'un si grand roi réduit à une si misérable extrémité. Les plus sages disaient: — Voilà le fruit de ses ruses! Henri a si souvent manqué parole au Pape, que le Pape n'y croit plus! — Quelques goguenards se moquaient de lui: — c'est, disaient-ils, la fable du berger qui criait de toutes ses forces: au loup! au loup! et qui ameutait les paysans,

(1) LAMBERT. an. 1075.

pour leur rire au nez, de s'être laissé prendre, eux si malins, à ses fausses alertes : le jour où le loup vint pour de bon, le farceur eut beau crier : les paysans trompés plusieurs fois firent la sourde oreille, tandis que le loup déchirait son troupeau à belles dents : ce berger là c'est le roi. Il a cent fois promis d'être sage, et quand le Pape l'avait tiré de peine, le jeune gars se gaussait de lui : maintenant qu'il est dans la détresse, le Pape qu'il a si souvent joué lui dit : attends, que je puisse te croire !

Au coucher du soleil, les ambassadeurs revinrent trouver le roi et lui raconter tout ce qu'ils avaient déployé d'instances, de supplications, de prières pour vaincre la volonté du Pape et l'amener à pardonner : mais il restait inflexible et en revenait toujours là, que le jugement ne pouvait avoir lieu qu'en présence des princes et de toute l'Allemagne : — Sire, ajoutèrent ils, ne vous découragez pas : l'espérance est la dernière chose qui meure en nous : si nos prévisions ne nous trompent pas, nous avons cru voir dans le regard ferme et sévère du Pape, un rayon de lumière qui nous promet le soleil.

— Hélas ! non, reprit Henri : Grégoire est fatigué de moi, et jamais il ne s'adoucira jusqu'à me pardonner et me réconcilier avec l'Eglise : c'est un vieillard dur et entêté.

— Ne dites pas cela, Sire, répliquèrent les ambassadeurs : Grégoire est un saint ; vous nous l'avez dit vous même cent fois : mais les saints ne se laissent pas surprendre par des arguments contraires au droit, ou qu'ils croient tels : ce que les syllogismes ne peuvent pas sur leur esprit, la pitié, la compassion, une larme de repentir le peuvent sur leur cœur doux et rempli de mansuétude : ce matin, pendant que la comtesse, l'évêque Anselme, l'abbé Hugues et Azzo d'Este plaidaient

votre cause, le Pape attachait souvent ses regards sur un grand crucifix d'ivoire placé au milieu de la table, et à la vue de ces plaies sacrées un éclair de tristesse paternelle adoucissait la sévérité de ce front grave : il parut vivement attendri quand la comtesse lui dit : saint Père, ayez pitié de ce pauvre jeune homme qui depuis deux jours reste les pieds nus, à votre porte, dans la neige et sans prendre une miette de pain. — A ces mots, le Pape leva les yeux sur le crucifix, et le devoir combattant en lui la pitié, on vit poindre deux larmes dans ses yeux : il les congédia tout ému et se retira dans ses appartements intérieurs. Sire, croyez-nous en : persistez encore dans votre résolution et vous triompherez. — Sur ces mots le roi sortit des portes et se rendit à son auberge.

Le matin du troisième jour, Henri balancé entre l'espérance et la crainte, s'achemina encore vers le château pour obtenir d'y entrer, de pouvoir se jeter aux pieds du Pontife et vaincre à force de larmes et de prières l'esprit rigide de son juge et de son Père. Mais arrivé à la troisième porte il la trouva plus close que jamais : un silence de mort régnait aux alentours : une neige abondante tombait à flocons pressés, le froid était piquant, la solitude morne sinistre : et de temps en temps le blême visage de quelque curieux apparaissait entre deux créneaux de la courtine pour voir le roi Henri, et se retirait bien vite fouetté par la neige et la bise. Henri frappait, pleurait, rugissait : la porte restait immobile sur ses gonds et barrée en dedans par de gros verroux. Alors le roi, après avoir longtemps attendu, voyant qu'on restait sourd à ses supplications, désespéra de sa fortune et se mit à courir comme un furieux à travers la neige : trouvant l'église de saint Nicolas ouverte sur son passage (1), il s'y élança avec

(1) PAUL BENR. cap. LXXXIV. LAMBERT. ann. 1077.

impétuosité, franchit la balustrade du chœur, gravit les marches de l'autel et en embrassant la table, il s'écria de toute sa voix : — Autel sacré de Dieu ! vénérables reliques des martyrs, je viens à vous, je me confie en vous, à vous je m'abandonne ! J'ai appelé les hommes, et ils ne m'ont point écouté ! C'est vous que j'invoque à présent ! j'embrasse l'autel qui représente le Christ. Le lieu est sacré, inviolable ; qui m'arrachera de ce fort du salut ?

A ces cris accourut l'abbé de Cluny : Henri, en l'apercevant, resta à l'autel et s'écria : — Hugues, sauvez-moi ! allez dire au Pape que le roi des Romains est à saint Nicolas, embrassant l'autel : que l'autel c'est le Christ, et que le Christ ne l'a point rebuté : il est son vicaire, lui ! qu'il ait pitié d'Henri repentant, qu'il daigne l'accueillir et lui rendre sa bénédiction ! — L'abbé Hugues essaya de calmer cette surexcitation et le voyant un peu apaisé, il lui dit : — Mon fils, vous avez tant de fois trompé le souverain Pontife, qu'il ne peut se décider à croire votre repentir sincère.

— Oh ! je vous jure que je me repens du fond de mon cœur ! dit le roi : allez, soyez garant de ma parole : jurez mon serment, répondez de ma fidélité au Pape.

— Sire, je ne le puis, répondit Hugues, parce que la règle monastique m'interdit de me rendre garant de qui que ce soit : si vous voulez un bon répondant, priez la comtesse Mathilde, votre cousine, de l'être. Elle a un grand cœur, elle engagera sa foi pour vous : vous ne sauriez croire combien Mathilde a d'empire sur le Pape ; c'est elle qui tient la clef de son cœur et vous ne pouvez avoir d'espérance qu'en elle (1).

Alors Henri se tourna désolé vers Hugues : — Eh !

(1) DONIZ. vit. Mathild. — LAMB. ann. 1077.

bien, dit-il, saint abbé ! vous qui m'avez tenu sur les fonts sacrés, obtenez-moi, je vous en conjure les mains jointes, que la comtesse vienne jusqu'à moi, qu'elle ait pitié de ma position et que par elle je puisse parler au Pape. Vous m'avez fait chrétien, vous m'avez par le baptême ouvert les portes de l'Eglise : c'est à vous encore que je devrai de voir se rouvrir pour moi ces portes que je me suis fermées par mes crimes : faites que je puisse me compter encore au nombre des brebis du Christ.

Profondément ému de ces touchantes paroles, Hugues embrassa en pleurant le pauvre roi et sortit de l'église pour aller retrouver la comtesse : en voyant ce saint homme si affligé et en apprenant la cause de sa douleur, elle descendit du palais et se rendit à l'église où Henri n'avait pas cessé de tenir l'autel embrassé : à son aspect, il reprit courage, courut à sa rencontre, se jeta à genoux, lui prit affectueusement une main qu'il baisa en la baignant de larmes, et levant les yeux sur Mathilde il s'écria : — Ma cousine ! je ne vous lâcherai pas la main que vous ne m'ayez promis d'intercéder pour moi auprès du Pape (1).

La comtesse toujours noble, affable et généreuse, voyant ce grand roi s'humilier à ses pieds dans un si misérable appareil, lui dit tendrement : — mon noble cousin, relevez-vous, car je ne puis vous voir réduit à cette abjection ; j'irai trouver le Pape, je me jetterai à ses pieds et ne me relèverai point que je n'aie obtenu votre grâce : croyez bien que ce n'est pas par dureté de cœur que le saint Père hésite si longtemps à vous pardonner : il est tiraillé par sa conscience et par le souvenir de tant de violations de votre parole.

— Ma cousine, s'écria le roi en se relevant, je me

(1) DONIZ. vit. Mathild.

mets la main sur la tête, sur la bouche et sur la poitrine, faisant serment par ma pensée, par ma parole et par mon cœur, que ma promesse sera désormais sacrée et inviolable : soyez en garant pour moi, et avec vous Adelaïde de Suse et Azzo d'Este. Que le Pape demande à Henri telle condition qu'il veuille lui imposer, il sera obéi ; il est le père : je serai son fils très-soumis ; assurez-le pour moi de mon sincère et cordial repentir : dites lui qu'il n'aura jamais à regretter sa clémence.

La comtesse Mathilde rentrée chez elle, alla trouver le Pape, parla si bien et pleura tant, le front baissé jusqu'à terre, que le saint Père finit par lui dire en la relevant avec bonté : — A Dieu ne plaise, comtesse, que je veuille passer à vos yeux et devant toute la chrétienté pour un homme implacable : mais avec la même assurance que j'ai mise à maintenir jusqu'ici la divine autorité de l'Eglise, je vous prédis, que vous et moi, et l'empire, nous aurons à nous repentir de ce pardon et à le regretter. — Alors entrèrent la marquise de Suse, Azzo d'Este et plusieurs autres princes italiens et allemands qui s'offraient pour la caution d'Henri ; mais le Pape qui ne confondait pas la bonté avec la justice, dit : — Je pardonne à Henri à condition qu'il se présente de toute manière à la Diète d'Augsbourg, où j'entends me rendre, et qu'il promette à moi et à mes prélats le passage libre et à l'abri de toute violence à travers la Germanie : s'il est régulièrement jugé innocent et qu'il reprenne le sceptre, il doit promettre de se corriger de ses mauvaises mœurs, de régner en monarque chrétien et de pardonner les offenses (1).

La comtesse et les princes qui s'étaient portés garants de César, descendirent lui notifier l'heureux

(1) LAMB. ann. 1077.

événement : Henri jura par notaire, entre leurs mains, d'observer toutes les conditions requises du saint Père (1). Après quoi, il fut conduit en grande joie au souverain Pontife : il s'agenouilla à ses pieds, renouvela en présence des princes et des barons assemblés, les promesses jurées par lui : alors saint Grégoire, debout devant son trône, les yeux et les mains levés au ciel, le releva de tout lien d'excommunication et d'interdit ; puis il se baissa paternellement vers lui, le releva, lui jeta les bras autour du cou, l'embrassa au front, le bénit et reçut d'Henri le baiser de paix.

Le matin suivant, qui était le 26 janvier, toute la cour se rendit avec Henri à l'église où le Pape célébra les saints mystères, entouré de ses prélats : le peuple était accouru en foule : Henri était au milieu du chœur, entre Mathilde et Adelaïde ; derrière eux se pressaient les princes italiens et étrangers, accompagnés de leurs barons et de leurs servants. Le silence le plus religieux régnait dans cette foule dont les regards se fixaient avidement sur le Pape et le roi. Quand saint Grégoire fut arrivé à la Communion et qu'il eut récité le *Domine non sum dignus*, au milieu du recueillement de la foule à cette auguste cérémonie, il prit en main la moitié de l'hostie consacrée et se retournant vers Henri, les princes et le peuple, il prit la parole en ces termes :

— Voici le corps du Christ, le fils du Dieu tout-puissant, descendu sur la terre pour apaiser la justice de son Père éternel offensé par les péchés des hommes, ô Christ ! je suis ton vicaire en terre, et je te tiens dans mes mains ; daigne entendre ma voix. Moi, Grégoire, je suis accusé par Henri et par ses partisans de crimes horribles, de m'être introduit par simonie et par vio-

(1) Gratanter Rex accepit conditiones, et servaturum se omnia, quam sanctissimis poterat assertionibus promittebat. LAMB. ann. 1077.

lence dans la chaire de Pierre, ton apôtre, chaire auguste de la vérité : d'être un prévaricateur de tes lois saintes, un adultère, un blasphémateur, un larron, un assassin et un nécroman. O Christ! juge des vivants et des morts, je jure par ton corps, par ton sang, par ton âme et ta divinité que je suis innocent de ces crimes. Si je mens en ta présence, foudroie moi de mort subite au moment où je te recevrai. Si je suis innocent, rends-moi témoignage à la face de ton Eglise, dont tu m'as élu le Chef et le Pontife suprême.

Il dit, leva l'hostie, fit le signe de la croix, la face tournée vers le peuple, en s'écriant : — *Corpus Domini nostri Jesu Christi, custodiat animam meam in vitam aeternam* : puis il se communia, adora en silence, et le peuple levant les yeux sur lui, vit son visage serein refléter une joie surhumaine : alors une émotion profonde s'empara de toute l'assistance, et la joie éclatant de tous les cœurs, une immense clameur retentit comme d'une seule bouche sous les voûtes du temple : — Vive Grégoire, notre Pape! le Seigneur a proclamé son innocence: qu'il soit béni mille fois au ciel comme sur la terre : il a glorifié son vicaire! Vive Grégoire, notre Pape!

Quand le saint enthousiasme des princes et du peuple se fût calmé, le souverain Pontife se retourna vers l'autel, prit l'autre moitié de l'hostie et faisant de nouveau face aux fidèles, il l'éleva en disant à haute voix : — Henri de Franconie, avancez-vous: approchez du pied de cet autel et à votre tour faites serment devant Dieu que vous êtes innocent des crimes dont vous accusez vos vassaux et l'Eglise, divine épouse du Christ: voici son corps sacré: prenez-le et dites franchement : mon Seigneur et mon Dieu, si je suis coupable des crimes qu'on m'impute, foudroyez-moi de mort subite au moment où vous entrerez dans mon cœur.

Henri qui ne s'attendait pas à cet appel au jugement de Dieu pâlit, trembla de tous ses membres et se retira tout effrayé dans une chapelle voisine pour se concerter avec les siens. Puis reprenant sa place au milieu de l'église et s'adressant au Pape: — Saint Père, dit-il, si je faisais ce serment en l'absence des princes et des évêques allemands qui m'ont accusé devant Vous, je pourrais passer auprès d'eux pour un imposteur et un parjure : permettez-moi de différer cet acte redoutable jusqu'à la Diète d'Augsbourg.

Le Pape, avec la sage douceur des saints parut agréer l'excuse d'Henri; de retour au palais, après la messe, il invita César à sa table, où il s'entretint gaiement avec lui, la comtesse et les autres princes conviés à la cour pour célébrer cet heureux événement. Après dîner il se retira dans ses appartements avec Henri: il eut avec lui un long colloque, où il l'exhorta à vivre de manière à se rendre cher à Dieu, à l'Église et aux peuples dont le Seigneur lui avait confié le gouvernement, en lui montrant la paix qu'il procurerait à son cœur, la gloire dont il couronnerait son nom, le bonheur éternel qu'il s'assurerait ainsi dans les cieux. Henri paraissait pénétré de ce langage: il baisa avec transport la main qui l'avait béni et réconcilié, s'agenouilla et prit congé du Pontife. Le Pape l'embrassa encore, le baisa sur la bouche et se sépara de lui après l'avoir rebéni: le même jour encore Henri avec ses partisans et ses ambassadeurs, arrivait à Reggio (1).

Sur ces entrefaites, la comtesse Mathilde ayant reçu les lettres du Landgrave de Thuringe qui accédait au mariage de son fils avec Yolande de Groningue, ce fut une grande allégresse à la cour: comme le comte Pandolfe devait aller rejoindre le roi, on fixa la solennité

(1) DONIZ. et LAMBERT. ann. 1077

des noces au lendemain même de ce jour. Le Pape donna l'anneau aux époux, à l'autel de saint Apollon, en présence de Pandolfe et de la comtesse Mathilde, celle-ci représentant la mère d'Yolande. La marquise Adelaïde de Suse posa la couronne nuptiale sur le front de la jeune épouse, qui avait pour paranymphe le jeune Amédée de Savoie et le marquis Azzo d'Este, et pour témoins les plus grands seigneurs de Germanie, d'Italie, de France et de Bourgogne. Des présents somptueux et d'une inestimable richesse furent offerts à la nouvelle épouse ; on lui donna également des fêtes aussi splendides qu'on pouvait l'attendre de cette royale assemblée et de la grande et puissante princesse qui lui donnait l'hospitalité. Pandolfe chargé des instructions du Pape, ne voulut pas retarder son départ : le lendemain de la noce il embrassa Yolande et son époux, les laissa au milieu des réjouissances et des fêtes nuptiales et s'éloigna à fond de train de Canossa. Tout en chevauchant il repassait dans son esprit les voies pénibles par où le Seigneur avait conduit sa fille à la couronne de Thuringe, que le saint ermite Manfred lui avait prophétisée dès son enfance : le cœur plein de joie, il bénissait la divine Providence dont les décrets admirables avaient fait tourner les longs chagrins d'Yolande à un but si heureux et si glorieux : mais son bonheur domestique était troublé par les graves et sombres réflexions que lui inspiraient la duplicité et la dissimulation trop connues d'Henri : il appréhendait de nouveaux malheurs pour l'Église et de nouveaux bouleversements pour l'empire.

En arrivant à Reggio, il apprit que le roi était parti la veille pour Parme : il ne s'arrêta donc pas et s'élança sur les traces de César, pour déjouer s'il était possible, les criminelles suggestions de Guibert, devenu le porte-étendard des princes lombards hostiles au Pape,

des évêques simoniaques et des clercs incontinents : car tous craignaient, les uns que la paix d'Henri avec le Pape ne les forçât à restituer à l'Église les biens qu'ils lui avaient ravés; les autres de perdre leurs séges épiscopaux, achetés à si haut prix, et les derniers enfin de devoir chasser d'auprès d'eux les louves impudentes dont la bave infecte souillait les tabernacles du Seigneur.

Pandolfe ne fut pas plus tôt à Parme, qu'il se présenta au roi : il le trouva sombre, taciturne, inquiet : il parut accueillir avec un sourire amer les salutations et les félicitations du Pape et de la comtesse, et changeant tout à coup de discours, — Eh bien! dit-il, vous avez été des noces, mon cher comte de Groningue? je vous en fais mon compliment. — Puis s'adressant au jeune marquis de Brunn qui se trouvait dans le cercle des seigneurs : — C'est dommage, ajouta-t-il, mon pauvre Ottokar, qu'on n'ait pas songé à te prendre pour paronyme au mariage d'Yolande! mais ce n'est rien : je m'occupe de préparer mes cadeaux de noces, et tu iras les offrir de ma part à la belle Landgravine.

— Sire, vos dons seront précieux, répondit Ottokar avec un frémissement mal contenu, mais je me flatte que les miens laisseront un souvenir plus durable—et en disant ces mots il jeta sur Pandolfe un regard oblique.

Comme ils finissaient de parler, l'archevêque Guibert se présenta devant le roi et lui dit d'un ton à la fois railleur et obséquieux :

— Invincible roi, tous les princes, les évêques et les guerriers Lombards, vous refusent leurs hommages ; ils ne peuvent se résoudre à honorer le premier monarque de la chrétienté d'occident, qui a foulé aux pieds la couronne et la dignité royales, pour les jeter dans la fange devant ce Satan de Grégoire : ne vous

présentez pas aux villes Lombardes : elles vous ferme-
raient leurs portes : ne comptez plus sur ces braves
Lombards qui avaient déjà fourbi leurs armures et
dégainé leurs épées pour exterminer ce monstre de
Rome et du monde : personne ne prendra plus l'écuni
la lance pour défendre un roi qui s'est honteusement
avili devant ce prêtre orgueilleux (1).

Il ne fut pas difficile à tous ceux qui entouraient le
roi de s'apercevoir que Guibert n'avait fomenté ces
dissensions que pour effrayer Henri, pour le faire re-
venir de ses bonnes résolutions, s'il en avait réellement
de bonnes, pour le forcer à jeter le masque, s'il avait
juré au Pape une obéissance que son cœur démentait,
pour l'entraîner à lui faire une guerre ouverte et pour
arriver enfin lui-même à ce Pontificat, qu'il briguit
depuis tant d'années avec un désir excessif de troubler
l'Église de Dieu. Les bons avaient horreur de cet am-
bitieux impie : les méchants l'applaudissaient de cœur
et plus encore par leurs discours ; ils s'offraient à l'ai-
der et le berçaient de vastes espérances.

Deux jours après ces faits, Henri entra de bon matin
dans la salle où se trouvaient les princes : il avait le
visage joyeux et serein : — Messeigneurs, dit-il aux
assistants d'un ton dégagé, la journée est magnifique
et le soleil radieux : soyez tous à cheval d'ici à une
heure : je me propose d'aller visiter le Pape et ma
cousine qui doivent faire une excursion au manoir de
Biannello : en marchant bon train nous y arriverons
avant l'heure du dîner : toi, marquis Ottokar, tu ne
nous accompagneras pas, j'ai à te charger d'une mission
à la ville.

Tout le monde se regardait avec étonnement : on ne
comprenait pas que le roi eût si rapidement changé

(1) LAMBERT. 1077.

d'avis: la veille encore il était fortement indisposé contre Grégoire: aujourd'hui il parlait d'aller le visiter, s'incliner devant lui, lui réitérer ses promesses d'obéissance et de dévouement. Quand tous les cavaliers furent prêts, Henri monta à cheval et ne ralentit pas l'allure qu'il ne fût arrivé aux portes de Bianello. St Grégoire et la comtesse Mathilde s'y étaient en effet rendus de Canossa: ils firent grand accueil à Henri: le dîner terminé, le roi prit ses hôtes à part dans une salle voisine et leur dit: — Saint Père, je suis de jour en jour plus heureux de cette paix qui nous a coûté tant d'efforts et de peines: j'en bénis et remercie Dieu et votre Sainteté, qui m'avez recueilli avec tant de bonté sous l'aile de votre miséricorde. Quoique je me sois attiré le ressentiment de plusieurs princes et chefs Lombards en préférant ma conscience à la grandeur royale, et la gloire de la sainte Eglise notre mère, à leurs intérêts personnels, je ne laisse pas de me sentir infiniment joyeux de votre amitié, que je place au-dessus de tous les biens terrestres. Cependant je crois qu'il serait de bon conseil que les princes Lombards vous vissent, vous entendissent, reçussent de votre bouche les paroles de la vie éternelle et en même temps, votre bénédiction apostolique. Je viens donc prier votre Sainteté ainsi que mon honorée cousine, de daigner visiter l'armée des guerriers Lombards campés au-delà du Pô, sur le territoire de Bressello. Là, nous stipulerons en leur présence les articles de la paix; ils verront combien vous y avez mis d'équité, et comme je me ferai un devoir filial de les accepter et de m'y soumettre en fils docile, pour le repos de ma conscience et pour la paix du monde chrétien. Vous, Mathilde, qui fûtes l'heureuse négociatrice de mon bonheur, vous pourrez jouir alors de la douce consolation de voir votre entreprise couronnée d'un si beau

résultat. Maintenant je me retire ; tâchez de nous amener le saint Père après-demain : et vous, saint et vénérable Père, *daignez bénir votre fils Henri*. — Le pape touché de ce discours, bénit le roi et lui promit de se rendre au camp avec la comtesse, au jour fixé (1).

Deux jours plus tard le souverain Pontife Grégoire et la comtesse, en compagnie des prélats, des princes et des barons, chevauchaient escortés par un faible détachement, dans la direction de Bressello, où ils devaient traverser le Pô : ils étaient à peu de distance du fleuve, s'entretenant ensemble des bonnes dispositions d'Henri, quand ils virent accourir à toute bride à leur rencontre un guerrier qui s'arrêta devant eux tout essoufflé et dit : — Saint Père, ne faites pas un pas de plus : je suis Pandolfe, — et il releva sa visière — grâce à Dieu, j'ai pu me soustraire au piège sans qu'on s'en doute : apprenez qu'Henri, revenu à ses anciennes habitudes de parjure, a rassemblé vos ennemis les plus acharnés, parmi lesquels se trouve le félon de Guibert qui ne cesse de souffler dans tous les cœurs la colère et la haine contre Votre Sainteté : les conjurés ont tenu conseil cette nuit dans la tente du roi, et Henri s'est arrêté au criminel dessein de s'emparer par trahison de Votre personne et de celle de la comtesse, de vous jeter au fond d'un donjon, pour vous y laisser périr sans qu'on puisse soupçonner le tombeau où vous serez ensevelis vivants. Pour venir à ses fins, Henri a aposté deux terribles embuscades de guerriers lombards qui doivent fondre sur vous au passage, et vous traîner enchaînés sous sa tente, pendant qu'une partie de son armée marcherait sur Canossa pour la surprendre : le restant doit se porter sur Rome, où Guibert proclamé Pape, ferait le plus affreux carnage des prélats et des

(1) LAMBERT : DONIZ : et FIORENTINI.

gens de bien qui protesteraient de leur attachement à Votre Sainteté. Saint Père, il n'y a pas une minute à perdre, rentrez en hâte à Canossa (1).

A cette nouvelle saint Grégoire et la comtesse firent volte-face et retournèrent à toute bride à Canossa: Mathilde y fit renforcer les gardes, lever les ponts, barricader les portes, envoyant en même temps des émissaires à toutes les forteresses des environs, pour qu'elles se missent en mesure de repousser un coup de main. Non contente de pourvoir à l'approvisionnement de ce château, que les armes d'Henri eussent en vain tenté de réduire, elle prit une grande résolution, pour lui en ôter à tout jamais la possession: elle le remit à Dieu, qui l'en avait investie, comme elle le confessait humblement en souscrivant tous les actes publics de son règne, de cette admirable formule: **MATHILDES DEI GRATIA SI QUID EST.** Elle se présenta donc à l'appartement du Pape, et lui dit en fléchissant le genou devant lui: — Saint Père, vicaire de Dieu ici-bas, de ce moment je donne, lègue et voue à tout jamais, mes états d'Italie tout entiers, à saint Pierre, prince des Apôtres, à l'Eglise Romaine, à vous, auguste successeur de Pierre, et pour valider cette donation, en voici l'acte authentique et solennel dressé de la main de mon notaire et du notaire de la chancellerie apostolique, en présence de ces princes et barons italiens et étrangers (2).

A cet acte de munificence et de magnanimité Grégoire leva les yeux au ciel et s'écria, ravi en Dieu: — Mathilde, Dieu et saint Pierre acceptent votre don! Les princes de la terre qui se disputeront votre héritage, y porteront une main rapace et voudront le ravir

(1) DONIZONE. *vit. Mathild.*

(2) DONIZ. *vit. Mathild.*

à Dieu et à saint Pierre; ils en distrairont une grande part, mais il en restera encore assez à l'Eglise, pour qu'elle inscrive votre nom au rang de ses plus insignes bienfaiteurs: bientôt je partirai pour Rome et je déposerai votre offrande sur la tombe de saint Pierre. Dieu m'est témoin que j'ai tenté sincèrement et paternellement toutes les voies, pour ramener Henri au bercail du Christ: ce loup cruel me poursuivra jusque sur le roc inviolable du Vatican; il cherchera à m'arracher du siège de Pierre, pour y mettre l'antechrist Guibert: par Henri et par lui, Rome verra ses rues inondées du sang des amis de Dieu! le feu dévorera les sept collines: où est Rome aujourd'hui, se fera le désert et les sept collines ne seront plus que des campagnes couvertes de décombres. Mais au milieu des champs incultes aujourd'hui, je vois s'élever une Rome nouvelle qui dresse vers le ciel des temples somptueux et des palais superbes (1)! Dieu me réserve de voir ces massacres et ces ruines, du milieu desquels sa main puissante m'arrachera, et j'irai mourir en exil au pied du tombeau de saint Matthieu apôtre et évangéliste. Vous, comtesse, vous aurez à soutenir une longue et cruelle guerre, pour votre fidélité à l'Eglise et surtout pour votre munificence: Henri tombera sur vous, avec la fleur des armées allemandes et vous dépouillera de la plus belle portion de vos domaines. Mais ne craignez rien: Dieu sera avec vous: les armes italiennes vous feront triompher sans autre secours: ô champs de Sorbara! ô rochers de Monteveglio! je vois se briser à vos pieds l'arrogance de l'oppresser de l'Eglise! Et toi, fort invincible de Canossa, qui me reçois aujourd'hui

(1) Rome alors brûlée et détruite par Henri et Robert Guiscard, ne fut plus reconstruite sur les sept collines, mais dans la grande plaine du Champ-de-Mars.

avec tant de pompe, Dieu te donnera des bastions de diamant ; du haut de tes donjons, tu seras témoin de la déroute et de la fuite d'Henri, qui verra à sa honte flotter sur tes tours, l'étendard impérial, que tu lui auras ravi pour le suspendre à jamais dans le plus beau de tes temples, en souvenir éternel de ta victoire !

Il se tut, étendit la main sur Mathilde et la bénit.

CHAPITRE XXII.

LA MÉTROPOLITAINE DE MODÈNE.

L'Eglise métropolitaine de Modène, commencée au XI^e siècle par Lanfranc, est bâtie dans le style connu en architecture sous le nom de Roman, dont le caractère saillant est l'arrondissement des cintres: dans quelques-unes de ses parties cependant elle rappelle le genre gothique. Ainsi ce vaste et somptueux édifice tout en marbre blanc, est couronné à l'extérieur, au-dessus des fenêtres, d'une balustrade de colonnettes légères qui supportent des arceaux de l'effet le plus agréable. Le portail est surmonté d'une tribune à pilastres d'où l'évêque bénissait le peuple: elle est soutenue par des colonnes taillées d'un seul bloc de marbre, dont les fûts à quatre nervures torsés réunis dans l'axe, posent sur deux griffons ailés qui enfoncent leurs serres dans les flancs d'une biche.

L'intérieur, suivant une disposition commune à toutes les anciennes basiliques, présente trois grandes nefs; au tiers environ de leur longueur s'élève l'apside, où l'on monte par deux escaliers gigantesques bordés de rampes à colonnettes: de cette élévation on descend dans des cryptes souterraines qui s'appuient sur une forêt de colonnes de marbre reliées par des voûtes en plein-cintre: c'est là que s'élève l'autel qui recouvre la

vénérable dépouille de l'illustre saint Géminien, patron de Modène: nuit et jour des lampes allumées brillent dans cette enceinte sacrée, toujours fréquentée par les pieux Modenais qui n'invoquent jamais le saint inutilement. Derrière l'apside se dresse dans les airs cette fameuse tour de marbre blanc, surmontée d'une flèche légère offrant un double couronnement, qui a fait donner à la tour le nom de *Ghirlandina*. Le temple et la tour sont un des plus beaux monuments du moyen âge, en Italie.

Au printemps de l'année 1106 on eût vu cette splendide cathédrale toute parée pour une fête: d'immenses draperies de soie écarlate tendaient les murs qui n'avaient pas encore revêtu comme aujourd'hui la teinte solennelle des siècles: les voûtes souterraines brillaient de mille flambeaux, des lampes suspendues aux arches de l'église répandaient dans l'enceinte des flots de lumière: le sol jonché de fleurs et de roses effeuillées, était couvert au milieu des plus splendides tapis de l'Orient: les rosaces de la grande nef et les longues fenêtrés latérales tamisaient à travers leurs vitraux colorés un jour si faible, que quoique le soleil brillât de tout son éclat, les lampes semblaient éclairer les douces ombres d'un crépuscule. Une foule immense accourue de la campagne et des localités environnantes se pressait dans les rues et sur les places, si compacte et si nombreuse, que les vastes portiques qui entourent la cité, ne pouvaient l'abriter. Modène célébrait ce jour là la fête la plus brillante qu'elle eût jamais vue. Le souverain Pontife Pascal II, entouré d'une foule de cardinaux et de prélats, venait d'entrer dans la ville avec l'archevêque de Ravenne accompagné de tous les évêques de la métropole, des abbés des monastères les plus considérables du pays et des membres les plus éminents du clergé: nombre de barons et de princes

s'y étaient donné rendez-vous de toutes les provinces de la Toscane, de la Lombardie et de l'Emilie : la comtesse Mathilde enfin venait y rendre hommage au Pape, escortée d'une troupe nombreuse de ses guerriers.

La basilique de S. Géminien touchait à son achèvement : l'évêque de Modène, Dudon, d'accord avec son clergé et les citoyens, avait voulu profiter de cette solennité pour opérer la translation du saint Patron de la ville et le déposer en grande pompe sous l'autel du nouveau temple érigé en son nom : au moment où l'on ouvrit l'antique monument qui renfermait sa dépouille, trouvée parfaitement intacte, les cris de joie du peuple s'élevèrent jusqu'aux nues ; on la transporta processionnellement au milieu de milliers de cierges allumés, dans sa nouvelle châsse, où on la déposa après l'avoir enveloppée dans un magnifique pallium, don de la comtesse Mathilde.

La grande dame d'Italie, comme on la trouve désignée dans le vieux livre capitulaire de Modène, avait revêtu ce jour là une magnifique robe de soie vermeille avec une longue et majestueuse queue, comme en portaient les rois, et par dessus, un manteau vert qui tombait de la tête sur les épaules : elle tenait à la main un sceptre d'azur terminé par une grosse pomme d'or : elle portait sur la tête recouverte par le manteau, un bonnet ducal avec la couronne de pierreries. Elle se tenait auprès de la châsse, avec Bonsignore, évêque de Reggio, Dudon, évêque de Modène, Lanfranc, l'architecte, entourée de sa cour splendide et de ses guerriers, attendant que le pape Pascal II, vint avec ses cardinaux, les évêques, les abbés et le clergé, consacrer l'autel et donner au peuple sa bénédiction apostolique (1).

En voyant Mathilde on lisait sur ce visage plein de

(1) CELEST. CAVEDONI ; Histoire de S. Géminien.

joie et de piété un doux combat des sentiments qui débordaient de son cœur et s'épanchaient dans ses regards tendrement inclinés sur son illustre père et protecteur. Humiliée et joyeuse à la fois, elle remerciait Celui qui lui avait prêté le bras des saints pour soutenir avec constance et confiance les guerres du Seigneur, et qui vérifiait d'une manière si éclatante les promesses que lui avait faites à Canossa dans un transport fatidique, le grand Pontife Grégoire, sublime colonne de l'Eglise, infatigable fléau des ennemis du saint Siège de Pierre. Trouve-t-on dans toute l'histoire je ne dirai pas de femme mais d'empereur au cœur viril et généreux, qui ait résisté avec plus de constance et de fermeté à des luttes aussi gigantesques que celles soutenues avec une invincible vigueur, par cette magnanime héroïne, contre les armées de l'empereur Henri? Que de menaces, que de violences, que d'oppressions ne déploya-t-il pas pendant de longues années pour lui arracher du sein cette inviolable dévouement au Saint Siège, qui était l'âme et la vie de toutes ses entreprises! Tout l'occident frémissait contre elle, aggravant sa fureur des sarcasmes les plus amers: et elle restait inébranlable: elle voyait enlever, incendier, saccager les villes les plus populeuses et les plus splendides de ses vastes domaines: et elle restait inébranlable. On emportait d'assaut, on démantelait, on rasait ses forteresses les plus puissantes, ne lui laissant que celle de Canossa et quelques autres dans le pays de Modène et de Reggio: et elle restait inébranlable. L'Empereur lui offrait la restitution de tous ses états, si elle voulait reconnaître l'antipape Guibert: et elle restait inébranlable. Elle répondait même avec une noble intrépidité, que quand elle perdrait tous ses remparts et qu'il ne lui resterait plus que sa poitrine pour défendre les droits du pape, elle l'exposerait à tous les traits et à toutes les épées

de l'armée allemande, pour soutenir l'honneur, l'autorité du siège de Pierre: et en effet, elle opposa son cœur à tous les efforts ligués contre elle, et elle en sortit triomphante.

Henri IV après toutes les promesses et tous les serments qu'il avait jurés à saint Grégoire, au château de Canossa, après avoir été relevé de son interdit et avoir reçu l'accolade paternelle et la bénédiction apostolique du vicaire du Christ, trama l'horrible complot de s'emparer du pape et de la comtesse Mathilde: en voyant sa trahison déjouée, il lâcha le frein à toute sa fureur, il jeta le masque, et, à la face de la chrétienté il déclara la guerre la plus inique au Pontife: il commença par emprisonner ses légats, Gérard, cardinal d'Ostie et Anselme, évêque de Lucques (1). Alors saint Grégoire se voyant barrer la route d'Allemagne, envoya à la Diète des princes qui se tenait à Forstheim, une autre légation composée du cardinal Bernard et de l'abbé de Marsiglia, chargés de faire savoir aux évêques et aux magnats, les conditions auxquelles il avait relevé Henri de son excommunication et la manière dont celui-ci, parjure à ses serments, s'était de nouveau révolté contre l'Eglise (2).

La Diète élut pour nouveau roi de Germanie le preux Rodolphe de Souabe, qui levant une armée nombreuse se mit en devoir de rétablir les affaires de l'empire et de délivrer le Pape de l'oppression d'Henri. A la nouvelle de cette élection celui-ci abandonne l'Italie, vole avec toutes ses forces en Allemagne, où il se bat longtemps avec diverses alternatives de succès et

(1) BERTHOLD-CONSTANC. ann. 1077. *Hoc autem iuramentum nec quindecim dies observavit captis venerabilibus episcopis Geraldo Ostiensi et Anselmo Lucensi.*

(2) LAMBERT. 1077. — *Epist. S. Grég.* 23-24.

de revers jusqu'à ce que Rodolphe, déjà vainqueur et poursuivant les fuyards dans les marais de Grone, tombe frappé par Godefroid de Bouillon d'un grand coup de lance qui lui cloue la main sur la poitrine et meure quelques instants après. Henri toujours plus aigri contre le Pape n'épargnait pas les lieux qu'il emportait par la force des armes : il y commettait d'atroces cruautés, spécialement contre les évêques et les clercs qui soutenaient le parti de son rival et de Grégoire : il les expulsait de leurs sièges, vendait les abbayes, les bénéfices, les églises à prix d'argent ; il emprisonnait, il torturait, il massacrait les abbés et les clercs d'un ordre élevé : non content de ces excès et voulant à tout prix se défaire de saint Grégoire, il assembla à Bressanone un conciliabule d'évêques excommuniés, déposa le vrai Pape, et le fit remplacer par l'impie Guibert, qui prit le nom de Clément III (1).

Tel fut le commencement du grand schisme qui désola l'Eglise d'Allemagne et d'Italie ; où l'on vit tous les princes et les évêques rebelles au saint Siège prendre fait et cause pour Guibert : Henri emmenant l'antipape qu'il voulait conduire à Rome en triomphe et introniser au Vatican, descendit par les Alpes, sur les plaines Lombardes, sans rencontrer le moindre obstacle à son passage : Mathilde seule épiait tous ses plans et tous ses mouvements : retranchée dans ses plus inaccessibles forteresses elle soutint de pied ferme l'irruption de l'orgueilleux tyran qui se flattait de l'enterrer vive : mais quoiqu'indépendamment des armées d'Allemagne, il eût à ses ordres les forces considérables de la Lombardie et des autres provinces schismatiques qui s'étaient groupées autour de lui, jamais, dit Donizone, le

(1) LAMBERT. ann. 1077. et DONIZONE.

roi Henri ne put vaincre la comtesse ni la faire reculer d'un pas (1).

Alors, outré de colère et de dépit, il marcha à la conquête de Rome : arrivé sur le Serchio, il apprit que quelques chanoines incontinents et de haute naissance avaient semé la dissension dans le chapitre et entre les principaux de la commune. Il eut soin d'attiser la flamme et fit soulever toute la ville contre le saint évêque Anselme, qui fut mis au ban et proscrit. Après cette méchanceté, qu'il savait devoir affliger l'Eglise et Mathilde, il se porta sur Florence ; cette ville restée fidèle à Dieu et à la Comtesse, lui ferma ses portes : il ne put l'emporter qu'après un très-long siège ; de là, il continua sa marche sur Rome, où il campa dans les prés de Néron, proche du Vatican : S. Grégoire, avec ses milices romaines renforcées de troupes auxiliaires que lui avait envoyées Mathilde, résista vigoureusement à cet horrible débordement : l'été survint, engendrant des fièvres malignes et des miasmes pestilentiels qui firent de grands ravages dans l'armée allemande, ce qui força Henri à lever le siège, quoiqu'il en eût. Il y revint cependant au printemps de l'année suivante, s'empara d'une partie de Rome où il fit proclamer pape l'impie Guibert, qui de son côté l'avait invalidement et sacrilègement proclamé lui-même empereur.

Au milieu de ces perturbations calamiteuses, Mathilde soutenait d'un cœur ferme le parti catholique, épuisant ses trésors pour secourir tant d'évêques exilés, tant de prêtres et de barons bannis et dépouillés par les schismatiques. Toute l'Italie était

(1) Sola restitit ei Mathildis filia Petri,
Rex exardescens contra quam concitat enses,
Prælia, terrores, et castris obsidiones,
Ad nihilum pugnat, non hæc superabitur unquam.

(LIV. 11. c. 1.)

en feu : il n'était pas de province où l'on ne déplorât soit les désastres de la guerre soit les divisions des partis qui allumaient des fureurs intestines entre les citoyens. Toute la Lombardie schismatique était en armes contre Mathilde : Aubert qui était à la tête de cette ligue avait refoulé les troupes du pays dans les plaines de Reggio et de Modène, avec une grande violence : Mathilde seule résistait à ce tourbillon : ses évolutions habiles confondaient souvent l'arrogance de ses superbes adversaires, qui, confiants dans leur nombre et leur valeur comptaient écraser sans peine et mettre en fuite les guerriers peu nombreux de la comtesse : des surprises imprévues, des escarmouches fréquentes contraignaient tous les plans du marquis Aubert : arrivé non sans peine au château de Sorbara, il y trouva une garnison solide et disposée à lui tenir tête : cette résistance l'arrêta au moment où il s'y attendait le moins : cependant comme il ne jugeait pas prudent de marcher sur Rome, sans être maître de ce fort, il se disposa à l'assiéger.

Mathilde toujours sur ses gardes, ayant appris par ses espions que l'armée schismatique, souverainement présomptueuse de ses forces, vivait dans l'indiscipline, passant le jour à s'enivrer et se livrant la nuit au sommeil, presque sans sentinelles, se glissa à la faveur des ténèbres dans le camp Lombard, en donnant pour mot d'ordre à ses guerriers : — VIVE SAINT PIERRE ! — Ceux-ci s'éparpillèrent par petits groupes entre les tentes et au signal convenu ils poussèrent à la fois leur cri de guerre et commencèrent le massacre ; à ce cri formidable les soldats d'Aubert s'éveillent : le nom de l'apôtre les épouvante ; ils s'élancent hors des tentes, nus, et sans armes, dans l'espoir de se sauver par la fuite : on les égorge comme des moutons, sans la moindre résistance. Aubert, saisissant une épée vole au combat,

pour ranimer et rallier les siens; vains efforts! la confusion et la terreur les aveuglent, ils courent sans savoir où, se frappant l'un l'autre de l'épée, s'entretenant de leurs propres armes et tombant sous le fer de leurs ennemis. Le massacre fut si grand, que bien peu y échappèrent. Au bruit de la bataille, les assiégés firent une vigoureuse sortie, plutôt pour recueillir le fruit de la victoire que pour combattre. Le chef Aubert fut tué d'un coup de javeline: six des premiers capitaines furent faits prisonniers avec Eberard de Parme et cent autres des plus fameux champions Lombards: Gandolfe de Reggio, fuyant tout nu les épées de Mathilde, resta blotti dans un buisson d'épines durant trois jours et trois nuits. Le trésor du camp, les armes, les chevaux et un immense bagage devinrent la proie du vainqueur. Toute l'Italie fut consternée de cette action d'éclat, qui rendait aux bons une lueur d'espérance et leur faisait célébrer les triomphes de la grande Comtesse.

L'année suivante Henri concentra ses forces contre Rome; il l'investit entièrement et bloqua étroitement le Pape dans le fort de Crescentius, aujourd'hui le château Saint-Ange, où il s'était mis à couvert des fureurs de Guibert, qui tentait tous les moyens de mettre la main sur sa personne sacrée. Guibert avait corrompu et attiré à son parti une portion notable des citoyens, en pillant les trésors des basiliques et des églises, en confisquant les biens des fidèles, en donnant les bénéfices aux plus insignes coquins. Henri l'ayant rejoint, sema l'or et l'argent dans ces masses vénales, pour amener Rome à lui ouvrir ses portes et à lui livrer Grégoire. Informé du péril imminent qui menaçait celui-ci, Robert Guiscard, duc de Pouille, accourut à Rome à la tête de ses Normands et de la fleur des troupes de la Pouille pour reprendre la ville: ayant forcé le passage du côté de Latran et pratiqué une

brèche dans les murailles, ils se ruèrent comme un torrent furieux sur le mont Celius, brûlant et passant au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontraient : le vent qui soufflait avec violence chassa l'incendie aux Esquilies et jusqu'au Viminal, de sorte qu'en quelques heures l'antique Rome fut réduite en cendres, subissant ainsi en chatiment de sa trahison, une destruction dont elle ne s'est pas encore relevée de nos jours.

Robert Guiscard s'étant retranché dans l'amphithéâtre et ayant ravagé l'Aventin, finit par se faire jour jusqu'à la tour de Crescentino, culbuta les impériaux, arracha Grégoire aux mains sacrilèges d'Henri et de Guibert, et se retira avec lui sur le Liris, d'où il le conduisit sain et sauf dans la ville de Salerne. Alors Henri exerça avec l'antipape toutes ses cruautés et ses fureurs sur les cendres de Rome ; les malheureux Romains expièrent chèrement leur fidélité à leur pasteur, et ils l'eussent payée plus durement encore, si Henri n'avait dû se rendre en toute diligence en Allemagne, où Rodolphe de Souabe mort, les princes catholiques avaient élu roi des Romains, Hermann de Lorraine, qui entraînant la fleur des armées saxonnes disputait sérieusement à Henri la possession de l'empire. Après de nombreuses vicissitudes celui-ci battit son compétiteur, se vengea cruellement du parti catholique, et se croyant désormais délivré de ses ennemis en Germanie, il retourna en Italie, brûlant d'assouvir ses ressentiments contre Mathilde.

Déjà la mort de saint Grégoire, survenue en 1086, à Salerne, avait jeté dans un trouble profond l'Eglise de Dieu, opprimée par le scélérat Guibert, quand la comtesse Mathilde fondit sur Rome à la tête de son armée, expulsa l'antipape par la force de son bras, et fit procéder par le clergé et le peuple à l'élection d'un souverain Pontife légitime : tous les suffrages se portèrent

sur le pieux et savant Didier, abbé du Mont-Cassin, qui prit le nom de Victor III : ce Pape étant mort l'année suivante, Mathilde travailla de nouveau de ses forces et de ses conseils à l'élection légitime et régulière d'Urbain II : cependant la partie corrompue des Romains, avide de lucre, se révolta, chassa traîtreusement Urbain et rouvrit les portes à l'antipape, qui put de nouveau violer la chaire de Pierre et maltraiter les catholiques (1).

Mathilde réunit toutes ses forces pour replacer le pape Urbain sur le trône ; elle se mettait en marche pour Rome, quand Henri délivré de ses ennemis d'Allemagne, descendit sur l'Italie avec une armée considérable, avec laquelle il comptait écraser la comtesse, qui résistait seule au choc de tous les schismatiques italiens, ligués contre elle : son habileté, ses talents militaires et politiques l'avaient si bien servie, qu'elle avait battu ses ennemis un à un, et qu'elle les réduits à s'estimer très-heureux qu'elle voulût bien leur accorder une trêve. Dès qu'ils eurent vent de l'arrivée d'Henri, ils relevèrent la tête ; les injures et les sarcasmes pleuvaient autour d'elle : folle, lui criaient-on, téméraire, d'aller affronter seule les forces de l'Allemagne et d'exposer sa vie pour sauver celle du Pape ! et tout en parlant ainsi, ils aiguisaient leurs épées pour s'unir à l'empereur et la combattre à mort ; mais l'invincible femme, confiante en Dieu et en saint Pierre les attendait de pied ferme (2).

Henri la dépouilla d'abord de tous les châteaux et terres de son patrimoine d'outre-monts, qui était fort riche et fort important : puis il descendit les Alpes, s'abattit sur le Pô, mit le siège devant Mantoue, qui

(1) DONIZ., BERT. CONSTANC., et SIGEBERT.

(2) DONIZ. *ibid.*

lui ouvrit ses portes, grâce à la trahison d'Hugon, lieutenant de Mathilde et partisan secret d'Henri : de cette citadelle très-forte l'empereur réduisit successivement toutes les places fortifiées de la comtesse, au-delà du Pô : il s'empara ensuite de celles situées en deça de ce fleuve, Montemorello, Montealfredo, outre Modène, et il poursuivait ses opérations stratégiques contre les autres avec la confiance qu'inspire un triomphe assuré.

Cependant quand il arriva sous le fort de Montebello, aujourd'hui Monteveglio, il trouva une résistance à laquelle il ne se fût jamais attendu : il avait fait cerner le château par le meilleur de son armée, résolu de ne pas lever le siège avant d'avoir rasé les murailles, égorgé les défenseurs et incendié la place. Mais il avait affaire aux plus vaillants guerriers de l'Italie, qui s'étaient promis de lui faire éprouver la valeur du cœur et du bras italiens, quand il s'agit de combattre pour la patrie, la justice, l'intégrité de sa religion et de sa foi.

Henri bloquait étroitement le fort, livrait chaque jour des assauts furieux, avec une violence qui croisait en raison de la solide résistance que lui opposaient ces braves Italiens ; voyant que les machines ordinaires ne pouvaient ni entamer les fondements, ni ébrécher les épaulements, César honteux de voir des forces si puissantes prolonger sans succès le siège d'une pareille bicoque, convoqua les ingénieurs les plus habiles et les plus experts dans l'art des sièges, pour lui trouver un moyen d'emporter le château. La besogne marcha avec ardeur et l'on se mit à construire une machine formidable, réunissant l'effet des balistes et des catapultes, et combinée de manière à lancer avec une force double une grêle de projectiles, de masses de fer et de pierres, à broyer et réduire en poudre des

murs de bronze ou d'acier. Cette terrible machine mettait en outre en mouvement une foule d'engins, béliers, moutons, balistes, catapultes destinés à battre les courtines, à les entamer et à y pratiquer des ouvertures et des brèches.

Pendant qu'on échafaudait cet immense mantelet, le misérable Guibert inquiet du retard du roi et craignant de se trouver abandonné à la merci de ses ennemis, dont le nombre grossissait de jour en jour, grâce aux rapines et aux infamies dont ce scélérat souillait le saint siège, prit la résolution de se transporter au camp impérial. De son côté, Mathilde était réduite à la dernière extrémité. La Ligurie et la Lombardie étaient en pleine rébellion, la Toscane soulevée, l'Emilie presque entière au pouvoir des schismatiques, le Duché de Spolète, le Picenum et Camerino dépeuplés par les armées d'Henri : elle-même épuisée d'argent, réduite à quelques forts : ses fidèles opprimés, affligés, inquiétés ; la plus grande partie du clergé dans les fers ou l'exil. Dans cet état de choses désespéré, Henri lui fit offrir la paix, avec la restitution de toutes ses provinces qu'il s'engageait à rétablir dans un état plus florissant qu'avant la guerre, à condition qu'elle reconnût Guibert. Des courtisans timides, des évêques pusillanimes, des casuistes subtils, pressaient la comtesse d'accepter ces propositions, par pitié pour son peuple et ses sujets. Mathilde se recueillit et se demanda : — *La paix, achetée au prix d'une offense à Dieu, est-elle une véritable paix ? non : c'est un crime. Qu'importe le royaume, pourvu que la conscience reste intacte ! Dites à Henri, que si Dieu est pour moi, je ne crains pas l'Empereur.*

Henri voyant qu'il était inutile d'insister davantage, et ayant achevé son gigantesque engin de destruction, dit à Guibert et aux siens : — Demain nous serons dans Montevoglio : je la détruirai à ras de terre, et je porterai en-

suite tous mes efforts contre Canossa : je suis curieux de voir si les clefs du Pape ouvriront un nouveau royaume à ma cousine. — Oui, dans les nuages, répondit l'antipape avec un sourire railleur. — Mathilde cependant après la rupture des négociations d'Henri, parvint à ravitailler secrètement la place et à y introduire un gros détachement de braves; la nuit suivante ils firent une vigoureuse sortie, et mirent le feu à la machine qui fut bientôt réduite en cendres. Puis ils fondirent impétueusement sur le camp impérial : ce fut alors une horrible mêlée : ou eût dit une bande de lions se ruant sur un troupeau de taureaux : la fureur leur fournissait des armes et des forces inconnues : Mathilde postée sur les hauteurs descendit avec les siens pour renforcer la bataille : cernés de toutes parts, les impériaux ne tardèrent pas à se débander dans une déroute complète : leur rangs furent enfoncés ; on écrasait d'une grêle de projectiles ceux qui tentaient de gagner les plis de terrain : Henri les avait d'abord animés de ses cris et de son exemple, mais voyant la déroute de ses bataillons, il battit en retraite et gagna la plaine, laissant sous les murs de Monteveglio des monceaux de cadavres et l'élite de ses officiers parmi lesquels on retrouva le corps d'un de ses fils. Les assiégés s'emparèrent du camp, des bagages et des vivres, avec une quantité d'armes et de chevaux.

L'Empereur de plus en plus furieux, feignit de marcher sur Modène, mais par un stratagème habile, il revint sur ses pas en côtoyant le pied des collines, pour s'embusquer derrière Bianello, attendre Mathilde et surprendre Canossa : cette vaillante héroïne devina le plan de César, prit la crête des montagnes et réussit à le devancer en se retirant dans le fort de Bianello avant qu'il y fût parvenu. Henri sans s'arrêter en route, tourna les hauteurs et s'empara de tous les cols des

vallées, jusqu'à ce qu'arrivé enfin sur les glacis du château il se trouvât à son grand désappointement en face des guerriers Italiens : une lutte acharnée recommença : Henri ne pouvait déployer ses troupes resserré comme il était sur ses derrières par les versants rapides de la montagne, qu'il ne pouvait gravir sans rompre ses rangs : de leur côté, il restait toujours aux guerriers de Mathilde une retraite assurée sur Canossa. La cavalerie impériale était dans l'impossibilité de manœuvrer à l'aise et de charger l'ennemi : Mathilde volait de rang en rang, animant ses troupes et les échelonnant sur le centre pour offrir moins de front à l'ennemi et l'enfoncer plus vivement : cette disposition habile, jointe à l'assiette des lieux qui était toute à son avantage, assurait un succès facile à son armée, dont l'arrière-garde s'appuyait sur la première enceinte de Canossa.

Le marquis Ottokar, qui avait juré de s'élaner le premier sur la brèche, portait l'étendard impérial. Mathilde le reconnut : elle le fit cerner par les siens : il fut fait prisonnier et on lui arracha l'étendard des mains : à cette vue, les impériaux abattus et découragés, se replièrent et lachèrent pied : on en fit un carnage épouvantable, auquel n'échappaient même pas ceux qui cherchaient leur salut dans la fuite, car se culbutant l'un l'autre sur la crête des précipices, ils y roulaient, déchirés par les aspérités et les pointes des rochers. Henri ne dut son salut qu'à un miracle ; la déroute fut si complète qu'il ne put rallier les fuyards qu'au bord du Pô, qu'il traversa précipitamment en pleurant l'élite de ses barons tués dans le combat ou restés prisonniers. Mathilde après avoir soumis les Lombards, abattu l'arrogance de Guibert, vaincu et mis en pièces l'armée d'Henri, recouvra en quelques jours ses états et poursuivit l'empereur jusque sous Vérone, où il s'était réfugié avec les débris de cette ar-

mée formidable qui menaçait d'engloutir l'Italie. Sa fuite fut si précipitée qu'il dût abandonner son trésor, qui tomba tout entier aux mains de la comtesse (1).

Mathilde fit son entrée à Canossa, au milieu des évêques et des barons fidèles à l'église; elle alla au temple de S^t Apollon, y rendit ses actions de grâces à Dieu, qui l'avait si visiblement protégée, et y déposa l'étendard impérial en mémoire éternelle d'une si heureuse victoire. Honteux et confus, Henri se retira en Allemagne où l'attendaient des malheurs et des revers plus cruels encore : comme il continuait à s'acharner contre l'église, comme un loup furieux, son fils Conrad leva contre lui l'étendard de la révolte et lui fit essuyer tant de chagrins et d'ignominies que ce malheureux père voulut se donner la mort : Guibert s'obstinait dans son impiété: souffrant impatiemment que les vrais Papes Urbain et plus tard Pascal II siègeassent triomphants à Rome, et n'ayant pas assez de forces à sa disposition pour les en expulser, il se jeta dans une bande de voleurs de grands chemins, pillant et massacrant les prélats qui se rendaient au concile de Rome et les pèlerins qui allaient au tombeau des apôtres : il finit par mourir subitement d'un accès de goutte, impénitent et excommunié, et son corps fut jeté dans le Tibre comme le cadavre d'un vil animal (2).

Mathilde après avoir célébré ses actions de grâces au temple de S^t Apollon, fit tirer Ottokar de prison et lui dit : — Marquis de Brunn, nous savons vos forfanteries sur la prise de Canossa, où vous deviez planter le premier la bannière impériale sur la maîtresse tour, passer au fil de l'épée toute ma cour, et moi, la vieille bigote papiste, me jeter au fond de vos ou-

(1) DONIZ.; CONSTANC.; USPERG.

(2) BERT : CONST. et SIGEB.

bliettes d'Allemagne. Vous voyez comme Dieu se rit des serments de ses ennemis : il vous reste encore une vieille dette à payer à ma chère Yolande de Groningue, aujourd'hui Landgravine de Thuringe, que tout enfant et désarmée, vous avez poursuivie de vos rodomontades : mais vous voyez que Mathilde n'est pas Yolande, que le château de Canossa n'est pas le couvent de S^{te} Marie de Brunn, et que mes guerriers ne sont pas des nonnettes à perdre le sommeil pour vos Vandales. Je pourrais maintenant vous faire pourrir au fond de cette tour au sommet de laquelle vous vouliez faire flotter la bannière d'Henri : mais je veux vous montrer ce que c'est que la vengeance chrétienne. Vous êtes un preux chevalier, d'esprit élevé et de grand cœur : en favorisant Henri et son antipape vous avez combattu le Christ, affligé et désolé l'église, scandalisé la chrétienté, et vous vous êtes couvert d'excommunications et de malédictions. Vous pouvez cependant revenir à Dieu et à votre salut éternel : le sépulcre du Christ est aux mains des infidèles : Voilà une lance et un écu : rejoignez les croisés, traversez les mers, combattez en héros, comme vous l'êtes, et succombez martyr, ou vivez glorieux champion du Christ.

— Comtesse, répondit Ottokar d'une voix suffoquée par une profonde émotion, votre générosité ne m'étonne pas ; vous êtes toujours plus grande que vous-même : mais je ne puis revenir de ma surprise en considérant que le don magnifique que vous me faites de la vie et de la liberté, me rend l'une et l'autre plus précieuse, par la condition que vous y mettez de les consacrer à un but aussi noble et aussi glorieux, que celui de combattre pour arracher le saint sépulcre aux mains des infidèles. Recevez entre vos mains mon serment solennel : faites-moi décorer du signe sacré à cet autel devant lequel vous priâtes tant de fois pour

l'exaltation de la sainte église, et où vous chantiez les louanges de Celui qui paya votre foi et votre dévouement de tant de glorieux triomphes. Je pars pour la croisade : écrivez à Yolande que son persécuteur a trouvé, grâce à vous, le moyen de se rendre digne d'elle. Quand elle priera, qu'elle envoie sur les plaines de la Palestine un soupir à Dieu, pour qu'il ranime le croisé dans les batailles : oh ! que n'est-elle plus rapprochée de Canossa ! je voudrais qu'elle-même attachât la croix de ses mains, sur ma cotte d'armes — mon bras redoublerait de vigueur et mon courage se retremperait à ce cher souvenir !

— Eh bien, dit Mathilde, cette douceur même ne vous sera pas ôtée : j'ai encore la harpe d'Yolande ; elle est couverte d'un grand voile de pourpre, j'y découperai la croix, et je la coudrai moi-même sur votre poitrine. L'évêque Anselme la bénira : c'est un saint, il vous obtiendra la grâce de Dieu. — Elle dit : quelques jours après Ottokar était en route pour s'embarquer avec les croisés, qu'attendait un vaisseau Pisan.

Ses ennemis vaincus et dispersés, Mathilde régna en paix sur l'Italie, protectrice toujours invincible des Papes persécutés et molestés par le criminel esprit du monde ; elle renouvela solennellement la donation de ses Etats au saint Siège, et se souvenant du don de Pépin et de Charlemagne, elle ne croyait lui faire qu'une simple restitution : les troubles cruels et violents du IX^e et du X^e siècles, avaient ravi à l'Eglise une grande partie de ses domaines, que les conseils de la Providence avaient réunis au patrimoine de Mathilde ; elle s'empressa de les offrir dévotement à saint Pierre. — Que nos grands politiques cessent donc de nous assourdir les oreilles en demandant à cor et à cris de quel droit l'Eglise possède ses Etats ; ils connaissent

l'histoire tout aussi bien et mieux que nous : ils savent fort bien qu'il n'est pas de dynastie au monde qui ait des sources plus claires et plus limpides de son droit de possession, que celles de l'Eglise : et cependant ils vocifèrent à s'enrouer : — que l'Eglise s'est emparée de ses provinces par fraude, en abusant de l'ignorance et de la superstition des peuples et des souverains du moyen âge.

Vous le savez mieux que nous ; mais plus que personne vous abusez de l'ignorance de ces masses que vous dites si sages et si mûres pour la civilisation, et qui ne sont jamais que les masses toujours prêtes à gober vos mensonges, aujourd'hui comme il y a cent ans, deux cents ans, mille ans. Vous avez des paroles magiques, vous éblouissez le vulgaire de vos charlataneries pailletées de clinquant, tout comme notre Swatiza avalant du plomb fondu, mâchant des étoupes et en retirant des rubans écarlates, aux yeux de la foule ahurie. La comtesse Mathilde n'en est pas moins illustre et sera toujours exaltée des gens de bien, aussi longtemps qu'il y en aura dans le cours des âges. Sa tombe est au Vatican : elle partage les honneurs rendus à celle du prince des apôtres, par cette foule de pèlerins, qui viennent s'y prosterner, en la glorifiant de sa munificence et en applaudissant à ce cœur magnanime qui ne respira toute sa vie que l'amour et le respect le plus sublimes envers l'Eglise et ses Pasteurs.

Ce savant, qui a écrit avec un peu d'emphase qu'*Henri IV apprit aux Césars comment ils devaient mener les Papes*, voudrait-il, au tribunal de Dieu et des hommes justes, être Henri ou Mathilde, Grégoire VII ou Guibert ? Cet homme si loyal et si honnête, voudrait-il promettre et faillir, simuler et dissimuler, jurer et se parjurer à tout moment, à l'exemple d'Henri ? ou maintenir sa parole avec intégrité et se faire le défen-

seur de la vérité et de la justice, avec Mathilde? Déchirer l'Eglise, la vendre à l'encan, jeter des antipapes dans la chaire sacrée, ou rester docile aux vicaires du Christ, les défendre dans la guerre, les accueillir dans la persécution, les honorer dans les outrages? nous faisons ici appel à sa conscience.

Si nous n'avons pas menti en parlant d'Henri, si nous l'avons retracé tel que nous le dépeignent les auteurs contemporains, même ses partisans et ses amis, comment un si noble écrivain a-t-il pu inviter les Césars à imiter ce monstrueux modèle! pourquoi ne pas les engager au contraire à imiter ces héros glorieux qui méritèrent une couronne éternelle pour leur fidélité à défendre et à révéler l'Eglise? Il y a longtemps que le temps des antipapes est passé, mais ce qui ne passe pas, c'est le désir toujours vivace de trop d'êtres qui se réjouissent des afflictions et des combats de l'Eglise! Ce que ne font pas les Césars, retenus par la Providence, certains auteurs se flattent de le faire en attisant la haine, le mépris, les sarcasmes des peuples entraînés et fascinés par leurs impostures, par leurs faux et criminels syllogismes.

Nous, nous engageons nos lecteurs à prononcer sans passion entre Henri et Mathilde, et nous faisons appel à leur saine raison : Henri bouleversa les lois divines et humaines, sema l'ignorance et la barbarie en Italie, terminant le cours de sa vie sans royaume et sans gloire : la grande Mathilde fit au contraire germer le grain précieux de cette haute civilisation qui éleva l'Italie à des destins si sublimes et si enviés et qui fit d'elle la reine de toutes les nations de l'occident : Mathilde vainquit par la bravoure italienne la plus vigoureuse des puissances étrangères qui conspiraient sa perte : elle gouverna cette vaste monarchie avec tant de sagesse, de magnanimité et de bienfaisance qu'elle

fut proclamée par excellence **LA BONNE DAME** : son nom est resté en bénédiction : sa dépouille repose honorée dans le temple le plus vaste du monde, au milieu des urnes et des mausolées sublimes des plus saints et des plus illustres pontifes de l'Eglise de Dieu.

CHAPITRE XXIII.

CONCLUSION.

Me trouvant un jour avec deux amis, dans la douce solitude de Notre Dame de Galloro sur les collines d'Aricie, je les menai par partie de plaisir jusqu'à l'émissaire du lac de Nemi qui se décharge sous un rocher du Collepardo dans la vallée Aricienne, qu'il baigne et féconde dans toute son étendue. Avant d'arriver à cet endroit, je leur fis remarquer les grandes substructions de la Voie Appienne, restées intactes sur une longueur de plus de cent pieds et supportant la pente qui s'appuie par le Val Doré au flanc du Collepardo. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer ces blocs gigantesques si parfaitement assemblés depuis plus de deux mille ans et ces belles arcades en plein-cintre, qui livrent passage aux eaux du Val D'or, sur les hauteurs duquel le célèbre sanctuaire de Marie dresse au milieu d'un bouquet d'oliviers sa tour élancée. Nous arrachant à regret à ces ruines imposantes, nous prîmes un sentier le long duquel deux haies de sureaux au feuillage sombre et touffu balançaient sur nos têtes leurs blanches ombelles fleuries, qui répandaient dans l'air une délicieuse senteur: plus de vingt rossignols avaient élu domicile dans cette verdure luxuriante, toute

pleine de chants mélancoliques et de délicieuses mélodies, qui prêtaient à ce gracieux réduit une paix, une sérénité, un calme si délicat et si enchanteur, que nous ralentîmes le pas, l'esprit absorbé et ravi par ces tendres et suaves concerts dont toutes les fibres de notre âme étaient remuées.

En arrivant à l'endroit où le col se bifurque en deux larges sentiers qui mènent au déversoir, nous y trouvâmes réunie une petite société, venue également dans le but de voir cette surprenante décharge du lac de Némi : la compagnie se composait d'une dame avec ses deux filles et leur frère, étudiant, d'un prélat, oncle de la comtesse chez qui il passait les vacances et d'un chanoine. Le prélat qui nous connaissait nous salua courtoisement et me dit : — Voyons, vous qui vous piquez d'être quelque peu antiquaire, vous nous direz bien qui a pratiqué cette ouverture et si elle est aussi ancienne que le prétendent les Ariciens : est-ce un ouvrage romain ? quant à moi, je crois que oui.

— Monseigneur, répondis-je, les Romains ont ouvert le déversoir du lac d'Albano, mais celui du lac de Némi est antérieur de plusieurs siècles à la fondation de Rome et remonte aux temps les plus reculés des Pélasges, à une époque que l'histoire ne peut assigner, parce qu'elle est plus ancienne que les plus lointains souvenirs des hommes. Les premières colonies pélasgiques abordées en Italie, érigèrent dans la forêt Ericine, sur les bords du lac de Némi, le fameux oracle de l'Astarté phénicienne, que les occidentaux nommèrent plus tard Diane Ericine, et les Grecs qui s'approprièrent tout, Diane Taurique, apportée de la Chersonèse en cet endroit, par Oreste, fils d'Agamemnon : donc l'oracle de Némi est antérieur de trois siècles au moins à la chute de Troie. Or les Pélasges, voyant les crues subites du lac, qui s'élevait quelque-

fois jusqu'au sommet de ses berges et débordait de manière à menacer le temple de l'oracle, imaginèrent de lui ouvrir une issue qui lui permit de décharger son trop-plein et de se maintenir à un niveau constant. Ces nations orientales très-versées dans la science de l'hydraulique, se mirent donc à percer l'émissaire qui débouche sur le val d'Aricie; ils placèrent des mineurs du côté du lac et du côté de la vallée, et travaillèrent si activement de la pioche, du pic et du marteau, sans dévier du tracé adopté, que les deux brigades de travailleurs se rencontrèrent à mi-chemin: n'est-ce pas admirable que ce génie et cette constance chez des peuples primitifs imaginant de traverser, d'éventrer dirai-je, une montagne qui a plus d'un bon mille de largeur de son pied à l'embouchure du lac? ce qui prouve qu'ils entamèrent l'obstacle des deux côtés, c'est que le boyau fait un coude à l'endroit où les ouvriers se rencontrèrent, et qu'en cet endroit les coups de pic sillonnés dans la pierre offrent une direction contraire des deux côtés: ils ménagèrent en outre si habilement les niveaux et les pentes, que l'eau sans y ralentir son cours n'est pas exposée à engorger le canal par la violence de sa chute, comme il arriva au fameux aqueduc du lac de Fiucine, du temps de l'empereur Claude.

Les deux jeunes filles, désireuses de s'instruire comme on l'est à cet âge, avaient écouté ma dissertation avec une profonde attention et sans faire un mouvement: Isabelle avait dix-huit ans, Antoinette seize: bonnes et spirituelles enfants qui avaient reçu une éducation parfaite dont elles avaient tiré le meilleur fruit, et qui aimaient surtout la lecture des bons livres. Elles goûtaient beaucoup la *Civiltà Cattolica*: elles lisaient ce recueil à leur mère, dans leurs heures de loisir: souvent s'élevaient alors de petites querelles amicales

avec le frère, qui plus par espièglerie de jeune homme que par corruption de cœur se plaisait à combattre tantôt une vérité religieuse, tantôt un principe naturel ou de saine politique: alors les jeunes filles s'animaient et lui jetaient à la tête les épithètes d'incrédule et de mazzinien à gage: et le jeune homme de continuer pour les dépiter.

Quand j'eus achevé d'exposer l'histoire de l'émissaire du lac de Némi, je vis Isabelle se pencher à l'oreille de son oncle pour lui demander qui j'étais: — Oh! répondit-il tout haut, c'est l'auteur du *Juif de Vérone*. — Il n'en fallut pas davantage pour que les jeunes filles m'étourdissent de questions: elles n'eussent pas fini de sitôt si Monseigneur ne les eût interrompues en me disant: — Quelle idée vous a-t-il donc pris de nous faire rétrograder de huit cents ans avec votre *Comtesse Mathilde*? *Le Juif de Vérone* nous retraçait les extravagances de 1848 que nous avons vues et touchées du doigt; c'est ce qui a fait la vogue de votre livre en Italie: amis et ennemis se le passaient de mains en mains, les uns pour en rire, les autres pour s'en fâcher. Dans *Ubaldo et Irène* vous parliez de la révolution française et de Napoléon I: et, tout en baillant de temps en temps, on ne laissait pas que de le lire avec quelque attention: mais huit cents ans en arrière? qui y prendra garde? Le monde aujourd'hui civilisé, a grâce à Dieu d'autres mœurs, d'autres idées, d'autres tendances, et il est arrivé à une époque telle que n'en a jamais éclairée le soleil sur cette boule terrestre. Et vous, vous nous ramenez à ces temps barbares avec un goût, qui doit vous satisfaire je n'en doute pas, mais qui ne fait pas le compte des palais du jour.

— Monseigneur, répondis-je, vous me faites cette question non pour vous bien certainement, ni pour le

chanoine, mais pour ces demoiselles et peut-être davantage pour cet élégant cavalier.

— Oh ! je ne lis pas ces fadaises de moines, riposta le jeune homme, d'un air moitié railleur, moitié brusque, en faisant une grimace comme s'il eût bu de l'absinthe.

— Ah ! n'en croyiez rien, monsieur ! interrompirent vivement les deux sœurs. Nanni raffole de votre revue : il nous dit aussi qu'il ne lit pas tout cela et combien de fois n'avons-nous pas été chercher la livraison sous son oreiller !

— Je les parcours, pour la langue.

— Soit, pour la langue... Le fait est qu'elles t'agaçent souvent les dents, n'es-ce pas, mon cher Nanni ? dit Isabelle en souriant à Antoinette avec un regard malin. Mais vous, monsieur, dites-nous les motifs qui vous ont porté à écrire *Mathilde* ?

— Mesdemoiselles, repris-je, le sujet est vieux, usé ; qui l'ignore ? néanmoins les histoires du temps le rapportent dans un style barbare, si vous voulez, mais clair, limpide et précis. En lisant ces vieux in-folio, aux feuilles jaunies, moisies, vermoulues, on voit à l'évidence que Grégoire VII fut un saint personnage, d'un grand et invincible cœur, d'un esprit élevé, animé des intentions les plus droites et du désir de purger l'Eglise de Dieu des infamies dont l'avaient souillée des hommes méchants et dissolus, de l'affranchir de toutes les tyrannies que faisaient peser sur elle l'avarice et l'orgueil des grands. Henri IV y est dépeint exactement tel que je l'ai retracé et en faisant son portrait, je n'ai fait qu'emprunter mes couleurs à ces vieilles chroniques. — Vous direz : c'est bien le mot, vieilles chroniques ; car c'étaient-là des vieilleries indignes de revoir le jour. — Fort bien : mais le croiriez-vous ? il y a de nos jours des écrivains, qu'on prendrait pour des Guiber-

tins ressuscités ou des revenants frénétiques du conciliabule de Worms, qui lancent un tas de vilénies, d'injures et de malédictions à la tête de ce grand saint Grégoire. Il est vrai que s'ils prennent celui-ci en grippe, ils réservent, en revanche, toutes leurs tendresses pour Henri : ce cœur tout fiel pour le pape devient tout miel pour l'empereur. C'est un allemand et un oppresseur de l'Italie : mais fût-il turc ou tartare, on lui souhaitera toujours la bienvenue, s'il vient combattre le Pape. Ces patriotes qui hurlaient deux pages plus haut : *Dehors l'étranger ! arrière le barbare ! Liberté et indépendance de l'Italie !* glorifient deux pages plus bas le digne Henri. Ils compatissent charitablement à ses malheurs, et n'ont pas assez d'imprécations pour saint Grégoire. Descende une armée sur notre pays, conduite par Henri IV, Barberousse ou Frédéric II, n'importe, pour chasser le Pape de son siège, ces fanatiques de liberté et d'indépendance nationale, courent au-devant les palmes à la main, avec des couronnes et des roses effeuillées pour joncher la route sous les pas de l'étranger.

Vous voyez donc, mes aimables demoiselles, que je ne me serais pas avisé d'aller déterrer ces vieilles tapisseries, si nos écrivailleurs ne les étalaient à tout moment au grand air, mais repeintes et revernies d'un pinceau méchant et trompeur. Les jansénistes ont trouvé plus simple de biffer Grégoire VII du rôle des saints : ils ont rayé du bréviaire son office et sa messe : dans certain pays d'Italie, que je ne nommerai pas, il n'y a pas bien des années qu'un savant et vénérable évêque fut vertement tancé, (toujours par un amour aveugle du monarque), pour avoir indiqué dans le calendrier diocésain, le jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Grégoire, qui est le 25 de mai : *FESTUM S. GREGORII SEPTIMI P. C.* et l'autre jour, ne riez pas, de

grâce, on vient de publier à Milan un tableau des Papes, où l'on a supprimé le mot de saint sous le portrait de Grégoire VII.

— Vraiment? et pourquoi? fit Antoinette.

— Toujours par l'amour excessif qu'ils nourrissent pour l'Empereur: ils craignaient que cet S ne lui ôtât l'appétit et le sommeil! quels égards, quels raffinements de sollicitude, n'est-ce pas?

A ces mots, la comtesse qui était une femme de grand sens sourit d'un petit air sardonique, en s'écriant : — Ah! les fous! c'est eux cependant qui nous assourdisaient en 48 de leurs cris — à l'*excommunication*, et qui voulaient à toute force, que les foudres du Vatican tonnassent, que le glaive de S. Pierre s'appesantît sur celui qui commandait alors: et en 1858 ils ont peur de qualifier de saint, ce Grégoire VII à qui Henri IV avait arraché ce glaive des mains!

— *Mentita est iniquitas sibi*, dit le chanoine de sa grosse voix.

— Parlez donc italien, fit Isabelle; vous venez toujours avec votre latin...

— Cela veut dire en italien, mes filles, que les méchants sont si fourbes qu'ils se mentent à eux-mêmes: le *oui* d'aujourd'hui sera demain un *non* dans leur bouche, selon que les circonstances ou leur caprice le leur feront trouver à propos.

— Pour conclure, ajoutai-je, vous voyez les raisons qui m'ont engagé à exhumer de leur caveau ces dépouilles vieilles; je n'aurais jamais songé à ces cadavres: mais d'honnêtes gens se sont avisés d'ouvrir ces cercueils infects, de remuer ces cendres et d'en faire sortir des fantômes trompeurs, qui disent des horreurs à donner le vertige aux esprits faibles et peu robustes du crâne. Il n'y a pas un écrivain de nos jours, pour peu qu'il aspire à quelque renom dans les mas-

ses, qui ne s'évertue à médire des Papes et surtout de Grégoire VII. Ce saint, admis depuis huit cents ans au bonheur des élus, il n'est pas de semaine où il ne doive venir s'étendre sur le chevalet de quelque grimaud de lettres qui s'amuse à le rouer; et comme si ce n'était point assez d'en dire pis que pendre, on s'attaque à toute la papauté en général, sur un ton tel, qu'à les entendre on est tenté de se demander si N. S. J. C. n'a pas commis une méprise en remettant la primauté à S. Pierre et à ses successeurs; tous les maux de l'Italie sont à leurs yeux l'ouvrage de ce siège béni, qui brille d'un éclat d'autant plus vif qu'on le tenaille et qu'on le sape avec plus d'acharnement: le pis est que les marteaux se brisent, les tenailles s'ébrèchent, le travail passe en fumée, et le trône reste inébranlable et inébranlé. Ils ont beau y donner de la tête et du nez: la tête se brise, le nez s'écrase: d'autres s'y essaient à leur tour, et en reviennent aussi camus et aussi brisés que les premiers, pour voir encore recommencer le même jeu à cent autres; et il en sera ainsi jusqu'au *Dies illa, dies iræ*.

— Oui, répliqua Monseigneur, mais depuis que le savant protestant Voigt a si bien défendu Grégoire VII et établi les torts d'Henri IV, il n'y a plus un écrivain honnête et sensé, qui puisse songer à falsifier l'histoire, sans s'exposer à être découvert et à compromettre d'autant le succès de ses sophismes.

— Eh ! Monseigneur ! ils connaissent fort bien l'histoire, mais ils se plaisent à la défigurer aux yeux du vulgaire, et ils pèchent contre le S. Esprit en combattant la vérité connue. En présence des ravages que font ces écrivains, surtout dans les rangs de la jeunesse crédule et ignorante c'est un devoir pour nous, enfants fidèles et dévoués à l'Eglise, que d'élever la voix pour la défendre contre les assauts de ses ennemis, et

ma foi, nous réfutons les vieux mensonges par de vieilles vérités : ils répliquent : *la Civiltà Cattolica* riposte : ils étalent leurs faussetés et nous nos vérités. C'est une bataille en règle, qui ne finira jamais, parce que les adversaires de l'Eglise ne lui laisseront jamais de trêve. Qu'ils se taisent, nous nous taisons.

— Mais, dit Isabelle, ils vous martellent, ils vous abiment que c'est une pitié, et si vous entendiez les propos de quelques jeunes... enfin, monsieur, tout ce que je puis vous en dire c'est que c'est incroyable.

— Quiconque a un grain de sens commun, vous en saura gré, interrompit la comtesse, et rendra grâce à Dieu de ce que dans un tel débordement d'erreurs, de mensonges, de sophismes et de paradoxes effrontés, il reste encore en Italie un cœur généreux et une voix franche qui osent dire à quelques misérables qu'ils en ont menti par la gorge : à d'autres, qu'ils trompent le peuple ; à d'autres qu'ils sont induits en erreur et induisent en erreur leur prochain : à d'autres enfin qu'ils n'écrivent leurs extravagances que par esprit de secte, pour entretenir des conjurations, des séditions, des répugnances qui désolent l'Italie et la précipitent dans un abîme de maux.

— Bien, bien, glissa le jeune homme, mais à la fin des fins *la Civiltà Cattolica*, qu'est-elle elle-même qu'une secte ?

— Monsieur le comte, repris-je, dites-moi de grâce, si la comtesse, votre mère, qui est le modèle des dames romaines par sa piété, sa prudence, sa bonté et son affabilité envers tout le monde, se trouvait calomniée par des gens sans aveu et sans foi, ne vous tiendriez-vous pas obligé à les démentir ? Vos sœurs, si aimables, si douces, si unies, ne seraient-elles pas outrées d'indignation et en défendant l'honneur de leur mère, ne défendraient-elles pas le leur ? Oui, vous le feriez et

vos sœurs aussi par devoir et par amour filial. Mais si ceux qui la dénigrent étaient par malheur les fils d'une si digne mère, et vos frères, ne feriez-vous par tout au monde pour les tirer d'erreur? S'ils publiaient contre elle des libelles infâmants, ne la défendriez-vous pas aussi par des armes publiques, et ne vous exposeriez-vous pas de grand cœur à la haine, au ressentiment, aux fureurs de ces misérables égarés? Et s'ils vous reprochaient dans la lutte, que vous et vos sœurs ne parlez que par esprit de parti et que vous faites une secte de famille, trouveriez-vous le reproche bien juste? Vous qui êtes étudiant *en droit*, savez-vous ce que veut dire secte? Ce mot vient de *sectum*, tranché, séparé, séquestré, comme le rameau coupé du tronc, le membre du corps. Or nous sommes tous fils de la sainte Eglise, qui est notre bonne mère! la calomnier, en médire, n'est-ce pas faire acte de mauvais fils et créer une secte dans la famille! C'est donc celui qui combat l'Eglise qui fait secte et non celui qui la défend: quand les assaillants seraient de plusieurs milliers supérieurs aux défenseurs, ce seraient toujours ceux-là qui feraient secte, et ceux-ci resteraient une portion unie et vitale de la famille catholique. Ceux qui disent que la *Civiltà Cattolica* défend une secte avec ardeur, abusent donc de ce mot, renversent les idées et nous attribuent ce qui leur est propre à eux-mêmes. Est-ce cela, comte? n'avez-vous rien à répliquer?

Ici il y eut un moment de silence, pendant lequel tout le monde se regarda, jusqu'à ce qu'Isabelle pour briser court à un entretien qui embarrassait un peu son cher frère, dit d'un ton léger: — mon père, ce que vous nous avez raconté de Mathilde et d'Yolande est-il du tout vrai?

— Demandez moi plutôt s'il est du tout historique, et je répondrai à votre gentillesse, que oui: avec cette

distinction pourtant, qu'Yolande est une fiction revêtue de couleurs vives et naturelles empruntées aux usages, aux mœurs, aux coutumes, aux institutions, aux superstitions de ces temps grossiers et incultes, tandis que tout ce qui a rapport à la comtesse Mathilde, à Grégoire VII, à Henri IV, est rigoureusement conforme aux tableaux historiques que nous ont laissés de ces personnages, les auteurs contemporains, dont quelques-uns, comme Donizone, furent témoins oculaires de leur vie.

— Ah ! mais alors, observa Antoinette, pourquoi tant nous entretenir d'Yolande, qui est près d'éclipser le personnage principal de Mathilde ?

— Parce qu'il me semble que le sujet le comportait : vous savez qu'il m'est échu dans le recueil périodique, la tâche de faire un récit ou quelque autre travail du même genre ; or il fallait bien que je m'attachasse à entretenir mes lecteurs, sinon fort agréablement avec le moins d'ennui possible. Le thème de Mathilde est par lui-même si grave, si austère, si aride et si sujet à controverses, qu'il eût été peu goûté, si je n'avais cherché à l'égayer un peu : or je tenais à me faire lire du plus grand nombre, pour redresser bien des idées sur les faits si importants relatifs à la mémoire d'un grand saint, comme Grégoire VII, et pour établir une défense intéressante du pontificat romain, blâmé par les protestants, et qui pis est, par les mauvais catholiques, qui l'ont de commun accord taxé d'intempérance, d'orgueil, de cruauté et d'injustice envers la plus haute dignité de la terre.

— S'il en est ainsi, dit le chanoine, vous avez plaidé votre cause, en habile avocat : mais l'objection d'Antoinette n'en subsiste pas moins toute entière, et effectivement votre Yolande m'a un peu l'air de chercher midi à quatorze heures.

— Antoinette, douée d'un goût délicat, me reproche un défaut réel au point de vue de l'art : si on juge mon récit sous le rapport esthétique, j'avoue que l'accessoire l'emporte sur le principal, et dans un bon poème sans doute, les épisodes ne doivent pas étouffer l'action fondamentale; mais que voulez-vous, chanoine? Quand il s'agit d'un tournoi et que le combat n'est qu'un amusant simulacre, chacun cherche à y faire belle figure, à étaler un cimier bien disposé, un casque bien brillant et bien fourbi, une épée à riche poignée, des harnais élégants, un beau cheval de parade splendidement caparaçonné, et il descend dans la lice bien paré et glamment équipé, pour plaire aux dames qui le regardent de leurs loges et lui appréhendent le prix de la journée. Mais si l'on vient au milieu de la nuit avertir le guerrier, qu'une main criminelle tente d'incendier et de piller sa demeure, il saute du lit, prend un écu rouillé, mais solide, se met un vieux morion d'acier sur la tête, saisit un espadon bien affilé, et s'élance au dehors en frappant d'estoc et de taille. Il ne songe ni à l'élégance ni à l'éclat de ses armes : l'essentiel c'est qu'elles soient de bonne trempe, pour le défendre et de bonne taille pour bien frapper.

Appliquez cette comparaison à mon cas : je ne me suis pas armé pour la parade, mais pour défendre la maison de mon Père, menacé de l'ennemi : peu m'importe que mes armes soient rouillées et poudreuses, pourvu qu'elles soient bonnes et frappent juste et fort. Je savais fort bien, je vous assure, que l'épisode d'Yolande était excessivement long, mais outre la raison, que je viens de donner à Antoinette, j'avais un autre but, celui de *dépeindre le siècle de Grégoire et d'Henri*, pour montrer à quelques savants de nos jours, qu'il ne faut pas juger Grégoire VII sur la teneur du code Napoléon, mais d'après les lois lombardes, saliques et cano-

niques de son temps : non suivant les opinions de Fleury, de Montesquieu, de Giannone, de Thiers et de Quinet, mais suivant les opinions du XI^e siècle. Car si, comme le proclament ces écrivains, l'OPINION est la reine du monde, que tout procède de son jugement et qu'elle doive accoupler à son joug les extrêmes les plus opposés, pourquoi donc, quand il s'agit de juger les actions des siècles écoulés, ne se range-t-on pas à cette manière de voir? En peinture on appellerait cela un défaut de propriété, un anachronisme, comme en faisaient les peintres de l'école de Giotto, qui habillaient les Grecs et les Romains à la mode florentine du XIII^e siècle : Paul Véronèse, dont les personnages des noces de Cana sont vêtus de pourpoints de velours et de satin à la vénitienne, ou le bizarre Paul Farinato, qui fait figurer des canons et des bombardes dans sa magnifique fresque du siège de Bétulie.

J'ai voulu personnifier dans Yolande l'esprit de ces temps pleins de foi au Christ, mais incultes, grossiers, susceptibles, loyaux, ronds dans leurs manières : peu de lois civiles et ces lois douteuses, ambigües et livrées à l'arbitrage des jugements de Dieu. L'Eglise seule possédait dans son droit canonique des lois sages, claires, précises, respectées de la société chrétienne, qui sans le secours des constitutions, des conciles et des pontifes romains, serait retombée dans un abîme de confusion et devenue la proie de la force brutale. Nos historiens feraient singulière figure, si jugeant les papes du X^e siècle, d'après les quatre propositions gallicanes et les lois Joséphines (1), ils s'avisait de prononcer en ce sens sur les différends de Grégoire VII et d'Henri IV.

(1) Joseph II, empereur d'Allemagne, porta coup sur coup des lois qui changeaient la discipline ecclésiastique, supprimaient les couvents, et ne

Il y aurait à faire rire les murailles. Et cependant ils hésitent à prononcer, en s'essuyant gravement le front, avec un sérieux comique et imperturbable.

Vous souvient-il, chanoine, de l'esclandre qu'on fit en Lombardie, parce que le père Antonio Cesari, traduisant les comédies de Térence, au lieu de faire dire à un interlocuteur : *je reviens dans un moment*, ou *je reviens de suite*, avait dit : *je reviens dans un Credo!* Que de gorges-chaudes ne fit-on pas sur ce *Credo*, solennel anachronisme placé dans la bouche d'un païen ! et des gens qui n'ont pas de *Credo*, ne s'avisent-ils pas de par-

fut pas même arrêté dans ses réformes par le pape Pie VI, qui se rendit en personne auprès de lui pour lui faire ses remontrances.

On désigne dans l'histoire de France, sous le nom des *Quatre Articles*, les maximes proclamées par l'assemblée du clergé en 1682 :

1° Les rois ne sont point soumis, pour le temporel, à la puissance ecclésiastique : ils ne peuvent être déposés par le pape, ni leurs sujets déliés du serment de fidélité.

2° Les décrets du concile de Constance sur l'autorité des conciles généraux, doivent être admis dans leur plénitude.

3° L'exercice de la puissance ecclésiastique doit être réglé d'après les Canons : les lois et coutumes de l'Eglise gallicane doivent être observées.

4° Le jugement du pape, même en matière de foi, n'est infaillible que lorsqu'il est approuvé par le consentement de toute l'Eglise.

« Les IV articles, dit le comte de Maistre, présentent sans contredit l'un
« des plus tristes monuments de l'histoire ecclésiastique; ils furent l'ou-
« vrage de l'orgueil, du ressentiment, de l'esprit de parti, et par-dessus
« tout de la faiblesse, pour parler avec indulgence; c'est une pierre d'a-
« choppement jetée sur la route du fidèle simple et docile; ils ne sont pro-
« pres qu'à rendre le pasteur suspect à ses ouailles, à semer le trouble et
« la division dans l'Eglise, à déchaîner l'orgueil des novateurs, à rendre le
« gouvernement de l'Eglise difficile ou impossible; aussi vicieux par la
« forme que par le fond, ils ne présentent que des énigmes perfides, dont
« chaque mot prête à des discussions interminables et à des explications
« dangereuses: il n'y a pas de rebelle qui ne les porte dans ses drapeaux. »

(N. d. T.)

ler, d'écrire et de prononcer sur les siècles croyants? Ce n'est pas un moindre anachronisme, à mon avis, que de faire dire à un païen : *je m'en vais et je reviens dans un Credo*. Qu'ils parlent de tout, libre à eux, excepté de lois canoniques, d'autorité pontificale, de questions ecclésiastiques, de conciles, de synodes, dont ils ne connaissent pas un iota : et ils rendent des sentences, et ils prononcent des arrêts, fourmillants de bévues et de méprises les plus plaisantes du monde, qu'ils voudraient faire avaler aux badauds pour des jugements sans appel.

— Il me semblait bien, dit la comtesse, que l'auteur avait eu quelque puissant motif de choisir le sujet de Mathilde, préférablement à un autre! Voilà bien l'époque où nous vivons! Ces écrivains nous ont ouvertement annoncé dans leur programme, leur intention de combattre les erreurs courantes, et nous leur en savons infiniment gré; s'ils n'atteignent pas toujours le but, la faute n'en est pas à eux bien certainement.

— Mais quel caprice avez-vous eu, ajouta monseigneur, de multiplier en certains endroits les citations d'auteurs? A-t-on jamais vu un romancier citateur? Laissez ce soin aux Petavio, aux Sismondi, aux Muratori, qui tiennent à être exacts avant tout : mais vous, romancier, vous nous faites à chaque phrase baisser les yeux au bas de la page, pour y voir les vieux noms de Donizone, de Lambert, de Paul Benried, de Berthold de Constance, de Sigebert, des chroniqueurs d'Usperg, de Frising, de l'Arragon. Quel genre est-ce là? Ne voyez-vous pas que toute l'illusion dramatique s'en va à rien?

— Qu'elle aille, bon voyage! Monseigneur. Moi je n'aime pas que l'illusion fasse tort à la réalité, dans un sujet de cette nature. Si j'avais raconté une histoire d'amour, une pieuse légende, une belle action civile,

habillée en roman, je n'aurais pas eu lieu de faire des citations: mais il s'agit ici de mettre dans la tête de nombre de lecteurs, des vérités historiques de la plus haute importance pour la défense du Pontificat et pour la gloire de l'Italie.

— Diantre, que vient faire là dedans l'Italie? s'écria le jeune homme.

— Comte, elle y a tant à faire, répondis-je, que je regarde cette époque comme la plus noble, la plus glorieuse qui ait jamais surgi pour élever notre patrie au-dessus de toutes les nations chrétiennes: assurément l'Arioste eût mieux fait d'exalter la comtesse Mathilde que son Roland furieux: n'est-il pas ravissant de voir à une époque si rude et si barbare, où l'Europe était plongée dans les ténèbres, une cour catholique, asile de politesse et de civilisation, répandre son éclat jusqu'aux extrêmes confins de l'Occident, et en même temps la civilisation adoucir la rudesse, faire reflourir la courtoisie, relever les études et les sciences, raffermir les bases de la politique chrétienne, braver, écraser, dompter la tyrannie, et montrer aux grands comment la force peut s'allier avec la justice, la liberté et l'amour!

Vous conviendrez avec moi que la comtesse Mathilde est bien un autre type que la Camille de Virgile, la Bradamante de l'Arioste et la Clorinde de Tasse, vierges fabuleuses et figures héroïques de la femme forte: quel personnage que cette illustre et royale vierge de quinze ans, chevauchant intrépidement à côté de sa mère, le casque en tête et vêtu du haubert, mettant en déroute les troupes schismatiques de l'antipape Cado-laüs, sur les plaines lombardes, et plus tard avec Godefroid de Lorraine, son parrain, exterminant de nouveau, sur le Tibre, l'armée de l'antipape, pour replacer Alexandre II sur le siège pontifical: devenue femme,

elle repousse en cent combats le choc des rebelles à l'Eglise, et finissant par disperser les légions du félon Guibert, elle remet sur le trône Urbain II, le pontife légitime. Seule, elle soutint avec les seules forces de l'Italie les irruptions et les attaques cruelles et terribles des armées allemandes d'Henri IV, qu'elle défit et mit en fuite en Lombardie, dans les camps de Sorbara, sur les rochers de Monteveglio, sous les murs du château de Canossa, sur les côteaux de Novare, contraignant le plus grand capitaine et le plus vaillant souverain de son siècle à débarrasser l'Italie qu'il avait parcourue en triomphe. Grâce à cette illustre héroïne, on peut dire alors que l'Italie faisait d'elle-même, puisque l'Italie combattait alors pour sa foi et pour la justice, sans laquelle il n'est pas de véritable liberté. Aujourd'hui et depuis plus d'un demi siècle déjà, notre patrie combat pour une liberté qui n'est que le masque de la tyrannie; ce n'est pas l'Italie même qui combat; mais une poignée de conspirateurs abusent de son nom, pour comploter contre les autorités légitimes, dissoudre tous les droits, rompre la paix des populations tranquilles, bouleverser tous les rangs, attiser les haines, les vengeances, les assassinats, les régicides, toujours hostiles au vicaire du Christ et menaçant d'éteindre jusqu'aux dernières lueurs de la foi catholique dans les cœurs italiens. Cent fois ils ont tenté de soulever l'Italie, et cent fois ils ont été vaincus, déconcertés, écrasés: ils crient que l'Italie ne veut pas de l'étranger, ils s'arrachent les cheveux, se démènent et tempêtent comme des énergumènes pour le chasser, mais l'étranger ne les craint pas, pourquoi? parce qu'ils ne sont pas l'Italie.

L'étranger! Vain épouvantail derrière lequel ils se cachent; leur plus grand ennemi, c'est toute autorité divine et humaine, c'est la loi du Christ, c'est l'auguste

puissance de l'Eglise, et la dignité pontificale, et le droit de propriété, et en un mot tout ce qui n'est pas eux, car ils aspirent plus que personne à jouir, à gouverner, à tyranniser : s'ils arrivaient à mettre le pied sur la gorge à l'Italie, ils proclameraient sa liberté et son indépendance ! que l'Italie combatte pour sa foi et pour ses droits sacrés et véritables, et vous verrez si elle n'en sortira pas d'elle-même et victorieuse....

— Tout beau, tout beau, mon petit père, interrompit Monseigneur en souriant, vous battez trop chaud, généreux champion de l'Italie : qui vous croirait ? C'est vous autres qu'on signale partout comme les perfides ennemis du pays, qui n'aspirez qu'à le voir asservi à l'étranger, esclave, infirme, misérable, bafoué de tous les passants.

— Ceux qui le disent, Monseigneur, et qui nous jettent à la face cette grossière injure, savent bien qu'ils mentent ; voilà plus de neuf ans que nous le crions à pleins poumons, et l'on n'a vu de longtemps en Italie personne manifester plus ouvertement ses opinions que nous. Nous aimons l'Italie, mais sans assassiner les rois, mais sans la bouleverser par les conspirations, mais sans voler le bien d'autrui, mais sans maudire les lois, mais sans offenser la religion, sans menacer le clergé, sans haïr nos concitoyens, sans troubler leur repos. Nous aimons l'Italie, mais nous la voulons morale, aimable, instruite, active, et surtout catholique et obéissante au saint Siège, à l'Eglise, mère et maîtresse des vrais croyants.

— Mais vous ne parlez ni de liberté ni d'indépendance, dit le jeune homme, presque en me coupant la parole.

— Comte, repris-je, si l'Italie était telle que je la voudrais et que je viens de vous la dépeindre, elle serait le pays le plus libre et le plus indépendant que

vous puissiez imaginer. Mais aussi longtemps qu'elle couvrera dans son sein tous ces boute-feux, ces agitateurs, ces séditeux, infatigables dans leurs mutineries, leurs félonies, leurs conspirations, les princes italiens et étrangers ne déposeront ni les armes, ni les soupçons, ni les rigueurs, et ne la laisseront pas jouir des doux fruits de la liberté. Mais c'est un latin que ne comprennent pas nos jeunes gens ; la liberté pour eux c'est la licence, tandis que pour les démagogues la liberté n'est que la plus cruelle oppression qu'ils voudraient exercer seuls sur les peuples aveugles tombés dans leurs embûches : et ceci n'est pas une boutade de frère noir ; c'est le propre aveu de deux illustres flambeaux des conjurations d'Italie, Montanelli et Orsini, qui l'écrivent en lettres d'un pied dans leurs correspondances et qui le vocifèrent d'une voix à réveiller les morts (1).

Isabelle qui s'ennuyait de ces discours, dit : — Vous avez été trop sévère dans votre récit : on n'y trouve pas ces fréquentes descriptions qui égaient et animent les autres, et qui nous faisaient tant plaisir : on n'y voit plus ces petits dialogues si animés, si pétillants, si vifs, si joyeux.

— Hélas, mes chères demoiselles, je vous avoue qu'en fait de plaisanteries, j'ai vidé mon sac à malices : ce sujet d'ailleurs est trop sérieux ; il ne comporte pas le badinage, et puis, s'il faut vous le dire, en confidence, de vous à moi, il me paraît que j'ai déjà tant abusé de ce genre dans mes premières histoires, que dans cent ans, si mes livres échappent aux griffes de l'épicier et du charcutier, on se demandera — qu'était-ce là pour

(1) Mémoires sur l'Italie et spécialement sur la Toscane, de 1814 à 1850, par Joseph Montanelli, Turin 1855. — Mémoires de Félix Orsini, Turin 1857.

un homme? à son âge et dans sa position, a-t-on jamais vu mêler des enfantillages et des fariboles niaises, à des sujets sérieux entrepris pour redresser les cerveaux de travers et les ramener au bon sens et à la vérité! Comment n'en rougissait-il pas? — Si dans cent ans je pouvais passer la tête par une fente de mon cercueil, je dirais à ces rigides censeurs: — Messieurs, vous parlez d'or! mais sachez qu'il y a un siècle, il courait une époque curieuse, pour ne pas dire folle, et qu'il y avait alors un tel engouement de gazettes, de journaux, de revues, que tout le monde se réglait sur leurs avis, sur leurs caquets, sur leurs passions, et qu'il n'était pas rare que les suggestions erronées et les aiguilles subtiles de ces folioles troublassent toutes les idées en fait de religion, de politique et de morale: provocassent des révolutions et inondassent le monde d'un déluge de maux: il surgit alors une revue qui avait nom la *Civiltà Cattolica*, et qui se mit en tête de s'occuper de toutes les questions politiques, sociales, philosophiques, religieuses et morales, pour essayer de remettre sur la chaussée ceux qui avaient roulé dans les ornières, en les prévenant charitablement de leur erreur: moi, je fus chargé de sonner de la trompette, pour appeler la foule: or, vous voyez, que chargé d'une mission si délicate, il me fallait pour attirer les gens, les amuser et les récréer, même quand ils avaient envie, je ne dirai pas de pleurer, mais de dormir. Voilà pourquoi, Isabelle, j'ai voulu sortir de mon rôle ordinaire de bouffon, dans la *Comtesse Mathilde*, et je me suis bien promis de n'y plus rentrer dorénavant.

— Ah! n'en faites rien, répondit Isabelle; vous nous priveriez d'un grand agrément, car, nous autres femmes et ces grands jeunes gens, comme mon Nanni, nous ne lisons de la revue, que le roman, tout ou plus

quelquefois la chronique, pourvu qu'elle pique notre curiosité. Nos dents ne sont pas faites pour ces abstractions de gouvernements constitutionnels, d'économie publique, de souveraineté du peuple, et de philosophie transcendante : nous ne mordons pas à ces tartines. Une plaisanterie nous fait rire, et bien souvent la plaisanterie cache une botte qui nous force à écouter la vérité. Si vous craignez le jugement des hommes d'un siècle en avant, rassurez-vous : s'ils sont sages ils diront : — Il a pris le monde par son côté faible, et jeté l'hameçon où le poisson mordait le mieux : — gardez-vous donc de ces intentions sévères et donnez-nous un beau petit roman bien avenant et bien gai : voyons, que nous réservez-vous pour la prochaine livraison ? avez-vous déjà quelque sujet en vue ?

— Aucun, ma foi ; l'écrivoire est à sec, la plume usée, et j'ai des crampes dans les doigts : si j'avais envie de prendre quelques vacances, seriez-vous si exigeante et si sévère que de m'en faire un crime ? je ne puis le croire, ni de vous ni d'autres : laissez-moi donc respirer un peu, vous serez bien aimable.

— Hem ! et ce peu, à combien de brasses l'estimez vous.

— Oh ! vous voulez me mesurer l'haleine par brasses ! eh bien, voyons : vous m'accorderez bien la saison des eaux pour reprendre haleine avant de me réatteler à mon char : et puis voulez-vous que je revienne en plein août me griller le cerveau sous la canicule de Rome ? ce serait être bien cruelle ?

— Rien ne vous empêche de composer aux eaux, et si vous passiez l'été dans un endroit plus frais, vous n'en auriez que plus de facilité pour écrire.

— Faisons un accord, Isabelle : je ferai *l'impossible*, comme disent les paysans, pour vous obliger ; mais si je venais à manquer à quelqu'une de nos conventions,

soyez bon prince, et prenez patience, en l'attribuant à tout autre chose qu'à la paresse.

— Restez un an aux eaux, si vous voulez, mais ne manquez pas à votre devoir.

— Un an... un an... fort bien: c'est-à-dire que j'ai beaucoup à gagner d'ici à un an... je m'en rapporte à votre amabilité et à votre indulgence.

Sur cette altercation badine, Antoinette poussa Monseigneur du coude en lui murmurant je ne sais quoi à l'oreille: il se tourna vers moi et me dit: — Voilà Antoinette qui voudrait savoir quand et comment mourut la comtesse Mathilde.

— Elle mourut comme elle avait vécu, en bonne et généreuse chrétienne, à son château de Bondeno, le 24 juillet de l'an de grâce 1115, on la mit dans une belle châsse de marbre en l'Eglise St-Benoît de Polirone, qu'elle avait richement dotée; ce monastère continue après tant de siècles de célébrer chaque année son anniversaire: le premier lundi de chaque mois on y sonne toutes les cloches, on chante une messe solennelle et l'on distribue l'aumône à quatre mille pauvres, pour le suffrage de cette âme bénie. Urbain VIII voulut que ces précieuses dépouilles reposassent au Vatican, près du tombeau de St Pierre, et y fit ériger un superbe monument. Après la fameuse déroute d'Henri IV, la comtesse Mathilde gouverna ses vastes domaines avec fermeté, (1) amour et justice, fondant des abbayes et des monastères, leur assurant de larges revenus, érigeant des églises paroissiales, instituant des chapitres, construisant les cathédrales les plus belles et les plus admirables de son temps en beaucoup de villes d'Italie, enrichies de dons précieux et de riches menses épiscopales. Ces saints et merveilleux édifices étaient si

(1) D. BENEDETTO LUCHINO. Mantoue 1592. C. XIX.

nombreux, qu'à ce que rapporte le chroniqueur de Lucques, il courait dans le peuple une opinion assez bizarre : la comtesse Mathilde, disait-on, voulait arriver au chiffre de cent, pour obtenir du Pape le privilège de pouvoir, malgré son sexe, célébrer les saints mystères.

Cette admirable reine protégea les savants, honora les saints, encouragea la valeur et la bravoure, soutint les droits du saint siège, défendit les souverains pontifes contre les antipapes et les tyrans. Elle jeta des ponts sur les fleuves, ouvrit des routes dans les montagnes, érigea des hospices, éleva des tours pour couvrir le passage des Apennins et protéger les voyageurs, elle construisit des forts imprenables, embellit les villes, maintint et raffermi la paix et la gloire de l'Italie.

— Vous avez fort bien fait, dit monseigneur, de renouveler son souvenir en Italie et de le rendre populaire, car c'est la plus noble héroïne qui ait jamais illustré notre malheureuse patrie, à qui il ne reste hélas ! que le souvenir de ses gloires antiques.

En disant ces mots tout le monde s'était levé du gazon où l'on s'était assis, et nous redescendîmes par le petit sentier fleuri, pour nous séparer près d'Archie ; nos aimables compagnons poursuivaient vers Albano ; mes deux amis et moi, prenant par le tombeau des Horaces et des Curiaces, nous traversâmes le grand pont pour revenir à Galloro.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.	Les fauconniers.	1
—	II. Le château-fort de Canossa.	22
—	III. Yolande de Groningue.	43
—	IV. Ottokar de Brunn	58
—	V. La voix nocturne	74
—	VI. L'abbé Dauffer	92
—	VII. Embûches	113
—	VIII. Ménestrels et Nécromanciens	134
—	IX. Violence	153
—	X. Gerberge de Drausendorf.	170
—	XI. La caverne de l'Ermitte.	192
—	XII. Yolande est retrouvée.	211
—	XIII. Le château ruiné.	232
—	XIV. Manfred de Travemunde.	257
—	XV. Le solitaire du lac.	282
—	XVI. Les bains d'Abano.	307
—	XVII. Henri IV	330
—	XVIII. Grégoire VII.	354

CHAPITRE XIX. Le passage des Alpes	376
— XX. Le tombeau de Béatrix.	395
— XXI. Henri IV à Canossa.	416
— XXII. La Métropolitaine de Modène.	438
— XXIII. Conclusion	459

Chez le même éditeur.

OUVRAGES DU P. A. BRESCIANI :

LE JUIF DE VÉRONE; récit historique de l'année 1846 à 1849. 1 volume in-8°.

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE, contenant LIONELLO, 1 vol. in-8°.

UBALDO ET IRÈNE, récits historiques de 1790 à 1814, 1 vol. in-8°.

DON GIOVANNI OU LE BIENFAITEUR OCCULTE, suivi de 4 dialogues des Dieux sur la renaissance du Paganisme, 1 vol. in-8°.

L'ORFANELLA. 1 volume in-8°. (Sous presse.)

CONSEILS DE TIONIDE AU JEUNE COMTE DE LÉON, pour conserver les fruits d'une bonne éducation et *Avis à qui pense au mariage*. 1 volume in-8°.

MATHILDE DE CANOSSA ET YOLANDE DE GRONINGUE. 1 vol. in-8°.

INGELBERGE DE DANEMARK. 1 vol. in-8°. (Sous presse.)





